This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

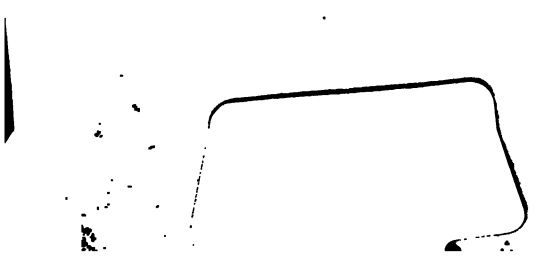
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

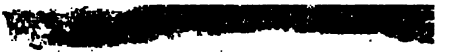
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600027750R





LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE LA

FRANCE,

Par M. D'AUVIGNY.

TOME HUITIÉME.

CONTENANT

Bertrand du Guesclin, Connétable de France, &c. Jean, Comte de Dunois & de Longueville, Lieutenant Général des ... de France.

A AMSTERDAM,

Et se vend

A PARIS, chez KNAPEN, au bas du Pont S. Michel, au Bon Protecteur.

M. DCC. LXXI.

BODLEIAN L.
17 JUL 33
OXFORD

LES HOMMES ILLUSTRES

Contenus dans le Tome huitième.

BERTRAND DU GUESCLIN, *Connétable de France, & des Royaumes de Caſtille, de Leon, de Cordoue & de Séville, Comte de Burgos & de Longueville; & Duc de Molina, ſous Charles V*, Page 1

JEAN COMTE DE DUNOIS *& de Longueville, Lieutenant Général des Armées Royales en France, ſous Charles VII.* 409

AVERTISSEMENT.

LE projet que je me ſuis attaché à remplir en donnant l'Hiſtoire des grands Capitaines de la France, m'oblige à remonter preſque juſques aux premiers tems de la Monarchie, où l'art de la guerre conſiſtoit ſeulement dans le courage. Ces tems-là pour la valeur & les ſuccès ne ſont point au-deſſous du nôtre ; mais on regarde comme un défaut conſidérable le manque des regles dans les opérations militaires. De ſorte que les Généraux François depuis le huitiéme ſiecle juſqu'au regne du grand Henri (je parle des plus conſtamment heureux dans leurs exploits, tels que Charles Martel, Hugues de Vermandois, Simon de Montfort, du Gueſclin même) ne paroiſſent à bien des Militaires que

des hommes ſinguliers, fort braves & favoriſés de la fortune. Ce ſont néanmoins ces grands hommes, qui ſans autre guide que leur génie & leur émulation, & d'autre appui que leur courage, ont obtenu des ſuccès, auxquels depuis on a pu difficilement atteindre avec le ſecours de l'art. La guerre ſe fait aujourd'hui ſans doute avec plus d'ordre & de régularité, & ce ſera la connoître par ſes principes les plus détaillés, que de trouver une ſuite exacte de ſes progrès, durant le cours de pluſieurs ſiecles juſqu'au moment où nous vivons. On verra par des actions marquées, ce que peut la ſeule valeur, & ce que peuvent la prudence & la réflexion, qui avec le temps forment l'art. Ainſi dans les vies de Charles Martel, de Hugues de Vermandois, & des autres anciens Capitaines, qui comme lui ont combattu ſans regles certaines, on connoîtra juſqu'à quel point el-

les ſont néceſſaires, & ce que l'on peut ſans leur ſecours. Il ne manqua ſans doute à ces guerriers que des modèles dont leur ignorance & le défaut d'Hiſtoriens les privoient; car c'eſt en vain que la grandeur croit pouvoir ſe ſoutenir ſans les ſciences & les arts: elle leur doit ſa naiſſance, & ſon deſtin eſt de s'éteindre avec eux; & ſi on veut l'examiner, trouvera-t-on une autre cauſe de l'élevation & des ſuccès dans tous les genres? Les admirables opérations militaires du grand Condé & du grand Turenne, n'ont pas rendu la France victorieuſe pour toujours. Elle a, & il lui naîtra des ennemis. A quoi ſerviroit à la nation qu'ils euſſent montré plus parfaitement à les vaincre, ſi à force d'étudier leur vie, on ne tâchoit d'acquérir leur capacité, & d'imiter leur conduite? On voyoit peu ſouvent dans leurs mains victorieuſes, les ouvrages frivoles qui oc-

cupent trop notre ſiecle ; ces chimériques inventions d'eſprits faux & oiſifs, qui dégradent les Lettres & leurs Auteurs, n'approchoient point de ces Héros ; ils en ignoroient juſqu'aux titres burleſques. Condé, Turenne & leurs ſemblables, s'ils en ont, s'inſtruiſoient pour l'avenir ; & à voir de quelle façon on s'applique ſeulement du préſent, il ſemble que nous vivions à l'heure. Le ſecours de l'exemple nous eſt plus néceſſaire qu'à aucun autre peuple ; & cependant pour le grand nombre, c'eſt en vain que la France a produit des Héros auſſi illuſtres que la Grece & que Rome. Le fameux Simon Comte de Montfort, Boucicaut, du Gueſclin, le Comte de Dunois, Nemours, la Tremouille, ne ſont pour une multitude de Militaires que des noms de Guerriers fameux, honorés d'une réputation qui les flatte ; mais dont ils connoiſſent peu la cauſe, de mê-

me qu'une grande partie de leurs qualités & de leurs actions. C'eſt donc ſouvent en vain que les Maiſons de Bouillon, de Rohan, de la Tremouille, de Montmorenci, de Châtillon, ont produit une foule de Héros; pluſieurs ignorent que la grandeur dont elles jouiſſent a été cimentée de leur ſang, répandu pour la Patrie. Il eſt ordinaire de ſe faire un droit du mérite & des ſervices de ſes ayeux; mais ne détermineroit-on pas plus ſûrement la préférence, dans les diſtributions des graces du Souverain, & de celles du Public, ſi en s'attachant à leur reſſembler, on s'occupoit du ſoin de les faire connoître? L'affection de la Nation ſe renouvelle pour une Famille, quand on dit, trois Châtillons, & les premiers Montmorenci, dont notre Hiſtoire nous retrace les exploits, ont vécu pour le bonheur de la Patrie, & ſont morts les armes à la main

pour ſa gloire. *D'Eſtain*, a ſauvé la vie d'un de nos Rois ; le Comte *de Dunois*, a aidé le ſien à reconquérir ſes Etats, nous lui devons en partie d'être encore François. *Du Gueſclin* avant lui, avoit ſauvé la France, & combien de familles éteintes ou ruinées, ſi ce modèle des grands hommes n'étoit venu à bout de vaincre les Anglois, & d'éloigner de nos frontieres cette multitude de ſoldats effrénés, qui réunis ſous le nom de grandes Compagnies, réduiſoient en cendres les Villages & les Châteaux, s'attachant ſur-tout à la deſtruction des Nobles & de ce qui leur appartenoit. Bien des noms illuſtres ſubſiſtent aujourd'hui avec éclat, dont on n'auroit plus qu'un foible ſouvenir, ſi Jacques *de Matignon* n'eût ſauvé la Normandie du déluge de ſang, dont le reſte de la France fut inondé la nuit de la Saint Barthelemi. Ces traits vivement retracés, exci-

tent une affection nouvelle ; de tels noms en ſont plus chers ; & l'amour propre s'humiliant devant la vertu, leur céde ſans peine la préférence.

Il eſt des grands hommes, que leurs ſervices même ont fait proſcrire ; qui ſe ſont vus l'objet de la perſécution des puiſſances & des ſoupçons du public. L'intérêt le plus vif de leurs deſcendans, eſt qu'une hiſtoire ſincere, & dont ils ſoient particulierement le ſujet, faſſe connoître la cauſe de l'injuſtice qui les a opprimés, & leur rende la réputation qu'ils avoient méritée. Que de ſujets d'émulation n'offre pas l'hiſtoire des grands Capitaines, où l'on voit tant d'honneurs accumulés, tant de triomphes & de gloire, & pour ceux qui auront gémi ſous le poids d'une faveur trop puiſſante & mal diſpenſée, que de ſujets de ſe conſoler ? La rareté d'un accident met le comble à l'infortune de celui qui l'éprouve,

on ne trouvera que trop d'exemples de bons & de fidéles ſujets maltraités ſans retour, mais de qui la gloire rétablie par le tems a ſervi à leur poſtérité. Enfin de la lecture de l'hiſtoire des grands Capitaines, on tirera cet avantage de pouvoir ſe conduire & ſe conſoler, par l'exemple; & de ſçavoir combien la célébrité d'un grand homme ſert à ſa poſtérité. Elle montrera auſſi qu'il ne faut pas abuſer de ce ſecours, & que le fond de la réputation, ainſi que celui de la richeſſe, ne s'augmentent que par le travail, & s'épuiſent comme elle par l'oiſiveté.

LES HOMMES ILLUSTRES DE LA FRANCE.

HISTOIRE DE BERTRAND DU GUESCLIN,

Connétable de France & des Royaumes de Caſtille, de Léon, de Cordoue & de Séville, Comte de Burgos & de Longueville, & Duc de Molina, ſous Charles V.

L'HISTOIRE du célébre Bertrand du Gueſclin eſt celle d'un Capitaine, qui fut l'ornement & la gloire de la Bretagne ſa patrie, l'ami & le protecteur de la vertu, le libérateur de l'Eſpagne, l'appui du Trône François, le modèle des grands Généraux; d'un guerrier, qui ſçut réunir en lui

les vertus militaires & pacifiques, dont le crédit & la fortune ne couterent jamais rien à l'honneur & à la probité, & qui vit ſes rares talens applaudis, admirés & récompenſés par le plus ſage de tous les Princes. *

Ancienneté de la Maiſon de du Gueſclin.

Pour faire voir la nobleſſe de la Maiſon de du Gueſclin, il ſuffit de dire, que Pierre premier & deux de ſes oncles parurent à la premiere Croiſade dans le onziéme ſiécle, ſous le titre de Chevaliers Bannerets **. On voit enſuite les Seigneurs de cette Maiſon s'allier avec les Rohan, les Craon & avec les Maiſons les plus illuſtres, tant en France que dans leur Province.

Différentes révolutions arrivées en Bretagne dans ces temps reculés, préſentent les ayeux de du Gueſclin ſous différens aſpects, & dans des ſituations plus ou moins brillantes, par rapport à la fortune & au crédit; mais on les voit toujours également conſidérés à cauſe de leur haute naiſſance, & des ſervices continuels qu'ils rendoient à

* Charles.

** Les Chevaliers Bannerets étoient les plus grands Seigneurs; ils avoient un grand nombre de Gentilshommes à leur ſuite, qui étoient leurs Vaſſaux, & étoient obligés de les accompagner à la guerre.

leur patrie. Renault du * Gueſclin ſur-tout, repara par ſa conduite & par ſon courage les pertes que ſa Maiſon avoit faites, & il lui rendit ſon premier luſtre.

Bertrand du Gueſclin, dont j'écris l'hiſtoire, étoit fils de ce Renault & de Jeanne de Malemains. Il naquit l'an 1314 au Château de la Mothe-Brion, peu éloigné de Rennes. Comme ſa Maiſon tenoit un des premiers rangs en Bretagne, & qu'il en étoit l'aîné, ſes parens s'appliquerent à lui donner une éducation digne de ſa naiſſance, & tâcherent de découvrir dès ſes premieres années, ce qu'ils pouvoient ſe promettre de lui dans un âge plus avancé. Mais par malheur, ils ne firent que des découvertes fâcheuſes. Le jeune du Gueſclin étoit laid, mal fait, groſſier, d'un naturel dur & intraitable. Il n'en fallut pas davantage pour prévenir ſes parens, & cette prévention leur inſpirant pour lui des manieres dures & ſeveres, il en devint plus indocile & plus farouche encore.

Naiſſance de Bertrand du Gueſclin.

1314.

On lui donna un Précepteur dans la vûe de l'adoucir; mais le Diſciple ré-

Sonédu-tion.

* Paul Haï, je ne ſçai ſur quel fondement, appelle ce Renault du Gueſclin Robert. Le Pere Lobineau eſt tombé dans la même erreur.

belle ſe montra plus obſtiné à meſure
1314. qu'on employa pour le réduire, plus de menaces & de châtimens. Malgré le peu de ſuccès de cette conduite rigoureuſe, on continua de la tenir. Tous les gens de la maiſon eurent ordre de le menager peu, afin de le dompter en l'humiliant. Et ces domeſtiques qui affectoient de le mépriſer, ſervoient ſes freres cadets avec beaucoup d'attention & de reſpect. Le jeune du Gueſclin n'y parut point ſenſible en enfant ordinaire; mais entrant dans une eſpèce de fureur, il s'armoit d'un bâton, dont il menaçoit tous ceux qui oſoient l'inſulter. Malgré la foibleſſe de ſon âge, ſa réſolution faiſoit craindre ſes menaces & ſes coups.

Une ſi grande obſtination, & les conſeils d'une amie ſenſée, déterminerent enfin ſes parens à eſſayer la voie de la douceur. On fut alors étonné de le voir changer tout à coup, & témoigner à ſa façon la plus vive reconnoiſſance pour celle qui lui avoit rendu l'amitié & les careſſes de ſa famille.

Cependant, quoique ſes mœurs fuſſent changées, il avoit encore des reſtes de ſes premieres inclinations. Il montroit plus de cœur, plus de docilité; mais il avoit toujours auſſi peu

d'eſprit & de goût pour tout ce qui ſentoit la leçon & l'école. 1314.

Au reſte, à travers ce qu'il avoit encore de manieres ruſtiques & hautaines, on découvrit en lui tout ce qui peut annoncer un honnête homme. Il avoit de la candeur, de la ſincérité, & un courage extraordinaire; il étoit libéral, généreux, compatiſſant, ſurtout pour ceux qui lui cédoient. S'il offenſoit les autres, il réparoit par réflexion le mal que ſa vivacité lui faiſoit commettre. Cette vivacité l'entraînoit ſouvent hors des bornes de la bienſéance, & le mettoit quelquefois aux mains avec les enfans de la lie du peuple, qui paſſoient pour les plus courageux & les plus robuſtes. Mais après le combat, il ſe repentoit bientôt de s'être compromis, & ſe condamnoit lui-même ſi ouvertement, qu'on voyoit bien que la ſeule ardeur de vaincre l'avoit porté à s'avilir.

Du Gueſclin parvenu à un âge, où les actions commencent à tirer un peu à conſéquence, prit une ferme réſolution de ne plus ſe mêler avec le peuple. On le vit alors plus attaché à chercher les bonnes compagnies; & ſi ſon cœur ſoupiroit encore après les combats, c'étoit après ceux qui, loin de

le deshonorer, pouvoient lui procurer
1314. cette gloire dont il commençoit à être ſi épris.

Cependant on le vit encore une fois oublier ce qu'il s'étoit ſi ſouvent promis à lui-même. Ne trouvant pas un grand agrément à reſter dans la maiſon de ſon pere, où l'on ne laiſſoit pas encore de lui repréſenter ſes défauts, il alla paſſer quelque temps chez un de ſes oncles, qui demeuroit à Rennes. Les leçons de ceux qu'on voit rarement, & qu'on ne peut ſoupçonner de parti, ou d'inimitié, ou de mauvaiſe humeur, font ſouvent plus d'effet que les réprimandes des perſonnes dont on dépend abſolument, & dont on a beaucoup à craindre.

Du Gueſclin exhorté par ſon oncle, à être plus attentif ſur ſes actions, & à mieux garder les bienſeances, lui promit de ne plus retomber dans ſes anciennes fautes, & de ne paroître à l'avenir qu'avec des gens de ſa ſorte. On crut pouvoir ſe fier à lui, & l'oncle même ſe faiſoit un plaiſir de l'introduire dans les meilleures maiſons de la Ville.

Du Gueſclin avoit déja acquis un peu de cet air libre & aiſé, qui s'acquiert ſeulement par l'uſage du mon-

de. L'oncle étoit ſatisfait de ſes progrès ; mais paſſant un jour avec lui dans une place publique, ils s'amuſerent l'un & l'autre à regarder de jeunes garçons de la Ville, qui s'exerçoient à la lutte. Un d'entr'eux plus adroit & plus robuſte, les avoit tous vaincus ; les Bourgeois aſſemblés autour de ces jeunes gens le louoient à l'envi, & il ſe promenoit fierement dans la carriere, en défiant tous ceux de ſon âge. 1314.

Bertrand animé par les applaudiſſemens qu'on accordoit à ce lutteur, n'examinoit point de quelles bouches ils partoient, & regardoit le jeune homme avec des yeux jaloux. Par malheur, il échappa à ſon oncle quelque choſe de favorable pour lui. Du Gueſclin alors le quitte, & celui-ci qui le croyoit à ſes côtés, le voit aux mains avec le jeune lutteur. Le combat ne fut pas long ; le Bourgeois terraſſé par du Gueſclin, lui demanda quartier. Loin de s'applaudir de ce triomphe indigne de lui, il baiſſa alors les yeux, & revint auprès de ſon oncle plus triſte & plus humilié que le vaincu. Trait ſingulier de ſa courageuſe vicité.

Peu de temps après il quitta Rennes & revint auprès de ſon pere, qui accorda à ſes inſtances réitérées des armes & un cheval. Mais il ne lui fut Exercices militaires.

pas encore permis d'en faire uſage
1314. contre perſonne, à cauſe de ſa grande jeuneſſe.

Il attendoit avec impatience le temps où la force pourroit ſeconder ſon courage, & paſſa ainſi pluſieurs années chez ſon pere, ſe livrant tout entier aux exercices militaires. Du Gueſclin devint non-ſeulement fort & robuſte, mais encore diſpos & adroit.

Dans ce temps-là la Nobleſſe plus libre & plus galante qu'aujourd'hui, s'aſſembloit ſouvent pour donner des fêtes aux Dames. Le pere de du Gueſclin, & pluſieurs autres Gentilshommes Bretons, publierent un tournois où furent invités tout ce qu'il y avoit de plus brave en France & en Angleterre.

Les Chevaliers Bretons ne voulant pas céder en magnificence aux Chevaliers des deux Nations conviées, parurent au tournois avec des équipages ſuperbes. Du Gueſclin avoit vu les préparatifs de celui de ſon pere, & il ſe promettoit de l'accompagner dans cette fête brillante ; mais Renault, avant que de ſe rendre à Rennes, lui défendit de ſortir de chez lui, ſous prétexte que ſa jeuneſſe le mettoit hors d'état de combattre contre des

Chevaliers robuſtes & aguerris, tels que ceux qui devoient ſe trouver au tournois. 1314.

Le jeune Bertrand mécontent de l'ordre qu'il avoit reçu, ne ſongea qu'aux moyens de pouvoir l'enfraindre, & s'étant échappé ſecrettement, il ſe rendit à Rennes. Là, il ſuivit la foule qui le conduiſit à l'endroit où ſe célébroit le tournois. Du Gueſclin contemploit avec une envie chagrine ces chevaux ſi richement enharnachés, ces Chevaliers tout brillans d'or & de pierreries. Le bruit des trompettes, qui animoient les combattans, & les acclamations qu'on donnoit aux vainqueurs le mettoient hors de lui-même. Il pouſſoit, il preſſoit de tous côtés, pour s'approcher de la barriere. Sa mauvaiſe mine lui attiroit des injures de la part de ceux qu'il déplaçoit, & on le repouſſoit ſans conſidération. Il retourne à Rennes à l'occaſion d'un tournois.

Du Gueſclin, après bien des efforts, ſe trouva enfin dans une place, d'où il pouvoit tout voir commodément; mais il n'en fut pas plus tranquille. Après avoir été long-temps ſpectateur, il découvrit un Chevalier de ſes parens, qui fatigué de pluſieurs courſes ſe retiroit; il quitte alors ſa place, court & arrive en même temps que le

Chevalier dans l'hôtellerie où il lo-
1314. geoit. S'étant approché de lui, il ſe jetta à ſes genoux, & le conjura par la gloire qu'il venoit de conquérir, de lui prêter ſes armes & ſon cheval. Le Chevalier, qui reconnut ſon émotion au feu de ſes yeux, charmé de trouver tant d'ardeur & de courage dans un jeune homme tel que lui, accorda à du Gueſclin ce qu'il lui demandoit, il l'arma lui-même, & lui fit donner un cheval frais.

Les victoires les plus ſignalées qu'il remporta dans la ſuite, lui cauſerent moins de joie que cet évenement. Il s'avance vers la place du tournois, ſe fait ouvrir la barriere, & demande à combattre. Un des tenans ne ſe préſenta que pour être vaincu. Du Gueſclin le heurta avec tant de violence, que le Chevalier fut renverſé de deſſus ſon Cheval. Il ſe releva, & fut terraſſé une ſeconde fois; mais cette chute lui fut plus funeſte que la premiere; il en reſta dangereuſement bleſſé.

Du Gueſclin appella alors. Il vint un autre Chevalier. Son pere même ſe préſenta pour courir contre lui. Bertrand qui le reconnut à ſes armes, accepta le défi; mais les trompettes ayant ſonné la charge, au lieu de s'avancer

pour combattre, il baiſſa la lance, & lui fit une révérence profonde. Tout le monde fut étonné de cette action. Quelques-uns crurent que c'étoit par crainte pour Renault, qui paſſoit pour un des plus braves Chevaliers de ſon temps. D'autres, que le vainqueur étoit las de ſes deux premieres courſes. 1314.

Mais il recommença à courir & à vaincre. Pluſieurs Chevaliers ſe virent terraſſés les uns après les autres; en ſorte que perſonne n'oſoit plus ſe préſenter devant lui. On admiroit ſa force & ſon adreſſe; mais on étoit encore plus ſurpris de ſon attention à ſe cacher. Renault du Gueſclin voyoit bien à ſes exploits, qu'un autre motif, que la crainte d'être vaincu, avoit empêché l'inconnu de le combattre; & il ſouhaitoit d'autant plus de ſçavoir à qui il étoit obligé de ce ménagement reſpectueux. Tous les ſpectateurs avoient la même curioſité; mais comme on n'eſpéroit pas de le vaincre, on déſeſpéroit auſſi de le connoître.

Un Chevalier Normand, dont la force & l'adreſſe étoient reconnues de toute l'Europe, s'étoit préſenté au tournois, moins pour y acquérir de la gloire, que pour rappeller le ſouvenir de celle qu'il avoit ſi ſouvent eue dans

ces ſortes de jeux. Après avoir terraſſé
1314. deux ou trois Chevaliers, il s'étoit retiré à l'autre bout de la carriere, où il s'entretenoit avec les Dames, comme un homme qui en avoit aſſez fait.

Les exploits du jeune inconnu attirerent ſes regards; & les Dames l'ayant prié de le combattre pour ſçavoir ſon nom, il demanda à courir contre lui. Du Gueſclin accepta le défi. On les vit partir avec une viteſſe incroyable. Le Chevalier Normand exécuta ſon deſſein, & enleva le caſque du Breton. Mais celui-ci outré de ſe voir découvert, ſaiſit ſon adverſaire avec tant d'adreſſe & de force, qu'il l'enleva de deſſus ſon cheval, & le mit au nombre des vaincus.

Si l'étonnement des ſpectateurs fut grand à la vue de ces exploits, quel fut celui de Renault? Il accourt vers ſon fils & l'embraſſe tranſporté de tendreſſe & de joie. Du Gueſclin charmé de ſe voir applaudi par ſon pere, qui auparavant faiſoit peu de cas de lui, en goûta mieux ſa victoire. Il alla recevoir le prix deſtiné aux vainqueurs, & ſuivi de toute la nobleſſe qui l'accompagnoit, il fut offrir ſur le champ le prix au Chevalier, qui lui avoit prêté ſon cheval & ſes armes. Cette

énérosité on grand ur.

derniere action acheva de lui gagner l'eſtime de ceux qui en furent les témoins ; on vit avec plaiſir qu'il allioit au courage & à l'adreſſe un cœur généreux & reconnoiſſant. 1314.

Troubles & diviſions en Bretagne.

Quoique la Bretagne parût alors tranquille, & que ſes peuples vécuſſent dans la paix & dans l'abondance, il y avoit cependant toujours dans cette grande Province deux puiſſans partis, qui s'en diſputoient la poſſeſſion ; mais ils n'agiſſoient encore que par cabales. Charles de Blois, & Jean Comte de Montfort, chefs de ces différens partis, vouloient avant de ſe déclarer une guerre ouverte, ſe fortifier d'un grand nombre d'alliés. Charles de Blois ſe vit dans la ſuite ſoutenu de la France. L'Angleterre embraſſa dans le même temps les intérêts du Comte de Montfort. Les deux Compétiteurs avoient de bons Généraux, leurs coffres étoient pleins, tous deux ſe flattoient de poſſéder l'affection de la nobleſſe de Bretagne : ils ne différerent donc plus à faire valoir leurs droits. Ce différend étoit d'autant plus difficile à terminer que leurs prétentions paroiſſoient également bien fondées.

Jean III, Duc de Bretagne, ſurnom-

mé *le Bon*, à cauſe de ſa tendreſſe
1314. pour ſes peuples, ſe voyant ſans enfans, & ne doutant pas que ſa mort n'allumât une guerre cruelle, s'il mouroit ſans déſigner ſon héritier, aſſembla les Etats de ſon Duché pour demander leur avis ſur le choix d'un ſucceſſeur. En même temps il leur propoſa Charles de Chatillon, dit de Blois, fils puîné de Gui de Chatillon, Comte de Blois, &c. Comme Jean de Bretagne Comte de Montfort, frere de pere de Jean III, pouvoit diſputer un jour à Charles de Blois une ſouveraineté qu'il n'avoit tenue que de la volonté du Duc, ce Prince réſolut de faire épouſer à Charles Jeanne de Penthievre ſa niece, fille de Gui ſon frere cadet, qui étoit aîné du Comte de Montfort. Comme la repréſentation a lieu en Bretagne, Jean III crut en mariant cette Princeſſe à Charles de Blois, lui donner un droit inconteſtable ſur le Duché de Bretagne. Il le déſigna hautement pour ſon ſucceſſeur, & ayant fait approuver cette diſpoſition par les Etats aſſemblés, les différens Ordres de la Province lui rendirent hommage du vivant même de Jean III.

Tout fut tranquille tant que vécut le Duc Jean; mais la mort de ce Prin-

ce plongea la Bretagne dans tous les malheurs dont il avoit voulu la garantir. Charles de Blois, aimé de Philippe de Valois Roi de France, se rendit auprès de ce Monarque, pour en obtenir l'investiture du Duché de Bretagne vacant par la mort de Jean III. Le Comte de Montfort plus actif, eut d'abord recours aux voies de fait, il leva des troupes & s'empara des meilleures places. Il passa ensuite en Angleterre, & s'assura du secours d'Edouard. De retour en France, il comparut à la Cour de Philippe de Valois, qui l'avoit cité devant les Pairs. 1314.

Prétentie de Jean Montfort à la succeſſio de Bretagn

Jean de Montfort représenta au Roi & aux Pairs, qu'étant le frere du feu Duc de Bretagne, sa succession lui appartenoit plutôt qu'à une niece que son sexe excluoit du gouvernement, & qui n'y pouvoit avoir de prétention qu'au défaut du dernier mâle. On lui opposa le droit de représentation; il soutint que dans le cas d'une souveraineté cette Loi ne regardoit les femmes qu'après l'extinction de la ligne masculine. Il convint que les Etats de Bretagne avoient reconnu Charles de Blois pour successeur du Duc Jean; mais il prétendit que l'autorité de ce Prince avoit entraîné les suffrages de

la nation, & de plus que les ſujets ne
1314. pouvoient, dans aucun cas, ni d'aucune façon, ſe choiſir un Souverain dans un Etat héréditaire, tant qu'il y avoit un Prince du Sang de leurs Souverains légitimes. Il ajouta qu'une grande partie de la Bretagne s'étant déja déclarée pour lui, on voyoit bien que Charles de Blois n'étoit point du goût de la nation entiere.

La France onne l'in eſtiture de e Duché à harles de lois.

Cependant la Cour de France donna l'excluſion à Montfort qui ſe réfugia auſſi-tôt en Bretagne, & Charles de Blois reçut l'inveſtiture de ce Duché. Montfort continua la guerre; mais le Duc de Normandie, fils aîné du Roi, l'étant venu attaquer le fit priſonnier. Jean de Montfort gémit long-temps dans la priſon du Louvre, où il fut enfermé. Pendant le temps de ſa captivité, la Comteſſe de Montfort ſa femme, ſe mit à la tête des troupes qui tenoient ſon parti, ſoutint des ſiéges, en fit elle-même, & fut tour à tour vaincue & victorieuſe. Cette héroïne nuiſit plus à Charles de Blois, que n'auroit fait Montfort lui-même. Il ſortit enfin de priſon, & parut quelque temps à la tête de ſon parti; mais la mort le délivra bientôt des traverſes qu'il avoit encore à eſſuyer.

Il laiſſa un fils nommé comme lui Jean de Montfort. Ce jeune Prince n'étant âgé que de huit ans, la Comteſſe de Montfort, qui avoit été chargée du poids des affaires pendant la priſon de ſon mari, le fut encore durant la minorité de ſon fils. Tel étoit à peu près l'état des affaires de Bretagne, lorſque du Gueſclin, qui avoit déja acquis de la réputation, prit la réſolution de ſe mettre dans les troupes. Son pere approuva ſon deſſein, & lui conſeilla d'embraſſer le parti de Charles de Blois qu'il croyoit le meilleur. 1341.

Du Gueſclin, qui penſoit ſur cela comme ſon pere, ſe mit au ſervice de Charles qui formoit alors le ſiége de Vannes. Un corps d'armée compoſé d'Anglois étoit auprès d'Hennebont, ſous les ordres de la vaillante Comteſſe de Montfort. Comme le ſiége avançoit, la Comteſſe qui ne pouvoit ſouffrir de voir prendre cette place à ſes yeux, encouragea les Anglois à la ſecourir. Ils choiſirent une nuit fort obſcure pour attaquer les ennemis, leur effort tomba du côté où ſe trouva du Gueſclin. Ce jeune Officier qui étoit preſque toujours armé la nuit comme le jour, réveilla pluſieurs gen-

Du Gueſclin prend le parti de Charles de Blois, & va au ſiége de Vannes.

tils hommes Bretons. Quelques ſoldats
1314. s'étant joints à eux, ils formoient en tout une troupe de vingt hommes. Animés par l'exemple & par la voix de du Gueſclin, ils vinrent à bout de ſoutenir l'effort de deux ou trois mille hommes qui les attaquoient. Il eſt vrai que la nuit favoriſa leur réſiſtance. Tous combattoient avec tant d'ardeur, que les Anglois trompés par le grand nombre de coups qu'ils recevoient, s'imaginerent avoir ſur les bras la meilleure partie de l'armée de Charles, & ſe retirerent avec perte.

Premiere action militaire de B. du Gueſclin.

Cette action fit beaucoup d'honneur à du Gueſclin; les ſoldats charmés de ſa valeur ne pouvoient ſe laſſer de le louer. Ils ſembloient prévoir dès-lors la deſtinée de ce guerrier, & les grandes actions dont la plûpart d'entr'eux devoient être les témoins.

Quoique Charles de Blois fût ſoutenu de ce qu'il y avoit de plus grands Capitaines de l'Europe, & qu'il eût emporté pluſieurs avantages conſidérables, la fortune inconſtante le mit dans l'état où avoit été le Comte de Montfort, & ce malheureux Prince fut emmené priſonnier à Londres, comme Montfort l'avoit été à Paris.

Charles de Blois eſt conduit priſonnier à Londres.

La Comteſſe de Penthievre étoit

douée de grandes qualités ; elle étoit, comme ſa rivale, brave, courageuſe, entreprenante, mais beaucoup moins heureuſe ; & l'abſence de ſon mari laiſſoit tomber l'eſpérance de ſon parti. Elle fit donc ſes efforts pour obtenir ſa liberté. Charles de Blois fut renvoyé dans le Duché de Bretagne, ſous promeſſe d'une grande rançon. En attendant qu'il pût la payer, Charles envoya à Londres deux de ſes fils en ôtage. Jean Sire de Beaumanoir, Bertrand de S. Pern, le Chevalier de Penhoet, & Bertrand du Gueſclin tous Bretons, furent chargés de la conduite des deux Princes, qu'ils remirent entre les mains d'Edouard. 1314

Edouard étoit le plus fier, le plus impérieux, & cependant le meilleur de tous les Princes. Il avoit étonné plus d'une fois l'Europe par la rapidité de ſes ſuccès : & la France, cette puiſſante Monarchie, avoit ſouvent gémi ſous l'effort de ſes armes. Il reçut les deux Princes & leurs conducteurs, avec beaucoup de politeſſe ; & comme il aimoit à faire briller ſa nation, il célébra pluſieurs fêtes & pluſieurs tournois, dans l'un deſquels le malheur voulut que le favori d'Edouard perdît la vie par les mains d'un

des Chevaliers Bretons; ce qui l'indiſpoſa contr'eux. Les fêtes ceſſerent; tout parut triſte à la Cour; les courtiſans abandonnerent les Chevaliers Bretons, dès qu'ils s'apperçurent qu'Edouard les regardoit de mauvais œil; le ſeul du Gueſclin conſerva ſes amis. Il avoit fait paroître, depuis qu'il étoit en Angleterre, tant de bravoure & de grandeur d'ame, que tous les Anglois, & Edouard même malgré ſa prévention, ne purent ſe diſpenſer de le diſtinguer.

1314. Du Gueſclin fait admirer en Angleterre.

Les Chevaliers Bretons s'étant apperçus du refroidiſſement d'Edouard, lui demanderent leur audience de congé, que ce Prince leur accorda. Le chagrin que lui donnoit la mort de ſon favori avoit changé ſa premiere politeſſe en une aigreur inſupportable. Il reçut les Bretons d'un air fier & dédaigneux, & les ayant interrogés au ſujet de la tréve, qui étoit entre l'Angleterre & la Bretagne, il leur demanda avec hauteur, ſi Charles de Blois étoit réſolu de la tenir. Comme elle n'étoit point favorable aux intérêts de Charles, & que les Chevaliers n'avoient point ordre de s'expliquer là-deſſus, aucun d'eux n'oſoit repondre, de peur de compromettre Charles, ou choquer Edouard.

Du Gueſclin, dont le tempérament étoit très vif, ſans conſidérer aſſez le lieu où il étoit, ni la perſonne à qui il parloit, répondit tout hardiment, *Sire; C'eſt à vous à terminer la choſe; nous ne demandons point de grace, nous obſerverons la trève, ſi vous l'obſervez vous-même, & nous la romprons, ſi vous la rompez.* Edouard qui ne cherchoit qu'une occaſion de maltraiter les Bretons, jetta ſur du Gueſclin un regard d'indignation. *Que veut dire cette réponſe,* s'écria-t-il? *Ai-je violé quelque traité? Si quelqu'un oſoit me ſoupçonner de pouvoir manquer de foi, je le ferois repentir de ſon inſolence.* Du Gueſclin, qui avoit eu le temps de refléchir ſur la témérité de ſa réponſe, voulut s'excuſer; Edouard le fit taire par un ſecond regard plus menaçant que le premier. Celui ci reprit alors ſa fierté; mais la colere des Rois eſt comme la foudre, qui ne menace qu'une tête, & dont néanmoins tous ceux qui l'entendent craignent les éclats. Ivon de Cheruel, un des Chevaliers Bretons, fit ſigne à du Gueſclin de ſe taire, & s'approchant d'Edouard, il le pria d'un air reſpectueux, de ne pas faire attention aux paroles d'un jeune homme ſans expérience, & qui

1314.

Réponſe hardie qu'il fit au Roi d'Angleterre.

n'avoit péché que par une eſpèce de zéle pour ſon Prince & pour ſa Patrie.

1314.

Edouard, qui étoit en effet grand & généreux, commençoit déja à avoir honte de ſa colere. La ſoumiſſion de Cheruel acheva de la calmer, & en congédiant les Bretons, il ne put leur cacher l'opinion avantageuſe que la fermeté de du Gueſclin lui avoit donnée. Celui-ci mal ſatisfait de l'Angleterre, où il ne voyoit que des ennemis de ſa patrie, quitta avec joie cette Iſle, & revint en Bretagne. Il y retrouva tous ſes amis qui l'attendoient avec impatience pour le ſuivre à la guerre. Il ſe ſignala d'abord par quelques priſes ſur les Anglois; mais il fut fait priſonnier. Délivré des mains de ſes ennemis, il fit encore de nouvelles courſes. Ces petits combats n'étoient que des préludes de ce qu'il devoit bientôt exécuter.

Il quitte cette Iſle, & revient en Bretagne.

Non ſeulement la Bretagne avoit à redouter les armes de l'Angleterre, mais la France entiere, dont cette Province attendoit ſon principal ſecours, étoit toute couverte de ſoldats Anglois. Le Roi Jean étoit priſonnier, & les ſuites malheureuſes de la funeſte bataille de Maupertuis, avoient

Etat déplorable de la France après la bataille de Maupertuis.

mis le Royaume à deux doigts de sa perte. Le Dauphin Charles, qui fut depuis Roi sous le nom de Charles le Sage, étoit chargé de réparer les malheurs de la France. Ce grand ouvrage demandoit toutes les ressources du Royaume, & ce Prince avoit un si grand besoin de conseil pour lui-même, qu'il pouvoit à peine donner cette sorte de secours à Charles de Blois. Charles n'avoit alors pour lui qu'une partie de la Bretagne ; mais il comptoit si fort sur son propre courage, & sur celui des sujets fideles qui lui restoient, qu'il ne craignit pas d'attendre le Duc de Lancastre, Général des armées d'Angleterre en Normandie, qui vint fondre alors sur la Bretagne avec toutes ses forces. 1314.

La veuve de Jean Comte de Montfort étoit à Hennebont, & le jeune Comte de Montfort son fils étoit toujours à la Cour d'Edouard dont il avoit épousé une fille. Le Duc de Lancastre ayant résolu de faire le siége de Rennes, la Comtesse suivie des Bretons affectionnés à son parti, alla avec le Général Anglois investir cette capitale. 1314. Siége de Rennes par les Anglois.

Le Chevalier de Penhoët, le Baron de Saint Pern, & plusieurs autres Bre-

tons du parti de Charles de Blois, ſe
1314. jetterent dans la place pour la défendre. Du Gueſclin ne s'étant pas trouvé à portée, ne put s'y enfermer, avec eux. Pour s'en conſoler il ſe mit à la tête d'une troupe de Bretons, & courant ſans ceſſe ſur les chemins par où l'on pouvoit apporter des vivres aux Anglois, il battoit leurs retranchemens, faiſoit des priſonniers, enlevoit leurs proviſions, les fourages & les fourageurs. Il prit en une de ces occaſions le Baron de la Poule, Chevalier Anglois, Du Gueſclin pouvoit tirer une grande rançon de ce Seigneur; mais il lui rendit la liberté, à condition ſeulement qu'il demanderoit pour lui au Duc de Lancaſtre, la permiſſion d'entrer dans Rennes. Le refus de ce Prince donna un nouveau luſtre à la valeur du jeune Breton.

Il ſe dégouta bientôt de courir ſans ceſſe après des convois, des fourageurs & des vivandiers. Cet emploi convenant mieux à un partiſan qu'à un Capitaine, il voulut ſe diſtinguer par quelque entrepriſe plus brillante, & réſolut de s'emparer du château de Fougerai. Cette place étoit gardée par un vaillant Officier nommé Bembro, & il n'y avoit pas apparence de s'en

rendre

rendre maître, tant qu'elle seroit défendue par ce brave chef. Mais si Bembro étoit bien capable de disputer une place aux ennemis, il n'étoit point assez attentif lorsqu'il croyoit n'avoir rien à craindre; il sortoit souvent du château de Fougerai, & le laissoit entre les mains de gens aussi peu soigneux que lui. 1356.

Bertrand choisit un jour où Bembro étoit absent. Ayant donné ordre à ses soldats de le joindre à un certain signal, il les poste avantageusement, & s'étant déguisé en bucheron, il s'avance lui quatrième sur le pont du château; tous quatre portoient une charge de bois. Du Guesclin appella, & demanda à celui qui parut, si l'on avoit besoin de bois dans le château. Le soldat Anglois répondit qu'oui; en même temps il ouvrit la porte. Alors du Guesclin & ses compagnons jettent leur charge de bois pour embarrasser cette porte, massacrent le portier & les soldats dans le corps de garde. Au signal qu'ils font, leurs amis accourent; & tous ensemble ils attaquent la garnison qui se défend vaillamment. Cependant elle fut obligée de se rendre, & du Guesclin se vit en moins de deux heures maître d'une

fortereſſe, qui auroit couté un mois
1356. de ſiége à une armée de dix mille hommes.

Du Gueſclin ne ſe contenta pas de ce premier avantage; comme maître de la place, il voulut l'être du Gouverneur. Bembro devoit revenir le jour même; il mit une embuſcade ſur le chemin par où cet Officier devoit paſſer. Bembro arrivant accompagné de quelques ſoldats ſe voit inveſti, pendant que du Gueſclin ſe préſente en face. Quoique ſurpris, il ne s'en défend pas avec moins de courage, & la défaite de ce chef couta plus cher à du Gueſclin que la priſe de la place même.

Cette conquête d'une fortereſſe, où les Anglois qui aſſiégeoient Rennes, avoient mis une partie de leurs proviſions, lui fit beaucoup d'honneur, & tous les yeux ſe tournerent ſur lui. Il eſt de certains hommes heureux, à qui la multitude accorde d'abord ſa confiance. Ses premieres actions lui mériterent l'eſtime publique, parce qu'il parut dans des circonſtances favorables; & on commença à le regarder comme le plus ferme appui du parti de Charles de Blois.

Du Gueſclin ne trouvoit point ce qu'il avoit fait aſſez digne des louanges qu'on lui donnoit, & loin de s'applaudir des ſervices qu'il avoit rendus à ſa patrie, il ſe plaignoit de ne pouvoir lui en rendre de plus conſidérables, en combattant avec ſes amis qui étoient enfermés dans Rennes. Les aſſiégés ſe défendoient avec tant de courage, que les Anglois rebutés demandoient hautement la levée du ſiége. Chaque jour on rapportoit à du Gueſclin quelques nouveaux faits d'armes des Chevaliers Bretons, & ces récits l'animoient de telle ſorte qu'il ne pouvoit s'empêcher de témoigner de la douleur lorſqu'il les entendoit. Enfin l'amour de la gloire étoit devenu chez lui une paſſion ſi vive, qu'il réſolut de tout riſquer pour partager avec ſes anciens compagnons l'honneur de ſauver la ville de Rennes, ou de périr en la défendant. 2356.

Du Gueſclin brûle du deſir de la gloire.

Il réſolut donc d'entrer dans Rennes à quelque prix que ce fût. Ce deſſein étoit difficile à exécuter. L'armée du Duc de Lancaſtre étoit nombreuſe & bien aguerrie; ce Prince avoit reçu un renfort conſidérable, & il faiſoit garder avec beaucoup de ſoin tous les endroits par où l'on pouvoit paſſer

dans la ville assiégée. Il étoit sur-tout
1356. en garde contre du Guesclin, dont il redoutoit le courage, & il le faisoit pour ainsi dire, suivre à vue d'œil.

Il se dispose à aller au secours de Rennes.

Ces difficultés ne le rebuterent point. Il assembla les braves hommes qui l'avoient jusques-là accompagné dans ses expéditions. Il les flatte, les caresse, les loue sur leur valeur & sur leur fidélité pour Charles de Blois. Ensuite il leur laisse voir le desir qu'il a d'entrer dans Rennes, leur parle de l'avantage qu'il y auroit à sauver une place si importante, de la reconnoissance qu'en auroit leur Souverain, & de l'estime que le public accorderoit à ses défenseurs.

Le vrai courage se communique. Les moindres soldats de du Guesclin parurent aussi animés que leur chef; ils le presserent eux-mêmes de les conduire dans Rennes, & se disposerent à se frayer un passage à travers l'armée redoutable qui en défendoit les approches.

Du Guesclin loue la valeur des Officiers & des Capitaines qui s'apprêtent à le suivre, & remet au lendemain l'exécution de son entreprise. Ce Capitaine bouillant d'impatience, ne put se resoudre à passer la nuit dans

le repos ; il se fit apporter des armes, & le jour paroissant du Guesclin déjà tout armé, se mit à la tête de sa troupe. Elle étoit composée seulement de cent hommes déterminés, qui ne respiroient que le sang & les combats, il arrive de bonne heure avec eux à l'entrée du camp des Anglois. 1356.

Tout dormoit encore dans ce camp; le soldat s'y reposoit de la fatigue de la veille, & la garde avancée étoit la seule troupe qui veilloit. Du Guesclin fond sur ces soldats, il les presse, les pousse & entre avec eux dans le camp. Une partie de ses cavaliers met alors pied à terre & égorge le soldat ennemi, pendant que les autres à cheval, renversent ceux qui accourent aux cris des blessés. En même temps ils mettent le feu aux tentes ; la flamme se répand, & l'ennemi tout nud en chemise fuit à la fois le fer & le feu. Enfin le vainqueur se voit aux barrieres de Rennes qui lui sont ouvertes dans l'instant. Pour surcroît de bonheur, il apperçoit à quelque distance deux cens charrettes chargées de vivres destinées pour l'armée. Il attaque les Anglois qui les défendoient, les met en fuite, & entre dans la ville à la tête de ce grand convoi. Il entre dans Rennes.

1356. Si quelque choſe peut égaler la joie que reſſentit du Gueſclin en entrant dans Rennes, ce fut le contentement du peuple, qui languiſſoit depuis long temps de faim & de miſere. Ce peuple aſſemblé regardoit avec des yeux avides ce guerrier qui venoit les défendre & contre les ennemis & contre la faim.

Action glorieuſe de ce héros. Du Gueſclin après avoir embraſſé ſes amis, fit payer aux conducteurs des charrettes la valeur des vivres qu'elles portoient; il les renvoya enſuite, quoiqu'il eût pu les retenir, & les chargea de dire au Duc de Lancaſtre qu'il étoit enfin dans Rennes, & que s'il avoit voulu lui accorder la permiſſion d'y entrer lorſqu'il la lui avoit fait demander par le Baron de la Poule, il lui auroit évité la peine de paſſer ſur le ventre à ſes plus braves ſoldats.

Les voituriers obéirent à du Gueſclin. Ils furent trouver le Duc de Lancaſtre, qui venoit de rentrer fatigué dans ſon camp; il y avoit trouvé tout en déſordre, la plupart des tentes étoient renverſées, les autres brûloient encore, ſes meilleurs ſoldats nageoient dans leur ſang, quelques-uns fuyoient, d'autres s'armoient en diligence pour courir après un en-

nemi déja bien éloigné. Le Duc ne pouvoit comprendre la cauſe d'un ſi grand ravage. Il ſçavoit bien qu'il n'y avoit point alors d'armée à portée de la ſienne ; & cependant le déſordre de ſon camp paroiſſoit preſque l'ouvrage d'une armée. 1356.

Ayant appris que du Gueſclin étoit entré dans Rennes, il ne s'étonna plus de la déroute de ſes ſoldats. Ce Prince crut d'abord que cet Officier avoit au moins amené avec lui ſix ou ſept cens hommes, & il ſe réſolvoit enfin à lever le ſiége. Mais quand il ſçut qu'il n'étoit accompagné que de cent ſoldats ſeulement, il perſiſta dans le deſſein de reſter devant Rennes, & d'effacer par la priſe de cette place la honte de l'échec qu'il venoit de recevoir.

Pendant que tout retentiſſoit dans la ville des louanges de du Gueſclin, & que le camp Anglois ne pouvoit ceſſer d'admirer la valeur, dont il portoit de ſi triſtes marques, le Chevalier ſe faiſoit inſtruire par les Officiers de la garniſon de l'état de la Place, du nombre des ſoldats qui reſtoient pour la défendre, de la quantité des vivres & de munitions qui étoient dans les magaſins, & ſurtout de la diſpoſition des bourgeois.

qui avoient d'abord penché à recevoir
1356. les propositions des ennemis. Mais ils n'étoient plus dans ces sentimens; l'arrivée de du Guesclin & les vivres qu'ils avoient amenés, avoient ranimé leur audace, & chaque citoyen étoit devenu soldat. Du Guesclin voulut voir ensuite les fortifications de la place qu'il trouva en assez mauvais état; on y travailla aussi-tôt.

Sa présence ranime la garnison.

Pendant qu'il examinoit du haut des remparts la disposition des ennemis, il apperçut dans une prairie voisine de la ville, environ deux mille porcs, que les Anglois gardoient avec d'autant plus de diligence, que du Guesclin leur avoit enlevé la meilleure partie de leurs vivres. Il leur ôta encore cette ressource. Il fit serrer avec des tenailles les oreilles d'une truie; aux cris qu'elle poussa tous les cochons se jetterent dans le fossé de la ville qui étoit plein d'eau, & le traverserent à la nage. Les Anglois voulurent les arrêter; mais ils en furent empêchés par une partie de la garnison, qui fit en même-temps sur eux une vigoureuse sortie, & leur tua beaucoup d'hommes.

Sa ſage inſtrie pour ire ſubſiſter ſoldat.

Je n'aurois pas rapporté ce fait, si je ne sçavois qu'on ne doit rien omettre de ce qui regarde les grands hom-

mes. D'ailleurs la ville de Rennes étoit dépourvue de vivres depuis si long-temps, que ce secours lui étoit devenu nécessaire. On avertit le Duc de Lancastre de la perte qu'il venoit de faire, & ce Prince ne put s'empêcher de rire de la ruse qu'on avoit employée. Et les Officiers Généraux lui ayant à ce sujet fait un nouvel éloge de du Guesclin, le Duc témoigna un grand desir de voir cet homme célébre. Un des Chevaliers, qui connoissoit particulierement du Guesclin, l'assura que si ce jeune Breton étoit instruit de la bonne opinion que le Prince avoit de lui, & du desir qu'il avoit de le voir, il ne manqueroit pas de venir lui faire la révérence. 1356.

Le Général Anglois rend justice à du Guesclin & le veut voir.

Le Duc de Lancastre étoit un Prince qui aimoit avec une espece de passion tous les hommes qui se distinguoient. Il étoit lui-même un des plus grands Capitaines de son temps, & les armes Angloises avoient plus d'une fois triomphé sous ses ordres. Couvert de gloire, il n'étoit pas jaloux de celle que les autres pouvoient acquérir ; il les encourageoit au contraire par ses louanges, & loin de rapporter à lui seul tout le succès d'un combat, il exageroit les services que lui avoient ren-

Caractere héroïque du Duc de Lancastre.

dus les moindres Officiers, & les diſtinguoit en toutes ſortes d'occaſions; auſſi étoit il adoré dans l'armée, & il y avoit alors peu de Princes en Europe auſſi aimé, auſſi eſtimé, & auſſi redouté que lui.

1356.

Ses plus grands ennemis lui accordoient des vertus, parce qu'il rendoit juſtice lui-méme à leur mérite & à leur capacité. Bertrand étoit de tous les Chevaliers aſſiégés, celui qu'il craignoit davantage; il étoit auſſi celui qu'il eſtimoit le plus. Ce Prince lui envoya le lendemain un hérault pour le prier de le venir voir. Le hérault partit, & ayant été introduit dans la ville, il parla d'abord au Chevalier de Penhoët, Gouverneur de la place; celui-ci lui montra de loin du Gueſclin, qüi venoit ſe rendre auprès de lui.

Il envoie demander une entrevue à du Gueſclin.

Ce Chevalier étoit d'une taille médiocre, mais gros & robuſte; ſes bras étoient longs & ſes mains ſi nerveuſes & ſi fortes, qu'on voyoit bien que ſes coups étoient à redouter. La laideur de ſon viſage étoit encore augmentée par le peu de ſoin qu'il avoit de ſe bien mettre. Ses yeux étoient petits, vifs & pleins de feu, ils avoient auſſi quelque choſe de rude & de farouche; en un mot toute ſa perſonne inſpiroit la

Portrait de Bertrand du Gueſclin.

terreur. Néanmoins à travers ces traits désagréables, on découvroit quelque chose de grand & de majestueux. Il étoit vêtu ce jour-là d'un jupon noir, & portoit à son côté une longue hache d'armes; il marchoit à petits pas entre cinq ou six gentilshommes; ses moindres mouvemens avoient quelque chose de si terrible, que le hérault ne l'aborda qu'en tremblant. 1356.

Il reçoit un hérault Anglois.

Il avoit si grande peur d'irriter cet homme redoutable, qu'il lui rendit compte de sa commission à genoux. Du Guesclin le releva avec bonté, & lui promit de se rendre l'après-dîné du même jour auprès du Duc de Lancastre, accompagné seulement de trois gentilshommes. Ayant remarqué que le hérault regardoit la simplicité de son jupon noir avec beaucoup d'attention, il lui en fit donner sur le champ un de velours avec cent florins d'or; présent qui étoit dans ce temps-là digne de la libéralité d'un grand Prince. Le hérault, par reconnoissance pour son bienfaiteur, en rendit compte au Duc de Lancastre, qui étoit le Prince le plus généreux de son temps; il lui dit aussi quelle avoit été sa frayeur en abordant du Guesclin. Le Duc l'attendit avec beaucoup d'impatience.

1356. Bertrand s'étant armé de toutes pieces, s'avança vers la porte de la ville avec trois gentilshommes de sa suite.

Il sort de Rennes & va trouver le Duc de Lancastre. Il sortit de Rennes après en avoir obtenu la permission du Gouverneur, & arriva à l'entrée du camp des Anglois. Le Duc de Lancastre envoya au-devant de lui plusieurs Chevaliers de sa nation, qui lui firent un cortége assez nombreux. Les soldats accouroient en foule sur son passage, pour voir cet homme fameux qui leur avoit fait tant de mal. Ils admiroient son air guerrier, son maintien fier, & sur tout cette simplicité d'habillement, qui le distinguoit bien plus avantageusement que les vêtemens les plus superbes.

Il en est reçu avec distinction. Il arriva dans la tente du Duc de Lancastre, qui s'avança quelques pas au-devant de lui. Ce Prince l'embrassa avec de grands témoignages d'affection, & pour lui faire voir qu'il connoissoit tout son mérite, il lui parla de tous ses exploits. Du Guesclin le remercia de l'honneur qu'il lui avoit fait en le mandant auprès de lui, & l'assura qu'il étoit prêt à le servir contre tous, excepté seulement, ajouta-t-il, contre le Duc de Bretagne son Souverain. Eh ! quel est celui, demanda le Duc, que vous reconnoissez pour

votre Souverain? Le Prince Anglois croyoit embarraſſer le jeune Chevalier par cette interrogation; mais celui-ci, que la préſence d'Edouard, le plus fier de tous les Rois, n'avoit pu intimider, ne perdit rien de ſa noble hardieſſe auprès du Duc de Lancaſtre; il lui répondit avec vivacité, que Charles de Blois étoit le ſeul & le légitime Souverain de la Bretagne. 1352.

Son entretien avec le Général Anglois.

Alors le Général Anglois, qui ſoutenoit le parti du Comte de Montfort, repliqua froidement qu'il en couteroit la vie à plus de cent mille hommes, avant que l'un ou l'autre des deux concurrens fût paiſible poſſeſſeur de la Bretagne, & qu'il ſe promettoit que le Comte de Montfort & les armes Angloiſes l'emporteroient. Du Gueſclin s'apperçut que le Duc étoit piqué, & prenant tout à coup un air riant, *Monſeigneur*, lui dit-il, *s'il ne faut tuer que cent mille hommes, nous les tuerons; je voudrois ſeulement que vous ne fuſſiez pas leur Général, & que je puſſe les vaincre ſous vos ordres.* Le Duc de Lancaſtre ſe mit lui-même à ſourire, & ſaiſiſſant cette occaſion d'attirer du Gueſclin à ſon parti, il lui propoſa d'entrer dans le ſervice d'Angleterre, & lui offrit les conditions les *plus* avantageuſes.

1356. Vos promeſſes ſont flatteuſes, lui dit du Gueſclin ; mais, Monſeigneur, ſi vous m'eſtimez comme vous le dites, ne ſeriez-vous pas fâché de me voir ternir quelques actions heureuſes que j'ai faites par une honteuſe déſertion. Lorſque la Bretagne ſera pacifiée, ajouta-t-il, entreprenez les conquêtes les plus difficiles, & vous verrez que je ſerai des premiers à vous ſuivre.

Le Duc de Lancaſtre redoubla alors ſes politeſſes. Son eſtime pour du Gueſclin le rendoit ſi attentif à conſidérer cet homme rare, qu'il paroiſſoit être le courtiſan du Chevalier Breton. Tous les Seigneurs de la Cour du Duc avoient les mêmes égards pour Bertrand. Il y en avoit peu dans cette aſſemblée qui ne fuſſent au-deſſus de lui, ou par la naiſſance ou par les emplois, cependant tous envioient la deſtinée de cet homme, qui ſembloit dès-lors promettre de grandes choſes.

Du Gueſclin s'entretenoit encore avec le Duc de Lancaſtre, lorſqu'on vit entrer dans la ſalle un Chevalier Anglois fort conſidéré dans l'armée. Ce Chevalier ſe nommoit Bembro, il étoit parent de ce Bembro, Gouverneur de Fougerai, tué par du Gueſclin. L'Anglois, ſans reſpecter la préſence

de ſon Général, adreſſe la parole à du Gueſclin : Vous avez pris Fougerai, lui dit-il, vous avez tué mon parent, qui en étoit Gouverneur, je veux venger ſa mort, & je demande à faire trois coups d'épée contre vous. *Six*, répond vivement du Gueſclin en ſerrant la main de l'Anglois, *& plus de ſix ſi vous voulez*. Les deux Chevaliers prirent jour pour le lendemain, & Bertrand promit de ſe rendre dès le matin au camp des Anglois, où ſe devoit paſſer le combat. 1356.

Il eſt appellé en duel par un Chevalier Anglois.

Le Duc de Lancaſtre voulut d'abord s'y oppoſer ; mais comme Bembro étoit un homme d'une haute naiſſance, & que d'ailleurs, malgré ſon eſtime pour du Gueſclin, il n'auroit pas été fâché de le voir vaincu par un de ſes Chevaliers, il conſentit à tout faire préparer pour le combat. Il congédia enſuite du Gueſclin, qui fut reconduit avec beaucoup d'honneur juſqu'aux barrieres de la ville.

A peine Bertrand y fut-il arrivé, qu'il rendit compte au Chevalier de Penhoët de ce qui s'étoit paſſé dans ſon entrevue avec le Duc de Lancaſtre, & du combat où il étoit engagé pour le lendemain. Penhoët le blâma de l'avoir accepté, & lui laiſſa voir

Il retourne à Rennes.

qu'il appréhendoit pour lui en cette
1356. occaſion, où il ſe trouveroit ſeul, ou peu accompagné, au milieu d'une armée ennemie, qui pouvoit donner du ſecours à ſon adverſaire, & lui faciliter la victoire.

Il ſe rend au jour marqué pour le combat ſingulier.

Ces conſidérations ne furent point capables d'arrêter du Gueſclin. Le lendemain matin il ſe rendit au camp des Anglois, comme il l'avoit promis. A ſon arrivée on entendit retentir toutes les trompettes de l'armée, celles de la ville leur répondirent. Ce bruit guerrier attira ſur les remparts & ſur le champ de bataille, un nombre infini de ſoldats & de bourgeois, qui vouloient être témoins de la valeur des deux plus braves Chevaliers des deux partis.

Bembro avoit chez les Anglois la même réputation que du Gueſclin parmi les Bretons; il étoit grand, bien fait, robuſte, & paroiſſoit adroit à toutes ſortes d'exercices. Il attendoit le Chevalier Breton, monté ſur un cheval de bataille, & tout couvert d'armes brillantes; les Anglois conſidéroient avec ſatisfaction ſa taille, bien plus avantageuſe que celle de du Gueſclin, & ſon air fier & impoſant. Le Duc de Lancaſtre avec les Juges

du camp étoient à un des bouts de la barriere. Ils virent arriver du Gueſclin qui s'étoit mis ce jour-là plus magnifiquement qu'à ſon ordinaire & qui ſe poſta vis-à-vis de ſon adverſaire. Alors ils s'ébranlerent & vinrent fondre l'un ſur l'autre avec une rapidité qui étonna les ſpectateurs. Du Gueſclin bleſſa légerement Bembro, mais il fut lui-même étourdi d'un coup peſant qu'il reçut ſur ſon bouclier. Ils ſe porterent de nouveaux coups, toujours avec un avantage preſque égal. Les trois courſes étoient achevées, & le combat alloit finir; mais du Gueſclin qui comptoit que c'étoit être vaincu que de ne pas vaincre, dit d'un air mépriſant à Bembro, qu'il l'avoit épargné juſques-là par conſidération pour ſon Général; mais que s'il vouloit faire une quatriéme courſe, il y déployeroit toutes ſes forces. 1356.

Bembro, qui étoit le plus fier de tous les hommes, accepta ce nouveau défi; il chargea du Gueſclin avec fureur; celui-ci le reçut avec la même vigueur, & renverſa enfin le malheureux Bembro aux pieds de ſon cheval, où il expira dans l'inſtant. Tout le camp frémit de la chûte de ce brave homme. Du Gueſclin le regretta lui-

Du Gueſclin victorieux rentre dans la ville.

même. Mais s'appercevant que les
1356. ſoldats Anglois le regardoient d'un œil courroucé, il donna le cheval de Bembro au hérault du camp, & ſe hâta de rentrer dans la ville, où il fut reçu avec de grands témoignages de joie.

La mort de Bembro, qu'on étoit venu tuer juſques dans leur camp & ſous leurs yeux, anima de telle ſorte les Anglois, qu'ils demanderent au Duc de Lancaſtre de les conduire à l'aſſaut. Ce Prince avoit fait préparer dans ce deſſein une haute machine de bois, de la forme d'une tour de pluſieurs étages, & d'où les aſſiégeans pouvoient combattre avec un grand avantage contre les aſſiégés. Ceux-ci redoutoient extrêmement l'effet de cette machine énorme, que rien ne pouvoit renverſer. Ils avoient eſſayé de jeter du haut des remparts des feux d'artifices ſur les ponts de cette tour. Mais ces feux lancés de loin & au haſard n'avoient fait aucun effet, parce qu'ils tomboient ſur des endroits de la tour, tout couverts de plaques de fer blanc ou de cuirs épais imbibés d'eau.

Le Général Anglois preſſe le ſiége.

La garniſon & les bourgeois de Rennes avoient ſans ceſſe les yeux ſur cette tour, qu'ils regardoient comme

l'inſtrument de leur ruine ; à peine ſongeoient-ils à leur défenſe, tant ils étoient perſuadés qu'elle ſeroit inutile. Du Gueſclin réſolut de les tirer de leur abattement, en renverſant cette tour qui les effrayoit. Il fit part de ſon deſſein au Chevalier de Penhoët, qui le preſſa de l'exécuter, le laiſſant maître de diſpoſer des ſoldats de la garniſon comme il le jugeroit à propos. Penhoët ſçavoit bien qu'il pouvoit ſe repoſer ſur la prudence de du Gueſclin. 1356.

Vigoureuſe réſiſtance de du Gueſclin.

Celui-ci ordonna donc à cinq cens arbaleſtriers de faire proviſion de faſcines imbibées de ſouffre, & à cinq cens autres ſoldats de ſe tenir prêts à ſeconder ceux-ci, *s'ils étoient* pourſuivis par les Anglois. Du Gueſclin, accompagné de quelques gentilshommes, ſe met dès la pointe du jour à la tête de ſes arbaleſtriers, & s'avance à petit bruit vers la tour. Elle étoit gardée par huit cens hommes d'élite, qu'il falloit vaincre avant que d'y pouvoir mettre le feu. Du Gueſclin les attaqua, & les mit en fuite. Et s'ouvrant un paſſage à travers ceux qui réſiſtoient encore, briſe à coups de haches la porte de la tour, & mille faſcines embraſées y ſont lancées auſſi-tôt. La flamme ſe communiqua en même

temps du plus bas de la tour jusqu'aux
1356. plus hauts étages. Les habitans de Rennes, attentifs sur leurs remparts, voyant briller cette flamme, font retentir l'air de mille cris de joie; les Anglois en poussent de fureur. Ils accourent en foule sur les destructeurs de cette machine, qui sembloit auparavant les assurer de la conquête de la place.

Du Guesclin, malgré leur nombre & leurs efforts, ne la voulut point quitter qu'il ne l'eût vue réduite en cendre.

Enfin cette masse énorme, devenue la proie des flammes, après l'avoir chancellé quelque temps, tomba & n'offrit plus aux yeux qu'un monceau de cendre. Alors du Guesclin songe à la retraite; il s'ouvre un passage à travers les ennemis, mais tout à coup il se voit attaqué par mille hommes frais, sous les enseignes du Comte de Pembrok. Il renverse les premiers rangs, & combat avec tant de valeur & de vivacité, qu'on auroit cru qu'il devoit lui seul vaincre ces mille ennemis. Les cinq cens Bretons qui étoient restés dans la ville, vinrent aux secours de du Guesclin. Pembrok, qui pouvoit à peine soutenir ses efforts,

Il est presque enveloppé dans une sortie.

attaqué par une ſeconde troupe, fuit & va rendre compte de ſa défaite au Duc de Lancaſtre, qui s'avançoit à la réte de douze cens hommes choiſis. Les ſoldats de PEMBROK, échappés à du Gueſclin, ſe joignent à ceux du Genéral, & tous enſemble aſſurés par leur nombre, ils ſe promettent de voir enfin fuir celui qu'ils attaquent d'avance par de grands cris.

Les vaillans Bretons, loin d'éviter cette nouvelle charge, en rentrant dans la ville, réuniſſent leurs deux troupes, qui étoit chacune de cinq cens hommes, & s'avancent au-devant du Duc de Lancaſtre. Ce Prince fit des prodiges de valeur; on le vit dans les rangs les plus épais des Bretons, & il ramena pluſieurs fois à la charge ſes Anglois mis en déſordre. Du Gueſclin étoit auſſi par-tout, on le voyoit en même-temps à la tête des ſiens & au milieu des ennemis. C'étoit en vain que le Duc de Lancaſtre rallioit ſes ſoldats, ils fuyoient dans l'inſtant même qu'il venoit de les raſſurer. Enfin battu de tous côtés, entouré d'ennemis, n'ayant plus auprès de lui que quelques Officiers bleſſés, il fut contraint d'abandonner le champ de bataille, & de laiſſer à du Gueſcli

I

Il fois reu heu

1356. la gloire d'avoir détruit une machine de guerre, qui étoit l'ouvrage de plusieurs mois, & d'avoir remporté, à la tête de mille hommes, trois victoires différentes en moins de deux heures.

Le Duc de Lancaſtre avoit perdu un grand nombre d'hommes dans ces trois combats, ſes ſoldats découragés par tant de mauvais ſuccès, n'obéiſſoient plus qu'en murmurant. Comme les Anglois paſſent aiſément de la plainte à une révolte ouverte, le Duc aſſembla ſon conſeil de guerre, pour délibérer s'il devoit abandonner ou continuer le ſiége de Rennes.

Le Duc de Lancaſtre aſſemble un conſeil de guerre.

La plupart des Officiers furent d'avis qu'il ne s'obſtinât pas davantage à une entrepriſe ruineuſe, qui avoit couté la vie à ſes meilleurs ſoldats, & qui emporteroit ſans doute le reſte de ſon armée, s'il ne ſe retiroit de bonne heure. Le Duc n'étoit pas de ce ſentiment; il n'avoit aſſemblé le conſeil de guerre que pour la forme & pour ſe mettre à l'abri des reproches d'Edouard, ſi le ſort vouloit qu'il échouât. Ce Prince, avant le ſiége de Rennes, avoit preſque toujours été victorieux, il ne pouvoit ſouffrir que la fortune le quittât dans une occaſion ſi importante, & de voir flétrir en un

seul jour les lauriers qu'il avoit cueillis en tant d'autres occasions. 1356.

D'ailleurs le Prince de Galles son neveu, dans un âge tendre pour un guerrier, venoit de remporter une victoire signalée auprès de Poitiers. Ce jeune Prince à la tête de dix ou douze mille hommes, avoit entierement défait une armée de quatre-vingt mille François. Le Roi Jean, qui les commandoit en personne, avoit été fait prisonnier avec un de ses fils, & un grand nombre de Seigneurs les plus considérables du Royaume. La défaite d'une si forte armée, & la prise d'un des plus puissans Rois de l'Europe, avoient encore moins acquis de gloire au Prince de Galles, que la maniere noble & généreuse dont il se comporta avec le Roi vaincu.

Vertus militaires du Prince de Galles.

Le Prince de Galles étoit le plus grand Capitaine de son siécle ; il allioit à tout le feu d'une jeunesse ardente, la prudence que peut donner une expérience consommée; ce Prince étoit brave, mais il étoit posé & retenu dans les combats. Un Général qui se jette dans la mêlée sans réflexion, ne vaut alors qu'un fantassin déterminé. Autant le titre de Général est au-dessus de simple soldat, autant le chef

qui se conduit avec prudence & avec
1356. retenue, est au-dessus de celui qui joint ses coups à ceux de ses soldats, & qui oublie son devoir pour faire le leur.

Le Prince de Galles, avec cette modération, étoit courageux; mais il ne se servoit de ce courage que pour n'être point effrayé à la vue du péril. Il trouvoit au-dessous de lui de l'aller inutilement chercher. Sa victoire à la tête d'un petit nombre de soldats, & la défaite du Roi Jean, qui commandoit une armée de quatre-vingt-mille hommes, fit voir alors combien une valeur sage & mesurée l'emporte sur l'ardeur présomptueuse d'un Général, qui compte plus sur la force de son bras, que sur les ressources de son génie.

Le Général Anglois desire la continuation du siége de Rennes.

Le Duc de Lancastre excité par les exploits de son neveu, auroit été au désespoir de faire une tache à la gloire des armes Angloises, qui triomphoient par-tout ailleurs. Il représenta avec beaucoup de force à son conseil, la honte qu'il y auroit à lever le siége d'une ville à demi rendue, pendant que les autres armées Angloises prosperoient de toutes parts. Ce Prince leur fit en même-temps crain-

dre

dre des reproches d'Edouard, & les railleries de leurs compatriotes. Toutes ces raisons ne l'auroient point emporté sur la crainte d'une défaite entiere; mais ceux qui composoient le Conseil du Duc de Lancastre, aimerent mieux ménager les bonnes graces de leur Général, que la vie de leurs soldats, & changeant tout à coup d'avis, ils conclurent à la continuation du siege. 1356.

Murmure des soldats à cette occasion.

Les soldats plus sinceres, & plus exposés que leurs chefs, se plaignirent avec aigreur de l'opiniâtreté du Duc de Lancastre, & jurerent de se révolter tout-à-fait, si on les vouloit tenir davantage devant une ville qu'ils jugeoient imprenable. Le Duc de Lancastre, qui connoissoit le génie des Anglois toujours prêts à se soulever, se vit alors dans une fâcheuse alternative.

Enfin il aima mieux manquer la prise d'une ville, que de perdre une armée entiere: il fit cependant dire aux soldats qu'il se souviendroit de leur désobéissance. En même temps ce Prince déclara qu'il ne songeoit plus à continuer le siége de Rennes.

Quoique le Duc de Lancastre fût déterminé à le lever en effet, il ne

laiſſa pas d'envoyer faire de grandes
1356. menaces à la garniſon de Rennes. Ce Général fit dire en même temps au Chevalier de Penhouet & à du Gueſclin, qu'il ſe retireroit s'ils vouloient ſouffrir qu'on plantât quelques-unes de ſes enſeignes ſur une des portes de la ville, ſeulement pour la forme, & parce qu'il avoit fait ſerment avant le ſiége, de placer ſes étendarts ſur les murailles de Rennes.

N'ayant point reçu de ces deux chefs une réponſe favorable, il leur envoya cinq ou ſix de ſes principaux Officiers, avec ordre de faire examiner par leurs gens l'état de la place & la diſpoſition des habitans. Du Gueſclin, qui connoiſſoit le Duc de Lancaſtre, ſavoit bien qu'il n'étoit point aſſez ſcrupuleux pour craindre les ſuites d'un ſerment, dont l'accompliſſement ne dépendoit pas de lui. Il comprit que le deſſein du Général Anglois étoit de ſçavoir au juſte la ſituation des aſſiégeans, & d'en profiter ſi elle étoit mauvaiſe.

Ruſe de du Gueſclin qui réuſſit.

Il fit part de ſes réfléxions au Chevalier de Penhouet, qui vouloit alors refuſer l'entrée de la ville aux députés de l'armée; mais du Gueſclin lui fit changer d'avis, en l'aſſurant que la

ville tireroit même de l'avantage de leur curioſité, ſi on vouloit le laiſſer agir. 1356.

Le Gouverneur l'ayant laiſſé le maître, du Gueſclin fit auſſi-tôt publier un ordre à tous les Marchands & autres Bourgeois de Rennes qui avoient des proviſions, de les étaler de façon qu'elles puſſent frapper les yeux des Anglois. Il fit en même tems prendre les armes à tous ceux qui étoient en état de les porter, plaça les moins apparens dans les tours & ſur les remparts, parce qu'ils étoient moins à portée d'être vus; & les autres eurent ordre de ſe ſéparer par troupes & de paſſer le plus ſouvent qu'il leur ſeroit poſſible devant les Officiers Anglois.

Cette ruſe eut tout le ſuccès que du Gueſclin s'en étoit promis. Les députés du Duc de Lancaſtre ayant vu toutes les boutiques bien fournies, les tours garnies de ſoldats, & un grand nombre d'autres ſoldats épars dans les rues, aſſurerent le Duc de Lancaſtre qu'il s'obſtineroit en vain à la priſe d'une place ſi bien munie.

Il obtint cependant du Chevalier de Penhouet & de du Gueſclin, qu'il entreroit lui dixieme dans la ville de

1356. Rennes, & planteroit quelques-unes de ſes enſeignes ſur la porte de la ville qui regardoit ſon camp. En effet le Duc de Lancaſtre entra dans Rennes où il fut reçu avec de grands honneurs. Il vit auſſi placer ſes enſeignes ſur le haut de la tour, & ſortit enſuite pour ſe rendre au camp. Mais il étoit à peine ſur le pont de la ville, que les bourgeois arracherent ſes drapeaux & les jetterent dans les foſſés. Le Duc fut vivement piqué de cette inſulte, mais il n'étoit point alors en état de s'en venger.

Le ſiege de Rennes eſt levé.

Ce Prince ayant levé le ſiége dès qu'il fut rentré dans ſon camp, ne ſortit point du Duché de Bretagne, & du Gueſclin eut encore occaſion de ſe ſignaler à ſes yeux contre un Chevalier Anglois nommé Trouſſel qu'il vainquit.

Charles de Blois averti de la levée du ſiége de Rennes, ſe rendit dans cette ville, autant pour y ordonner les réparations néceſſaires, que pour en récompenſer les vaillans défenſeurs. Du Gueſclin fut avantageuſement diſtingué de ce Prince, qui lui donna ſa vie durant la propriété d'une terre appellée la Roche-de-Rien; il voulut auſſi l'armer Chevalier, cérémonie

Du Gueſclin eſt fait Chevalier.

qui se pratiquoit dans ce temps-là, & que Charles célébra avec beaucoup de magnificence. 1356.

Les affaires de Bretagne suivoient le mouvement de celles de France & d'Angleterre, d'où les concurrens tiroient tous leurs secours. Edouard, & Charles Régent de France, recommencerent la guerre, & la Bretagne se vit encore une fois attaquée par le Duc de Lancastre, qui mit le siége devant la ville de Dinan. Le Chevalier de Penhouet, qui avoit si bien défendu Rennes, du Guesclin & ses braves amis, eurent le temps de se jetter dans la ville avant qu'elle fût entierement investie.

Ainsi le Duc de Lancastre eut à les combattre encore une fois dans une place très forte. Il attaqua Dinan avec beaucoup de vigueur; ce Prince étoit les jours entiers à la tête de ses troupes, qu'il conduisoit lui-même à l'assaut. Il vouloit effacer par la prise de Dinan la tache que la levée du siége de Rennes avoit faite à ses armes. Mais il eut beau être infatigable, les assiégés furent invincibles; ses assauts redoublés ne servirent qu'à lui faire perdre plus de monde. Du Guesclin qui prévoyoit bien que Charles de Blois 1359. Le Duc de Lancastre assiege Dinan

n'apprendroit pas le ſiége d'une ville
359. comme Dinan, ſans tenter de la ſecourir au plutôt, fit propoſer au Duc de Lancaſtre une treve de quinze jours, promettant au nom du Chevalier de Penhouet de remettre la ville entre les mains du Duc, ſi le ſecours ne paroiſſoit avant la fin de quinze jours. Du Gueſclin n'avoit deſſein que de conſerver ſes ſoldats. Le Duc de Lancaſtre, qui vouloit auſſi épargner les ſiens, & qui ne croyoit pas le ſecours ſi près, conſentit volontiers à la treve. Elle fut publiée pour quinze jours dans la ville & dans le camp qui l'entouroit.

Gueſclin accepte une treve & l'obtient.

Alors les ſoldats des deux partis, ſe cherchèrent mutuellement. On voyoit des aſſiégés dans le camp, & des ſoldats Anglois dans la ville. Les Officiers ſe régaloient tour à tour, & les Bretons, qui ſervoient dans l'armée du Duc de Lancaſtre, reconnoiſſant parmi les autres Bretons, leurs amis, leurs parens, leurs alliés, s'indemniſoient par mille marques d'amitié de la répugnance qu'ils avoient eue à leur faire la guerre. Auſſi au milieu même d'un camp, au milieu des lances & d'autres armes, une ville entourée d'une puiſſante armée jouiſſoit des douceurs de la paix.

Le Duc de Lancaſtre, Prince religieux dans l'exécution de ſes promeſſes, ne ſouffroit pas qu'on donnât aucune atteinte à la treve. Mais malgré ſes défenſes & ſes précautions, elle fut violée par un Chevalier de ſon armée, nommé Thomas de Cantorberi, homme de grande diſtinction, & frere de l'Archevêque de Cantorberi. Ce Chevalier fort eſtimé chez les Anglois, qui le regardoient comme la fleur de leurs guerriers, étoit jaloux de la réputation de du Gueſclin. Il cherchoit depuis long-temps l'occaſion de meſurer ſes forces avec les ſiennes, & pour paroître plus brave que le célebre Bertrand, il ne ſe ſoucia point d'expoſer ſa réputation & ſa probité. 1359.

Son frere eſt fait priſonnier durant la treve.

Tous les officiers de la garniſon de Dinan ſortoient chaque jour dans les campagnes voiſines de la ville, ils ſe divertiſſoient avec les Anglois, & ne ſe défioient aucunement d'eux. Du Gueſclin avoit dans la ville un de ſes freres cadets, qui s'étoit attaché à ſa fortune. Ce jeune gentilhomme ſortit un jour de Dinan, monté ſur un cheval blanc qu'il vouloit exercer; il étoit ſeul, & n'avoit pour toute arme que ſon épée. Thomas de Cantorberi,

qui ſe promenoit comme lui, mais
1359. mieux armé & mieux accompagné, le remarqua, il demanda qui il étoit, & ayant appris que c'étoit un frere de du Gueſclin, il courut ſur lui & le ſomma de ſe rendre. Le jeune Breton mit l'épée à la main; mais ſa réſiſtance fut plus utile à ſa réputation qu'à ſa liberté; il fut pris malgré ſes efforts, & conduit dans les tentes du Chevalier de Cantorberi, où il fut gardé avec beaucoup de ſoin.

Du Gueſclin fut bientôt inſtruit de l'accident arrivé à ſon frere. Il ſut que ce frere s'étoit comporté dans cette occaſion avec beaucoup de courage, ce qui l'anima d'autant plus à le venger. On dit auſſi à Bertrand que Thomas de Cantorberi n'avoit arrêté ſon frere que pour l'inſulter & avoir occaſion de ſe battre contre lui: *il l'a trouvée*, répondit bruſquement du Gueſclin, *& je le ferai repentir de l'avoir cherchée*. En même temps outré de l'affront que venoit de recevoir ſon frere, il monte à cheval, ſort de la ville, & arrive au logement du Duc de Lancaſtre. Ce Prince y étoit avec le jeune Comte de Montfort, ce fameux concurrent de Charles de Blois. Il n'aimoit pas du Gueſclin, mais il

l'eſtimoit, & quoique ſon ennemi, il ne put dans cette occaſion s'empêcher de blâmer la conduite de Thomas de Cantorberi, qui combattoit pour lui. 1359.

Bertrand du Gueſclin va demander juſtice au Général Anglois.

Du Gueſclin, après avoir ſalué le Due de Lancaſtre, lui raconta d'un air ému le ſujet qui l'amenoit dans ſon camp; il dit à ce Prince que c'étoit alors le temps de le récompenſer de la haute eſtime & du profond reſpect qu'il avoit toujours eus pour lui. Le Duc de Lancaſtre, qui vouloit ménager le Chevalier de Cantorberi, demanda un délai pour juger cette affaire. Mais du Gueſclin, ſans ſortir du reſpect qu'il devoit à ce Prince, lui demanda juſtice d'un ton ſi déterminé, que le Duc ſe vit obligé d'envoyer chercher Thomas de Cantorberi, pour lui demander compte de ſa conduite.

Ce Chevalier arriva un inſtant après. Cantorberi étoit un de ces hommes, qui croyent que leur courage doit leur tenir lieu de toutes les vertus; qui veulent aſſervir les autres parce qu'ils ſe perſuadent être en état de les vaincre, & qui ont peine à reconnoître un ſupérieur. Auſſi entra-t-il chez le Duc de Lancaſtre d'un air fier & impoſant. Ce Prince piqué de ſon

impoliteſſe, lui dit aigrement qu'il
1359. avoit fait une action indigne d'un Chevalier, en arrêtant priſonnier le frere de du Gueſclin dans le temps de la treve, & lui ordonna en même temps de rendre ce jeune gentilhomme à Bertrand qui venoit le redemander.

Sa vive ardeur pour en tirer vengeance.

Du Gueſclin tranſporté de colere à la vue de ſon ennemi, ſouhaita qu'il déſobéît au Duc de Lancaſtre, pour avoir lieu d'en venir aux mains, il craignoit que cet Officier n'en voulut venir à un accommodement, & qu'il ne perdît ainſi le plaiſir de la vengeance. Mais il eut bientôt lieu d'être content. Le fier Anglois répondit à ſon Prince qu'il avoit été en droit d'arrêter le frere de du Gueſclin, & qu'il lui prouveroit ce droit quand il le jugeroit à propos. En même temps il jetta ſon gage de bataille. Du Gueſclin le ramaſſa auſſi-tôt, & ſaiſiſſant avec force la main de ſon adverſaire ; *Vous voulez vous battre*, lui dit-il, *je le veux bien auſſi, & je vous ferai connoître pour un méchant & un traître.* Paroles qui échapperent à du Gueſclin dans ſon tranſport, & qui firent connoître à Cantorberi, combien peu étoit ſuſceptible de crainte un homme qui oſoit lui parler de cette ſorte.

Les hommes ſe défont rarement de certains préjugés qui flattent leur orgueil. On jugeoit dans ce temps-là des mœurs d'un homme par ſa bravoure, & il ne paroiſſoit jamais coupable, s'il étoit toujours heureux dans le combat. 1359.

Celui de du Gueſclin avec Thomas de Cantorberi, devoit d'abord ſe faire dans le camp du Duc de Lancaſtre. Mais à la ſollicitation du Chevalier de Penhouet, le Prince Anglois voulut bien que ce combat ſe fît dans Dinan, & il promit de ſe rendre lui-même dans la ville, pour être témoin de ce qui s'y paſſeroit à cette occaſion.

Le Chevalier de Penhouet fit auſſitôt préparer un lieu propre pour le combat; & le Duc de Lancaſtre ayant reçu vingt perſonnes de la ville en ôtage, s'y rendit auſſi-tôt. Du Gueſclin étoit déjà tout armé ſur le champ de bataille. Il y attendoit ſon ennemi avec une impatience qu'on découvroit aiſément dans ſes geſtes. Cantorberi arriva enfin. Il n'avoit plus cet air fier & audacieux qui avoit encore augmenté le courroux de ſon adverſaire chez le Duc de Lancaſtre; il paroiſſoit indéterminé, & diſpoſé à un accommodement.

1359. Ses amis en propoſerent un à du Gueſclin. Il l'auroit accepté dans un autre temps, mais l'envie de combattre & de ſe venger l'emporta. Cantorberi l'avoit trop vivement inſulté; il voulut en avoir raiſon, & les deux combattans commencerent à ſe charger. L'épée du Chevalier de Cantorberi lui échappa de la main dès les premiers coups; du Gueſclin met pied à terre, ramaſſe cette épée & la jetta hors des barrieres. Cantorberi le voyant à pied voulut profiter de ſon avantage, & lui faire paſſer ſon cheval ſur le corps. Du Gueſclin s'en apperçoit, le démonte en bleſſant ſon cheval, & jette alors ſon épée pour combattre contre ſon ennemi, qui n'en avoit plus. Ils lutterent corps à corps. Cantorberi étoit fort & puiſſant, du Gueſclin l'étoit davantage, & le renverſa ſous lui. Le Chevalier Anglois, vaincu, renverſé, & ſans armes, ne voulut jamais demander la vie; il alloit la perdre, ſi le Duc de Lancaſtre ne l'eût obtenue pour lui.

Il ſe bat en duel avec un Seigneur Anglois.

Il en ſort victorieux.

Cantorberi vécut, mais ignominieuſement. Outre la honte d'être vaincu, il eut encore celle de ſe voir chaſſé de l'armée par le Duc de Lancaſtre, qui ne voulut jamais le voir.

Ce Prince retourna dans ſon camp, & ayant reçu avis que le Roi Edouard étoit repaſſé en France à la tête d'une puiſſante armée, il quitta le ſiege de Dinan pour aller joindre ce Monarque. 1359.

Le Roi de France toujours priſonnier à Londres.

L'infortuné Roi Jean, qui avoit été fait priſonnier à la bataille de Poitiers, n'avoit point trouvé dans Edouard la même généroſité que dans le Prince de Galles ſon fils. Edouard l'avoit reçu à Londres avec de grands honneurs, & l'avoit traité en apparence plutôt en Souverain qu'en captif. Le Roi Jean trompé par les premieres démarches d'Edouard, fut quelques jours plus tranquille que ſa ſituation ne lui permettoit de l'être, & il ne s'apperçut pas d'abord de la peſanteur de ſes fers. Il crut même qu'Edouard ſe feroit un point d'honneur de lui rendre ſa liberté pour une rançon médiocre, attendu que le Roi d'Angleterre ne paroiſſoit combattre que pour la gloire, & qu'il n'en trouveroit point à vaincre les habitans d'un Royaume privé de ſon Souverain.

Mais Edouard étoit alors dans un âge avancé. L'expérience lui avoit appris à connoître la différence qu'il y a entre une gloire utile & une vaine ré-

putation. Il ne cherchoit plus les dan-
1359. gers seulement pour l'honneur de les vaincre, mais pour se procurer des avantages réels. Ce Prince avoit paru assez long-temps en soldat à la tête de ses armées, il voulut s'y montrer en Roi. Edouard, qui désiroit la guerre avec la France, pour avoir lieu d'ajouter de nouvelles Provinces à celles qu'il possédoit déjà dans ce Royaume, demanda donc au Roi Jean une rançon exorbitante, lui accordant en même temps la permission de retourner dans ses Etats pour la lever sur ses sujets, à condition qu'il reviendroit en Angleterre, s'il ne pouvoit s'acquitter avec lui.

Il obtient la liberté de revenir en France.

Le Roi Jean se rendit en France : ses peuples qui l'aimoient, accoururent en foule sur son passage ; mais ils étoient instruits de la funeste condition de son traité avec l'Anglois ; ainsi le plaisir de revoir ce Prince étoit troublé par la crainte de le reperdre bientôt, & le retour du Roi Jean faisoit couler à la fois des larmes de joie & de douleur. Ce Prince étoit lui-même bien plus affligé que ses peuples.

Affreuse situation du Royaume de France.

Sa présomption, ou plutôt celle de ses favoris, avoit causé la perte de la bataille de Poitiers. Il voyoit alors les

ſuites déplorables de cette défaite. Ses Provinces déſolées étoient devenues la proye des ſoldats étrangers, ou des mécontens qui déchiroient les entrailles de leur propre patrie. Les villages étoient abandonnés, les villes étoient pleines d'habitans ennemis les uns des autres & qui ſe détruiſoient mutuellement. Nulle confiance, nulle sûreté, nulle ſubordination. Le Duc de Normandie, qui gouvernoit pendant la captivité du Roi Jean ſon pere, voyoit dans ſa Cour autant de tyrans qu'il y avoit de Seigneurs accrédités. D'abord ils l'accablerent de demandes, enſuite ils l'abandonnerent pour aller exercer dans leurs gouvernemens toutes ſortes d'injuſtices que le Régent étoit obligé de tolérer, n'étant pas en état de les punir. Les ſimples gentilshommes maltraités par la haute nobleſſe, vouloient auſſi vivre indépendans : en attendant qu'ils puſſent en venir à bout, ils ſe vengeoient ſur le petit peuple du tort qu'ils recevoient des grands. Ainſi ce peuple accablé ſous mille tyrans à la fois, abattu, déſeſperé, plongé dans une miſere affreuſe, ne reſpiroit que la révolte & la vengeance. 1359.

Tel étoit l'état de la France, lorſ-

que le Roi Jean y reparut. Tout sem-
1359. bla alors rentrer dans son premier ordre : les grands Seigneurs revinrent à la Cour, les gentilshommes parurent plus zélés que jamais pour la patrie, & le peuple délivré de leur joug commença à respirer. Ce soulagement dura bien peu, & le Roi Jean prévit bien la courte durée d'un calme qui n'étoit du qu'à son retour. Ce bon Prince percé jusqu'au fond du cœur de l'état affreux où la France étoit réduite, mêloit ses soupirs aux cris de joie de ses sujets. Touché des témoignages de leur zele & de leur affection, il se reprochoit sans cesse d'être la cause de leur malheur & des siens.

Ce Prince revient à Paris où il assemble un Conseil.

Ce Prince étant arrivé à Paris, fit assembler un Conseil composé de ce qu'il y avoit alors de plus considérable dans cette Capitale. Il lui exposa les demandes exorbitantes d'Edouard, & la résolution de ce Prince à ne rien relâcher de ses prétentions. Tout le monde se récria sur le prix excessif de la rançon du Roi; & on fut obligé de lui dire qu'il étoit impossible de la fournir. Il en parut consterné, non que son cœur fût trop frappé de la crainte d'une longue prison, mais il étoit touché de la prauvreté de son peu-

ple, & de l'état où le Royaume alloit être réduit par les Anglois qui ſe diſpoſoient à y entrer. 1359.

Alors le Roi Jean ſe tourna vers le Duc Charles ſon fils; il connoiſſoit la ſageſſe de ce jeune Prince, & il lui recommanda le ſalut d'un peuple, dont il alloit être le maître après ſon départ. Il exhorta les Seigneurs à la ſoumiſſion & à la fidélité, les conjura de ſe réunir contre l'ennemi commun, & de ne point cauſer par leur déſunion la ruine entiere d'un Royaume, qui pouvoit recouvrer ſa premiere ſplendeur, s'ils concouroient à ſa conſervation.

Il retourne en Angleterre.

Quelque temps après ce Monarque infortuné quitta ſa capitale pour retourner en Angleterre : démarche peu politique ſuivant la façon de penſer ordinaire, mais qui fit connoître juſqu'à quel point il étoit exact obſervateur de ſa parole, & combien ce Prince chériſſoit la vertu, puiſqu'il aimoit mieux mourir priſonnier que de devoir ſa liberté à une perfidie. Ce grand Roi, en quittant ſes Etats, avoit emporté dans ſa priſon le cœur & les regrets de ſon peuple, qui répandit des larmes ameres à ſon départ. Les Anglois mêmes, quoique ſes ennemis,

ne purent s'empêcher d'admirer une
1359. conduite auſſi admirable, quoiqu'on s'attachât à en corrompre le motif.

Edouard lui-même fut touché du malheur d'un Roi, qui peu de temps auparavant poſſédoit le plus beau Royaume de l'Europe, & il en fut touché autant qu'un Prince heureux comme lui pouvoit l'être. Il eſt rare, ſi l'on n'a ſouffert, que l'on plaigne autant qu'on le doit le ſort des malheureux. Le Monarque Anglois ſe promettoit de conquérir en peu de temps des Provinces diviſées qui étoient ſans chef & ſans défenſeurs; & quoique ce Prince n'eût pas d'abord tout le ſuccès qu'il s'étoit promis, il n'en fit pas la guerre avec moins d'ardeur.

Les heureux ſuccès du Prince de Galles ſon fils, excitoient en lui une jalouſie ſecrette; ſa jeuneſſe n'avoit été qu'un tiſſu de victoires, il vouloit illuſtrer ſa vieilleſſe par de nouveaux triomphes, & mourir rival de ſon fils.

Ses ſoldats animés par la préſence d'un Monarque toujours invincible, firent des prodiges de valeur, & tout le déſeſpoir des François put à peine balancer l'avantage. Cependant Edouard ſe retira en Angleterre, laiſ-

sant le soin de continuer la guerre en France, au Prince de Galles & au Duc de Lancastre. Ce fut à peu près dans ces circonstances que du Guesclin obtint une Compagnie de cent lances, qu'il devoit employer contre les Anglois ; il eut soin de procurer des emplois honorables aux gentilshommes, qui l'avoient accompagné dans ses expéditions militaires, & ils continuerent de le suivre avec la même affection. 1359. Du Guesclin obtient une Compagnie.

Revêtu de son nouvel emploi, du Guesclin se rendit aussi-tôt en Bretagne, pour y assembler les cent lances qu'il devoit commander. Sa réputation lui rendit bientôt sa Compagnie complette. Il resta quelque temps dans le Gouvernement de Pontorson qu'il avoit aussi obtenu de la France, & delà il courut sans cesse sur les Anglois qui l'environnoient.

La ville de Pontorson, peu considérable aujourd'hui, étoit alors une place extrêmement fortifiée par rapport à ce temps-là. Sa conservation importoit à la France ; & on crut ne pouvoir la confier entre des mains plus sûres qu'entre celles de du Guesclin. Non-seulement il défendit Pontorson contre les entreprises des Anglois, mais ayant appris qu'un corps de mille

ou douze cens chevaux de leurs trou-
1359. pes parcouroient la Normandie, & ravageoient cette belle Province, il ſe propoſa de les pourſuivre.

Il défait un corps de troupes Angloiſes.

Ce corps de troupes étoit commandé par Vindeſor & Pleby, Capitaines expérimentés. Ces deux chefs, bons ménagers de leurs ſoldats, s'arrêtoient peu dans tous les endroits de leur paſſage, de peur d'être ſurpris : on n'avoit jamais d'avis certains de la route qu'ils devoient tenir; ils ne ſe découvroient que par les maux qu'ils cauſoient. Du Gueſclin mit des eſpions à leurs trouſſes, & s'avançant, ſuivant les avis différens qu'il en recevoit, il ſe vit enfin à la vue des Anglois. Ceux-ci accoutumés depuis long-temps à fuir, & à ne point voir d'ennemis, furent ſaiſis de crainte en apprenant que les troupes qui s'apprêtoient à les combattre, étoient commandées par du Gueſclin. La réputation de ce Capitaine lui ſervit en quelque ſorte plus que ſes ſoldats. Les Anglois plierent dès la premiere charge, & furent tous tués ou faits priſonniers. Le butin immenſe qu'ils traînoient avec eux, devint le partage du vainqueur. Les ſoldats de Bertrand le partagerent entr'eux, & il ne ſe ré-

ſerva que la reconnoiſſance qu'ils eurent de ſa généroſité. Ainſi la Normandie fut délivrée en peu de jours des coureurs qui l'avoient déſolée ſi longtemps. 1359.

Ces petites expéditions attiroient à du Gueſclin l'eſtime publique; c'étoit aſſez pour ſa gloire, mais c'étoit peu pour ſon courage. La Bretagne & la Normandie étoient un théâtre où ſa valeur ſe trouvoit reſſerrée; il ne brilloit que par de petites victoires, & ce guerrier vouloit rendre de plus grands ſervices. Après avoir mis la ville de Pontorſon hors d'inſulte, & garanti le pays d'à-l'entour des incurſions des ennemis, il ſe prépara à aller joindre Charles de Blois, qui étoit toujours à Nantes avec la Ducheſſe ſa femme. Charles s'occupoit dans cette ville à des actes de piété. A force de vouloir intéreſſer le Ciel dans ſa cauſe, il ſembloit oublier les hommes; appliqué ſans ceſſe à des exercices pieux, il ne ſongeoit point aſſez aux moyens de ſoutenir la guerre. Le courage de ce Prince ne le portoit point au combat, c'étoit ſeulement la néceſſité de ſe défendre. En un mot il ſe montroit plus digne d'être Souverain de la Bretagne entiere, que capable d'en conquérir la moitié.

Il va trouver à Nantes Charles de Blois.

1359. Quelque appliqué qu'il fût aux choſes du Ciel, la réputation de du Gueſclin étoit parvenue juſqu'à lui. Il étoit inſtruit de tout ce que ce Chevalier avoit fait pour ſoutenir ſa cauſe, & du zele qu'il avoit témoigné pour ſes intérêts. La préſence de Bertrand lui rappella le ſouvenir des ſervices qu'il en avoit reçus, & il témoigna le voir avec plaiſir. Du Gueſclin étoit depuis long-temps accoutumé à des réceptions brillantes; toutes les villes par où cet homme célebre avoit paſſé, s'étoient diſputé l'honneur de le recevoir avec plus de magnificence. La nobleſſe des cantons voiſins étoit venue à ſa rencontre; il s'étoit vu traité, pour ainſi dire, en Souverain, & l'air dévot de Charles de Blois, Prince froid & rêveur, ne ſatisfit pas d'abord du Gueſclin. Il fut plus content de la Comteſſe de Blois, Princeſſe amie des grandeurs, & dont le courage & la réſolution ſoutenoient la foibleſſe de ſon mari, qui paroiſſoit de temps en temps avoir deſſein de céder la Bretagne, & de ſe retirer dans un Cloître.

Accueil honorable que lui fait la Comteſſe.

Charles préſenta lui-même du Gueſclin à la Comteſſe qui déſiroit depuis long-temps de le voir. Elle ſe leva avec précipitation, & devant une

Cour nombreuſe attentive à cette démarche, elle courut embraſſer le Chevalier. En même temps elle l'accabla de louanges, le diſtingua des plus grands Seigneurs qui l'environnoient, & lui donna pluſieurs témoignages honorables de ſon eſtime & de ſon amitié. Auſſi-tôt les Courtiſans s'attacherent à du Gueſclin, & pendant ſon ſéjour à Nantes il fut toujours ſuivi d'un cortege nombreux. 1359.

Charles de ſon côté ſortoit autant qu'il lui étoit poſſible de ſon caractere ſombre & taciturne, pour marquer à ce vaillant homme combien il étoit content de lui. Enfin du Gueſclin quitta Nantes comblé des bienfaits de ſa Souveraine, adoré des bourgeois, & malgré ſa faveur aimé des Courtiſans.

Mariage de du Gueſclin avec une prétendue Magicienne.

Bertrand venoit d'épouſer Thienphiane Raguenel, riche héritiere, & d'une illuſtre Maiſon. Cette Dame, qui étoit au reſte ſage & vertueuſe, s'étoit fait dans le pays regarder comme une ſavante Magicienne; & dans ce temps d'erreur, d'ignorance & de ſuperſtition, il falloit être du Gueſclin, pour épouſer une femme que l'on ſoupçonnoit d'avoir commerce avec le Diable. Ce ſoupçon qui l'avoit

fait reſter long-temps fille, n'étonna
1359. point Bertrand, il l'épouſa; & les grands biens de cette Demoiſelle, le mirent en état de ſoutenir la guerre avec plus d'avantage. D'ailleurs un guerrier comme du Gueſclin, toujours ſous les armes, toujours en campagne, éloigné de chez lui, ne devoit pas être fâché d'avoir une femme qui s'occupât à des ſciences capables d'effrayer les autres hommes.

Il arriva avec elle à Pontorſon, où toute la nobleſſe du pays l'attendoit pour le féliciter ſur ſon mariage. Les premiers jours ſe paſſerent dans les fêtes & dans les tournois. Mais ces réjouiſſances furent interrompues par l'arrivée d'une nouvelle troupe d'Anglois en Normandie. Elle étoit commandée par Felleton, brave homme, mais inſolent & preſomptueux. On ne parloit en Angleterre que de la valeur de du Gueſclin; il avoit promis hautement de le chercher par-tout, de le combattre, & même de le vaincre. En effet Felleton ayant appris que Bertrand étoit à Pontorſon avec ſa femme & un grand nombre de Gentilshommes, il ſe rendit devant cette place. D'abord le Capitaine Anglois ſe détacha de ſa troupe, vint ſe placer aux

aux pieds des murailles, & demanda du Gueſclin. Celui ci parut aux creneaux revêtu de ſes habits de noces, & laiſſa voir ſeulement à Felleton cette tête ſi redoutable à ceux de ſon parti, & qui étoit ſi propre à inſpirer de la terreur & de la crainte. 1359.

L'Officier ennemi commença par reprocher à du Gueſclin ſon oiſiveté. Il dit qu'il étoit venu exprès d'Angleterre pour l'empêcher de ſe deshonorer par une honteuſe inaction, & pour l'arracher d'entre les bras de ſa femme où il avoit déjà reſté trop long-temps. Du Gueſclin ne répondit rien à ce diſcours, & Felleton continuant, lui demanda dans combien il ſortiroit de ſa taniere, s'il prétendoit toujours reſter dans ce château à danſer avec les femmes & à boire avec ſes compagnons : Bertrand ſe tut encore. Felleton recommençant avec plus d'inſolence, lui cria qu'il étoit un lâche, & qu'il lui offroit de le combattre lui & les ſiens, cinq Anglois contre vingt Bretons. Exemple remarquable de la modération de du Gueſclin.

Les Chevaliers Bretons & Normands qui entouroient du Gueſclin, frémiſſoient de colere à chaque mot de Felleton. Ils vouloient ſortir pour le punir de ſon arrogance, mais du

Gueſclin en ſouriant leur faiſoit ſigne
1359. de ſe contenir. Il ne repliqua pas un ſeul mot à l'Officier Anglois, qui des reproches en vint aux plus groſſieres invectives. Ses gens, qui étoient reſtés à quelques pas de-là, l'entendant parler ſeul avec beaucoup de véhémence, & ne voyant perſonne pour lui répondre, s'approcherent pour lui demander la raiſon de ſes geſtes menaçans contre des murailles. Du Gueſclin, à leur approche, avoit eu la précaution de ſe retirer tout-à-fait; & Felleton, outré de ſon ſilence, & tranſporté de rage & de colere, ſe retira en criant à diverſes repriſes, que du Gueſclin étoit le plus lâche de tous les hommes.

Il pourſuit la troupe Angloiſe & l'atteint.

Felleton continua ſa route, & du Gueſclin dépêcha auſſi-tôt des couriers aux garniſons voiſines, pour leur donner ordre de ſe tenir prêtes à marcher. En même temps il monta à cheval, ſuivi d'une foule de gentilshommes, & s'étant mis à la tête des garniſons qu'il avoit mandées, il pourſuivit vivement Felleton. Celui-ci, qui croyoit avoir vaincu Bertrand par ſes injures, marchoit à petits pas comme dans un pays où il avoit peu à craindre. Du Gueſclin le joignit dans

s landes de Meillac auprès de Combour. Les Anglois marchoient lentement, en bon ordre, & enseignes déployées. Du Guesclin les considéra quelque temps sans en être apperçu; enfin il envoya dire à Felleton par un hérault, qu'il venoit pour éprouver s'il étoit aussi brave qu'insolent, & qu'il pouvoit se préparer au combat. 1359.

Felleton, qui ne l'attendoit pas, fut d'abord surpris de le voir si près; mais ayant fait faire volte-face à ses troupes, il fit sonner la charge & vint fondre sur les Bretons. Ceux ci animés par du Guesclin, & par le desir de venger les injures qu'on avoit dites à leur chef, reçurent les Anglois avec tant de courage, que ces ennemis malgré leur fierté, reculerent assez pour faire craindre à Felleton de se voir enlever la victoire.

Elle est défaite, & le chef fait prisonnier.

Ce: Officier fut pris trois fois par les Bretons, & trois fois arraché de leurs mains par les Anglois, qui se virent enfin obligés de l'abandonner aux ennemis; alors ce ne fut plus qu'une déroute. Les Anglois privés de leur chef, qu'ils avoient jusques-là si bien défendu, se mirent à fuir de tous côtés. On les perdit bientôt de vue, & Felleton désespéré se trouva à la merci de du Guesclin.

1359. Mais ce brave homme, qui avoit paru d'abord ſenſible aux injures de l'Anglois, ſembla les oublier dès qu'il fut en état de les punir. Il plaignit même le ſort de ſon priſonnier, & le renvoya quelque tems après pour une rançon médiocre. A peine du Gueſclin s'étoit-il remis de la fatigue de ſon dernier combat, qu'il ſe joignit à Xaintré, Commandant des troupes du Roi de France en Guienne, & ils firent enſemble le ſiége du château d'Eſſay ſitué dans le bas Poitou. La place fut emportée à la premiere attaque; & du Gueſclin, qui venoit de planter ſon enſeigne ſur la muraille, voulant paſſer d'un endroit à un autre, mit le pied ſur un morceau de bois pourri, & tomba dans la cour du château. Il eut la jambe caſſée de cette chûte, & ce vaillant homme s'étant relevé avec beaucoup de peine, s'appuya le dos contre la muraille, & ſe ſoutenant ſeulement ſur une jambe, il attendit qu'on vînt le ſecourir.

Prodige de valeur de du Gueſclin.

Du Gueſclin n'avoit pas abandonné ſa hache; il la tenoit d'une main, & de l'autre il ſoutenoit ſa jambe bleſſée; il étoit couvert de ſang, ſes armes étoient fauſſées en pluſieurs endroits, il étoit accablé de douleur & de foi-

bleſſe. Cinq Anglois l'ayant apperçu en cet état, ſe hâterent de le joindre dans l'eſpérance de s'enrichir de ſes dépouilles. Ils l'attaquerent tous cinq à la fois; mais ils virent bientôt leur nombre diminué de deux de leurs camarades, que du Gueſclin étendit morts à ſes pieds; les autres redoublerent leurs efforts, mais avec précaution. Bertrand ſe croyant près de ſa fin, vouloit illuſtrer ſes derniers momens par une réſiſtance vigoureuſe. Il allongeoit à ſes ennemis de terribles coups de hache, qui les obligeoient de ſe tenir éloignés. Le brave Chevalier ſembloit avoir oublié ſon mal, pour ne ſonger qu'au péril qu'il couroit; mais le ſang qui ſortoit de ſa bleſſure, diminuoit ſes forces à meſure qu'il en avoit le plus beſoin. Ses ſoldats occupés à piller la place, étoient tous éloignés de lui, & ce vaillant homme ſi chéri des ſiens n'en eſpéroit plus de ſecours. Il alloit ſans doute ſuccomber, lorſqu'un gentilhomme Breton nommé Honger, vint charger les Anglois qui l'entouroient. Il les eut bientôt mis en fuite, & reçut dans ſes bras du Gueſclin qui tomba évanoui; il le crut mort, & appellant d'une voix forte pluſieurs gentilshom-

1359

Il évite la mort par le ſecours d'un Breton.

mes qui combattoient encore à quel-
1359. que distance de-là, ils mirent ensemble du Guesclin sur des manteaux & l'emporterent dans sa tente.

Les soldats revenus du pillage de la ville, s'étant apperçus qu'on emportoit leur chef, se mirent à pousser des cris affreux. Ils se reprochoient les uns aux autres d'avoir abandonné un si brave homme, & le désespoir les rendant furieux, ils massacrerent tous les Anglois qu'ils avoient épargnés. Ensuite ils déchargerent leur rage sur les murailles mêmes de la place, qu'ils démolirent jusqu'aux fondemens.

Xaintré fort chagrin de la blessure de son ami, retourna en Guienne avec les François, & les Bretons repasserent dans leur Province avec du Guesclin, qui fut transporté à Nantes. Etant guéri de sa blessure, qui le retint quelque temps au lit, il fut saluer Charles de Blois.

Ce Prince étoit toujours à Nantes, où il songeoit à faire son salut, & la Comtesse sa femme à faire la guerre. Elle venoit à chaque instant le distraire de sa dévotion, pour lui persuader qu'il étoit temps de songer à s'assurer de la Bretagne, & à quitter la compagnie des Moines & des Prêtres, pour

ſe mettre à la tête d'une armée. La Comteſſe ne pouvant vaincre par ſes prieres l'indolence de ſon mari, en vint aux plaintes & aux reproches. Elle lui dit qu'elle étoit bien malheureuſe, de ce qu'ayant hérité d'un des plus beaux Duchés du monde, elle l'avoit apporté en dot à un mari qui le vouloit laiſſer paſſer en d'autres mains. En même temps elle s'abandonnoit aux larmes, & ne paroiſſoit plus en public, que la douleur peinte ſur le viſage. Charles, qui craignoit encore plus les importunités de ſa femme, que la préſence des ennemis, réſolut enfin de recommencer la guerre pour avoir la paix dans ſa Maiſon. 1359.

La treve étoit un obſtacle à ſon deſſein; mais perſécuté par la Comteſſe de Blois, il crut trouver plus de repos dans les embarras de la guerre qu'auprès d'elle; & courant avec précipitation à l'exécution d'un projet qu'il n'avoit embraſſé qu'à regret, il ne s'embarraſſa point de ce qu'on pourroit dire de l'infraction qu'il vouloit faire au traité, & il ſe détermina à le rompre tout-à-fait.

Cependant il ne voulut point haſarder une démarche de cette nature ſans demander l'avis de du Gueſclin qui

venoit ſouvent lui rendre ſes devoirs.
1359. Ce gentilhomme plein d'honneur & de probité, qui croyoit que les Princes étoient encore plus obligés que les autres hommes, de garder avec exactitude leurs moindres promeſſes, ne cacha point au Comte Charles l'étonnement que lui cauſoit ſa propoſition:

Il tâche de tourner le comte ce loi de rompre la trêve.

» Comment, Monſeigneur, lui dit-» il, vous ſongez à rompre la treve, » que vous avez jurée ſi ſolemnelle-» ment ! Quel indigne Conſeiller » peut vous ſuggérer un tel deſſein ? » Il ne peut être qu'un cruel ennemi » de votre gloire, puiſqu'il ſonge à » vous faire perdre cette réputation de » juſtice & d'équité, qui doit être plus » chere aux hommes à meſure qu'ils » ſont plus élevés en dignité & en » grandeur. Je ſuis votre ſujet, ajou-» ta-t-il, & je dois obéir aveuglement » à vos ordres ; mais je vous conjure, » Monſeigneur, de ne me rien com-» mander qui puiſſe ternir votre gloi-» re. Vous avez la juſtice pour vous, » vous avez une armée ; ces avanta-» ges ne ſont-ils pas ſuffiſans pour » triompher de vos ennemis ? »

Ses remontrances quoique ſages, ſont peu écoutées.

Charles de Blois écouta du Gueſclin avec attention, & il ne put lui refuſer l'eſtime que ſa probité méritoit. Il lui

objecta néanmoins que le Comte de Montfort avoit lui-même pluſieurs fois enfreint la treve, & que les Anglois, ſes protecteurs, n'avoient pas diſcontinué de faire des courſes dans toute la Bretagne. Du Gueſclin repliqua qu'un mauvais exemple ne juſtifioit jamais celui qui l'imitoit; au contraire qu'en agiſſant de même, il ſembloit avoir ſeulement été prévenu; que de cette façon le dernier partageoit avec le premier infracteur la honte d'avoir violé la ſainteté d'un traité, & qu'on les blâmoit également tous deux. Le Comte avoua que Bertrand avoit raiſon; mais il étoit ſouverain, & les remontrances d'un ſujet n'étoient pas capables de lui faire changer de réſolution. Ainſi balançant les avantages que lui procuroit la rupture de la treve, avec la gloire de l'obſerver religieuſement, il ſe détermina à ſuivre le ſentiment de la Comteſſe ſa femme, qui vouloit abſolument la guerre. 1359.

Du Gueſclin au déſeſpoir de voir que ſon Souverain alloit faire une telle tache à ſa réputation, ne put ſe réſoudre à reſter davantage auprès de lui. Ce Capitaine craignoit qu'on n'imputât à ſes conſeils une action qu'il Il ſe retire dans ſon gou vernement.

avoit ſi hautement condamnée, &
1359. après avoir pris congé de Charles de Blois, il ſe retira dans ſon Gouvernement de Ponthorſon. Il promit néanmoins à ce Prince de ſuivre toujours exactement ſes ordres, ſoit qu'il fît la guerre ou la paix.

Quoique du Gueſclin fût attaché au ſervice de la France, il ne s'étoit pas pour cela ſouſtrait à l'obéiſſance du Duc de Bretagne. Les intérêts des François & des Bretons étoient alors ſi étroitement liés, qu'il pouvoit ſervir l'un & l'autre maître à la fois. Pendant le ſéjour de du Gueſclin à Pontorſon, il travailla à mettre cette place en état de défenſe, prévoyant bien qu'il ſeroit dans peu obligé de la quitter. Durant ce temps-là il triompha auſſi de Grevacques, Capitaine Anglois.

Cet Officier faiſoit ce que l'on appelle la petite guerre. Il couroit la campagne, inſultoit la ville & pilloit les villages. Du Gueſclin les pourſuivit, mais Grevacques, qui connoiſſoit l'ennemi qu'il avoit en tête, oppoſa l'induſtrie à ſa vigilance, & ayant fait un grand nombre de fauſſes marches, il ſe trouva derriere du Gueſclin. Si ſa prudence fut trompée, ſon courage

répara cette erreur. Grevacques investit, lorsqu'on y pensoit le moins, une maison de paysan où du Guesclin, qui étoit logé dans une Abbaye voisine, avoit laissé ses équipages; ses valets étoient seuls à les garder, & Grevacques se promettoit de les vaincre sans peine. Mais les valets de du Guesclin étoient eux-mêmes de bons soldats: ils s'armerent de tout ce qu'ils purent rencontrer, & résisterent aux Anglois avec un courage surprenant. Quelques gentilshommes Bretons accoururent à leur secours; les paysans les suivirent, & le combat devint opiniâtre. Les gens de du Guesclin, animés par l'exemple des Gentilshommes & par l'espoir d'être loués de leur maître, s'élançoient comme des furieux sur les ennemis. 1359.

Action entre sa troupe & celle d'un Capitaine Anglois.

Du Guesclin averti du combat des Anglois, assembla aussi-tôt ses soldats épars dans l'Abbaye, & se disposa à marcher au secours des siens. Grevacques, qui en eut avis, abandonna la maison qu'il avoit d'abord attaquée, & vint se présenter en bataille devant l'Abbaye, pour empêcher du Guesclin d'en sortir. Celui-ci fit d'abord ouvrir toutes les portes, & se laissa voir à découvert avec toute sa troupe.

Les Anglois, qui ſuivoient Grevac-
1359. ques, ne chargerent qu'avec crainte un homme dont les ſeuls valets les avoient à demi vaincus. Ceux-ci tranſportés de joie de leur premier ſuccès, accoururent tous au ſecours de leur maître, pour avoir le plaiſir de faire ſous ſes yeux ce qu'ils avoient fait loin de lui.

Défaite de la troupe Angloiſe.

Ce brave homme, à qui leurs efforts devenoient néceſſaires, applaudit à leur courage, & devenus comme des lions, ils précédoient les ſoldats les plus hardis. Enfin les Anglois reculerent, Grevacques à demi vaincu, vit tomber à ſes pieds ſon fils aîné, jeune homme de grande eſpérance, & qui joignoit aux qualités militaires les vertus de la ſociété. Il fit alors tout ce qu'un brave homme peut faire pour venger ſa défaite & la mort d'un fils; plus d'un Breton paya la vie de ce jeune Officier. Enfin Grevacques accablé par le nombre & par ſon déſeſpoir, rendit ſon épée à du Gueſclin, qui fut bien plus ſenſible à la douleur de ce malheureux pere, qu'au plaiſir de l'avoir vaincu.

Siége & priſe de la Roche-Teſſon en Normandie par du Gueſclin.

Quelque temps après, du Gueſclin parcourut la Normandie pour inſulter les places qui appartenoient aux An-

glois. Il ravagea leurs terres, fit un butin immenſe, & mit enſuite le ſiége devant le château de Roche-Teſſon, qui étoit défendu par quatre cens Anglois, d'autant plus réſolus à ſe bien battre, que le château renfermoit de grandes richeſſes avec beaucoup de proviſions de guerre & de bouche. Du Gueſclin ne laiſſa pas de les ſommer de ſe rendre; ils répondirent avec fierté, & l'on commença le ſiege dans les formes. La place fut priſe en peu de jours, & le Roi de France, à qui elle appartenoit, la donna à du Gueſclin en propriété. 1359.

Ce préſent lui inſpira un nouveau zéle pour un Prince ſi généreux. Quoique la Normandie & la Bretagne fuſſent couverts d'ennemis, il n'en trouvoit point encore aſſez pour raſſaſier ſon courage, il en chercha de nouveaux & de plus redoutables. Cependant la fortune & la victoire, qui l'avoient favoriſé juſques-là, l'abandonnerent dans une occaſion importante, & il connut que les heureux ſuccès ne dépendent pas toujours de la prudence ni de la valeur. Le Seigneur de Craon avoit depuis long-temps les Anglois ſur ſes terres; ils brûloient les villages de ſes dépendances, &

tous les jours ils tuoient ou emmenoient priſonniers quelques-uns de ſes vaſſaux. Craon eut recours à du Gueſclin. Il le pria de l'aider à exterminer ces ennemis communs de la nation, & il joignit un certain nombre de troupes à celles que ce Capitaine commandoit.

1359. Le Seigneur de Craon implore ſon ſecours contre les Anglois.

Les Anglois, dont le Seigneur de Craon avoit à ſe plaindre, étoient ſous les ordres de Hue de Caurelée, un des plus braves hommes d'Angleterre. Il connoiſſoit du Gueſclin & l'eſtimoit, & cherchoit à le combattre, non pour nuire à la réputation de ce Chevalier, mais pour augmenter l'éclat de la ſienne. Du Gueſclin, accompagné du Seigneur de Craon, rencontra Hue de Caurelée entre Croiſille & Juvigny, bourgs ſitués dans le pays du Maine.

Les coureurs des deux partis s'étant rencontrés, allerent à toute bride avertir l'une & l'autre troupe de l'approche des ennemis. Les Anglois, qui avoient les devants, ſe mirent en bataille. Du Gueſclin étoit encore à quelque diſtance des ennemis, lorſque les ſoldats du Seigneur de Craon, ſaiſis d'une terreur panique, ſe mirent à fuir de tous côtés, & laiſſerent du

Gueſclin avec cent hommes ſeulement contre ſept à huit cens Anglois. 1359.
Du Gueſclin, ſans paroître ému, fait reſſerrer les rangs éclaircis par la fuite des lâches, & attend fierement l'ennemi.

Fermeté courage d du Gueſcl à la vue danger.

Caurelée ayant remarqué la fuite d'une partie des troupes ennemies, envoya propoſer à du Gueſclin de payer une ſomme de trente mille florins à ſes gens, & de ſe retirer enſuite où il jugeroit à propos, à condition néanmoins que ni lui ni ſes compagnons ne pourroient porter les armes juſqu'à l'entier payement de la ſomme. Le hérault de Caurelée s'acquitta tout haut de ſa commiſſion, & les ſoldats de Bertrand l'entendirent. La fuite de leurs compagnons les avoit intimidés, ſe voyant chacun ſix ou ſept ennemis en tête, leur murmure annonça à du Gueſclin qu'ils penchoient à accepter l'offre du Commandant Anglois. Le Chevalier Breton, avant de ſe ſoumettre à une condition ſi humiliante, tâcha d'encourager ſes ſoldats. Il les exorte les uns après les autres à ne point démentir en un moment le grand nombre de belles actions qu'ils avoient faites en pluſieurs années. Ce brave homme,

pour conſerver le titre d'invincible
1359. qu'il avoit eu juſques-là, s'abaiſſa juſqu'à ſupplier. Il en vint enſuite aux reproches & ſe plaignit de ſe voir abandonné des mêmes hommes qu'il avoit tant de fois conduits à la victoire.

» Vous voulez donc, leur dit-il, » acheter votre liberté des Anglois que » vous avez toujours vaincus ſous mes » ordres; mes braves Bretons conſen- » tiront-ils à mettre les armes bas? » Depuis quand les amis, les compa- » gnons de du Gueſclin comptent-ils » leurs ennemis? Eſt-ce depuis que » l'honneur & la réputation de mes » armes dépendent de leur courage?»

Les troupes ne répondirent à ſon diſcours que par un maintien morne & conſterné. Elles enviſageoient à la fois la crainte d'une mort certaine, & les plaintes d'un chef qui avoit toujours compati à leurs peines, & partagé avec elles tous les périls. Ils ne ſavoient à quoi ſe reſoudre. Cette incertitude leur arracha des larmes. Enfin quelques Officiers ſubalternes ſuppliérent du Gueſclin de ne point mener à la boucherie des ſoldats dont il avoit ſi ſouvent éprouvé le courage, & qui lui témoignoient alors une ſi ten-

dre affection. Durant ce petit intervalle ils ne cessoient de le supplier de 1359.
se souvenir qu'ils avoient toujours eu pour lui une obéissance aveugle; mais qu'il devoit considérer que s'il étoit leur chef & leur maître, ses bontés leur avoient aussi permis de se regarder comme ses enfans, & de l'appeller leur pere.

L'approche des Anglois irrités qui s'avançoient pour les exterminer, fit bien connoître à du Guesclin qu'il avoit en effet pour ses soldats des entrailles de pere. Il fit un signal, & pour les sauver il consentit à payer les trente mille florins d'or. Hue de Caurelée s'approcha ensuite pour saluer du Guesclin. Ces deux Capitaines se donnerent mille témoignages d'estime, & ils ne se quitterent qu'après s'être promis une amitié réciproque. Bertrand voulut donner des ôtages au chef des Anglois, mais celui-ci refusa de les accepter, & se contenta de sa parole.

Les gentilshommes de la troupe de du Guesclin, voulurent se cottiser pour payer une partie des trente mille florins; mais il refusa généreusement leurs offres, & n'ayant point alors une si grosse somme, il vendit une

partie de ſes meubles, ſon argenterie, 1359. les bijoux de ſa femme, & s'acquitta au terme fixé. Alors il reprit les armes.

Le Comte de Blois rompt la treve, & marche contre le Comte de Montfort.

Charles de Blois, toujours livré à ceux qui vouloient le gouverner, venoit de lever une puiſſante armée. Sans avoir égard à la tréve il marcha contre Montfort. Tout le monde ſe récrioit contre cette infraction d'un traité ſolemnel, mais les ſcrupules de Charles de Blois avoient cédé aux conſeils de ſes favoris.

Cependant Charles réſolut de confier le commandement de ſon armée à du Gueſclin, qui avoit dès-lors la réputation d'un grand Capitaine. Il reçut la marque du Généralat, qui étoit un bâton d'argent ſemé d'hermines, & il ſe hâta d'aller aux ennemis.

Mais avant de rien entreprendre, il conſeilla à Charles de Blois d'envoyer au moins un hérault au Comte de Montfort pour l'avertir qu'il rompoit la tréve; attendu que les Anglois & les Bretons de ſon parti ne l'avoient point obſervée de leur côté.

L'armée de Charles, qui ſembloit menacer ſon ennemi d'une ruine entiere, rehauſſa tellement les eſpérances de ce Prince, qu'il dépêcha un hé-

rault à Montfort pour le ſommer de ſe ranger à ſon devoir, de le reconnoître pour ſon Prince légitime, & de réparer le tort qu'il avoit fait au Duché de Bretagne. Un autre hérault vint de la part de Montfort faire à Charles de Blois la même propoſition; ce fut-là ſa réponſe. En même temps il s'apprêta à venir ſecourir Becherel que ſon ennemi aſſiégeoit. 1359.

Du Gueſclin, qui étoit chargé de ce ſiége, s'étoit bien attendu que Montfort viendroit au ſecours. Pour l'empêcher de ſubſiſter, il avoit ravagé les environs, brûlé les fourages & les vivres qu'il n'avoit pu emporter dans ſon camp, abatu les moulins & détruit tout ce qui pouvoit être propre à l'ennemi. A l'égard de ſon camp, il étoit entouré de foſſés larges & profonds, fortifiés encore par des terraſſes bien paliſſadées. 1363. Siége de Becherel.

Montfort, en arrivant à la vue de l'armée de Charles, pouvoit à peine la découvrir au milieu de ſes retranchemens. Il chercha des munitions, des vivres, & n'en trouva point. Ses troupes languiſſoient de faim & de miſere, pendant que les ſoldats du Comte de Blois vivoient dans l'abondance. Tous les chefs de l'armée de

Montfort lui conſeillerent alors de ſe retirer, & lui firent voir l'impoſſibilité de forcer les François. Ce Prince étoit dans un âge où la vivacité l'emporte ſur la prudence; une retraite lui ſembloit quelque choſe de honteux, & il vouloit ſignaler ſon arrivée par quelque action d'éclat.

1363.

Montfort vient au ſecours de la place.

Pendant qu'il cherchoit de tous côtés les moyens de faire ſubſiſter ſon armée; du Gueſclin livroit à la ville de nouveaux aſſauts. La vue du ſecours augmentoit le courage des aſſiégés, & ils ſe défendoient avec vigueur. Montfort avoit peine à calmer ſon bouillant courage; il vouloit paſſer ſur le ventre à l'ennemi, entrer dans la place, & périr en la défendant. On le retint alors, mais il exécuta quelques jours après un deſſein auſſi téméraire.

Sans conſulter perſonne, il fait mettre ſes troupes ſous les armes, & vient fondre ſur l'ennemi. Il franchit les foſſés, arrache les paliſſades, entre dans le camp, renverſe la garde avancée, & intimide par des cris de victoire ceux qu'il ne peut encore atteindre avec ſes armes. Il avance, tout plie devant lui; le ſoldat étonné recule & entraîne ſon compagnon. Tout étoit

perdu pour Charles, lorſque du Gueſclin accourut. Sa préſence raſſura les 1363.
ſoldats, & porta la terreur dans l'armée de ſes ennemis. Montfort, qui ſe croyoit vainqueur, entend les cris des ſiens qui l'appellent à leur ſecours. Il menace, il prie, il arrête les fuyards, & les ramene au combat. Son bras teint de ſang, s'ouvre un paſſage dans les rangs les plus épais. Du Gueſclin étonné de la valeur du Comte, redouble ſes efforts; mais il eſt ſurpris tout à coup de le voir au milieu de cette furie faire ſigne de ſuſpendre le combat. Un hérault ſort d'entre les rangs, & demande à parler à Charles de Blois.

Pendant qu'il s'acquittoit auprès de ce Prince de la commiſſion de ſon Maître, les deux armées remiſes en ordre, attendoient avec impatience l'inſtant de recommencer le combat. Les ſoldats de l'un & de l'autre parti, vainqueurs & vaincus tour à tour, ſe regardoient d'un œil farouche, & s'inſultoient par des menaces. Le hérault de Montfort vient lui rapporter la réponſe. Alors il donna le ſignal à ſes troupes, & rentra avec elles dans ſon camp.

Il fait propoſer à Charles de Blois un

Dans le moment que du Gueſclin arriva, les Officiers qui entouroient

1363. Les Anglois ſur-tout proteſtoient que tous les Evêques du monde ne les empêcheroient pas de combattre. Ils faiſoient même un mouvement pour avancer; mais Montfort les pria d'attendre qu'il eût écouté les Evêques.

Succès de la médiation de pluſieurs Evêques qui les portent à la paix.

Les Prélats avoient aſſez de peine à ſe faire entendre : les ſoldats mécontens les obligeoient de répéter pluſieurs fois la même choſe. Les Evêques qui parloient au Comte de Blois étoient dans le même embarras. Du Gueſclin, qui les trouvoit déplacés dans une armée, les interrompoit à chaque inſtant : *Eh pour Dieu, mes beaux Peres*, leur diſoit-il, *laiſſez-nous agir des mains; vous ſçavez mieux que nous quand il faut dire des Meſſes; nous ſçavons mieux que vous quand il faut combattre.*

Ils ne ſe rebuterent point, & travaillerent ſi efficacement, qu'ils l'emporterent ſur l'ardeur de du Gueſclin, & ſur le mécontentement des Anglois. On convint que le Duché ſeroit partagé en deux parties égales, & que les deux Princes porteroient le titre de Duc de Bretagne. Etant convenus de ce partage, les deux concurrens parurent au milieu de l'eſpace qui étoit entre leurs armées. Ils jurerent l'obſervation

du

du traité qu'ils venoient de conclure, enſuite ils s'embraſſerent. Ce fut un ſignal. Les Bretons de l'un & de l'autre parti jettant leurs armes à terre, l'un court embraſſer ſon frere qu'il étoit prêt d'égorger; celui-ci témoigne à ſon parent, celui-là à ſon ami, la joie qu'il a de ſe voir diſpenſé de le combattre. Tous ſe mêlent & ne forment plus qu'une troupe. 1359.

Les Evêques s'applaudiſſoient d'un tel ſuccès. Du Gueſclin ſeul frémiſſoit d'indignation. Il ſçavoit que la guerre ne pouvoit ſe terminer ainſi, & cependant on lui arrachoit une victoire; mais bientôt prenant ſon parti, il s'avança dans les rangs Anglois, & demanda Chandos leur chef. Ces deux grands hommes avoient conçu l'un pour l'autre la plus haute eſtime. Ils renouvellerent une amitié commencée dans le camp du Duc de Lancaſtre, où du Gueſclin s'étoit acquis tant de gloire. Le moment du départ étant venu, ils ſe quitterent ne croyant pas ſe rejoindre ſi-tôt.

Du Gueſclin eſt donné en ôtage au Comte de Montfort

Les deux Princes étoient convenus de ſe donner des otages. Du Gueſclin fut du nombre de ceux que Charles de Blois devoit livrer. Le Comte de Montfort l'avoit demandé à deſſein,

& Charles l'accorda ſans réflexion.
1359. Du Gueſclin ne put s'empêcher de témoigner ſon chagrin, lorſqu'il apprit qu'il étoit deſtiné à ſervir d'ôtage. Le temps qu'il devoit paſſer ſous le pouvoir du Comte de Montfort étoit un temps dérobé à la gloire ; & il ne ſe ſoumit à l'ordre de ſon Prince qu'avec beaucoup de regret. On le donna en garde à un Chevalier Anglois nommé Felleton.

Les Bretons croyoient voir la fin de leurs miſeres & vivre tranquilles ſous les deux Princes qui alloient régner ſur eux, la joie ſe répandoit de toutes parts. Mais Jeanne de Penthievre, femme du Comte de Blois, qui lui avoit apporté ce Duché de Bretagne en mariage, refuſa de ſigner un traité, qui lui enlevoit la moitié d'une Province qui lui appartenoit toute entiere.

Charles étourdi par les Evêques, & craignant la colere de Dieu, s'il oſoit les mortifier, leur avoit tout accordé. Le refus de la Comteſſe rompit la treve à peine commencée. On ſe rendit de bonne foi les ôtages, à l'exception de du Gueſclin, que le Comte de Montfort ordonna à Felleton de retenir.

La guerre recommença donc avec plus de chaleur que jamais. Du Gueſclin ſe déſeſperoit dans ſa priſon, de ne pouvoir être témoin des premiers coups qui ſe porteroient, & craignoit comme un grand malheur, qu'on ne gagnât quelque bataille ſans lui. 1359.

Rupture de la treve; du Gueſclin eſt retenu priſonnier, & s'enfuit.

Enfin laſſé de ſa détention devenue injuſte depuis la rupture de la treve, il chercha l'occaſion de ſe ſauver. Felleton le fils, jeune homme âgé de quinze à ſeize ans, étoit chargé d'accompagner du Gueſclin par-tout où il alloit. Ce Chevalier lui propoſa un jour une partie de chaſſe. Tous deux montés ſur de bons chevaux, ſuivis de quelques domeſtiques, ſe rendirent dans la forêt voiſine. Auſſi-tôt du Gueſclin s'écarta avec Felleton des autres chaſſeurs, & ſe voyant aſſez éloigné pour n'avoir plus rien à craindre, il lui dit de faire ſes complimens à ſon pere, & qu'il s'en alloit. En même-temps il piqua ſon cheval & diſparut.

Le Comte de Montfort averti que Bertrand étoit en campagne, voulut faire arrêter Felleton le pere, le ſoupçonnant d'avoir été ſéduit par les préſens de ſon priſonnier. Mais du Gueſclin ayant appris cette accuſation, dé-

pêcha promptement un courrier au
1359. Comte de Montfort pour disculper Felleton, & pour faire connoître à ce Prince qu'il sentoit toute l'injustice de son procédé; il lui fit demander un sauf-conduit pour aller dans son armée combattre tous ceux qui accusoient Felleton, & qui l'accuseroient lui, de n'avoir pas eu droit de se mettre en liberté, étant retenu contre le droit des gens.

Cependant les amis de du Guesclin étoient venus le joindre de tous côtés pour se réjouir avec lui de sa liberté. Il se signala d'abord en délivrant les habitans de Guinguamp d'un Capitaine Anglois qui ravageoit leur pays. Le service qu'il leur rendit, par la compassion des maux qu'ils souffroient, lui gagna l'amitié de tous les peuples voisins. Il ne passoit depuis dans aucuns lieux des environs, que les habitans ne sortissent au-devant de lui, pour lui faire honneur; quelques-uns même l'attendoient à genoux, tant son courage & sa bonté avoient inspiré de respect & de vénération.

Quoique la treve fût rompue, Charles agissoit avec sa lenteur ordinaire. De petits combats qui ne décidoient de rien, l'effrayoient moins qu'un

grande bataille, où l'on risque de tout gagner ou de tout perdre. La moitié du Duché dont il jouissoit, étoit assez pour lui, & si la chose avoit dépendu de ses dispositions, il auroit volontiers cédé l'autre partie pour demeurer possesseur tranquille de celle dont il étoit le maître. Ainsi du Guesclin n'étoit que médiocrement occupé. Il s'ennuya, & ne pouvant se résoudre à suivre les mouvemens d'une guerre si lente, il se retira chez lui. 1359.

Le Roi de France lui donne le commandement d'une armée.

Charles V. gouvernoit encore la France en qualité de Régent. Il estimoit la valeur de du Guesclin, qui avoit déjà combattu pour ses intérêts, & il crut avec raison, que ce vaillant Chevalier ne refuseroit pas de reprendre les armes en sa faveur. Il lui dépêcha donc un gentilhomme pour lui faire les propositions les plus avantageuses. Du Guesclin, qui ne respiroit que la guerre, s'estima trop heureux qu'on lui donnât les moyens d'exercer son courage. Il se mit à la tête des troupes que le Régent destinoit contre Charles le Mauvais, Roi de Navarre, qui tenoit alors une partie de la Normandie. Du Guesclin chercha le Général de ce Prince, qui étoit le Captal de Buch, Capitaine fa-

meux & digne de lui être opposé.

1359. Le Captal ignorant l'arrivée du Chevalier Breton dans la Normandie, faisoit la guerre à son aise. Il campoit avec sécurité, tantôt auprès de Paris, tantôt à Mantes, & toujours dans les endroits qui lui convenoient le mieux. On ne lui opposoit aucune résistance. Les Payfans effrayés avoient abandonné leurs maisons; elles étoient alors habitées par les soldats du Captal de Buch. Munis de tout ce qui est nécessaire à la vie, ils ne se mettoient point en peine de quitter de si bons logemens, où jouissant de tous les droits de la guerre, ils n'en essuyoient point les périls.

1364. Du Guesclin va en Normandie battre le fameux de Buch.

Du Guesclin s'avançoit vers eux à grandes journées, mais la marche si secrette, que les ennemis furent très-étonnés de voir ses enseignes plantées sur les bords de l'Eure. Le Captal, averti de son arrivée, rassemble à la hâte ses soldats épars, & va camper avec eux sur une montagne auprès de Cocherel. Un bois épais couvroit sa droite; il y cacha tous ses bagages, afin qu'on n'eût besoin de personne pour les garder.

Le Captal avoit deux mille hommes; du Guesclin n'en commandoit

que douze cens, & la partie n'étoit égale ni pour le nombre, ni pour l'avantage des lieux. Cependant du Guesclin envoya offrir la bataille à son ennemi. Le Captal assembla son Conseil pour délibérer. Son intention étoit de combattre; mais ayant à soutenir les intérêts d'un Prince hors d'état de supporter de grandes pertes, il vouloit ménager ses troupes. Il arriva ce qui arrive d'ordinaire dans ces sortes de Conseils; l'inclination du chef l'emporta; le plus grand nombre fut pour lui, & le combat résolu. Seulement pour donner quelque satisfaction à ceux qui avoient été d'un avis contraire, il voulut bien le différer. Mais du Guesclin l'ayant fait défier à plusieurs repriſes, le Captal se piqua contre ce Général. *Il nous faut avaler*, dit-il, *pour rencontrer Bertrand; car je le veuil aujourd'hui deshonourer, & se ajſéner le puis, je le mettrai en tel point que jamais ne se oſera montrer devant Prince.* En même-temps il se mit à la tête de ses troupes & descendit dans la plaine. Du Guesclin, qui étoit toujours à cheval regardoit tranquillement la marche du Captal. *Mes amis*, dit-il à ceux qui l'entouroient, *nous tendons à le rai, veéz-ti les oi-* 1364.

ſeaux prins. Le Général ennemi fut à
1364. peine rangé en bataille dans la plaine, que les François firent volte-face, & ſe montrerent prêts à combattre. Les Anglois en furent ſurpris, parce que du Gueſclin, pour les mieux attirer, avoit feint une retraite. Le Captal, pour encourager ſes ſoldats, leur fit diſtribuer du vin, pendant que les François éteignoient leur ſoif avec l'eau de la riviere d'Eure.

Il lui livre bataille, & le fait priſonnier.

Le Captal remarquant de la timidité dans les ſiens, fit propoſer aux François de leur donner du vin, à condition qu'ils ſe retireroient ſans combattre; ce que du Gueſclin refuſa. La mêlée commença par les valets des deux partis; ceux des François armés de bonnes haches mirent leurs ennemis en déroute. Alors les ſoldats de l'une & de l'autre armée ſe chargerent avec fureur. Du Gueſclin qui combattoit toujours ſans rien perdre de ſa gaieté, crioit de toute ſa force: *Or avant, mes amis, la journée eſt à nous. Pour Dieu ſouviegne-vous que nous avons un nouveau Roi en France. Qu'aujourd'hui ſa couronne ſoit honnourée par nous.* Les Anglois ne ſoutinrent pas long-temps un ſi terrible choc; ils ſe mirent à fuir de tous cô-

tés, & le Captal fut pris par du Guesclin même, aidé de Rolland Bodin. 1364.

Le Roi Charles étant venu dans le même-temps à Rouen, se fit rendre compte par le vainqueur du succès de cette bataille. Ce Prince lui témoigna combien il estimoit ses services, en le créant Maréchal de Normandie. Il lui donna aussi le Comté de Longueville, confisqué sur le Roi de Navarre. Du Guesclin se voyant rétabli dans sa premiere gloire, sentit alors moins vivement le chagrin d'avoir été à la merci de Hue de Caurelée.

Il part pour la Bretagne où la guerre se rallume.

Ce guerrier, qui cherchoit tous les lieux où l'on combattoit, suivit l'ordre du Roi qui lui mandoit de se rendre en Bretagne, où Charles de Blois s'apprêtoit à livrer bataille à Jean de Montfort. Ces deux Princes étoient l'un & l'autre à la tête d'une armée puissante. Ils vouloient finir la guerre en une seule campagne, & dans ce dessein ils avoient rassemblé toutes leurs forces.

L'armée de Charles de Blois étoit fortifiée de plus de deux mille cinq cens lances Françoises. Un grand nombre de Seigneurs Bretons suivoit ses enseignes, & il avoit pour lui le cœur des peuples & la vénération des sol-

dats. Du Gueſclin étoit ſon plus ferme
1364. appui ; auſſi fondant ſur ce Capitaine une partie de ſon eſpérance, il lui donna ſous lui le principal commandement de l'armée. Avant de ſe mettre à la tête de ſes troupes, Charles à qui cette démarche coutoit beaucoup, eut une longue converſation avec ſa femme, pour mieux s'aſſurer du droit qu'elle avoit ſur la Bretagne. Elle ne manqua pas de bonnes raiſons à lui alléguer ; auſſi en parut-il ſatisfait, & lui ayant dit le dernier adieu, ce Prince monta à cheval pour ſortir de Nantes.

La Comteſſe de Penthievre, qui comptoit peu ſur un eſprit irréſolu comme celui de ſon mari, voulut s'en aſſurer par un ſerment. Elle s'approcha donc de Charles qui étoit déjà à cheval avec du Gueſclin, le Vicomte de Rohan, les Sires de Rieux, &c. *Monſeigneur*, lui dit-elle, *vous allez défendre mon héritage & le vôtre, lequel Meſſire Jean de Montfort nous empêche à tort & ſans cauſe ; ſi vous prie cherement que nulle ordrenance, ne compoſition d'accord, ne traité veuillés faire, ne deſcendre, que le corps de la Duché ne nous demeure.*

Charles de Blois fit à ſa femme le

ſerment qu'elle exigeoit de lui, & laiſſa en même-temps connoître avec combien de peine il recommençoit la guerre. Ce Prince ſe reprochoit la mort de ceux qui combattoient pour ou contre lui, comme un péché mortel; & il ne put s'empêcher de dire en partant : *Plût à Dieu que le différend ſe pût vuider entre mon adverſaire & moi, ſans que tant de monde en mourût.* 1364

Le Comte Blois arriv Auray aſſi par Mo fort.

Charles de Blois partit, & arriva en peu de temps aux environs de la ville d'Auray, que le Comte de Montfort aſſiegeoit.

Ce Prince avoit, comme Charles de Blois, un grand nombre de Bretons dans ſon armée, mais ſa principale force conſiſtoit dans les Anglois, qui étoient venus à ſon ſecours ſous la conduite de Jean Chandos, Connétable de Guyenne, qui s'étoit acquis tant de réputation, que les Anglois ſe croyoient invincibles ſous ſes ordres.

Parmi les Bretons qui étoient au ſervice du Comte de Montfort, Olivier de Cliſſon étoit le plus redouté. Alors ennemi de du Gueſclin, il devint dans la ſuite ſon frere d'armes & ſon ami, & lui ſuccéda même à l'emploi de Connétable de France. Pluſieurs le mettent à côté de Bertrand.

1364. Mais le mérite de ces deux guerriers étoit bien différent. Cliſſon étoit cruel & ſanguinaire ; il ne pardonnoit jamais à ſes ennemis vaincus. Du Gueſclin au contraire terrible dans les combats, devenoit doux & compatiſſant après la victoire ; il oublioit les injures dès qu'il ſe voyoit en état de s'en venger. Cliſſon ne fut long-temps que ſoldat ; Bertrand en prenant les armes parut d'abord Capitaine ; ſes égaux lui déférerent le commandement. Et pendant qu'Olivier de Cliſſon ne faiſoit que contribuer aux triomphes des autres, du Gueſclin étoit haï par ceux mêmes qu'il favoriſoit ; du Gueſclin au contraire étoit aimé de ſes ennemis. Le premier étoit d'une avarice ſordide, le ſecond paſſoit avec juſtice pour le plus généreux de tous les hommes. L'un portoit partout un air ſombre & ménaçant ; l'autre avec une phyſionomie auſſi redoutable ſçavoit gagner tous les cœurs. Enfin du Gueſclin avoit mérité le nom de *bon Capitaine* & de *pere des ſoldats*, Olivier n'étoit connu que ſous le nom de *bourreau* & de *boucher*. Au reſte il étoit doué d'une valeur intrépide, & s'il reſſembloit à du Gueſ-

Beau parallele de du Gueſclin & de Cliſſon.

clin, c'étoit seulement par son courage. 1364

Le Comte de Montfort, comme je l'ai déjà dit, assiégeoit la ville d'Aurai. Charles de Blois s'avança pour la secourir, & les deux armées se trouverent en présence le vingt neuvieme de Septembre mil trois cent soixante-quatre. Montfort vouloit d'abord en venir aux mains; mais le brave Chandos lui fit changer d'avis, & le combat fut remis au lendemain. Charles de Blois animé par du Guesclin & par les plus braves de son armée, avoit enfin pris le maintien d'un soldat. Il s'étoit armé de toutes pieces, & dès la pointe du jour on le vit à la tête de ses troupes. Du Guesclin l'accompagnoit dans tous les rangs; on voyoit sur le visage de ce guerrier une noble assurance: » Compagnons, disoit-il » aux soldats, votre Prince va com- » battre, secondez ses efforts. Si vous » assurez sa fortune, il aura soin de » la vôtre. » Le Comte de Blois, quoiqu'intrépide, ne laissoit pas paroître tant de fermeté dans son maintien. Ses yeux sembloient couverts d'un nuage sombre; regardant tous ceux qui s'apprêtoient à périr pour lui, ce bon Prince ne pouvoit retenir ses lar-

mes. Les ſoldats, inſtruits de la cauſe
1364. de ſes pleurs, proteſterent de mourir avec joie pour un maître ſi compatiſſant. Il entendoit les louanges qu'on donnoit à la bonté de ſon cœur, elles le recompenſoient de ſa piété. » Cou» rage, lui diſoit du Gueſclin, le » cœur de vos ſoldats eſt à vous, en » faut-il davantage pour vous aſſurer » de la victoire? »

Le jeune Comte de Montfort excitoit de ſon côté ſes ſoldats à bien faire; monté ſur un cheval vigoureux il parcouroit les rangs de ſon armée, pour voir ſi tout étoit en bon ordre. Chandos, qui commandoit les Anglois, moins vif peut-être & en apparence moins ſoldat; mais plus prudent & plus Capitaine, examinoit la diſpoſition des ennemis, & prenoit ſes meſures ſuivant les obſervations qu'il avoit faites. Cliſſon de ſon côté, entouré d'un grand nombre de Chevaliers tous jeunes, ardens & pleins de courage, attendoit avec impatience l'inſtant du combat. La plaine étoit couverte d'hommes & de chevaux. L'éclat de tant de caſques & de cuiraſſes dont cette multitude de guerriers étoient armés, éblouiſſoit les yeux. On n'entendoit qu'un bruit

confus, qui annonçoit le carnage.

Dans le même inſtant on entend de tous côtés les inſtrumens de guerre; les deux armées s'avancent, elles ſe choquent & ſe mêlent. Olivier de Cliſſon, armé d'une épée à deux mains, s'ouvre par-tout un ſanglant paſſage. Du Gueſclin fait le même ravage parmi les Anglois; on auroit cru que ces deux hommes devoient ſeuls vuider cette grande querelle, tant l'un & l'autre ſont acharnés contre les ennemis qu'ils ont en tête; & les autres combattans ne ſont que les ſuivre de loin. 1364 Bataille d'Aurai.

Charles de Blois, dont la fortune dépendoit de cette grande journée, chercha de tous côtés ſon concurrent pour finir la guerre dans un ſeul combat. Il crie, il appelle *Montfort*, & terraſſe en même temps tout ce qui ſe préſente devant lui. Enfin il voit paroître un jeune guerrier de bonne mine qui le menace de la voix. A la richeſſe de ſes armes & aux *hermines* dont elles étoient chargées, Charles ne douta point que ce ne fût Montfort. Il ſe jette ſur lui & le renverſe mort à ſes pieds; alors il s'écrie: *Bretagne, Montfort eſt tué.* Le Comte qui avoit fait revêtir de ſes armes un

jeune Chevalier de ſa Cour, pour
1364. tromper ſon ennemi, s'avance alors ſur lui à travers les armes & les chevaux. Charles indigné de cette ſupercherie, s'élance ſur ce ſecond, mais plus terrible adverſaire. Auſſi-tôt les Anglois accourent; ils entourent le Comte de Blois, & une fleche lancée par un de leurs archers vient le percer à la gorge. Ce malheureux Prince tombe dans la foule des morts, & ſon concurrent l'annonce à haute voix.

Mort de Charles de Blois: déroute de ſon armée.

Tout fut confondu alors : le trépas de Charles change le courage de ſes ſoldats en un affreux déſeſpoir. Du Gueſclin qui en eſt inſtruit, vient ſe mettre à la tête du corps que commandoit ce Prince infortuné. Il revient à la charge, & quoiqu'il apprenne la défaite entiere de la meilleure partie de ſon armée, il continue ſon combat. Mais les ſoldats étonnés par les cris des vainqueurs, l'abandonnerent peu à peu, & ce grand homme reſta avec quelques Chevaliers au milieu d'un monde d'ennemis. Cette petite troupe animée par ſon brave chef parut encore redoutable à une armée entiere; on les environne, & on les aſſiége comme une fortereſſe.

Cliſſon, le Captal de Buch, &

quelques autres des plus vaillans Chevaliers de l'armée de Montfort, en revenant de la pourſuite des fuyards, parcourent des yeux toute la plaine, ils y voyent cinq ou ſix hommes ſeulement qui réſiſtent à une grande troupe, ils accoururent, & témoins des prodigieux efforts que faiſoient les Chevaliers de Charles, ils voulurent arrêter la fureur du ſoldat & les conſerver; mais le ſoldat échauffé n'écouta point la voix de ſes chefs. Du Gueſclin fatigué, couvert de pouſſiere, & de ſang, épuiſé & hors d'haleine, alloit périr avec ſes braves compagnons. Mais Chandos arriva, & s'avançant vers du Gueſclin: *Rendez-vous, Meſſire Bertrand*, lui dit-il, *cette journée n'eſt pas vôtre.* Celui ci, qui n'avoit plus d'autres armes que ſes poings armés de gantelets, ſe remit entre les mains du Général Anglois. 1364

Du Gueſclin fait ſonnier.

Alors on s'occupa à chercher les morts. Le corps de Charles de Blois fut trouvé ſous un monceau de cadavres. On l'avoit dépouillé de ſes habits, & il ne lui reſtoit que ſa chemiſe toute ſanglante, avec un cilice ſur la chair nue; ſon viſage, devenu affreux par la paleur de la mort, étoit couvert de boue & de ſang. Montfort le

Paroles Comte de Montfort à vue du cor de Charles Blois.

voyant en cet état, ne put s'empêcher
1364. de donner les plus tendres marques de pitié : *Ah mon couſin*, s'écria t'il, *vous n'avez pas voulu la paix, plût à Dieu que vous fuſſiez encore en état de me faire la guerre.* Les amis du Comte n'eurent cependant pas beaucoup de peine à le conſoler de la mort de ſon concurrent, & il ſe vit enfin ſeul poſſeſſeur d'un Duché, dont l'acquiſition avoit couté la vie à plus de cent mille hommes. Il régna ſous le nom de Jean IV. dit le Conquérant.

Du Gueſclin retombé dans les fers de ce Prince, dont il avoit éprouvé la rigueur, craignoit de ne jamais ſortir de ſa captivité. Mais Chandos, à qui ce Chevalier s'étoit rendu, ne voulut jamais le remettre au nouveau Duc de Bretagne, quelque inſtance que lui fît ce Prince, pour devenir le maître d'un ſi redoutable ennemi.

La mort de Charles avoit donné la paix, non-ſeulement à la Bretagne, mais encore à la France & à l'Angleterre. Ainſi les troupes qui avoient ſervi pour l'une ou l'autre de ces deux Puiſſances étoient alors ſans emplois. Dans ce temps-là le métier de la guerre étoit très-lucratif pour les Officiers ſubalternes, qui n'avoient ni ſuper-

bes équipages, ni vaiſſelle inutile. Ils
s'attachoient ſeulement à avoir une 13(
bonne cuiraſſe & une bonne lance.
Leurs appointemens, quelque modiques qu'ils fuſſent, ſuffiſoient pour leurs beſoins. Les Généraux faiſoient la guerre avec un grand déſintéreſſement; ils ne combattoient que pour la gloire, & touchoient rarement au butin. La part qui en revenoit à chaque Officier le mettoit en état de ſervir avec aiſance.

Ainſi tous les Gentilshommes élevoient leurs enfans pour la guerre; mais, lorſqu'une paix imprévue les plongeoit dans l'inaction, ils ſouffroient beaucoup. La paix entre la Bretagne, l'Angleterre & la France, laiſſoit donc un grand nombre de gentilhommes de ces trois nations ſans emplois. Ils ſe raſſemblerent tous; les ſoldats ſe joignirent à eux, & formerent enſemble une armée de plus de trente mille hommes. D'abord ce ne fut qu'un tumultueux aſſemblage de ſoldats indociles; mais peu à peu les gentilshommes les firent rentrer dans l'ordre de la diſcipline militaire. Ils obéirent à la voix de leurs chefs, & ces chefs déjà célebres par pluſieurs exploits, firent trembler tour à tour tou-

tes les Provinces de France, qu'ils parcoururent en les ravageant.

1364.

Origine des grandes compagnies.

Enſuite ils ſe diviſerent pour ſubſiſter avec moins de peine; mais ſans s'écarter trop les uns des autres pour pouvoir s'entreſecourir. Comme ces troupes marchoient par gros pelotons, on les appella *les grandes Compagnies.*

Charles V. qui gouvernoit la France, étoit ſenſiblement touché de leurs déſordres. Mais les peuples imploroient vainement ſon ſecours contre la violence de ces ennemis déterminés. La fin du regne de ſon pere & le commencement du ſien avoient été agités de tant de troubles, ſon Royaume étoit ſi épuiſé d'hommes & d'argent, qu'il n'étoit point en état de s'oppoſer aux grandes Compagnies. Cependant elles erroient de Province en Province, portant par-tout la miſere & la mort. Rien ne leur réſiſtoit, parce que s'éloignant des places fortes elles ſe contentoient d'être les maîtreſſes des campagnes & des moiſſons.

Du Gueſclin couvre la terre.

Le Roi ne ſçavoit à quel moyen recourir pour mettre hors de ſes Etats ces hommes cruels & intraitables, lorſqu'on lui vint annoncer l'arrivée

de du Gueſclin à la Cour. Ce guerrier,
après avoir langui quelque temps dans 136.
les fers des Anglois, leur avoit demandé qu'ils le miſſent à rançon. Ses ennemis balancerent long-temps avant de lui accorder ſa demande. Ils craignoient de le revoir les armes à la main, remporter de nouvelles victoires ſur leur nation. Mais enfin l'intérêt l'emporta; il leur offrit cent mille francs pour ſa rançon. Cette ſomme conſidérable fut trouvée par du Gueſclin dans la bourſe de ſes amis. Ils avoient tant de peur de ne pouvoir aſſez tôt le tirer de ſa priſon, que pluſieurrs vendirent juſqu'à leurs terres, ne ſe reſervant que l'eſpérance de gagner d'autre bien en combattant ſous lui.

Charles l'avoit mandé auprès de lui; & dès qu'il le ſçut à ſa Cour, il le fit venir pour délibérer ſur ce qu'il avoit à faire par rapport aux grandes Compagnies. Charles étoit de tous les Princes de ſon temps, le plus ſage & le plus éclairé. Il ſavoit conhoître le vrai mérite, le diſtinguer & le recompenſer. Les longs malheurs qui avoient affligés ſa Régence, lui avoient donné lieu de faire des réflexions, qui ſe préſentent rarement aux Princes tous

jours heureux, & il étoit ſenſible aux
1364. maux du peuple, parce qu'il avoit été lui-même à plaindre. Ce Monarque avoit eſſayé du Thrône avant d'y monter ; ainſi il ne fut point ébloui de l'éclat de ce haut rang. Juſques-là il en avoit ſouffert toutes les peines, ſans avoir goûté aucunes des douceurs qui l'accompagnent. Le temps de ſon repos fut arrivé, ſans les troubles qu'excitoient dans ſon Royaume les ravages des grandes Compagnies. Cet article ſeul donnoit beaucoup d'inquiétude à Charles, non-ſeulement à cauſe des violences que ſes ſujets étoient forcés de ſouffrir, mais encore à cauſe des maux plus grands qui pouvoient en arriver dans la ſuite par les intrigues d'Edouard, du Prince de Galle & du Roi de Navarre, ſes anciens ennemis, qui appuyoient ſous main les grandes Compagnies.

Ce Prince fait venir à ſa Cour du Gueſclin, & l'honore de ſa confiance.

Voilà ce qui avoit engagé le Roi Charles à preſſer du Gueſclin de venir à ſa Cour. Ce Capitaine étoit le ſeul homme du Royaume qui pût le délivrer du fleau qui l'affligeoit. Auſſi dans la conférence que ce Prince eut avec du Gueſclin, il le laiſſa le maître d'agir en cette occaſion comme il le jugeroit à propos, abandonnant à

ſa diſcrétion les finances & toutes les troupes de l'Etat, en cas qu'il voulût employer l'un ou l'autre moyen pour engager par les préſens, ou contraindre par la force les grandes Compagnies à ſortir de la France. 1364.

Du Gueſclin répondit au Roi qu'il falloit éviter la guerre, comme le plus grand malheur qui lui pût arriver. Ce n'eſt pas, lui dit-il, que vous ne ſoyez en état de la faire; mais en attaquant les grandes Compagnies, vous vous attirerez ſur les bras toutes les forces des Rois d'Angleterre & de Navarre, qui les protegent. Ainſi vous rallumerez un feu que votre ſageſſe vient d'éteindre; vous rappellerez dans vos Provinces les mêmes ennemis qui les ont ſi long-temps déſolées.

Vous êtes le maître, reprit le Roi, ou de combattre ou de négocier, agiſſez comme vous le jugerez à propos, j'approuverai tout. Du Gueſclin, qui vouloit ſeulement employer les voies de douceur, envoya un hérault aux chefs des grandes Compagnies pour leur demander un ſauf-conduit. Nul Capitaine n'avoit joui d'une ſi haute réputation parmi les ſoldats que du Gueſclin. Un grand nombre de ceux

qui compoſoient les Compagnies;
1364. avoient en combattant ſous lui été témoins oculaires de ſes belles actions ; & comme il allioit une extrême bonté à une haute valeur, il s'étoit fait adorer. Ce grand homme ne croyoit point indigne de lui de ſe familiariſer avec ceux des ſimples ſoldats qui s'étoient diſtingués par quelque action hardie. Il ſavoit s'abaiſſer ſans s'avilir, & ſe faire aimer ſans rien perdre de ſon rang.

Auſſi-tôt que les ſoldats de ces bandes tumultueuſes eurent appris qu'il avoit deſſein de venir vers eux, ils preſſerent eux-mêmes leur chef de lui envoyer un ſauf-conduit. Ils accompagnerent ſon hérault fort loin hors de leur camp, en lui recommandant de bien aſſurer ſon maître, qu'il ne pouvoit aſſez tôt venir pour ſatisfaire leur impatience.

Du Gueſclin a une entrevue avec le chef des grandes Compagnies.

Le hérault ayant apporté à du Gueſclin ces bonnes nouvelles, il manda les plus braves de ces amis, & ſuivi ſeulement de deux cens chevaux, il ſe rendit avec eux dans les plaines de Châlons-ſur-Saône, où campoient alors ces grandes Compagnies. Tout étoit ſous les armes lorſqu'il arriva. Les ſoldats charmés de revoir un homme

me ſous lequel ils avoient ſi ſouvent vaincu, pouſſoient mille cris de joie. 1359.
Hue de Caurelée, qui les commandoit en chef, avoit été au-devant de lui avec le Chevalier Vert, le Begue de Villaines, Jean d'Evreux, & tout ce qu'il y avoit de grands Seigneurs dans ſon armée. Du Gueſclin, en paſſant avec eux dans les rangs des ſoldats, louoit leur belle ordonnance, ſaluoit doucement ceux qu'il voyoit les plus près de lui, & appelloit par leur nom ceux d'entr'eux qu'il pouvoit reconnoître. En même temps ſes mains libérales répandoient avec profuſion des pieces de monnoie, qui étoient ramaſſées avec beaucoup d'avidité, & qui excitoient de grands cris de joie.

Il en eſt reçu avec tous les honneurs de la guerre.

Il arriva enfin dans la tente qu'on lui avoit préparée, où il trouva les enſeignes, les inſtrumens de guerre, & les autres marques du ſouverain commandement, que tous les chefs voulurent lui déférer, & que les ſoldats ſouhaitoient qu'il acceptât. Du Gueſclin refuſa cet honneur avec modeſtie, & le lendemain ayant appris que ces mêmes ſoldats aſſemblés autour de ſa tente demandoient à le voir avec empreſſement; il voulut profiter de

cette premier ardeur. Il s'habilla donc
1359. auſſi-tôt, & contre ſa coutume, ſe revêtit des plus riches vêtemens. Sa cuiraſſe, ſeule arme qu'il voulut porter, étoit enrichie d'or & de diamans, & le fond d'un acier pur & poli. Du Gueſclin s'étoit mis dans cet équipage brillant pour en impoſer au grand nombre, qui ſe laiſſe aiſément ſurprendre par les ornemens extérieurs.

Ce fut en cet état qu'il ſe préſenta devant l'armée. Au bruit des applaudiſſemens ſuccéda un profond ſilence. Du Gueſclin en profita pour leur faire cette harangue guerriere.

« La plûpart d'entre vous ont été » autrefois mes compagnons, vous » êtes tous mes amis. Vous n'êtes » point faits pour porter la ruine & le » ravage dans les Provinces, mais » vous êtes faits ou pour les conquérir » ou pour les conſerver. Je ſai où la » néceſſité peut porter les hommes les » plus vertueux. C'eſt pour cela & » pour vous empêcher de continuer » des déſordres qui deshonorent vos » armes, que je viens vers vous. Oui, » mes amis, je viens pour faire en » ſorte que vos propres victoires ne » tournent point à votre honte, &

» vous donner les moyens en ſub-
» ſiſtant avec honneur de combattre 1359.
» avec gloire ».

En même temps il leur déclara les intentions du Roi. « Quel champ à » votre valeur ! leur dit-il. L'Eſpagne » preſque entiere gémit ſous les fers » des Sarrazins, ennemis de vos Au- » tels, ou ſous les fers de Dom Pe- » dre, Prince tout ſouillé de crimes. » C'eſt de vous qu'on attend la ruine » de ces fléaux de l'Eſpagne. Quelle » différence, mes amis, de devenir » les libérateurs d'un grand peu- » ple, ou d'être la ruine d'une nation » entiere ! Au reſte, pour vous aider » à faire ce voyage, le Roi vous fait » préſent de deux cens mille florins » d'or. Nous trouverons peut être » quelqu'un ſur la route qui nous en » donnera autant, car je prétends être » du voyage avec mes amis. »

Ces derniers paroles déterminerent l'armée. Les chefs délibérerent un moment entr'eux, & liſant ſur le viſage des ſoldats, qu'ils acceptoient les propoſitions de du Gueſclin, ils lui jurerent de le ſuivre par-tout où il voudroit les conduire. Mais ils le prierent de faire enſorte que le Roi leur tînt parole. Vous êtes le ſeul, lui dit

Hue de Caurelée, qui puiſſiez nous
1359. faire conſentir à la démarche que nous allons faire, tâchez que nous ne nous en repentions pas.

Il engage le chef des grandes Compagnies à venir trouver le Roi.

Puiſque vous doutez, reprit du Gueſclin, de l'effet de mes promeſſes, vous viendrez avec moi auprès du Roi Charles, qui vous les confirmera lui-même. « Ce ſeroit trop nous expoſer, » répondit Hue de Caurelée. Ne craignez rien, répartit du Gueſclin en ſouriant, je reſterai, ſi vous le voulez, en ôtage. Mais je puis vous aſſurer que le Roi vous recevra bien, & qu'il n'eſt pas capable de vous faire aucun outrage. » Sur cela Hue de Caurelée prit ſon parti, & montant à cheval avec vingt-cinq des principaux Officiers, il donna ordre à ceux qui reſtoient de ſe tenir prêts à tous évenemens, & il ſe rendit avec du Gueſclin à la Cour.

On y étoit fort inquiet au ſujet de la commiſſion dont ce Chevalier étoit chargé. La plûpart doutoient que des gens qui n'avoient été effrayés ni de la puiſſance de Charles, ni des excommunications lancées tant de fois contr'eux par les Papes, ſortiſſent du Royaume ſur les ſimples promeſſes de du Gueſclin. Mais ce négociateur

heureux avoit été plus fort que les menaces d'un grand Roi, & que les foudres de l'Egliſe ; & il vint annoncer à ce Prince la nouvelle de la ſoumiſſion des grandes Compagnies. Toute la Cour en fut étonnée ; on éleva du Gueſclin juſqu'au Ciel, & Charles qui ſentoit l'importance du ſervice que ce Chevalier venoit de lui rendre, l'embraſſa en préſence de tous les courtiſans. » Vaillant Bertrand, » lui dit-il, je vous dois plus que ſi » vous m'aviez conquis une Provin» ce. Il vous en coûtera deux cens » mille florins d'or, reprit le Cheva» lier. Je les donnerai, répondit le » Roi ; c'eſt aſſez que *mon brave Bre» ton les ait promis.* 1363.

Il fait leur paix avec le Prince qui les reçoit avec bonté.

Le lendemain Charles ſe rendit au Temple, où l'on avoit logé Hue de Caurelée & ſes compagnons. Du Gueſclin les préſenta à ce Monarque, qui les reçut avec beaucoup de bonté. Il leur promit les deux cens mille florins d'or, & on leur donna dans le moment des lettres de change pour recevoir cette ſomme à Lyon. Avant de les quitter, le Roi leur fit des préſens conſidérables. Ces chefs pénétrés des bontés de ce grand Prince, ſe jetterent à ſes genoux, & lui jurerent de

se conduire si bien à l'avenir qu'ils lui
1363. feroient oublier leur conduite passée. Aussi-tôt ils monterent à cheval pour se mettre à la tête de leur armée, qu'ils conduisirent à petites journées jusqu'à Lyon, où ils devoient trouver du Guesclin.

Le bruit du départ des grandes Compagnies se répandit bientôt par toute la France; on en eut de la joie à proportion des maux qu'elles avoient causés. L'auteur de cette joie étoit du Guesclin. Personne ne l'ignoroit, & tout le monde lui accordoit les justes louanges que méritoit un si grand service. Il se disposa à partir lui-même, & un grand nombre des principaux Seigneurs de France, voulurent aller combattre sous ses ordres. Le Comte de la Marche, Prince du Sang, se fit un plaisir d'apprendre la guerre sous cet homme fameux; le Maréchal d'Andreghen, le Begue de Villaines, l'accompagnerent aussi.

Du Guesclin à la tête des grandes compagnies part pour l'Espagne.

Du Guesclin se rendit à Lyon à la tête d'une brillante noblesse; il y trouva les grandes Compagnies. Elles avoient déjà reçu les deux cens mille florins d'or, dont il leur avoit fait la promesse. Ainsi ces troupes satisfaites, quitterent la France avec joie,

& entrerent dans les terres d'Avignon, où réſidoient alors les Papes. 1363.
L'armée s'avança même juſqu'à deux lieues de cette ville, & les Généraux ne purent empêcher qu'elles ne commiſſent de grands déſordres. Le Pape effrayé du voiſinage de ces troupes redoutables, fit fermer les portes d'Avignon, & leur envoya au plutôt un Cardinal pour ſavoir ce qu'elles ſouhaitoient de lui.

Le Cardinal Légat, en arrivant dans le camp, rencontra d'abord quelques ſoldats, qui lui crierent ſans beaucoup de reſpect : *Il nous faut de l'argent, Mr le Légat.* Il s'avança juſqu'aux tentes où logeoient les chefs. S'étant tous aſſemblés, du Gueſclin prit la parole pour eux. Mr le Légat, lui dit-il, nous ſommes pénétrés de reſpect pour le ſouverain Pontife, & comme tel nous lui demandons la levée des cenſures qu'il a fulminées contre nos ſoldats. Mais comme il eſt auſſi un puiſſant Prince qui poſſede de riches Provinces, & qui jouit de grands revenus, nos ſoldats le prient de joindre ſeulement deux cens mille francs à ſon abſolution.

Le Légat répondit que pour l'abſolution il alloit la donner tout-à-l'heu- Il met le P pe à contr bution.

re, mais qu'à l'égard de l'argent il se-
1363. roit assez difficile d'en obtenir : *Et si pourtant*, reprit vivement du Guesclin, *il nous en faut. Nos soldats en ont besoin ; nous les menons dans le fond de l'Espagne, il leur faut de quoi achever le voyage ; pour l'absolution ils l'attendront encore bien quelques mois, & même si long-temps qu'on voudra, mais pour de l'argent, il le faut tout à l'heure.* Le Légat promit qu'il rendroit un compte fidéle au Pape de l'intention de l'armée.

Le saint Pere demanda l'avis des Cardinaux. Quelques-uns lui conseillerent d'employer l'excommunication, d'autres lui représenterent qu'il falloit plutôt en venir à un acommodement pour obtenir la diminution de la somme demandée. Les premiers répondirent que ce seroit avilir la majesté du Saint Siége ; les autres répliquerent que le Saint Siége recevroit un bien plus sanglant affront, si ces troupes mutinées bruloient, comme elles menaçoient de le faire, tous les villages de la campagne, les fauxbourgs de la ville, & peut-être la ville même. C'étoit le Légat qui parloit ainsi. Il avoit vu de ses propres yeux à quels excès se pouvoient porter les

soldats des grandes Compagnies, & il jugeoit bien que des hommes si déterminés ne seroient pas vaincus par les armes de l'Eglise. 1363.

Refus S. Pere excommunie les soldats

Le Pape, malgré tout ce que le Légat put dire, ne voulant point donner d'argent, le contraignit de retourner à l'armée pour y fulminer une excommunication contre les soldats. Le Cardinal se chargea de cette périlleuse commission avec une peine extrême. Il entra dans le camp d'un air triste, & s'étant rendu dans la tente de du Guesclin, il le conjura les larmes aux yeux de le sauver de la fureur des soldats. Vous venez les excommunier, répondit ce Général; éloignez vous donc vîte, & apportez leur de l'argent; quant au reste ils vous en quitteront.

Le Légat, plus prompt à rentrer dans Avignon, qu'il ne l'avoit été à venir dans le camp, vint attendre auprès du Pape l'effet de son excommunication. Il fut terrible. Le soldat irrité se répandit dans la campagne, en tuant & massacrant tout ce qu'il pouvoit rencontrer. Ils mirent le feu aux maisons; des villages entiers furent embrâsés; le Pape voyoit de ses fenêtres cet incendie. Les chefs voulurent

en vain s'oppoſer à la fureur du ſol-
1363. dat; loin de ſe calmer, il s'anima davantage, & vint le feu à la main juſque dans les fauxbourgs d'Avignon.

Le Légat, malgré ſes juſtes frayeurs, revint encore parler à du Gueſclin, pour le conjurer d'appaiſer ce déſordre. » Je ne le puis, répondit le Gé» néral, vous devez connoître mieux » que moi la force des anathémes de » l'Egliſe; depuis qu'on les a lancés » contre nos ſoldats, ils *ſont devenus* » *loups-garous*. Ils ne nous écoutent » plus. Je conſeille au Pape de lever l'ex» communication, & de leur envoyer » de l'argent, c'eſt-là le ſeul moyen » de leur rendre la raiſon; autrement » *ils deviendront pis que des diables.* »

Il leve l'excommunication, & livre l'argent aux ſoldats.

On rapporta cette réponſe au Pape, qui renvoya une quatriéme fois à l'armée, pour offrir aux ſoldats la levée de l'excommunication, beaucoup de prieres que le Pape promettoit de faire au Ciel pour l'heureux ſuccès de leurs armes, & cent mille franc d'argent. Ce dernier article appaiſa tout, le ſoldat redevint tranquille & reçut l'abſolution, que le Cardinal Légat leur apporta avec la ſomme promiſe.

Du Gueſclin, qui ſe doutoit de quelque choſe, demanda au Cardinal com-

ment le Pape avoit fait pour raſſembler ſi-tôt cette ſomme. Le Légat lui avoua qu'elle étoit le fruit d'une taxe impoſée ſur le peuple d'Avignon. » Reportez donc cet argent, lui dit » du Gueſclin, je ne veux rien du » peuple; c'eſt au Pape & aux riches » Cardinaux que j'en demande, c'eſt » à eux à m'en donner. « Le Légat rentra dans Avignon avec les cent mille francs qu'on rendit au peuple. Les Eccléſiaſtiques ſeuls furent obligés de payer. 1363.

Après cet accommodement le Saint Pere eut envie de voir les chefs de l'armée, & ſur-tout du Gueſclin dont la réputation étoit parvenue juſqu'à lui. Il vint donc ſaluer le Pape avec les autres chefs. Ce Pontife le reçut avec de grands témoignages d'affection, lui fit des préſens, & l'aſſura qu'il pouvoit toujours compter ſur ſa protection.

Du Gueſcl continue ſ route ver l'Eſpagne.

L'armée quitta auſſi-tôt le Comté d'Avignon, & entra dans le Languedoc, où du Gueſclin alla ſaluer le Duc d'Anjou Gouverneur de cette Province. Ce Prince lui recommanda de faire une guerre mortelle au cruel Dom Pedre, à cauſe du meurtre de la Reine Blanche, qui étoit du ſang de France

& belle-sœur du Roi Charles. Du
1363. Guesclin répondit à ce Prince, qu'il ne conduisoit les grandes Compagnies en Espagne, que dans le dessein de déthrôner Dom Pedre, & d'appuyer les prétentions de Henri de Transtamare son frere & son concurrent. En effet l'armée partit des environs de Toulouse, & entra dans le Royaume d'Arragon, où Dom Henri de Transtamare l'attendoit avec beaucoup d'impatience.

1365. Alphonse, pere de Dom Pedre, avoit long-temps regné sur la Castille avec beaucoup de sagesse & d'équité. Les Espagnols étoient heureux sous son gouvernement, & ils croyoient que Dom Pedre, élevé par un si bon Prince, suivroit ses traces & feroit regner comme lui la justice & la paix.

Affreuse situation du Royaume de Castille sous le Roi Dom Pedre.

Mais de si belles espérances s'évanouirent avec la vie d'Alphonse. Ce grand Roi mourut trop tôt pour ses sujets. Il avoit eu soin avant sa mort de donner au jeune Prince des tuteurs capables de contenir la vivacité de ses passions, qui dès-lors se manifestoient avec emportement.

Méchantes Inclinations de ce Prince.

Les tuteurs de Dom Pedre préférerent de gagner l'amitié de ce Prince, en approuvant ses inclinations vicieu-

ſes, à la crainte de s'attirer ſa haine
en entreprenant de le corriger. Dès- 1395.
lors on vit ce Prince franchir les bornes de la pudeur & de la vertu, perſécuter ſes ſujets, s'allier avec les ennemis du nom Chrétien, reléguer Blanche de Bourbon ſa femme, pour s'abandonner à l'amour qu'il avoit conçu pour Marie de Padille, jeune Caſtillane, plus aimable encore par la délicateſſe de ſon eſprit, que par ſon extrême beauté. Dom Pedre l'avoit aimée avant ſon mariage, il continua de l'aimer après. Blanche fit de vains efforts pour détourner le cours d'une paſſion ſi contraire à ſes intérêts. Dom Pedre s'y livra ſans réſerve, & ſon caractere cruel s'irritant de la jalouſie de Blanche, il la fit mourir.

Ce meurtre le rendit odieux à toute l'Europe, mais bientôt il ſe ſignala par de nouveaux crimes. Quoiqu'il fût ardemment épris de Marie de Padille, ce Prince voluptueux ne laiſſoit pas d'attenter à la pudeur des plus belles femmes de ſon Royaume. Quelques unes s'éloignerent d'elles-mêmes d'une Cour où elles étoient ſi peu en ſureté. Les autres furent obligées de ſuivre leurs maris dans leurs Terres. Il ne reſta auprès de Dom Pedre que

des courtiſans corrompus & des femmes dignes de leur être aſſociées.
1365.

Ce violent penchant à un amour illégitime, étoit un vice que Dom Pedre avoit reçu du Roi Alphonſe ſon pere. Mais ſi ce Prince avoit été éperduement amoureux de Dona Eleonor, il ſut ſe comporter de façon avec la Reine ſa femme, qu'à cette infidélité près, elle n'eut jamais rien à lui reprocher. Dona Eleonor de Guzman étoit de l'illuſtre Maiſon des Ducs de Medina Sidonia. L'éclat d'une ſi haute naiſſance étoit relevé par tout ce que l'art & la nature peuvent donner d'appas à une femme; & pour blâmer Alphonſe de l'aimer, il falloit n'avoir point vû l'objet de ſa paſſion. Auſſi ce Prince trouva-t-il grace ſur cet article auprès de tout le monde, ſi l'on en excepte ſa femme, qui ne pouvant ſouffrir la vue d'Eleonor, ſe retira de la Cour, & fut loin d'Alphonſe accoucher du farouche Dom Pedre, monſtre qui devoit déſoler ſa Patrie, & qui la remplit de carnage & de ſang.

Pendant que la Reine femme d'Alphonſe vivoit loin de la Cour, Eleonor y regnoit à ſa place; avec le cœur du Roi elle poſſédoit l'affection de tous les courtiſans. Sa famille, qui

étoit fort nombreuse & fort en crédit, uſoit ſi bien de ſa faveur qu'on voyoit 1365.
ſans regret leur parente jouir des bonnes graces de ſon Roi. On craignoit même de les lui voir perdre. Sa chûte auroit dérangé la fortune des premieres Maiſons de la Caſtille, à qui la ſienne étoit alliée. Ainſi tout le monde concouroit à lui conſerver le cœur du Roi, parce que tout le monde profitoit de l'aſcendant qu'elle avoit ſur lui.

Eleonor eut du Roi Alphonſe, Dom Henri de Tranſtamare, Dom Fadrigue Amirante de Caſtille, Dom Fernand, Dom Teille, Dom Sanche, & trois filles. Tous ces enfans illégitimes furent regardés à la Cour de bien meilleur œil que Dom Pedre. Les plus grands Seigneurs du Royaume étoient leurs parens, au lieu que Dom Pedre avoit pour mere une étrangere, en qui perſonne ne prenoit d'intérêt. Enfans naturels du Roi Alphonſe ſon pere.

Le Roi Alphonſe pendant ſa vie eut ſoin de pourvoir les enfans qu'il avoit eu d'Eleonor. Dom Henri étoit l'aîné, & l'on trouvoit dans ſes vertus le parfait contraſte des vices de Dom Pedre. Le jeune Prince, qui connoiſſoit le défaut de ſa naiſſance, tâchoit de le faire oublier aux autres par ſa politeſſe & par ſon affabilité. Alphon-

ſe avoit beaucoup de tendreſſe pour
136 lui, & il profitoit de cette tendreſſe pour combler de bienfaits ceux qui pouvoient un jour lui être propres à quelque choſe. La nature lui avoit donné d'ailleurs une figure ſi noble, qu'elle ne contribuoit pas peu à le faire aimer. L'âge développa en lui de plus grandes qualités. On n'avoit apperçu juſques-là que l'honnête homme & le bon cœur; on découvrit bientôt le grand Prince & le héros. Il montoit ſouvent à cheval, alloit ſe mêler parmi les ſoldats; & ſi le Roi ſon pere avoit quelque guerre à ſoutenir, il étoit auſſi ardent aux combats, qu'empreſſé à obliger tout le monde à la Cour.

Tant de vertus jointes à ſon air affable & populaire, le rendirent bientôt l'idole de l'Eſpagne. Les Caſtillans faiſoient tout haut des vœux pour la proſpérité d'un Prince, qui mettoit ſa félicité à faire leur bonheur, & le ſouhaitoient ſur le Trône que devoit occuper Dom Pedre.

D. Pedre devient jaloux du Comte de Tranſtamare.

Ce Prince étoit extrêmement jaloux de Dom Henri. Ne pouvant venir à bout de ſe faire aimer comme lui, il ne ſongea plus qu'à ſe faire craindre. Eleonor de ſon côté, qui voyoit tous les vœux de la Caſtille réunis

en faveur de ſon fils, faiſoit tous ſes efforts pour rendre Dom Pedre plus haïſſable. L'éloignement de la Reine lui laiſſoit le champ libre. Soit que cette Princeſſe eût donné lieu à des ſoupçons contre elle, ſoit que le ſilence d'Alphonſe, & l'affection qu'on avoit pour ſa maîtreſſe fiſſent cet effet contr'elle, quelques-uns crurent, lorſqu'Eleonor répandit ce bruit, que Dom Pedre n'étoit point fils du Roi. Eleonor alléguoit là-deſſus pluſieurs raiſons aſſez mal fondées, mais qui furent d'autant mieux reçues, que tous les Caſtillans haïſſoient mortellement Dom Pedre, & que ce Prince ne reſſembloit en rien au Roi ſon pere. 1365

Dom Pedre avoit tout à craindre de l'adreſſe d'Eleonor, de la facilité d'Alphonſe, & des vertus de Dom Henri. Celui-ci commençoit déjà à compter ſur le Trône, dont il eſpéroit exclure aiſément Dom Pedre, ayant un ſi grand nombre de perſonnes intéreſſées à ſon élevation. Le Comté de Tranſtamare, dont il étoit poſſeſſeur, ne lui paroiſſoit point une fortune digne du fils d'un grand Roi, & il aſpiroit à la place même de ſon pere.

Mais tous ces grands projets s'évanouirent tout à coup par la mort d'Al- Il monte le trône Caſtille, fait mou ſes freres

Alphonſe ſon pere, d'embraſſer leur
1365. défenſe, & de porter leurs juſtes plaintes à celui qui les cauſoit.

Le Comte de Tranſtamare, avant de ſe charger d'une pareille commiſſion, tira parole des mécontens qu'ils le défendroient en toute occaſion contre le Roi même. Ils le lui promirent, & Dom Henri ſe rendit au Palais chargé de leur requête. On peut juger de quel air Dom Pedre la reçut, venant d'une main qui lui étoit ſi ſuſpecte. Animé par un Juif nommé Jacob, qui avoit toute ſa confiance, il s'emporta contre Dom Henri, en vint aux plus piquantes invectives, & levant la main ſur lui, il le menaça de le faire mourir, s'il ne ſortoit ſur le champ de ſon Palais, & dans trois jours de ſes Etats. Le Comte indigné d'un ſi ſanglant affront, ſortit du cabinet de Dom Pedre en fureur, & ayant rencontré le Juif Jacob, il mit l'épée à la main & le tua dans le Palais même.

Le Roi ayant appris cette mort courut ſuivi de ſes gardes, après Dom Henri; mais ce jeune Prince étoit trop bien eſcorté pour qu'il pût ſatisfaire ſa vengeance. Dom Pedre rentra dans ſon Palais, après avoir été bravé une

ſeconde fois, & le Comte de Tranſta-
mare ſe retira en Arragon, enſuite en 1365.
France, azyle ordinaire des Princes
malheureux. Il y vécut long-temps en
perſonne privée; mais le cruel Dom
Pedre continuant à ſe faire déteſter,
les Caſtillans députerent à Dom Henri
pour le ſupplier de revenir dans ſa pa-
trie, l'aſſurant que toute la Caſtille ſe
joindroit à lui pour chaſſer Dom Pe-
dre du trône.

Le Comte de Tranſtamare fit part de cette députation au Roi de France, qui lui conſeilla de ſe rendre en Eſpagne, lui promettant toutes ſortes de ſecours. Dom Henri partit & ſe joignit au Roi d'Arragon, qui faiſoit la guerre à Dom Pedre. Mais l'Arragonois moins vigilant que le Roi de Caſtille, s'étoit laiſſé enlever ſes plus fortes places. Il commençoit à ſouhaiter la paix, lorſque du Gueſclin paroiſſant ſur ſes frontieres à la tête de ces grandes Compagnies dont le nom ſeul étoit ſi redouté, lui inſpira une nouvelle ardeur pour la guerre. Les places conquiſes revinrent bientôt au pouvoir de leur premier maître; & Dom Pedre auparavant vainqueur, reculant devant le guerrier Breton, abandonna peu à peu les Etats de ſon

ennemi, pour ne plus ſonger qu'à la
1365. défenſe des ſiens.

Arrivée de du Gueſclin dans la Caſtille.

Pendant que du Gueſclin le ſuivoit juſques dans la Caſtille, Dom Henri intéreſſoit le Pape dans ſa cauſe. Le Pontife avoit pluſieurs ſujets de plaintes contre Dom Pedre, & il trouva cette occaſion propre à s'en venger. Il ſe fit préſenter une requête, par laquelle après avoir donné à Dom Pedre les noms de cruel & de fléau de ſon peuple, on entroit dans le détail de ſes crimes. On le peignoit égorgeant de ſes propres mains un Roi qui étoit venu dans ſa Cour ſur la foi d'un ſauf conduit. Enſuite on parloit du meurtre de la Reine Blanche, de ſon amour pour Marie de Padille, & de ſes violences contre tous ſes ſujets. Enfin on le repréſentoit tantôt comme un incendiaire, tantôt comme l'infâme raviſſeur des plus vertueuſes femmes de ſon Royaume; & toujours comme un monſtre, qui ne reſpectoit ni les loix de l'honneur ni celles de la nature.

D. Pedre eſt accuſé devant le Pape de n'être point fils du Roi Alphonſe.

Dans la même requête on aſſuroit le Pape que Dom Pedre n'étoit point fils d'Alphonſe, mais d'un Juif que ſa mere avoit tendrement aimé, & pour lequel cette Princeſſe infidelle avoit

cu té le Roi ſon mari. Qu'Eleonor de Guzman, mere de Dom Henri, avoit toujours été conſtamment attachée au Roi Alphonſe ; que ce Prince, avant d'épouſer la mere de Dom Pedre, s'étoit fiancé avec Eleonor ; que comptant ſur la promeſſe qu'un grand Roi lui avoit faite à la face des autels, cette Dame l'avoit regardé comme ſon mari, & en avoit eu le Comte de Tranſtamare, avec pluſieurs autres enfans. Que ce mariage avoit été ſecret à la vérité, mais que la complaiſance d'Eleonor pour Alphonſe, dont les intérêts demandoient ce ſecret, ne devoit point porter préjudice à ſes enfans, ſur-tout dans une circonſtance où l'on voyoit d'un côté celui qui paſſoit pour légitime, deshonorer le Trône, la nature, & inſulter l'Egliſe : & de l'autre, un Prince auſſi connu par ſes vertus, que ſon concurrent l'étoit par ſes vices ; l'amour & les délices d'une nation, dont ſon rival étoit le perſécuteur & le bourreau ; auſſi plein de reſpect pour le Sacerdoce, que D. Pedre lui témoignoit de mépris. 1365.

Le ſouverain Pontife aſſemble un Conſeil déclare Prince

Cet écrit fut d'autant mieux reçu par le Pontife, que Dom Pedre avoit ſemblé prendre à tâche de le mortifier en toute occaſion. Le Pape ayant aſ-tard

semblé les Cardinaux pour les consul-
1365. ter sur ce qu'il devoit faire en un cas de cette importance, plusieurs lui conseillerent de profiter d'une si heureuse conjoncture, pour faire valoir son autorité sur les Rois. Dom Pedre, lui dirent-ils, est sur le bord du précipice, il doit nécessairement périr, ses sujets ont pris les armes contre lui; ceux qui le servent encore n'attendent qu'un prétexte pour l'abandonner, donnez-le leur ce prétexte; ils le trouveront bon parce qu'ils le desirent. Etablissez votre puissance sur la ruine des Rois, & puisque Dom Pedre doit tomber, il faut, pour l'honneur des clefs, que sa chûte soit jugée l'effet du pouvoir Papal.

Cet avis fut combattu par les plus graves du Conseil. Ils firent entendre au Pape que Dom Pedre n'étoit point encore assez foible; qu'il pouvoit se relever; qu'un Roi, maître d'une puissante armée, combattoit avantageusement contre les foudres de l'Eglise. Que ces foudres devoient être lancées avec d'extrêmes précautions, sur-tout lorsqu'elles menaçoient de superbes têtes. » Attendez, ajouterent ces derniers, que Dom Pedre » soit en effet tel qu'on vient de vous

[illegible] avoir été [illegible]

» le repréſenter ,, qu'il ſoit ſans ap-
» pui, ſans ſecours, & abandonné de 1365.
» tout le monde; alors vous acheve-
» rez d'immoler la victime, & vous
» ne ſerez plus dans l'incertitude du
» ſuccès de vos coups. »

Les Cardinaux, auteurs du premier avis, étoient en plus grand nombre, & ils l'emporterent. Le Pape ne voulut point différer de ſatisfaire ſa vengeance, & adoptant toutes les accuſations, vraies ou fauſſes qu'on lui avoit faites contre Dom Pedre, il le déclara bâtard, fils d'un Juif, & inhabile à porter la couronne, délia ſes ſujets du ſerment de fidélité, & donna le Royaume de Dom Pedre au premier Prince qui pourroit s'en emparer.

Tout prévenu qu'étoit le public contre le Roi de Caſtille, on ne laiſſa pas d'être étrangement ſurpris de voir que les Papes vouluſſent réveiller des prétentions qui avoient couté ſi cher à Boniface VIII, & dont Philippe le Bel avoit prouvé ſi évidemment la vanité & l'erreur. On convenoit de tous les crimes de Dom Pedre; mais perſonne n'accordoit au Pape la puiſſance de le punir d'une

maniere ſi outrageante pour tous les
1365. Rois.

Pour balancer l'effet que cette Bulle pouvoit faire ſur les eſprits crédules, le Roi de Caſtille publia un Manifeſte écrit avec beaucoup d'art.

Manifeſte du Roi de Caſtille.

» Qu'eſt devenu, diſoit Dom Pedre » dans ce Manifeſte, ce temps d'humi:ité, où les Papes ſoumis aux Souverains, comme le reſte des hommes, au lieu de ſoulever la terre » contre les Rois, tâchoient d'intéreſſer le Ciel en leur faveur, en ordonnant des prieres publiques? Les » Pontifes de ces temps heureux gémiſſoient ſous l'injuſtice des tyrans, » mais on ne les a jamais vus porter » leurs mains hardies juſques ſur la » couronne pour en diſpoſer à leur » gré. »

» La pieuſe foibleſſe de quelques » Souverains, & l'ambition de certains Papes, favoriſées par les circonſtances, ont donné à leurs ſucceſſeurs la fauſſe idée de ce pouvoir » temporel, qui n'appartient qu'aux » Rois. Les têtes couronnées, ajoutoit Dom Pedre, doivent être ſacrées à cet égard pour tous les hommes. Les Papes ſont des hommes » comme les autres, & ils doivent le

» même respect aux Potentats. Tous
» les Princes, continuoit-il, sont inté- 1365.
» ressés dans ma cause. Je défends
» leurs droits en même temps que les
» miens, & les Papes nous attaquent
» tous à la fois. Que n'entreprendront-
» ils pas si je succombe? Quel Roi sera
» à l'abri de leur ambition & de leur
» haine? Cette Puissance jalouse veut
» engloutir toutes les autres. Elle veut
» faire un superbe amas de sceptres
» & de couronnes, pour les dispenser
» ensuite à ceux qui seront assez lâ-
» ches pour consentir à reconnoître
» un maître sur le trône.

» Le Comte de Transtamare est de
» ce nombre. Il ne s'apperçoit pas
» qu'en recevant une couronne du
» Pape, il le met en droit de la lui
» ôter un jour avec plus de justice,
» qu'il n'en a aujourd'hui en tentant
» de me l'arracher. Un bien qui flatte
» laisse rarement appercevoir les in-
» convéniens qui le suivent. Dom
» Henri saisit avec avidité tout ce qui
» peut donner une apparence de jus-
» tice à son odieuse rébellion; mais
» je suis encore sur le trône. Il a le
» Pape pour lui, j'ai cent mille com-
» battans pour moi; & l'amitié du
» Pontife ne lui est pas si bien assurée

» qu'une victoire ne me la puiſſe
1365. » rendre. »

Cette replique fut généralement approuvée dans tous les Royaumes de l'Europe. Mais le Clergé de Caſtille, maltraité par Dom Pedre, ſçut tellement faire accroire au petit peuple que ce Prince étoit fils d'un Juif, & que l'excommunication du Pape lancée contre lui l'avoit dès ſon vivant livré aux tourmens de l'enfer, que cette populace groſſiere & crédule n'entendoit plus parler du Roi qu'avec horreur.

En même temps on vit paroître deux Prophetes qui annonçoient la chûte de Dom Pedre, l'élevation du Comte de Tranſtamare, & les victoires de du Gueſclin comme des choſes certaines. Dom Henri, dont l'eſprit ſolide ne recevoit point les vaines impreſſions de ces fanatiques, voulut leur impoſer ſilence. Il étoit même d'avis de remercier le Pape de ſes bontés, & de ne devoir le Royaume de Caſtille qu'à ſa valeur; mais du Gueſclin le retint. Tous les gens de bon ſens, lui dit-il, connoiſſent l'abus des prétentions du Pape. Ils ne font pas cas non plus de ces Prophetes, qui nous promettent tant de

biens; mais cela ſert pour la multitude, & c'eſt d'elle dont nous avons beſoin. 1365.

Du Gueſclin, lorſqu'il parloit ainſi, avoit déjà repris toutes les places conquiſes par Dom Pedre ſur le Roi d'Arragon, & ce Général aſſiégeoit la forte ville de Mugalon, qui défendoit l'entrée de la Caſtille. Les murailles de cette place étoient ſi fortes & ſi hautes, & les approches en paroiſſoient ſi difficiles, que rarement on avoit tenté d'en faire le ſiége. Dom Pedre, en ſortant de l'Arragon, y avoit jetté une garniſon nombreuſe, moins redoutable encore par cet endroit que par l'expérience & la bravoure d'un Capitaine fameux qui en étoit Gouverneur. Dom Henri, qui l'avoit vu long-temps à la Cour de ſon pere, eſſaya de corrompre ſa fidélité, & l'ayant apperçu ſur la muraille, il lui fit les plus avantageuſes propoſitions. Du Gueſclin aſſiége Mugalon.

Le Gouverneur de Mugalon daigna à peine les écouter. Craignez, dit-il à Dom Henri, que le Ciel ne vous puniſſe d'être venu à la tête d'une multitude d'étrangers apporter le trouble & la déſolation dans votre patrie. Dom Pedre eſt mon Roi, il eſt le vô-

tre auſſi, & loin de me ſolliciter à
1365. ſuivre votre exemple, imitez plutôt ma fidélité. Le Gouverneur ſe retira enſuite, & fit pleuvoir ſur les aſſiégeans une grêle de pierres & de traits.

Cette vigoureuſe réſiſtance déterminoit quelques-uns à la levée du ſiége; mais du Gueſclin ne voulut pas abandonner ainſi une place qu'il regardoit déjà comme ſa conquête. Il livra tant d'aſſauts coup ſur coup, que la garniſon aux abois demanda d'elle-même à capituler. Du Gueſclin prit encore deux ou trois places dans le même canton, & marcha enſuite vers Burgos, dans l'intention de l'inveſtir, tandis que Dom. Pedre y étoit encore.

Du Châtelet. Mais le Gouverneur de Bierbieſca, ville extrêmement forte, ſituée entre Mugalon & Burgos, ayant entendu parler de la valeur de du Gueſclin, & apprenant qu'il marchoit vers Burgos, lui dépêcha un héraut pour le ſolliciter de ne pas l'oublier, & pour lui dire que ſa place étoit digne de ſon courage, & qu'il le prioit de lui faire l'honneur de l'attaquer. *Oui-dà*, répondit du Gueſclin au héraut, *Retournez vers votre Maître, & dites-lui que nous nous verrons avant qu'il ſoit peu.*

En effet le lendemain Bierbieſca fut inveſti, & on commença les approches. Le Gouverneur envoya remercier du Gueſclin de la peine qu'il s'étoit donnée, & lui fit préſent en même temps de pluſieurs ſortes de vins d'Eſpagne. Le Général les accepta, & pour faire voir au Gouverneur qu'il eſtimoit ſon courage, l'armée entiere fut employée à trois aſſauts conſécutifs. 1365.

Siége de Bierbieſca.

L'Eſpagnol ſe défendoit avec une vigueur incroyable. Ses troupes animées de la même ardeur, ſortoient quelquefois de la place, ſe répandoient dans le camp ennemi, égorgeoient ceux qui n'étoient point ſur leurs gardes, & ne rentroient dans la ville qu'après avoir comblé tous les travaux. Du Gueſclin, irrité de cette réſiſtance, redouble ſes efforts; il ſollicite tous les Officiers de l'armée, encourage les ſoldats, & donne de nouveaux aſſauts. Les murs de la ville étoient entr'ouverts de tous côtés, mais les aſſiégés gardoient ces bréches avec tant de réſolution, qu'on déſeſperoit de pouvoir les forcer. Le Gouverneur de Bierbieſca armé de toutes pieces, & placé à la plus large des ouvertures de la muraille, renverſoit

à ſes pieds ceux qui oſoient en tenter
1365. les approches. Ce brave homme avoit terraſſé tant d'ennemis, qu'il s'étoit fait un nouveau rempart de leurs corps. En même temps il donnoit ſes ordres avec autant de tranquillité, que ſi ſa vie n'avoit point été expoſée. Du Gueſclin l'admiroit, & le Gouverneur admiroit à ſon tour la valeur & l'intrépidité du Général ennemi. Celui-ci voyant que ſes troupes commençoient à reculer, & que le Gouverneur de Bienbieſca alloit remporter la victoire, oublie qu'il eſt Général, & ne veut plus être que ſoldat. Il deſcend de cheval, s'arme d'une hache & ſe préſente à la bréche: rien ne réſiſte à ſes coups; les fuyards rappellés par ſes cris, ſont les plus ardens à le ſeconder. Ils veulent réparer leur honte, & les aſſiégés veulent conſerver leur gloire.

Le vaillant Gouverneur voit de loin le carnage que du Gueſclin fait de ſes gens. Il veut y courir; mais le Maréchal d'Andreghen le force à tourner tête contre lui. Ces deux combattans s'avancent l'un contre l'autre. D'Andreghen auſſi brave, mais moins heureux, céde à ſon ennemi, qui court à l'endroit où combattoit du Gueſclin.

Les gémiſſemens de ceux qu'il tue annoncent ſon arrivée. Le Général François vient contre lui, & combattant avec ſon bonheur ordinaire, il vient à bout de le joindre & de le déſarmer. Du Gueſclin remet le Gouverneur vaincu entre les mains de plusieurs Chevaliers Bretons. 1365.

On ne vit plus alors que de fuyards. Ces ſoldats ſi fiers & ſi déterminés, tant qu'ils avoient eu leur brave Commandant à leur téte, paroiſſent moins courageux que des femmes, dès qu'ils l'ont perdu. Les aſſiégeans au contraire, ſe répandent dans la ville, où ils ne trouvent d'autre réſiſtance que les cris des vieillards, des femmes & des enfans qui implorent leur pitié; mais un ſoldat vainqueur en eſt peu ſuſceptible. Il remplit les maiſons de meurtres & de ſang, & paſſe ſur les corps qu'il vient d'égorger pour mettre en ſûreté le butin qu'il a fait. La ville eſt miſe au pillage.

Dom Henri, du Gueſclin, le Maréchal d'Andreghen parcourent les rues de la ville, pour tâcher d'appaiſer le ſoldat, & d'arrêter le carnage. Du Gueſclin ſur-tout s'occupoit tout entier du ſoin de conſerver la vie aux malheureux bourgeois; ils venoient tous ſe réfugier auprès de ce Général.

Ils s'approchoient de lui le plus qu'il
1365. leur étoit poſſible, & le ſoldat le plus animé n'oſoit violer cet azyle. Il ne reſta de vivant dans cette ville auparavant ſi peuplée, que les vainqueurs & ceux d'entre les vaincus qui purent approcher de du Gueſclin. A l'égard du Gouverneur, il étoit en ſûreté; du Gueſclin en avoit pris un ſoin particulier; & lorſque la premiere fougue du ſoldat fut appaiſée, il rendit viſite à ce vaillant homme.

L'Eſpagnol avoit conſervé ſa fierté dans les fers. Il reçut ſon vainqueur comme il auroit reçu un ami. Du Gueſclin, qui ſe laiſſoit aiſément toucher par tout ce qui avoit l'air de généroſité, annonça à ſon brave ennemi qu'il étoit libre, & il lui fit rendre en même-temps ce que l'on avoit enlevé de chez lui durant le pillage.

Dom Henri voyant que le Gouverneur de Bierbieſca étoit pénétré de reconnoiſſance pour du Gueſclin, lui demanda s'il n'étoit pas tenté d'embraſſer le parti que défendoit un ſi brave homme; mais du Gueſclin ſçachant combien il en coute pour être ſincere dans l'adverſité ôta au Gouverneur l'embarras de la réponſe.

» Monſeigneur, dit-il au Comte de

» Transtamare, cet Officier a trop
» bien défendu les intérêts de son Roi, 1365.
» pour vouloir se deshonorer en le
» trahissant. Je lui ai donné la vie. Paroles remarquables de B. du Guesclin.
» Je lui ai rendu ses biens & sa liberté;
» ce seroit n'avoir rien fait pour lui,
» si on attentoit à sa vertu. »

Le Gouverneur ne fut pas davantage sollicité, & ayant obtenu la permission du Comte de Transtamare, il se retira à Burgos auprès de Dom Pedre. Ce méchant Prince, loin de le récompenser de son courage & de sa fidélité, lui fit couper la tête, & acheva de se rendre odieux par cette dernière action.

Tout le monde l'auroit abandonné dès-lors, sans l'estime que la plupart des grands Seigneurs avoient conçue pour Dom Fernand de Castro, homme de qualité, qui étoit parvenu par des moyens extraordinaires à se faire aimer du Roi, quoiqu'il fût vertueux. » Je conviens, disoit souvent ce Seigneur, que Dom Pedre s'est conduit avec peu de circonspection, » qu'il a même mérité la haine de ses » sujets en les accablant d'injustice; » mais nous serions plus coupables » que lui, si nous prétendions être en » droit de le punir de ses crimes. Les

» Rois ſont des hommes ; ils ne ſont
1365. » pas convenus avec nous d'être tou-
» jours parfaits ; mais nous ſommes
» convenus avec eux de les défendre
» & de leur être fidéles : rien ne peut
» nous dégager de ces promeſſes. »

Dom Fernand contenoit par ſon exemple ceux qui paroiſſoient les plus enclins à abandonner le Roi. Les bienfaits dont ce Prince le combloit, paſſoient ſur le champ aux mains de ceux qui pouvoient lui être utiles. Il diſtribuoit de ſon propre bien, lorſque les dons de ſon Souverain ne ſuffiſoient pas pour récompenſer ſes créatures. Auſſi étoit-il ſûr du cœur d'un grand nombre de perſonnes de qualité & de tous ceux qui le connoiſſoient. Ainſi l'on pouvoit dire que Dom Pedre tenoit toute ſa puiſſance de la fidélité de Dom Fernand, & qu'il n'avoit de parti que parce que ce Seigneur étoit dans ſes intérêts.

Séjour de Dom Pedre à Burgos où il aſſemble toutes ſes troupes.

On apprit bientôt dans toute l'Eſpagne la conquête du Comte de Tranſtamare ; on ne parloit que de la valeur de du Gueſclin, & l'on prévoyoit avec joie que Dom Pedre n'y pourroit réſiſter long-temps. Ce Prince toujours à Burgos, appelloit de tous côtés des troupes à ſon ſecours ; mais

elles ne venoient qu'à regret combattre pour un ſi méchant Prince. 1365.

Le Roi de Caſtille, irrité de ces longueurs, menaçoit de ſacrifier les plus lents, & il avoit déjà fait couper la tête à trois ou quatre de ceux qui s'étoient le plus fait attendre; mais Dom Fernand, par ces ſages conſeils arrêta le cours de ces exécutions. Sa douceur fit plus que l'emportement du Roi, & ce Prince vit bientôt ſes villes remplies de fortes garniſons, & une puiſſante armée qui n'attendoit que l'ordre pour marcher contre l'ennemi.

Du Gueſclin, avant d'aſſiéger Burgos, prit la ville de Calahorra, où Dom Henri reçut des députés de la part de Dom Fernand. Les offres qu'ils firent au Comte de Tranſtamare, parurent ſi fort au deſſous de ce qu'il pouvoit ſe promettre, qu'on les renvoya ſur le champ, avec ordre d'annoncer à Dom Pedre qu'il eût à quitter le titre de Roi de Caſtille, dû légitimement au Comte de Tranſtamare.

Du Gueſclin fait proclamer D. Henri de Tranſtamare Roi de Caſtille & de Leon.

Ce Prince ne vouloit point encore ſe charger du titre de Roi; mais du Gueſclin lui ayant fait connoître combien ce nom ſeul donnoit du crédit dans l'eſprit du peuple, il convint avec

ce Général de se faire proclamer Roi
1365. de Castille le lendemain. Du Guesclin rassembla pour cette cérémonie les principaux Officiers de l'armée, & quelques Seigneurs Castillans, qui étoient venus joindre Dom Henri. Il fit mettre toutes les troupes sous les armes, & le Comte de Transtamare parut au milieu entouré de toute sa noblesse. Alors du Guesclin élevant la voix, fit l'éloge de Dom Henri, exalta la modération qu'il avoit fait paroitre dans le temps qu'il étoit encore sous la puissance de Dom Pedre, & la valeur qu'il avoit témoignée depuis sa querelle avec ce Prince. Le Général parla aussi de la Bulle du Pape qui excommunioit le Roi de Castille. Mais voyant que le Comte de Transtamare répugnoit à se servir de ce moyen pour monter sur le trône, du Guesclin déclara que Dom Henri prétendoit à la couronne de Castille seulement par sa naissance, par l'aveu unanime des peuples, & par le droit de conquête. En même temps posant un genou en terre, il le salue Roi de Castille, de Séville & de Leon. Toute l'armée suivit l'exemple du Général; on reconnut Dom Henri pour Roi, & les nobles lui prêterent serment de fidélité.

Du Guesclin ayant ajouté à sa gloire celle d'avoir fait un Roi, prit alors la route de Burgos, où le Comte de Transtamare vouloit être couronné, suivant la coutume des Souverains de Castille; mais pour se voir maître de la couronne, il falloit prendre Burgos où elle étoit déposée. 1365.

Pour faciliter la réduction de cette place importante, le nouveau Roi envoya des députés aux habitans, pour leur donner avis qu'il s'apprêtoit à aller recevoir la couronne dans leur ville, & pour leur permettre l'augmentation de leurs priviléges, s'ils n'opposoient aucune résistance à ses volontés. L'Evêque de Burgos, qui avoit été longtemps fidélement attaché à Dom Pedre, abandonna alors ce Prince, non qu'il fût poussé par mécontentement ou par ambition: ce Prélat étoit d'une piété exemplaire; mais sa bonne foi n'étoit pas difficile à surprendre. Un confident ambitieux lui fit croire que les malheurs de Dom Pedre provenoient de la colere du Ciel irrité contre ce Prince, & que le Ciel vengeur protégeoit visiblement les desseins du Comte de Transtamare, en les faisant tous réussir.

Il n'en fallut pas davantage pour

déterminer le Prélat en faveur de
1365. Dom Henri. L'Evêque de Burgos ſe
montra donc au peuple, & lui fit une
Il conduit Burgos & y fait couronner. longue harangue pour prouver qu'ils devoient recevoir le Comte de Tranſtamare dans leur ville. Les Citoyens avoient une grande confiance en leur Prélat, ils ſuivirent ſon conſeil, & reçurent Dom Henri, qui fut enfin couronné à Burgos avec beaucoup de magnificence.

C'étoit à du Gueſclin que le Comte de Tranſtamare devoit un bonheur ſi rapide. Ses ſages conſeils autant que ſa valeur avoient facilité la priſe de pluſieurs places conſidérables : & le nouveau Roi guidé par un ſi habile homme, n'avoit juſques là fait aucune faute. Son armée, quoique compoſée de différens peuples, obſervoit ſi exactement les regles de la diſcipline militaire, qu'elle n'étoit redoutable qu'aux ennemis. Enfin tout ſe conduiſoit avec tant d'ordre & de prudence, & les Caſtillans étoient ſi fort ménagés, qu'on auroit cru le Comte de Tranſtamare un Roi légitime qui venoit recouvrer ſes Etats, & Dom Pedre un uſurpateur odieux, qui ne cherchoit qu'à détruire ce qu'il ne pouvoit conſerver.

On rendoit juſtice au vaillant Chevalier Breton. Dom Henri même, par une modeſtie qui le rendoit digne de ſon bonheur, convenoit le devoir tout entier à ce grand Capitaine ; & pour lui témoigner ſa reconnoiſſance, il partageoit avec lui ce qu'ils avoient conquis enſemble. Du Gueſclin, de ſon côté, répandoit à ſes inférieurs une partie des bienfaits qu'il recevoit du Prince. Plus on vouloit l'élever au-deſſus des autres chefs, plus il faiſoit d'efforts pour paroître ſeulement leur égal. Il n'étoit leur Commandant que durant le combat ; par-tout ailleurs, il vouloit être leur ami & leur compagnon. De-là cette ardente affection que les Officiers & les moindres ſoldats avoient pour lui. Tous marchoient avec joie aux plus grands périls, lorſqu'il les commandoit, & aucun n'étoit jaloux des honneurs qu'on lui rendoit après la victoire, parce que tous étoient perſuadés qu'elle étoit ſeulement dûe à ſa prudence & à ſa valeur. 1365.

Dom Henri a tous les égards dûs à la valeur de du Gueſclin

Dom Henri ſollicité par les habitans de Burgos de faire quelque ſéjour dans leur ville, fut bien aiſe de leur accorder cette ſatisfaction, autant pour donner un temps de repos

aux troupes fatiguées, que pour avoir
1365. celui d'attendre la Reine ſa femme, qui s'avançoit vers Burgos où ce Prince l'avoit mandée.

Pendant la route on ne parloit à la Reine, & aux Princeſſes ſœurs du Roi ſon mari, que des grandes actions de du Gueſclin. On lui répétoit ce qu'il avoit fait dans ſon enfance au tournois de Rennes, & les glorieuſes victoires qu'il avoit remportées dans un âge plus avancé contre les ennemis de la France, & depuis contre ceux de Dom Henri. Les Princeſſes écoutoient ce récit avec avidité. Sur cet homme ſeul étoit fondée la fortune de leur Maiſon, elles s'informoient exactement de ſes moindres actions, & ſur-tout de ſa figure; mais comme celui qui leur parloit n'avoit vu du Gueſclin que ſous les armes & dans la mêlée, il ne pouvoit leur rien dire de poſitif là-deſſus; en ſorte que chacune des Princeſſes donnoit au Chevalier la figure qui lui plaiſoit davantage, & toutes ſe le repréſentoient fait comme il ſemble qu'un Héros le doit être. Cependant elles arriverent bientôt à quelques lieues de Burgos. Dom Henri l'ayant appris, en donna avis à du Gueſclin, qui monta à che-

Du Gueſclin va au devant de la nouvelle Reine de Caſtille.

val avec une nobleſſe nombreuſe, & s'avança à la tête de ces Seigneurs au- 1365.
devant de la Reine.

On avertit cette Princeſſe que du Gueſclin alloit paroître ; en effet il ſe montra quelques momens après. Toutes les Dames jetterent à la fois les yeux ſur lui ; mais elles n'eurent pas lieu d'être ſatisfaites. La groſſe taille de du Gueſclin, ſes épaules épaiſſes & rondes, ſes grands bras d'une groſſeur qui témoignoit une force prodigieuſe, rendoient ce guerrier plus propre à vaincre des ennemis, qu'à plaire à des Dames.

La Reine deſcendit de ſa littiere auſſi-tôt qu'elle apperçut le Chevalier. Toutes les Dames de ſa ſuite en firent autant, & elles écouterent à pied le compliment de du Gueſclin. Il fut court, parce que la Reine l'interrompit en l'embraſſant. Une telle faveur en ce temps-là, étoit la marque d'une ſinguliere eſtime. Cette Princeſſe étant montée ſur une mule d'Arragon, ſuperbement enharnachée, voulut que du Gueſclin fût toujours à côté d'elle durant la marche, qui ſe fit avec beaucoup de pompe. Les Dames qui l'accompagnerent avoient auſſi chacune leur Chevalier, & ils entrerent ainſi dans Burgos.

1365. Tout ce qui fait ſpectacle plaît au peuple, quoiqu'il en paye toujours les frais. Celui de Burgos ſe livroit entierement à la joie, les rues étoient parſemées de fleurs, les dehors des maiſons étoient ornés des plus riches tapiſſeries, d'eſpace en eſpace on avoit placé des arcs de triomphe ſous leſquels d'excellens muſiciens faiſoient retentir l'air du ſon de leurs voix & de leurs inſtrumens.

Entrée de cette Princeſſe dans Burgos, où elle eſt couronnée.

Dom Henri ſortit de ſon Palais pour venir au-devant de la Reine. Ils ne s'étoient point vus depuis que le Roi étoit parti d'Arragon. Ce Prince l'avoit quittée Comteſſe, il la revoyoit Reine d'un grand Royaume, & pour lui faire goûter les premieres douceurs d'un ſouverain pouvoir, il n'avoit rien oublié de ce qui pouvoit rendre ſon entrée magnifique. Quelques jours après Dom Henri ſe fit couronner ſolemnellement avec la Reine ſa femme. Du Gueſclin qu'elle avoit choiſi pour ſon Chevalier, ne la quitta point durant toute la cérémonie. Pour le récompenſer de ſon aſſiduité & de ſes ſervices, cette Princeſſe lui donna, avec la permiſſion du Roi, le Comté de Tranſtamare qu'elle lui avoit apporté en dot. Il

ajouta au préſent de la Reine ſa femme, le Comté de Soria, & quelques jours après il le fit Duc de Molines, & Connétable des Royaumes de Caſtille & de Leon. 1365.

Tant de marques d'honneurs, accompagnées de dons ſi conſidérables, ne furent point vues indifféremment des Anglois. Il y en avoit un grand nombre dans l'armée de Dom Henri, & Hue de Caurelée leur Commandant, commençoit à voir d'un œil jaloux la haute fortune du nouveau Connétable.

Ceux des Officiers que commandoient les Anglois ſous Caurelée, cabalerent entr'eux au ſujet de la partialité du Roi pour du Gueſclin. Ils engagerent Caurelée de porter la parole, & celui-ci croyant que la voie de repréſentation ne réuſſiroit pas ſi bien que les menaces, il en fit à Dom Henri, déclarant à ce Prince que les Anglois mécontens s'apprêtoient à quitter ſon ſervice. Ils le peuvent, répondit le Roi d'un air indifférent, je ne leur dois rien, & leur laiſſe le paſſage libre.

Le Commandant Anglois, qui avoit cru épouvanter Dom Henri, fut bien ſurpris de cette réponſe. Il ſe

trouvoit dans le cas, ou de redemander humblement à continuer de ſervir, ou à s'en retourner : ce qui lui étoit alors impoſſible. Car il lui falloit traverſer deux ou trois cens lieues de pays ennemi, où il y avoit d'autant plus à craindre pour les Anglois, qu'ils avoient long-temps déſolé leurs Provinces avec les autres ſoldats des grandes Compagnies.

1365.

Les Anglois ſe diſpoſent à quitter l'armée de du Gueſclin.

Caurelée, dans l'incertitude du parti qu'il devoit prendre, quitta bruſquement le Roi, & alla rejoindre ſes Officiers. Ils furent auſſi conſternés que lui de la réponſe de Dom Henri, & auſſi embarraſſés ſur ce qu'ils avoient à faire. Un d'entr'eux propoſa d'attendre l'occaſion de débaucher quelques autres corps de l'armée, & de demander alors à paſſer tous enſemble dans le Royaume de Grenade, ſuivant ce que du Gueſclin lui-même en étoit convenu avec les grandes compagnies, lorſqu'il leur avoit propoſé de ſortir de France.

Cet expédient fut approuvé, & Caurelée donna ordre ſur le champ d'apprêter les équipages de ſes troupes ; ſans dire à perſonne où il avoit deſſein de les conduire. Les autres ſoldats voyant ces préparatifs, de-

manderent aux Anglois où ils avoient deſſein d'aller. Ceux-ci répondirent, ſuivant les vues de leurs chefs, qu'ils alloient à la conquête du Royaume de Grenade, pays fort riche, où ils eſpéroient de faire un butin d'autant plus conſidérable, qu'ils y alloient ſeuls. C'en fut aſſez pour tenter la cupidité des autres troupes. Elles s'aſſemblerent en tumulte, & firent ſçavoir à Dom Henri, qu'elles vouloient accompagner les Anglois dans le Royaume de Grenade. 1365.

Inquiétudes de D. Henri à ce ſujet.

Cette réſolution mit Dom Henri dans un étrange embarras Ce Prince ne poſſédoit encore que dix ou douze villes du Royaume de Caſtille. Dom Pedre tenoit de fortes garniſons dans les autres. Il étoit lui-même à la tête d'une armée nombreuſe, & n'attendoit que la diminution des forces de ſon concurrent, pour venir fondre ſur lui avec toutes les ſiennes. Ces réflexions donnerent de grandes inquiétudes au Roi, & il fit prier du Gueſclin de venir le trouver ſecrettement.

Le Connétable obéit, & trouvant Dom Henri plongé dans une ſombre triſteſſe, il prit la liberté de lui en demander le ſujet. Le Roi lui avoua que ſon chagrin venoit de la crainte d'é-

tre abandonné de la plus grande par-
1365. tie de ſon armée, qui vouloit ſuivre les Anglois en Grenade. *Il n'en ſera rien, Monſeigneur*, répondit du Gueſclin; *ſi les Anglois veulent vous quitter, à la bonne heure; mais je vous réponds que les autres ne les accompagneront pas. Peut-être même*, ajouta-t-il, *que ces Anglois ſi fiers vous demanderont eux-mêmes à reſter.*

Dom Henri laiſſa la conduite de cette affaire à du Gueſclin, perſuadé que lui ſeul pouvoit retenir les troupes, ou lui donner les moyens de s'en paſſer. Du Gueſclin continua de viſiter l'armée à ſon ordinaire, ſans faire ſemblant de s'appercevoir de ce qui s'y paſſoit. La plupart des ſoldats ſe demandoient en le voyant, s'il ne les accompagneroit pas dans l'expédition de Grenade. Ayant appris que ſon deſſein étoit de reſter auprès de Dom Henri, pluſieurs témoignerent de la répugnance à le quitter. Les Bretons ſur-tout jurerent de ne l'abandonner jamais, & les Arragonois envoyés à Dom Henri par leur Souverain, ſe joignirent à eux.

Cependant Caurelée hâtoit les préparatifs pour ſon départ, quoique dans le fond il eût beaucoup de dépit de

de ce que Roi ne faiſoit aucun effort pour le retenir. Enfin les troupes qui devoient le ſuivre s'étant trouvées prêtes, il les fit mettre en bataille, & alla ſur le champ demander ſon congé au Roi, qui le lui accorda ſans témoigner aucun regret. 1365.

Diſcours de du Gueſclin aux Anglois prêts à quitter ſon parti.

Pendant qu'il étoit occupé auprès de Dom Henri, du Gueſclin accompagné de la haute nobleſſe de toute l'armée, fit ſemblant de vouloir viſiter les Bretons, & paſſa exprès devant les troupes de Caurelée. Tous les ſoldats pouſſerent de grands cris en le voyant armé, s'imaginant que ce Général s'étoit enfin déterminé à les conduire dans le Royaume de Grenade; mais s'étant approché d'eux il les détrompa.

» Je vous aime trop, leur dit-il, » pour vous commander dans une ex» pédition entrepriſe ſi mal à propos. » Dom Henri n'eſt pas encore affer» mi ſur le thrône; je reſte avec lui » pour achever ce grand ouvrage. Mes » braves Bretons joints aux Arrago» nois, nous ſuffiront pour ſoumet» tre le reſte de la Caſtille; enſuite, » ſecondés de toutes les forces d'un » Prince qui nous devra ſon rétabliſ» ſement, il nous ſera aiſé de ſubju» guer la Grenade. Je ſouhaite, ajou-

» ta du Gueſclin, que nous y arrivions
» aſſez tôt pour vous tirer des mains
1365. » de Dom Pedre, ou de celles des
» Maures ſes alliés. Car vous devez
» croire qu'ils ſe joindront tous en-
» ſemble pour vous chaſſer de leur
» pays; vu votre petit nombre, il ne
» ſera pas difficile de vous vaincre,
» au lieu de ces riches dépouilles dont
» vous comptez revenir chargés, vous
» ſerez trop heureux de conſerver vo-
» tre vie. Vous pouvez m'en croire,
» continua-t il, j'ai aſſez d'expérien-
» ce dans l'art de la guerre, pour être
» sûr de ce que j'avance en cette oc-
» caſion. »

Après avoir tenu ce diſcours, du Gueſclin ſalua les troupes, & s'avança dans les rangs des Bretons. Les Gaſcons & les Normands, qui s'étoient joints aux Anglois, réflechiſſant ſur ce que du Gueſclin venoit de leur dire, commencerent à murmurer entr'eux; ils ſortirent peu après des rangs, & prenant enfin leur parti, ils virent bien qu'Hue de Caurelée les avoit trompés, & ils ſe retirerent ſous leurs tentes, laiſſant les Anglois très-décontenancés.

Hue de Caurelée, qui venoit de faire ſes adieux, fut bien ſurpris de

ne plus trouver ſous les armes que les ſoldats de ſa nation. Pluſieurs Anglois lui dirent même qu'il devoit différer ſon départ juſqu'à l'entiere défaite de Dom Pedre ; qu'il n'étoit ni sûr ni généreux d'abandonner le Roi dans le temps qu'il avoit le plus à craindre de ſes ennemis, & que la conquête du Royaume de Grenade ſeroit bien plus certaine, ſi on y employoit les efforts de l'armée entiere. 1365.

Ce diſcours produiſit un effet pareil à celui de du Gueſclin. Caurelée eut le déſagrément de voir que ſes propres ſoldats trahiſſoient ſes deſſeins. Ils poſerent les armes, s'en retournerent chacun chez eux, & leur Commandant déconcerté piqua vers du Gueſclin, qui examinoit de loin les mouvemens des Anglois. Les Anglois ſe rendent malgré leur chef.

En arrivant auprès de ce Général, Caurelée ſe plaignit, mais ſans aigreur, de ce qu'il lui avoit débauché les ſoldats de ſa nation. Du Gueſclin, qui eſtimoit la valeur du chef des Anglois, lui répondit avec douceur qu'il avoit envie de le débaucher lui-même pour l'empêcher de s'aller expoſer avec une poignée de ſoldats dans un pays hériſſé de forteresſes, & gardé par des troupes nombreuſes.

1365. Caurelée voyant bien qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que celui de reſter, pria du Gueſclin de lui ſauver le déſagrément de demander lui-même à Dom Henri la permiſſion de demeurer dans l'armée, & le conjura auſſi de le remettre dans les bonnes graces de ce Prince.

Du Gueſclin les reconcilie tous avec le Roi, qui fait un preſent à leur chef.

Du Gueſclin y conſentit volontiers. Par cette ſeconde demande il effaçoit de l'eſprit de Caurelée ce que la premiere avoit pu lui donner de reſſentiment. Il ſe rendit donc auprès du Roi, & après lui avoir appris l'heureuſe nouvelle de la réunion de l'armée, il lui repréſenta que les Anglois l'avoient bien ſecondé depuis ſon entrée dans la Caſtille, qu'ils pouvoient encore lui être fort utiles; qu'ainſi, en faveur de leurs ſervices paſſés & de ceux qu'ils pouvoient rendre dans la ſuite, ils méritoient d'être ménagés. Du Gueſclin finit en ſuppliant le Roi de pardonner à Caurelée, & de traiter à l'avenir les Anglois comme ſes autres troupes.

Dom Henri n'avoit rien à refuſer à du Gueſclin. D'ailleurs la joie d'avoir conſervé ſon armée entiere, rendoit l'accommodement fort facile. Caurelée parut donc devant le Roi,

qui après quelques reproches obligeans, lui promit ſon amitié, & lui fit un riche préſent. Cet Anglois pénétré de reconnoiſſance, alla ſur le champ rejoindre ſes ſoldats. Il leur fit l'éloge du Roi, encherit encore ſur les magnifiques promeſſes que ce Prince généreux lui avoit faites pour eux. Le contentement des Anglois paſſa bientôt dans toute l'armée, enſorte que ces troupes charmées demanderent avec empreſſement qu'on les conduiſit à l'ennemi. Dom Henri voulant profiter de cette nouvelle ardeur, ſortit de Burgos, & s'avança vers Tolede, dans le deſſein de l'aſſiéger. 1365.

La ville de Tolede eſt encore aujourd'hui une des plus conſidérables de la Caſtille. Elle étoit bien plus importante encore ſous le regne de Dom Pedre, & ſes hautes murailles ayant peu à craindre alors les efforts du canon, l'uſage en étant encore très rare, la rendoit preſque imprenable. D'ailleurs elle étoit habitée par un peuple nombreux & guerrier; elle contenoit dans ſon enceinte toutes les proviſions néceſſaires pour ſoutenir un ſiege pendant plus de deux années. Enfin Dom Pedre regardoit cette place comme un rocher où devoit venir ſe briſer l'orgueil de ſon rival.

65. Dom Pedre, en quittant Burgos, étoit venu ſe réfugier dans Tolede, où il avoit apporté les richeſſes immenſes accumulées par ſon pere, & qu'il avoit conſervées avec ſoin. Un Roi quelque méchant qu'il ſoit, eſt toujours en état de regagner le cœur de ſes ſujets; on lui tient compte du moindre effort qu'il fait dans ce deſſein. Dom Pedre étant à Tolede, cacha pour un temps la férocité de ſon caractere. La populace s'attacha à ce Prince, les bons bourgeois en firent autant, & tous enſemble jurerent, ou de lui conſerver leur ville, ou de s'enſevelir ſous les ruines.

De ſi favorables diſpoſitions devoient le retenir à Tolede; le nombre des citoyens, leur ardeur, la force des murailles; le courage des Seigneurs qui l'avoient accompagné, & ſur-tout l'expérience & la rare valeur de Dom Fernand ſembloient le mettre en ſûreté : mais enfin ce Prince y pouvoit être pris; pour éviter ce malheur il réſolut d'en ſortir. Il s'agiſſoit d'enlever les thréſors ſans que les habitans s'en apperçuſſent. On prit pour cela de grandes précautions, mais le peuple étoit ſi attentif à ce qui ſe paſſoit dans le Palais, & tant de monde

étoit occupé à cet emploi, que le se-
cret ceſſa bientôt de l'être, & le bruit 136
du départ de Dom Pedre ſe répandit
dans toute la ville.

Alors ceux qui avoient témoigné le plus de réſolution, donnerent des marques d'un grand refroidiſſement. Les autres ſe furent bon gré de ne s'être point donnés de mouvemens inutiles, & tous parurent diſpoſés à recevoir la loi du vainqueur. Dom Pedre informé de ce mécontentement, continua de faire enlever ſes thréſors, enſuite il ſe laiſſa voir au peuple de deſſus un des balcons de ſon palais. Une foule nombreuſe s'aſſembla en un inſtant ſous ce balcon, & Dom Pedre jettant les yeux ſur cet amas d'hommes fut tenté de reſter à Tolede; mais la crainte d'être pris l'emporta, & il aima mieux riſquer de perdre une ville de plus, que ſa liberté.

Dom fait en ſ. s tréſ grand n content du peu

Voulant néanmoins adoucir les citoyens, il leur fit un diſcours fort touchant, où après leur avoir repréſenté la triſte ſituation d'un Roi obligé de fuir de ville en ville devant un frere bâtard devenu ſon concurrent & ſon perſécuteur, il leur dit qu'enfermé dans l'enceinte de leurs murailles, il ne ſeroit pour eux qu'un homme de

plus, & qu'il auroit peut-être, après
65. de longs combats, l'extrême chagrin d'avoir fait une réſiſtance inutile, & celui de voir de ſi braves ſujets à la diſpoſition d'un cruel vainqueur. Il ajouta que ſon intention étoit d'aller à Seville & à Cordoue, où ſon armée devoit être arrivée; qu'il ſe mettroit enſuite à la tête de ſes troupes, & viendroit fondre ſur les ennemis dans le temps qu'ils ſeroient les plus occupés au ſiege de Tolede, & qu'ils l'en croiroient le plus éloigné.

Les promeſſes de Dom Pedre ſéduiſirent quelques-uns; mais les principaux bourgeois n'en furent point la dupe. Ils firent cependant ſemblant de le croire, craignant qu'il ne prît contr'eux de fâcheuſes réſolutions. Dom Pedre s'étant retiré, le peuple s'écoula par différentes rues, & fut confirmer dans toute la ville la nouvelle de la fuite du Roi.

En effet ce Prince monta à cheval l'après-dînée du même jour, ſortit de Tolede déguiſé, & prit la route de Cordoue pour y attendre l'armée, qui lui avoit été promiſe par ſes alliés. Mais les Maures, à qui ce Prince ſe confioit davantage, n'avoient garde de hâter les ſecours qu'ils lui avoient

deſtinés. Ils ſe ſouvenoient que ce même Dom Pedre avoit aſſaſſiné un de leurs Rois; & s'ils n'avoient craint que Dom Henri devenu paiſible poſſeſſeur des Etats de Dom Pedre, ne fût entré dans les leurs, ils ſe feroient bien gardés de ſeconder un Prince qu'ils déteſtoient avec le reſte de l'Eſpagne. Leur deſſein donc étoit d'amuſer Dom Pedre, de faire peur à Dom Henri, & de laiſſer toujours ces deux Princes en état de continuer une guerre cruelle, ſans jamais les rendre aſſez puiſſans pour la terminer. 1365.

Arrivée de Dom Henri à la vue de Tolede.

Cependant Dom Henri n'étant plus qu'à quelques lieues de Tolede, l'armée en découvrit bientôt les hautes murailles. Alors elle s'arrêta pour prendre quelque repos. Du Gueſclin conſidérant la force de cette grande ville, prévit bien que pour s'en rendre maître, il en couteroit cher au Roi. C'eſt ce qui l'engagea à tenter la voie de la négociation. Du Gueſclin étoit naturellement éloquent, & poſſédoit l'art de perſuader; auſſi ſe chargeoit-il toujours de parler lui-même à ceux qu'il vouloit gagner. Il envoya donc un héraut aux habitans de Tolede, pour les prier de nommer des députés avec qui il pût conférer.

Les Toledans ſe trouverent d'autant
1365. plus diſpoſés à traiter avec lui qu'ils ne comptoient ſur aucun ſecours depuis la fuite de Dom Pedre, & qu'on avoit d'ailleurs travaillé ſous main en faveur de Dom Henri. Il y avoit à Tolede un Evêque comme à Burgos, & ce ſecond Evêque, plus intéreſſé que le premier, n'en étoit que plus favorable à un Prince, dont il eſpéroit une grande récompenſe. Dans cette vue le Prélat avoit appellé chez lui les principaux bourgeois, leur avoit repréſenté l'indignité de Dom Pedre qui les abandonnoit lâchement, & la bonté de Dom Henri, qui pouvant, ſans de grands efforts, entrer dans leur ville en vainqueur, conſentoit à n'y paroître qu'en bon Prince, & pour ainſi dire en ami.

L'Evêque de cette ville diſpoſe les habitans à ſe rendre.

Le Prélat ajouta que l'aſſemblage de tant de nations qui vivoient à Tolede, mettoit les citoyens dans le cas de ſe rendre, parce que tous ces habitans ayant chacun de différens intérêts, il ſe pouvoit faire qu'il y en eût quelques-uns de favorables à Dom Henri; que ces traîtres ſeuls ſeroient menagés, & les autres traités avec rigueur, étant de l'intérêt du vainqueur de récompenſer ceux qui abandon-

noient Dom Pedre, & d'intimider par des ſupplices les partiſans d'un ſi méchant Roi. 1365.

Lorſqu'un homme de confiance parle à la multitude, elle prend aiſément les impreſſions qu'il veut lui donner. Les Toledans auroient pu ſe défendre, arrêter long-temps Dom Henri devant leur place, & donner le temps à Dom Pedre d'accourir au ſecours à la tête d'une armée. Mais ils trouvèrent plus de ſûreté à ſe conformer aux ſentimens de leur Evêque, & lorſque le héraut de du Gueſclin arriva, il les trouva tous diſpoſés à ſe rendre.

Ayant néanmoins envie qu'une ſi prompte ſoumiſſion leur procurât quelque privilége avantageux, la ville nomma des députés, qui partirent auſſi-tôt pour parler à Dom Henri. Du Gueſclin voyant que ſon héraut amuſé par les bourgeois de Tolede, tardoit un peu à revenir, s'avance à la tête de quelques lances juſqu'aux portes de la ville. Les députés en ſortoient avec ſon héraut, & ayant appris de lui que le Chevalier qu'ils voyoient, étoit ce fameux du Gueſclin dont ils avoient entendu dire tant de merveilles, ils s'approcherent en le

supplians de faire valoir au Roi leur empressement à lui obéir.

365. Guesclin suit les traités de rede de Dom Henri.

Du Guesclin, après les avoir comblés de politesses, leur promit de la part de Dom Henri une réception favorable, & pour les en assurer davantage, il voulut bien être lui-même leur introducteur. Le Roi venoit au petit pas à la tête de ses troupes rangées en bataille. Les députés, conduits par du Guesclin, apperçurent bientôt cette armée redoutable, qui couvroit tout ce que la vue pouvoit appercevoir de la campagne. L'ordre & l'arrangement de ce vaste corps, l'air fier & déterminé des soldats, & diverses autres remarques avantageuses que du Guesclin donna lieu de faire aux députés, leur fit croire qu'ils avoient pris le plus sage parti, en se rendant volontairement.

Dom Henri, entouré des principaux chefs de l'armée, se montra bientôt aux députés. La Majesté de ce Prince, jointe à tout ce qui l'environnoit, intimida ces bourgeois : & ils se jetterent à ses pieds plutôt comme des suppliants, que comme des gens qui venoient lui donner une ville. Ils étoient si interdits que du Guesclin fut obligé de se charger de leur

harangue. Il s'acquitta bien de leur emploi, & ce Chevalier obtint pour leur ville, bien plus qu'ils n'auroient pu obtenir eux mêmes. Dom Henri confirma leurs anciens priviléges, leur en accorda de nouveaux, donna beaucoup, & promit bien plus qu'il ne donna. 1365.

Les députés satisfaits, prirent congé de leur Roi, & allerent annoncer à Tolede ses promesses & ses bienfaits. La plupart des citoyens étoient encore déconcertés de la fuite de Dom Pedre & de ses Généraux. Ils craignoient que son concurrent ne profitât de cet abandon, pour regarder leur ville comme un pays conquis & emporté par la force.

Ils le reconnoissent pour leur Roi, & le reçoivent dans leurs villes.

Mais les députés, à leur tour, changerent ces inquiétudes en joie. Ils raconterent de quelle façon Dom Henri les avoit reçus, sa politesse, sa douceur, le nombre de ses troupes, le prodigieux butin qu'elles traînoient à leur suite, leur ordre, leur discipline. Ils exagererent beaucoup, & ceux qui les entendirent enchérirent encore sur eux; enforte qu'on ne parla bientôt dans Tolede, que des forces prodigieuses de Dom Henri, de ses présens, & du bonheur qu'on se promet-

toit ſous le regne d'un Prince, ſi fort
365. en état de défendre ſes peuples, & contre les Maures & contre Dom Pedre, ſi jamais ce Monarque fugitif oſoit diſputer la couronne à un ſi puiſſant rival.

Cette grande idée qu'on eut à Tolede de Dom Henri, engagea les citoyens à ne rien oublier pour lui faire une magnifique entrée; mais la précipitation de ce Prince à venir prendre poſſeſſion de leur ville, épargna à ces bons citoyens les frais de la cérémonie. Dom Henri entra le ſoir dans Tolede, & les habitans empreſſés temoignerent leur contentement par les ſouhaits qu'ils firent pour ſa proſpérité. La plupart paſſerent la nuit entiere autour de ſon palais, dans l'impatience de le revoir le lendemain. Le jour ramena le reſte du peuple. Ils demanderent avec empreſſement à voir leur nouveau Roi, & Dom Henri, pour les ſatisfaire fut obligé de ſe montrer à pluſieurs repriſes. Le peuple ayant la même curioſité pour du Gueſclin, le Connétable parut ſur le même balcon que le Roi, & les libéralités de ce Prince ayant été augmentées par ſes conſeils, le peuple le combla de bénédictions. Il ne paſſoit plus dans les

rues de Tolede, qu'il ne fût ſuivi d'une foule d'habitans, qui célébroient ſes victoires & lui en ſouhaitoient de nouvelles. 1365

La Reine, les Princeſſes ſœurs de Dom Henri, & toutes les Dames de ſa Cour, arriverent peu de jours après à Tolede. Le Roi, le Connétable & tous les Chevaliers armés ſuperbement, allerent au devant d'elles, & leur firent une eſpece d'entrée militaire, qui avoit aſſez l'air d'un triomphe. La Reine auſſi généreuſe que du Gueſclin étoit brave & heureux, ayant appris qu'on lui devoit en partie la prompte ſoumiſſion des Tolédans, ajouta à ſes anciens dons le préſent de pluſieurs belles Terres, dont elle lui céda la propriété. Ainſi du Gueſclin ſe vit en peu de temps un riche établiſſement en Eſpagne. Ceux qui ne connoiſſoient pas ſon affection pour la France, ſe perſuaderent que ce grand homme n'y reviendroit jamais, & qu'il ne quitteroit pas une haute dignité, & une fortune aſſurée pour de ſimples eſpérances. Entrée de la Reine dans Tolede; générosité envers du Gueſclin.

Les ennemis de Charles V ſe réjouiſſoient d'avance de l'éloignement de du Gueſclin; les Anglois ſur-tout ne pouvoient cacher l'intérêt qu'ils

prenoient à ſon abſence, ils ſembloient
1365. prévoir les maux que devoit leur cauſer ſon retour.

Dom Henri ayant laiſſé la Reine ſa femme à Tolede, partit de cette ville avec le Connétable & l'armée, & marcha vers Cordoue où le malheureux Dom Pedre s'étoit renfermé. Ce Prince en perdant quelques-unes de ſes places, ſembloit avoir perdu le grand courage qu'il avoit témoigné en tant d'autres occaſions. Des preſſentimens amenés par ſa frayeur, lui faiſoient voir ſa perte comme infaillible. Il couroit de ville en ville, ſans s'attacher à la défenſe d'aucune; on auroit dit que ce Prince fugitif ne ſe montroit dans ſes places que pour les préparer à recevoir ſon vainqueur. Incertain ſur le parti qu'il devoit prendre, & ſur le conſeil qu'il devoit préferer, on le voyoit tantôt réſolu à ſe mettre à la tête de ſes troupes pour diſputer le reſte de la Caſtille à Dom Henri, & tantôt timide, diſperſer ſes ſoldats, les envoyer dans des places, dont la conſervation lui importoit peu, & s'apprêter à ſortir de ſes Etats pour ſolliciter chez ſes voiſins un ſecours, qu'il auroit pu trouver dans ſes propres forces & dans ſon courage.

Triſte ſituation de Dom Pedre.

Mais ſi le malheur affoiblit d'ordinaire les vertus du plus ſage, quel effet doit-il faire ſur un homme corrompu? Dom Pedre n'avoit de recommandable qu'une haute valeur, il ſembla la perdre dès qu'il devint à plaindre. Ce fut envain que ſes confidens tâcherent de réveiller ſa premiere ardeur pour la gloire, il étoit abſorbé dans la triſteſſe & dans le ſilence. On ne découvroit en lui que des mouvemens de fureur : il ne parloit que de punition, que de vengeance, & il affectoit de ſe rendre plus redoutable, à meſure qu'il étoit moins à craindre. 1365.

La triſte ſituation de ce Prince avoit fait oublier à quelques-uns ſes crimes paſſés. On le plaignoit dans Cordoue; ſes Courtiſans appelloient du ſecours de tous côtés. Dom Fernand ſur-tout lui amenoit chaque jour de nouvelles troupes; mais au lieu d'en compoſer une armée capable de tenir la campagne, il les enfermoit dans les villes. Ce Prince y mettoit de ſi nombreuſes garniſons, qu'on pouvoit dire que la force en cauſoit la foibleſſe, étant toujours obligées de ſe rendre faute de vivres.

Dom Fernand ſentoit bien les inconvéniens de cette conduite de Dom

Pedre ; mais ſes conſeils ne pouvant
1365. réuſſir à lui faire ſuivre une autre rou-
On lui conſeille en vain de demeurer dans Cordoue.
te, ce ſujet fidèle n'en fut que plus attentif à reparer par une ſage conduite les fautes que commettoit ſon Roi. Auſſi le vit-on plus zélé que jamais, parcourir les Provinces, contenir les villes, & chercher partout de nouveaux ſoldats, qui ne furent pas mieux employés que les premiers. Dom Fernand auroit ſouhaité que Dom Pedre fût au moins reſté quelque temps dans Cordoue, pour animer par ſa préſence la garniſon & les habitans de cette ville. « Vous encouragerez vos ſujets, » lui dit-il, & vous intimiderez vos » ennemis. Quels efforts ne feront pas » les défenſeurs de Cordoue, s'ils ont » l'honneur de combattre ſous vos » ordres. La préſence du Souverain » donne de l'ardeur au moins brave, » & vous verrez accourir au ſecours » de la place ceux mêmes qui paroiſ- » ſent les plus éloignés de vous en don- » ner ; ils craindront que vous ne réuſ- » ſiſſiez ſans eux, & l'envie qu'ils au- » ront d'avoir part à votre victoire » empêchera votre défaite. »

Il abandonne cette ville, & Dom Henri s'en empare.
Dom Fernand, pour raſſurer davantage ſon Souverain, lui montra un ſecret paſſage par lequel il pouvoit s'é-

vader en cas que la ville fût trop pouſſée. Ses conſeils furent écoutés, mais ils ne furent point ſuivis. Dom Pedre perſiſta dans le deſſein de quitter Cordoue & de ſe refugier dans Seville, ce Prince trouvant les places plus fortes à meſure qu'elles étoient plus éloignées de l'ennemi. Dom Fernand le ſuivit dans ce dernier aſyle, toujours diſpoſé à obéir aux moindres volontés de ce Prince, dans le temps que les autres s'en diſpenſoient davantage. 1365.

La faute que Dom Pedre commit en quittant Cordoue, eut les mêmes ſuites que celle qu'il avoit faite en abandonnant Tolede. Elle ouvrit ſes portes au vainqueur, n'étant point en état de les lui fermer. Dom Henri fit la garniſon priſonniere de guerre, elle étoit compoſée de ſept à huit mille hommes, & ayant laiſſé rafraîchir ſes troupes, il partit pour aller faire le ſiege de Seville.

Dom Pedre y étoit encore, & on conduiſit à ce Prince le Hérault envoyé aux Sevillans par du Gueſclin. Il voulut d'abord le faire pendre; mais les bourgeois le ſupplierent de n'en rien faire, & ne voulant point les irriter, il leur accorda avec peine la vie de ce Hérault. Les Officiers de Dom Pedre

Du Gueſclin envoyé un héraut à ſa ville où s'étoit réfugié Dom Pedre

le chargerent de dire à Dom Henri &
1365. à du Gueſclin ſon Maître, qu'ils trouveroient autant de vaillans hommes à Seville qu'ils en avoient trouvé de traîtres & de lâches à Cordoue & à Tolede ; qu'on les attendoit avec impatience, & que loin de les redouter, ils ne ſeroient pas ſitôt arrivés, que la garniſon viendroit viſiter leur armée. Cette bravade, qui fut reçue avec mépris de Dom Henri, ne fit d'autre effet ſur du Gueſclin, que celui de lui faire hâter la marche de l'armée, pour montrer aux fiers habitans de Seville à quels hommes ils avoient affaire.

Durant cet intervalle Dom Pedre étoit retombé dans ſa premiere incertitude. Son intérêt demandoit qu'il défendît Seville, & d'un autre côté ſa prudence ſembloit exiger qu'il en ſortît. Ce malheureux Prince, auſſi agité qu'il l'avoit été à Cordoue, ne ſavoit à quoi ſe réſoudre : il appella Dom Fernand & lui demanda ſon conſeil. Dom Fernand avoit ſuivi ſon Maître à Seville, & il l'auroit ſuivi juſqu'au bout de la terre ſi la deſtinée y avoit conduit ce Prince infortuné. Lui-même accablé des chagrins de ſon Roi, il ſe trouvoit dans une ſituation d'eſprit qui le rendit plus propre à recevoir

des avis qu'à en donner lui-même. Il
sembloit que la vertu d'un sujet si 1365.
fidèle fit éclipser les vices de Dom Pedre. Ce Prince en sa présence en paroissoit exempt, il devenoit humain, compatissant; devant Dom Fernand seulement il paroissoit un homme.

Dom Pedre remarqua la profonde tristesse de son favori, & il en parut sensiblement touché. Il lui fit part ensuite de son irrésolution, & le pria de le déterminer. » Vous voyez, lui dit-» il, en quelle situation la fortune m'a » réduit; vous êtes instruit de mes » affaires & de ce qui se passe dans » mon cœur; vous sçavez que je ne » suis point un lâche; vous n'ignorez » pas non plus à quoi je serois exposé, » si je tombois sous la puissance de mes » ennemis. Dirigez moi, je m'en rap-» porte entierement à vous; vous êtes » le seul homme de mon Royaume » que j'aime, & en qui j'aie de la con-» fiance; je ferai tout ce que vous me » prescrirez. «

Ce discours parut si touchant dans la bouche du Roi, que Dom Fernand ne put retenir les larmes. Il avoit vu ce même Dom Pedre, alors si humble & si accablé, faire trembler la Castille au plus haut point de sa prospérité,

1365. Un ſi grand contraſte dans la fortune d'un Prince qu'il aimoit, ne pouvoit que lui être extrêmement ſenſible. Dom Fernand répondit au Roi, qu'il étoit trop attaché à ſa perſonne, pour lui conſeiller de reſter dans Seville; mais qu'il prenoit trop de part à ſa gloire pour approuver qu'il en ſortit. Il lui allégua là-deſſus la confiance que les Sevillans avoient en lui, & le découragement où ils tomberoient, s'ils ſe voyoient abandonnés. Enfin il lui laiſſa entendre qu'il feroit bien de reſter à Seville, d'où il pourroit toujours s'éloigner, quand il le jugeroit à propos, à la faveur de quelques ſorties ou d'un déguiſement.

Il reſte dans Seville, & ſe prépare à la défenſe de cette place.

Le Roi accepta ce parti, & parut lui-même ſur les murailles pour animer la garniſon. Ce Prince deſcendit enſuite dans la ville, où il exhorta les citoyens à ſeconder ſes troupes. Tous jurerent de ſe défendre juſqu'au dernier ſoupir; & Dom Pedre qui avoit examiné avec ſoin les fortifications de la place, ſe perſuada qu'elle réſiſteroit ſans peine à tous les efforts de ſes ennemis, & qu'il rétabliroit enfin ſa réputation de ſes armes dans le dernier aſyle qui lui reſtoit. En même temps il dépêcha des couriers à tous les camps

volans, qui ſuivoient les troupes de Dom Henri pour les harceler. Il leur ordonna de ſe joindre enſemble, d'aller au-devant de vingt mille Maures que devoit lui fournir le Roi de Grenade, & de venir fondre de concert ſur les ennemis, dès qu'on les verroit occupés au ſiege de Seville. 1365.

Tous ces arrangemens devoient mettre Dom Pedre en ſureté. Auſſi ſembla-t-il avoir recouvré ſa premiere ardeur pour la guerre. Dom Fernand charmé, viſitoit avec lui les magaſins de Seville, lui faiſoit remarquer l'amas prodigieux d'armes & de vivres qui étoient dans cette grande ville, & lui promettoit un triomphe certain.

Dom Pedre ſe croyoit auſſi tout prêt de remporter la victoire. Cette idée flateuſe avoit ramené la fermeté dans ſon ame. Il s'étoit retiré dans ſon palais, où il s'entretenoit tranquillement avec ſon favori, lorſqu'une jeune Juive, qui poſſédoit ſes bonnes graces, entra dans la ſalle où ils étoient enſemble. S'étant jettée à ſes genoux, elle lui apprit que les Juifs de Seville avoient conſpiré contre lui, & qu'ils devoient livrer aux ennemis une des portes de la ville confiée à leur garde. Elle ajouta que le complot s'étoit fait

On lui donne avis d'une conſpiration contre lui.

chez ſon pere, & qu'il devoit s'exé-
1365. cuter le lendemain.

Une nouvelle ſi contraire aux intérêts de Dom Pedre le mit en fureur; il maudit mille fois la nation perfide qui s'apprêtoit à le trahir, & voulut ſortir dans le deſſein de les ſacrifier tous à ſon reſſentiment. Mais Dom Fernand s'oppoſa à cette promptitude. Elle pouvoit cauſer une ſédition générale; parce que les Juifs étoient liés avec les principaux de la ville par le commerce; cette race proſcrite trouvant toujours à ſe rendre néceſſaire par ſon induſtrie. Il ſupplia donc le Roi de modérer ſa juſte colere, & de lui laiſſer le ſoin de punir les traîtres. Il ajouta enſuite qu'il n'y avoit plus de ſureté pour lui dans Seville; que les Juifs pouvoient n'être pas les ſeuls conjurés, & qu'il falloit ſonger à la retraite.

Dom Pedre ne s'y détermina qu'avec répugnance. Les démarches qu'il venoit de faire aux yeux des bourgeois & de la garniſon, rendoient ſa ſortie plus honteuſe, & il avoit peine à s'y réſoudre; mais Dom Fernand promit d'arranger ſi bien toutes choſes que les Juifs ſeroient ſévérement punis, & les Sevillans eux-mêmes viendroient

le

le conjurer de mettre ſa tête à couvert des évenemens. Le Roi abandonna donc le tout à ſa prudence, & Dom Fernand ayant exactement interrogé la jeune Juive ſur toutes les circonſtances du complot, en apprit beaucoup plus qu'elle n'en avoit dit à Dom Pedre. Il manda ſur le champ vingt bourgeois de confiance pour leur réveler ce ſecret, & prendre avec eux les moyens propres à découvrir juſqu'aux racines de la conjuration. Les bourgeois s'en informerent chacun de leur côté, & vinrent au commencement de la nuit en faire le rapport à Dom Fernand. Ils lui apprirent, que de tous les Juifs les chefs ſeuls étoient inſtruits de la conjuration; que quelques autres habitans étoient liés avec ces malheureux; mais que tous enſemble, ils ne compoſoient pas plus de vingt hommes. Dom Fernand repréſenta alors aux bourgeois quel riſque couroit le Roi en reſtant dans leur ville. Il leur fit voir d'un autre côté l'avantage qu'ils tireroient de ſon éloignement, vû qu'il pourroit commander lui même l'armée qui s'aſſembloit par ſes ordres. Enfin il perſuada ſi bien ces bons bourgeois, qu'ils convinrent avec lui de ſupplier D. Pedre de ſe retirer avant 1365.

l'arrivée des ennemis. Ils firent part
1365. de cette réſolution aux autres citoyens; ceux-ci l'approuverent comme les premiers, & tous enſemble envoyerent des députés au Roi, pour le prier de partir cette nuit même.

Ce Prince inſtruit de tout par Dom Fernand, fit d'abord beaucoup de difficulté ſur ſa retraite. Il dit aux députés qu'il n'abandonneroit jamais les habitans de Seville, & qu'il vouloit partager avec eux les fatigues & les périls du ſiege. Les députés inſiſterent, & promirent au Roi de faire une ſi vigoureuſe réſiſtance, qu'il auroit le temps de venir à leur ſecours. Dom Pedre ſe fit encore prier, & les Sevillans crurent obtenir une grace, en obtenant qu'il les quittât. Il fut queſtion alors de choiſir une eſcorte au Roi : outre les gens de ſa ſuite qui étoient tous armés, les bourgeois voulurent qu'il prît quarante d'entr'eux, pour l'accompagner juſqu'au lieu de ſa retraite. Ce Prince les accepta, & Dom Fernand, ſans donner le moindre ſoupçon, choiſit les vingt conjurés, qui devoient livrer la ville à Dom Henri, & les mêla avec vingt autres bourgeois fideles, après les avoir fait connoître au Roi, qui avoit ſes deſſeins ſur eux.

Dom Fernand prit alors congé de ce Prince, pour se rendre en Galice où il devoit lever de nouvelles troupes. Le Roi ne put le voir partir, sans donner des témoignages sensibles de sa douleur. Il le pria de le venir rejoindre le plutôt qu'il lui seroit possible, aimant mieux, disoit-il, perdre le reste de son Royaume qu'un ami tel que lui. On vit en cette occasion que la vertu sincere a des droits jusque sur les méchans. 1365.

Dom Pedre partit bien avant dans la nuit, & se trouva au point du jour sur une montagne d'où il pouvoit découvrir la ville de Seville. Il la considéra quelque temps, & s'écria que sa derniere ressource étoit dans le courage de ses habitans. Il ajouta à cela ces terribles paroles; *J'en ai fait sortir tous les traîtres, qu'on les saisisse.* En même temps il instruisit ses gardes des vingt conjurés qu'ils devoient arrêter; ils furent pendus sur le champ. Leurs compagnons renvoyés dans la ville, y arriverent tout effrayés de cette exécution, dont ils ignoroient la cause; mais on les en instruisit en arrivant, & tout le monde se prépara à une forte résistance. Supplice de conjurés.

Les défenseurs de Seville, placés

ſur les murailles, y attendirent avec
1365. impatience l'arrivée des ennemis. Ils brûloient de ſe ſignaler contre ces vainqueurs du reſte de l'Eſpagne, & de couvrir de honte les habitans de Tolede & de Burgos, en triomphant des mêmes guerriers qu'ils n'avoient oſé combattre. L'armée d'Henri forte de quatre-vingt mille hommes parut bientôt dans les plaines de Seville. Elle s'avança au petit pas juſqu'à une certaine portée, & la ville ſe trouva inveſtie en moins de deux heures.

Siege de Seville par D. Henri & du Gueſclin.

Du Gueſclin, que le honteux renvoi de ſon hérault avoit piqué, ordonna à cent Cavaliers de le ſuivre de loin. Il prit ſeulement ſix hommes avec lui, & s'avança juſque ſur le bord des foſſés de la ville, pour examiner la contenance des aſſiegés. Ils détacherent auſſi-tôt cent de leurs meilleurs ſoldats, qui ſortant par une porte ſecrette, vinrent fondre ſur lui tout à coup. Du Gueſclin les attendit & ſoutint, lui ſixieme, le combat contre cent aſſiégés; puis ayant reçu du ſecours il les prit tous priſonniers, & les amena au camp. On les préſenta à Dom Henri, qui, après les avoir interrogés conſentit qu'ils demeuraſſent priſonniers de ſon Connéta-

ble. Celui-ci, voulant donner aux aſſiegés une haute idée de leurs ennemis, rendit la liberté à tous les priſonniers, fit quelques préſens à leur chef, & voulut qu'on les reconduisît juſqu'aux portes de la ville. Cet acte de généroſité fut admiré des Sevillans, qui voulurent paroître généreux eux-mêmes, en combattant juſqu'à la derniere extrêmité pour un Prince dont ils n'avoient aucun lieu de ſe louer, & auquel ils n'étoient attachés que par les liens de la fidélité. 1365.

Dom Henri avoit appris des priſonniers, qu'il y avoit dans la place vingt mille hommes portant les armes, tous bien diſciplinés, & réſolus de périr, ou de conſerver leur ville à Dom Pedre. Il ſut auſſi que Seville étoit munie pour deux ans de tout ce qui étoit néceſſaire à la ſubſiſtance d'une garniſon ſi nombreuſe; qu'on attendoit un grand ſecours de Dom Pedre, & qu'en cas qu'il ne vînt point auſſi-tôt qu'il l'avoit fait eſpérer, les aſſiégés comptoient que l'hyver obligeroit leurs ennemis à lever le ſiege, en rempliſſant d'eau les foſſés de la place, & en rendant impratiquables les grands marais qui l'entouroient.

Dom Henri propoſa ces difficultés

au Conſeil de guerre, où il rapporta exactement tout ce qu'il avoit appris des priſonniers. Pluſieurs furent d'avis de lever le ſiége, de marcher contre Dom Pedre, & de forcer par la défaite de ce Prince la ville à ſe rendre. Du Gueſclin s'éleva contre cette propoſition : » Où irez-vous chercher » Dom Pedre, dit-il au Roi ? Parcourrez-vous avec toute votre armée » les Provinces où il fuit avec cinq ou » ſix Courtiſans ? a-t-il coutume de » vous attendre ? Cette armée, dont » on nous menace depuis ſi long-» temps, n'a point encore paru à nos » yeux ; elle fuit comme ſon chef, & » le véritable moyen de lui rendre le » courage qu'elle a perdu, eſt de lever » ce ſiége commencé ſi heureuſement. » Seville, ajouta du Gueſclin, n'eſt » pas plus fort que Tolede ; n'aurions-» nous pas pris cette derniere place, » quand même les habitans ne ſe ſe-» roient pas rendus de bonne volon-» té ? Que les vingt mille hommes » enfermés dans la place ne vous ef-» frayent pas ; une ſi groſſe troupe » dans un ſi petit eſpace cauſe plus » d'embarras qu'elle n'apporte d'uti-» lité. D'ailleurs la Bourgeoiſie com-» poſe une bonne partie de la garni-

1365. Sentimens de du Gueſclin.

» ſon ; elle a ſes biens, ſes maiſons, ſes femmes & ſes enfans à ménager ; deux ou trois aſſauts les rendront plus dociles. » 1365.

Le conſeil de du Gueſclin prévalut, & on donna un aſſaut général où quinze mille hommes furent employés. Le Roi ſe réſerva l'attaque du rempart que défendoient les Maures avec une partie des Chrétiens. Le jeune Comte de la Marche, le Maréchal d'Andreghem, le Sire de Beaujeu, & le Chevalier Vert*, furent commandés contre le reſte des Chrétiens. Les Anglois marcherent contre les Juifs qui étoient en grand nombre ; & du Gueſclin, à qui Dom Henri avoit cedé le ſuprême commandement de l'armée, ſe tenoit avec un corps de Bretons tout prêt à porter du ſecours aux aſſaillans, qui auroient beſoin d'être ſoutenus. Ces trois corps formidables ſe préſenterent de tous côtés pour monter à l'aſſaut. Les aſſiegés accoururent en foule pour défendre leurs murailles. Leurs chefs les animoient en diminuant à leurs yeux la grandeur du péril. Tous combattoient comme des lions. Les uns lançoient des traits, les autres fai-

* Ce Chevalier Vert étoit un Cadet de l'illuſtre Maiſon de Chalons.

1365. ſoient pleuvoir une grêle de pierres pouſſées avec force par des machines qui en jettoient à la fois une quantité prodigieuſe. On en voyoit pluſieurs occupés à tenir de grandes chaudieres remplies d'huile & d'eau bouillante; les aſſiégeans & les aſſiégés faiſoient paroître un courage égal; du Gueſclin étoit par-tout, encourageant le ſoldat fatigué, par l'eſpérance de la victoire & du pillage. Mais les ennemis firent paroître tant de réſolution, que du Gueſclin voulant épargner ſes ſoldats, fit ſonner la retraite, & les troupes rentrerent dans le camp.

ravoure du oi Henri & es ſoldats nglois.

Ceux qui avoient propoſé la levée du ſiége, triomphoient, & les plus jaloux étoient charmés du péril que du Gueſclin couroit de perdre une partie de ſa gloire par ſa témerité. Ce Général, ſans s'étonner des murmures, paſſa la nuit à cheval, & Dom Henri trouva avant le jour toute ſon armée en bataille. Elle marcha dans le même ordre que la veille, & parut à la pointe du jour aux pieds des murailles de la ville. Les attaques recommencerent alors avec plus de fureur. Les aſſiégés animés par l'heureux ſuccès de la journée précédente, veulent ſe ſignaler par un ſuccès pareil. Dom Henri, de

ſon côté preſſe ſes Eſpagnols & ſes Ar-
agonnois. Il monte le premier ſur les 1365.
échelles, & combat main à main contre les ennemis. Hue de Caurelée, qui veut faire oublier au Roi ſa démarche indiſcrette, exhorte ſes Anglois; il les prie de ſurpaſſer, s'il eſt poſſible, la valeur des Bretons & des François. Ces braves ſoldats font des efforts extraordinaires, ils relevent les échelles renverſées, les appuyent avec plus de force, & on vit enfin paroître ſur le haut des tours de Seville les drapeaux des Anglois.

Ils pouſſent alors des cris de victoire. Du Gueſclin apperçoit leurs enſeignes, & les fait remarquer aux Bretons & aux François, en leur reprochant de s'être laiſſés prévenir. Mais ſes reproches ne durerent pas longtemps: Les François ſe précipitent au milieu du péril; les Bretons les imitent, & leurs drapeaux ſe font voir de toutes parts. Dom Henri ſe trouva vainqueur en même temps des ennemis qu'il avoit en tête, & les troupes victorieuſes ſe répandent dans la place. Du Gueſclin & tous les chefs, qui leur avoient promis le pillage de cette ville puiſſante, les laiſſent quelque temps ſatisfaire leur avidité. Mais

Priſe de S ville miſe j pillage.

touchés des déſordres que ces ſoldats
1365. affamés commettoient, ils parcoururent les rues de Seville pour les contenir. Ainſi la ſeule place qui reſtoit à Dom Pedre de toute la Caſtille, ne couta que deux jours à la valeur de du Gueſclin & de l'armée qn'il conduiſoit.

Il reſtoit le château, fort par ſon aſſiette, & où une partie de la garniſon s'étoit retirée. Le Connétable, qui vouloit épargner les malheureux, demanda à parler au Gouverneur. Cet Officier écouta avec beaucoup de politeſſe tout ce que lui dit du Gueſclin; mais ſa réponſe fut contraire aux deſſeins du Général. Il lui dit qu'étant chargé par Dom Pedre de lui garder Seville, il vouloit au moins faire ſes efforts pour lui conſerver le château, & que dans cette réſolution il combattroit juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang.

En même temps il renrra dans ſa place, & du Gueſclin ordonna malgré lui l'attaque du château. Le premier aſſaut fut repouſſé, & les troupes fatiguées du ſiége précédent, demandoient quelques jours de repos, mais Dom Henri, qui ne vouloit pas laiſſer à Dom Pedre un fort de cette

Du Gueſclin traque & rend le château.

importance, fit recommencer l'aſſaut le lendemain. Celui-ci fut plus heureux; les aſſiégés ne faiſoient plus qu'une foible réſiſtance. Du Gueſclin prévit bien qu'aucun d'eux n'échapperoit à la fureur du ſoldat victorieux, & il fit des efforts extraordinaires pour monter le premier ſur les retranchemens qu'ils défendoient encore. Y étant arrivé, il repréſenta une ſeconde fois au Gouverneur l'extrêmité où il étoit réduit, lui montra les échelles & les ſoldats tout prêts à le ſuivre, & lui fit remarquer les ſiens, la plupart dangereuſement bleſſés, & les autres en trop petit nombre pour tenir plus long-temps. Le Gouverneur, voyant bien que la ſeule généroſité faiſoit agir du Gueſclin, fut touché de trouver cette bonté dans un ennemi; il poſa les armes, les ſoldats l'imiterent, & tous ſe ſoumirent à Dom Henri. Ce Prince étant entré dans le château, trouva au milieu de la place d'armes un grand bucher, où le Gouverneur & la garniſon avoient réſolu de ſe brûler, dès qu'ils verroient les ennemis maîtres du château. 1365.

Cette réſolution ne pouvoit partir que d'un extrême courage; auſſi du Gueſclin conſeilla-t-il à Dom Henri

de faire ſes efforts pour s'attacher de
1365. tels ſujets. Ce Prince y travailla avec ſoin; mais les émiſſaires de Dom Pedre, qui étoient en grand nombre dans la ville, entretenoient la plûpart des habitans dans les intérêts de ce Roi fugitif, & Dom Henri ne reçut que des acclamations forcées. Cependant on le reconnut généralement pour Roi de Caſtille & de Léon. Il ne reſtoit plus à Dom Pedre dans ces deux Etats que quelques fortereſſes de peu de conſéquence. Dom Henri ſe contenta d'envoyer des détachemens pour les ſoumettre. Il aſſigna enſuite des quartiers à ſon armée, & les Officiers eurent la liberté d'aller prendre poſſeſſion des terres qu'il leur avoit données pour récompenſe.

Tout ſembloit alors tranquille en Eſpagne. Charles le Mauvais, Roi de Navarre, que la ſituation de ſes Etats rendoit maître du paſſage des Pyrenées, laiſſoit enfin repoſer ſon eſprit remuant & inquiet. Le Roi d'Arragon, ami de Dom Henri, ſe voyoit en paix par les avantages de ce Prince ſur ſon concurrent. Dom Henri lui-même paroiſſoit n'avoir plus rien à redouter. Dom Pedre fuyoit d'un bout à l'autre de l'Eſpagne, laiſſant tou-

jours ignorer les lieux de ſa retraite, & ignorant lui-même le parti qu'il avoit à prendre. 1365.

Dom Fernand, ſon plus ferme & ſon unique appui, mettoit tout en uſage pour lever de nouvelles troupes en Galice, car les premieres avoient été diſſipées. Mais les nouvelles de la réduction de toutes les places de Dom Pedre, refroidiſſoient ceux mêmes qui avoient paru d'abord les plus affectionnés à ſon ſervice. Ainſi Dom Fernand trouvant ſans ceſſe de nouveaux obſtacles, & voyant qu'une troupe déſertoit pendant qu'il en aſſembloit une autre, ce ſujet fidele revint auprès de ſon Roi pour le conſoler par ſa préſence, & partager avec lui les malheurs de ſa ſituation.

Dom Pedre le reçut avec plaiſir, mais ayant appris qu'il n'avoit pû réuſſir dans ſon entrepriſe, ce Prince s'abandonna au déſeſpoir. Le ſeul parti qui lui reſtoit à prendre, étoit de ſe réfugier à la Cour du Roi de Portugal ſon parent. Ce fut auſſi à quoi il ſe réſolut, par le conſeil de Dom Fernand. Dom Pedre déterminé à cette démarche, renvoya ſon favori en Galice pour y renouer ſes intrigues, & tenir ſes reſſorts tout prêts à jouer, Dom Pedre ſonge à ſe refugier en Portugal.

1365. lorſque ſon Prince reparoîtroit en Eſpagne à la tête d'une armée. Dom Pedre ſe promettoit que cette armée lui ſeroit fournie par le Roi de Portugal. Mais la ſuite fit bien voir à ce Prince infortuné qu'on n'a des amis que dans la proſpérité.

Il n'avoit pas de temps à perdre pour quitter l'Eſpagne. Dom Henri voulant finir la guerre en s'aſſurant de ſa perſonne, le faiſoit chercher de tous côtés. Dom Pedre fit donc tout préparer pour ſon départ, & ayant ordonné à ſon Tréſorier de faire conduire ſon argent à Cadix, il ſe rendit lui-même dans cette ville où ce Prince ne trouva plus ſon argent; on en avoit pillé la plus grande partie, & il eut peine à ſauver le reſte, la populace de Cadix voulant achever la ruine de ce Prince.

Départ de ce Prince infortuné.

Enfin il monta ſur ſon vaiſſeau; deux autres navires chargés de ſes effets les plus précieux lui ſervoient de magaſin & d'eſcorte; c'étoit là tout ce qui reſtoit à Dom Pedre de tant de grandes villes, de fortereſſes & de châteaux. Ce Prince étoit ſur le tillac de ſon vaiſſeau, d'où il conſidéra un moment ce foible reſte de ſa premiere puiſſance; enſuite fixant les yeux ſur

le rivage d'Eſpagne, il paroiſſoit abſorbé dans une profonde réverie; perſonne n'oſoit lui parler, & l'on reſpectoit ſa douleur. Ceux qui l'accompagnoient voulurent d'abord le diſtraire; mais les regardant d'un air irrité, il les obligea de garder le ſilence, les menaçant de leur faire voir qu'il étoit encore Roi de ſes trois vaiſſeaux. 1359.

Enfin, prêt à perdre de vue les rivages de l'Eſpagne, les larmes coulerent de ſes yeux, *Je la reverrai*, dit-il, *je la reverrai cette terre où je regnois.* Dom Pedre répéta pluſieurs fois ces mêmes paroles, & ne pouvant plus découvrir la terre, il fut ſe renfermer dans ſa chambre de Poupe. Le vent étant favorable, Dom Pedre arriva bientôt en Portugal. Ce Prince ſe rendit à la Cour, & le Roi le reçut avec beaucoup d'honneur & de magnificence.

Il arrive en Portugal, on lui refuſe les ſecours qu'il demande.

Dans tous les temps les Portugais ont montré plus de penchant à s'enrichir par le commerce, que d'inclination à ſe mêler des affaires de leurs voiſins. Celles de Dom Pedre étoient d'une nature à demander de longues reflexions, & ſon impatience ne s'accordoit point avec les longueurs de la

prudence & de la politique. Quoiqu'il
1365. dût être parfaitement instruit de la façon d'agir des Rois, le besoin pressant où il étoit d'obtenir du secours, sembloit lui avoir fait oublier qu'ils n'en accordent d'ordinaire qu'à l'intérêt ou à la vaine gloire. Il y en avoit une véritable à acquérir, en remettant Dom Pedre sur le throne; mais cette entreprise paroissoit beaucoup au-dessus des forces du Roi de Portugal, dont les sujets occupés au négoce n'aimoient à prendre les armes que pour défendre leur pays. D'ailleurs le même Dom Henri, vainqueur de Dom Pedre, pouvoit l'être plus aisément du Roi de Portugal, qui n'étoit pas à beaucoup près si puissant.

Dom Pedre ayant perdu la meilleure partie de son argent, & paroissant disposé à conserver le reste, il s'agissoit pour les Portugais de combattre pour lui à leurs dépens. Ces considérations déterminerent le Conseil du Roi de Portugal à refuser le secours demandé par Dom Pedre; on ne manqua pas d'excuses vraisemblables, & on lui fit beaucoup de protestations de bonne volonté. Dom Pedre représenta en vain que sa querelle intéressoit tous les Rois; mais

aucun d'eux ne croyoit tomber jamais dans la même ſituation; ils ſe ſoucierent peu de ſoutenir le malheureux Dom Pedre. Celui de Portugal, après lui avoir conſeillé de ſe rendre à Bordeaux auprès du Prince de Galles, lui fit entendre qu'il le verroit ſortir de ſa Cour ſans regret. 1365.

Il quitte le Royaume, & arrive à Bordeaux.

Le fier Dom Pedre ſe vit donc preſque chaſſé d'une Cour étrangere, & dans le cas d'aller ſolliciter ailleurs un ſecours qu'on lui avoit réfuſé dans celle-là. D'abord il eut deſſein de ſe déguiſer & d'aller dans un pays éloigné pour y vivre en paix avec les richeſſes qu'il avoit conſervées. Mais l'eſpérance de remonter ſur le thrône & celle de ſe venger de ſes ennemis, l'empêcherent d'exécuter cette réſolution. Il ſortit donc ſur le champ de Portugal pour ſe rendre à Bordeaux.

C'étoit dans cette ville que le fameux Prince de Galles faiſoit ſa réſidence ordinaire, il venoit s'y repoſer de ſes travaux militaires, & tout ce qu'il y avoit de Chevaliers célebres dans les armées, ſoit en Gaſcogne ſoit en Angleterre, avoient coutume de s'y rendre auprès de lui. Ainſi ſa Cour n'étoit compoſée que de guerriers. Le Captal de Buch, & Chandos Conné-

table de Guyenne, y tenoient le premier rang. Après eux venoit une foule de Seigneurs expérimentés dans le métier des armes, & qui ne reſpiroient que le trouble & la guerre.

Edouard jaloux de la gloire de ſon fils, étoit bien-aiſe d'avoir l'Ocean entre ce Prince & lui. Encore l'éclat de ce jeune aſtre venoit-il quelque fois l'éblouir juſque dans Londres même, où le peuple ſembloit avoir oublié les anciens triomphes de ſon Roi, pour ne parler que des victoires de celui, qui, ſelon le cours de la nature, devoit bientôt le devenir. Edouard retenoit donc ſon fils aîné dans la Guyenne. Il vouloit ſeul occuper l'attention des Anglois; mais il avoit le déſagrément de voir chaque jour groſſir la Cour de ſon fils aux dépens de la ſienne. Dans l'une on ne voyoit que des hommes qui avoient vaincu autrefois, & dans l'autre on ne trouvoit que des guerriers en état de vaincre encore.

Il y avoit donc entre le fils & le pere une eſpece d'émulation peu propre à les mettre bien enſemble. Edouard ſouhaitoit la paix, parce qu'alors ſon fils n'occupoit comme lui que le ſouvenir de ſes ſujets; & le Prince de

Galles désiroit la guerre avec ardeur, parce qu'alors ses actions faisoient pancher de son côté la balance des suffrages. 1365.

Au reste Edouard aimoit tendrement le Prince de Galles comme son fils, & ce Prince n'avoit jamais manqué à ce qu'il devoit à son pere & à son Roi. C'étoit seulement du côté de la gloire qu'ils étoient un peu rivaux. Une tréve avec la France mettoit le Prince de Galles hors d'état d'en acquérir. La soumission des grands vassaux qui relevoient de la Guyenne, le laissoit tranquille dans cette Province, & s'il y avoit des troubles en Angleterre à l'occasion de quelques mouvemens des Ecossois, Edouard se hâtoit de les appaiser pour n'avoir pas besoin de son fils.

Ainsi ce jeune Prince n'espéroit pas si-tôt de se voir les armes à la main. Comme la guerre étoit son élément, il commençoit à trouver ennuyeux le séjour de Bordeaux. Les Seigneurs de sa Cour, dans le dessein de l'amuser, se donnoient alors des fêtes & des tournois; mais ces images de combats ne consoloient pas le Prince de Galles des combats réels où il ne pouvoit se trouver, & chez lui les plaisirs ne remplaçoient point la gloire.

Il étoit dans ces dispositions, lorsqu'on l'avertit de l'arrivée de Dom Pedre en Guyenne. Exactement informé des malheurs de ce Roi, il fut charmé de trouver un prétexte si spécieux de reparoître enfin à la tête des armées. Dom Pedre étoit étroitement lié avec la Maison d'Angleterre. D'ailleurs la France le traitoit en ennemi; & c'étoit assez pour lui rendre les Anglois favorables. On l'attendit donc à Bordeaux avec impatience. Cette foule de guerriers qui y faisoient leur résidence, brûloient du désir de triompher de ses vainqueurs, & lorsque ce Prince entra dans Bordeaux, on le reçut non comme un homme qui venoit y chercher du secours, mais comme un Prince qui venoit y apporter les moyens de cueillir de nouveaux lauriers.

1365. Il y est reçu avec distinction par le Prince de Galles.

Dom Pedre, après avoir essuyé tant de traverses, se trouva enfin dans une Cour, où le respect qu'on eut pour sa personne, lui rendit une partie des agrémens attachés à la Royauté. Le Prince de Galles, dont la politesse & la modestie égaloient la naissance & la valeur, tâchoit de faire oublier à ce Prince ses peines & ses malheurs passés. A l'exemple du maître, les Courtisans s'empressoient à lui plaire. Enfin on

avoit pour lui tant de ſoumiſſion, & on lui rendoit tant d'honneur qu'il auroit oublié la Caſtille, ſi un Royaume pouvoit s'oublier. 1365.

Le Roi d'Angleterre s'oppoſe aux bonnes diſpoſitions du Prince de Galles.

Le Prince de Galles ſe hâta d'avertir Edouard ſon pere de l'arrivée du Roi de Caſtille, & il lui fit en même temps demander ſon conſentement pour marcher au ſecours de ce Prince opprimé. Le Prince de Galles avoit ſes raiſons pour être ſi zélé en faveur de Dom Pedre, & le Roi d'Angleterre avoit les ſiennes, pour ne pas approuver cette ardeur. Il fit donc ſçavoir à ſon fils, que ſes intentions étoient de différer une expédition ſi périlleuſe, juſqu'à ce qu'il eût ſondé les diſpoſitions des Cours de France & d'Ecoſſe.

Ce retardement ne convenoit ni à la vivacité du Prince de Galles, ni à l'impatience de Dom Pedre; mais il en fallut paſſer par-là, & eſſuyer la lenteur ordinaire des délibérations politiques. Les Conſeillers d'Edouard, la plûpart auſſi âgés que lui, & plus amis du repos que des troubles de la guerre, furent d'avis d'éviter celle-là. Ils repréſenterent à leur Roi, que la France étant intimement unie avec Dom Henri, Charles, qui la gouvernoit avec tant de prudence & de ſageſſe,

ne manqueroit pas de défendre l'ex-
1365. pédition de la Caſtille au Prince de Galles ſon vaſſal, & d'entrer dans la Guyenne à la tête d'une armée, ſi ce Prince refuſoit d'obéir. Ils ajouterent, que pour être en état de rétablir Dom Pedre, il falloit épuiſer la Guyenne & l'Angleterre de tout ce qu'elles avoient de plus braves ſoldats. Qu'alors ces deux pays reſteroient expoſés, l'Angleterre aux incurſions des Ecoſſois, & la Guyenne aux attaques des François. Ces Conſeillers firent encore ſouvenir Edouard, que les Rois ne doivent pas en matiere d'Etat, ſuivre les regles de la généroſité comme des particuliers dont les actions ne tirent point à conſéquence. Qu'il falloit ſonger à ſoi avant de penſer aux autres; abandonner l'infortuné, & le laiſſer tomber dans le précipice, lorſqu'on couroit riſque en l'aidant de périr avec lui.

Tels furent les avis du Conſeil d'Angleterre, qu'Edouard réſolut de ſuivre; il les fit ſçavoir à ſon fils, & ce Prince en fit part à Dom Pedre. Le malheureux Roi en fut conſterné. Il avoit tout eſperé de la brillante reception qui lui avoit été faite à Bordeaux; & cette ville, où tout le monde

paroiſſoit diſpoſé à le ſoutenir, mé-
naçoit déjà Dom Henri d'une chute 1365.
éclatante. Il avoit abbattu en idée toutes les têtes de ſes ennemis; il ſe baignoit d'avance dans le ſang de ſes ſujets rebelles, & ſa cruauté ingénieuſe flattoit ſon imagination du plaiſir barbare d'une vengeance prochaine.

La réponſe d'Edouard fit évanouir en un moment toutes ces belles eſpérances. Dom Pedre retomba dans ſon premier état de crainte, d'incertitude & d'abbattement. Ce Roi ſi fier devint courtiſan aſſidu du Prince de Galles. Il le ſollicitoit, non comme un égal & un ami, mais comme un protecteur, & comme le maître de ſon ſort. Le Prince étoit touché du triſte état de ce Monarque; mais il n'oſoit contrevenir aux ordres de ſon pere. Dom Pedre qui croyoit que ſes refus partoient de ſa mauvaiſe volonté, voyoit les favoris & les Miniſtres de ce Prince; il ſe donnoit mille mouvemens auprès d'eux, & n'épargnoit aucuns ſoins ni aucunes peines. L'infortune range les Rois au niveau des autres hommes, elle les fait ſouvenir qu'ils le ſont, elle les mêle avec eux, les fait rentrer dans leur premiere

1365. origine : heureux s'ils ne l'oubli jamais.

Enfin Dom Pedre, après s'être par mille baſſeſſes, indignes d naiſſance, & plus indignes encor rang qu'il avoit occupé, ſe réſo prendre un parti qui l'expoſoit à perdre, & qui le mettoit en n temps en état de tout gagner. Il poſa donc au Prince de Galles d remettre des ſommes conſidér entre les mains, pour caution des de la guerre, de lui laiſſer les I ceſſes ſes filles en ôtage, & lui do encore pour garant de ſa parole grande table d'or, toute couvert plus riches pierreries; il y avo milieu de cette table une eſcarb ſi grande & ſi brillante, que toute richeſſes de l'Angleterre auroien peine à la payer. Dom Pedre fit (tant le malheur peut abbaiſſer l'a il conſentit pour lui & pour ſes ceſſeurs, de faire hommage de Royaumes de Caſtille & de Leon Roi Edouard & à tous les Rois d gleterre ſes ſucceſſeurs.

Il gagne le Roi d'Angleterre par ſes offres

Cette derniere propoſition fait noître avec quelle paſſion Dom P déſiroit ſon rétabliſſement. Le Pr de Galles rendit compte au Roi

pere, des offres avantageuſes de Dom Pedre. Edouard les communiqua à ſon Conſeil, qui lui fit les mêmes difficultés que la premiere fois; mais l'ambition de pouvoir compter les Rois de Caſtille au nombre de ſes vaſſaux détermina Edouard. Il donna ordre de mettre en lieu de ſureté les tréſors de Dom Pedre, & laiſſa le Prince de Galles maître d'entreprendre tout ce qu'il jugeroit à propos pour le rétabliſſement du Roi de Caſtille. 1365.

Cette permiſſion combla de joie les deux Princes; & les Seigneurs de Guyenne n'en eurent pas plûtot appris la nouvelle, que d'eux-mêmes ils leverent des troupes, & firent préparer leurs équipages; enſorte qu'en peu de temps le Prince de Galles ſe trouva à la tête d'une puiſſante armée. Le Duc de Lancaſtre, ſecond fils d'Edouard, voulut aller ſervir ſous le Prince de Galles ſon frere, & il lui amena à Bordeaux un renfort de quatre cens lances & de quatre cens archers.

Il ne s'agiſſoit plus que d'avoir la liberté du paſſage des Pyrenées; comme je l'ai déjà dit, il dépendoit du Roi de Navarre, & ce Prince étoit allié avec Dom Henri. Mais la mau-

Le Prince de Galles tâche d'attirer le Roi de Navarre dans le parti de Don Pedre.

vaiſe foi avec laquelle il avoit toujours
1365. enfraint ſes traités, fit eſpérer au Prince de Galles qu'il ne ſeroit pas plus religieux obſervateur de celui-ci, s'il trouvoit quelque avantage à le rompre. Avant de s'engager dans les défilés de ces hautes montagnes, Chandos & le Captal de Buch furent dépêchés au Roi de Navarre, pour l'engager dans les intérêts de Dom Pedre. Les petits Souverains ſubſiſtent d'ordinaire aux dépens des démélés des grands Princes. Le Roi de Navarre vouloit profiter du beſoin qu'avoient de lui & Dom Henri & ſon concurrent; mais d'un autre côté il ſe voyoit dans une ſituation bien critique. Dom Henri d'une part, le Prince de Galles de l'autre, le menaçoient de ravager ſes Etats. Il ſe trouvoit, pour ainſi dire, entre deux feux, & le péril étoit égal pour lui, s'il perſiſtoit à tenir ſa promeſſe à Dom Henri, ou s'il oſoit la violer en faveur de Dom Pedre. Dans cette perplexité, il réſolut de feindre avec tous les deux, & de ſe déclarer enſuite pour l'ennemi le plus proche & le plus à craindre. Il s'engagea donc avec Chandos & avec le Captal de Buch, de laiſſer le paſſage libre au Prince de Galles, pourvû

qu'on cachât cette intelligence à Dom Henri, jusqu'à ce que l'armée Angloise fût à portée de le garantir de son ressentiment. 1365.

Cette condition fut acceptée, mais on exigea du Roi de Navarre qu'il se transportât à Bayonne pour y conférer avec le Prince de Galles & avec Dom Pedre, qui devoient s'y trouver ensemble. Le Roi de Navarre y consentit, & les trois Princes convinrent entre eux; Dom Pedre de procurer, après son rétablissement, de grands avantages à Charles le mauvais Roi de Navarre; le Prince de Galles, de contenir ses troupes durant le passage, & Charles de l'aider de tout son pouvoir, & même de joindre dans la suite toutes ses forces à celles des ennemis de Dom Henri.

Irrégularité de la conduite du Roi de Navarre.

Les Princes se séparerent fort contens l'un de l'autre, & fort satisfaits de s'être mutuellement trompés. Car le Roi de Navarre n'avoit dessein d'exécuter ses conventions, qu'en cas qu'il s'y vît absolument forcé; Dom Pedre se promettoit bien de ne lui tenir aucun compte de ce qu'il ne feroit que par contrainte; & le Prince de Galles, qui s'étoit engagé d'épargner les terres du Roi de Navarre, n'atten-

doit que l'occaſion de ſe rendre maître
1365. de ſes meilleures places, pour avoir le paſſage libre, en cas que la victoire l'abandonnât pour ſuivre Dom Henri.

Ce Prince ayant été inſtruit de l'entrevue du Roi de Navarre avec ſes ennemis, jugea bien que Charles avoit pris des liaiſons avec eux, & il lui envoya demander raiſon de cette conduite, par Olivier de Mauni Chevalier Breton, Officier fort brave, en état de bien conduire une négociation, & plus en état encore de punir un Prince perfide.

Il s'aboucha donc avec le Roi de Navarre, & pénétrant à travers ſes reponſes ambigues, la vérité de ſes engagemens avec Dom Pedre il ſe mit à la tête d'une troupe de Cavalerie, & fit le dégat juſqu'aux portes de Pampelune, capitale du Royaume de Navarre. Ses efforts effrayerent Charles; il pria Olivier de revenir auprès de lui, & réduit à être ſincere, il lui avoua tous les détours de ſa conduite équivoque; puis redevenant fourbe, il l'aſſura que ſon cœur étoit conſtamment attaché aux intérêts de Dom Henri; mais qu'il avoit été forcé par la crainte de ſe voir dépouillé, de tout promettre à Dom Pedre.

Olivier de Mauni, qui avoit ordre d'épargner le Roi de Navarre, en cas qu'il parût agir de bonne foi, fit part de ſa réponſe à Dom Henri. Ce Prince ne vouloit pas tout à fait l'irriter, dans la crainte que le déſeſpoir ne le mît abſolument dans le parti de ſon concurrent. Ainſi de Mauni reçut ordre de ceſſer pour un temps ſes hoſtilités; & Dom Henri s'occupa tout entier du ſoin de bien garantir ſes places, & de mettre ſon armée en état de recevoir l'ennemi, en cas qu'il pût franchir les Pyrenées. 1365.

Il eſt forcé de ſuivre le Prince de Galles, & eſt fait priſonnier par un Chevalier Breton.

Cependant le Prince de Galles fit avancer ſon armée juſqu'aux pieds de ces hautes montagnes, & il en fit ſaiſir tous les paſſages par un corps conſidérable de ſes troupes. Alors le Navarrois n'étant plus le maître chez lui, parut diſpoſé à ſuivre les volontés du Prince de Galles. Il n'eut plus aucun égard pour Dom Henri, & il vint même ſe mettre à la tête de l'armée ennemie : enſorte qu'on voyoit dans cette armée deux Rois dépouillés, * & un autre qui avoit grand peur de l'être.

* Le Roi de Majorque déthrôné par celui d'Arragon, étoit auſſi venu implorer le ſecours du Prince de Galles.

1365. Enfin le Prince de Galles se trouva en peu de jours au-delà des Monts. Il fit la revue de son armée qui montoit à soixante-dix mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, tous vieux soldats, & qui avoient servi longtemps sous Edouard & sous lui contre les François. Ce Prince jugea alors qu'il pouvoit renvoyer le Roi de Navarre à Pampelune, & lui fit rendre la liberté. Charles en profita, pour s'opposer à Olivier de Mauni, qui avoit recommencé ses courses dans la Navarre; il assembla à la hâte sept à huit cens chevaux, & se mit à ses trousses. Cette entreprise étoit bien au dessous d'un Roi, mais la vengeance animoit ce Prince, & il vouloit immoler lui-même Mauni à son ressentiment. Celui-ci vint au devant de Charles, & ces deux troupes se trouverent bientôt en présence. Elles se chargerent avec fureur; le Roi de Navarre fut vaincu, & il demeura lui-même au pouvoir du victorieux.

Aussi-tôt que cette triste nouvelle eut été portée à Pampelune, la Reine de Navarre sortit de cette ville. L'humiliation convenant à sa douleur, elle va se jetter aux pieds du Prince de Galles, & lui apprendre l'accident

arrivé au Roi ſon mari ; le Prince la releva, & pour la conſoler, lui promit de lui rendre bientôt ſon époux. Il ſe vit alors trois Rois à rétablir ſur le thrône ; c'étoit de quoi ſatisfaire ſon amour pour la gloire ; & il ſe trouva enfin dans l'heureuſe ſituation de pouvoir acquérir de plus grands & de plus nobles triomphes, que ceux qui l'avoient déjà illuſtré. 1365.

Départ du Prince de Galles pour rétablir Dom Pedre en Caſtille.

Le bruit de ſa marche ſe répandit bientôt dans toute l'Eſpagne. On y ſçut que ce Prince ne venoit à la tête d'une armée ſi redoutable, que pour rétablir Dom Pedre, & la plupart regarderent comme certaine la chûte de ſon concurrent. On le croyoit avec d'autant plus de fondement, que ce Prince n'avoit plus avec lui que les Aragonnois, quelques Eſpagnols & peu de François. Les Anglois & les Gaſcons, commandés par Hue de Caurelée, avoient enfin quitté ſon ſervice pour paſſer dans l'armée du Prince de Galles. Ils avoient les premiers ouvert les paſſages des Pyrenées, & s'apprêtant à détruire leur ouvrage, ils ne paroiſſoient dans la Caſtille, que pour en chaſſer le nouveau Roi qu'ils lui avoient donné.

Quelques efforts que Dom Henri

eût pû faire, il n'avoit pu aſſembler
1365. que quarante mille hommes, la plûpart de troupes ramaſſées à la hâte, & qui ne pouvoient être regardés comme des ſoldats, en comparaiſon des vieux guerriers qui ſuivoient le Prince de Galles. Du Gueſclin même, ſon plus ferme ſoutien, n'étoit plus auprès de lui. Il étoit revenu en France pour y lever une nouvelle armée. Le devoir l'avoit obligé de venir faire ſa Cour au Roi Charles V; & ce Prince qui ſongeoit déjà à l'élever à la plus haute dignité de ſon Royaume, l'avoit reçu comme un homme qui devoit bientôt jouir de toute ſa confiance, & vaincre pour lui comme il avoit vaincu pour Dom Henri.

Du Gueſclin leve de nouvelles troupes en Bretagne, & retourne auprès de D. Henri.

Charles V eut beaucoup de peine à le laiſſer ſortir de ſa Cour, il vouloit le retenir auprès de ſa perſonne; mais conſiderant que les forces des Anglois ne menaçoient que la Caſtille, & que Dom Henri ſon allié, avoit plus que jamais beſoin de ſon ſecours, il permit à du Gueſclin de lui en porter, & lui donna pouvoir de lever dans ſon Royaume autant de troupes qu'il en auroit beſoin. Du Gueſclin par amour pour ſa patrie, préfera la Bretagne pour y choiſir des ſoldats; ils vinrent

en foule ſe ranger ſous ſes enſeignes, & il ſe trouva bientôt en état de voler au ſecours de Dom Henri. 1365.

Ce Prince étoit alors dans un grand embarras. L'armée prodigieuſe du Prince de Galles, & plus encore la réputation de cet illuſtre chef avoient déjà rendu un grand nombre de villes à Dom Pedre. Les Caſtillans tremblerent auſſi-tôt qu'ils le virent ainſi ſoutenu, & la crainte de périr les fit courir avec plus d'ardeur à leur perte. Dom Henri ne pouvoit ſe fier à aucun d'eux, il appréhendoit qu'ils ne le trahiſſent pour mériter leur grace, & il n'avoit, comme je l'ai déjà dit, pour oppoſer aux ennemis du dedans & du dehors, qu'environ quarante mille hommes.

Le Prince de Galles ayant appris l'état où il étoit réduit, craignit qu'il ne ſuccombât trop aiſément; il aimoit mieux le ſoumettre ſans verſer de ſang que de le combattre dans ſa foibleſſe, & mettre par-là Dom Pedre en état de lui reprocher qu'il avoit peu fait pour lui. La généroſité entroit auſſi dans le ménagement que le Prince de Galles étoit réſolu d'avoir pour Dom Henri. Il appréhendoit que ſon rival l'ayant en la puiſſance, ne ſa

vengeât avec cruauté des maux qu'il
1365. lui avoit faits, & le Prince Anglois, le plus humain de tous les vainqueurs, fuyoit comme un crime d'attenter à la vie des vaincus.

Ce Prince envoya donc ſecrettement un hérault à Dom Henri. Le hérault étoit chargé d'une lettre par laquelle le Prince de Galles lui faiſoit avec toute la politeſſe poſſible, les offres les plus avantageuſes. Il lui promettoit s'il vouloit céder ſans combattre, la couronne de Caſtille, de lui procurer les plus grands établiſſemens, & d'être garant des promeſſes de Dom Pedre. Il ajoutoit que l'eſtime ſeule l'engageoit à faire cette avance; qu'il avoit toujours donné de juſtes éloges à ſa valeur; mais qu'il auroit ſouhaité de l'avoir vu employée à ſoutenir une meilleure cauſe. Le Prince finiſſoit ſa lettre, en priant Dom Henri d'avoir égard à la démarche qu'il faiſoit en ſa faveur, & de bien penſer que Dom Pedre avoit quatre vingt mille hommes & le Prince de Galles dans ſon parti.

Dom Henri repondit à cette lettre ſans différer. Il commença par remercier le Prince Anglois de l'eſtime qu'il lui avoit témoignée, & l'aſſura que

dans toute autre occaſion il lui feroit connoître par ſa déférence, combien il en étoit reconnoiſſant. Mais il le pria de ne pas trouver mauvais, s'il refuſoit ſes offres; que rien ne dédommageoit de la perte d'une couronne; qu'il avoit combattu pour gagner celle de la Caſtille, & qu'il combattoit encore avec joie pour la conſerver. Que ſi ce Prince eſtimoit en effet ſa valeur, il ne devoit pas croire qu'elle fût tout à coup évanouie à l'approche de Dom Pedre. Puis finiſſant ſa lettre du même ton que le Prince de Galles avoit fini la ſienne, il ajouta que ni l'arrivée de Dom Pedre, ni ſes quatre-vingt mille hommes ne pouvoient l'effrayer; & que bien loin de fuir l'occaſion de combattre, il chercheroit par toute la terre l'avantage de faire un aſſaut de gloire avec le vainqueur de Poitiers. 1365.

Dom Henri s'étoit trouvé à cette fameuſe bataille ſi fatale à la France. Le Roi Jean lui avoit donné du commandement dans ſon armée, & il avoit été témoin des fautes de ce Monarque, de la prudence de ſon ennemi, de ſon courage & de ſon triomphe. Le Prince de Galles n'avoit pas ceſſé d'être heureux depuis ce grand

Dom Henri ſe diſpoſe à combattre.

jour; ſes combats ſe comptoient par
1365. ſes victoires, & il ſembloit que la fortune inconſtante pour les plus célebres guerriers s'étoit fixée ſeulement pour lui.

Un autre homme que Dom Henri ſe ſeroit effrayé d'avoir un tel héros en tête, mais ſon grand cœur ne connoiſſoit point la crainte. Il ſçavoit que ſi la fortune décidoit du ſuccès des combats, elle dépendoit néanmoins elle-même de la prudence & de la valeur, & qu'elle ſe rangeoit tôt ou tard du parti de ces deux vertus. Il auroit ſeulement déſiré de combattre le Prince de Galles dans un autre pays que la Caſtille, & ne pas voir la perte de ce Royaume ſi près de ſa défaite. Mais il n'y avoit pas moyen d'éviter le combat; il s'y prépara donc avec fermeté. Son armée qui s'étoit conſidérablement groſſie depuis peu, montoit alors à près de cent mille hommes; mais il ne pouvoit compter dans ce grand nombre que peu de ſoldats. Cependant il vint camper à quelques lieues du Prince de Galles, & il ne ſe paſſa plus guere de jours qu'il n'y eût des eſcarmouches entre les ſoldats des deux partis.

Ces préludes de la bataille avoient

été jusque-là désavantageux à Dom Henri, & il ne risquoit plus ces petits combats qu'avec précaution, de crainte que leur malheureux succès ne parût au soldat un mauvais présage. Il sçavoit combien la multitude s'en rapporte aux premiers évenemens : aussi ses troupes reçurent ordre de ne plus sortir du camp pour attaquer les Anglois. En effet la terreur de leurs armes commençoit déjà à se répandre dans son armée ; plusieurs désertoient, & la plupart des autres souhaitoient de voir différer la bataille. 1365.

Cette disposition étoit d'un mauvais augure pour Dom Henri. Il étoit un soir occupé dans sa tente à songer aux moyens qu'il devoit employer pour éluder le combat, & pour conserver l'honneur de ses armes ; la difficulté qu'il y trouvoit le rendoit triste & sombre. Ses Courtisans éloignés par respect, n'osoient le distraire de sa mélancolie ; mais des cris de joie poussés de toutes parts, firent ce que ses Courtisans avoient appréhendé de faire ; ils le tirerent de son assoupissement, & son inquiétude se dissipa entierement, quand il apprit que ces cris d'allégresse célébroient l'arrivée de du Guesclin.

Ce Connétable ayant appris la tra-
1365. hiſon du Roi de Navarre, & l'entrée du Prince de Galles en Caſtille, avoit fait une diligence incroyable, pour arriver aſſez-tôt au ſecours de Dom Henri. Les paſſages des Pyrenées étoient fermés pour lui; mais il ſçut les ouvrir à coups d'épée, & les Navarrois, qui avoient voulu lui oppoſer des obſtacles, ne furent pas long-temps à ſe repentir de leur témérité. Il pénétra enfin juſqu'à Dom Henri, malgré les embuches que lui fit tendre la Reine de Navarre, irritée de la défaite de ſes troupes & de la captivité de ſon mari. Dom Henri reçut ce brave homme, comme celui qui lui rapportoit l'eſpoir de ſa fortune, & lorſqu'il ſçut qu'un corps de dix mille hommes, tant François que Bretons, avoit ſuivi ſon Connétable, il parut ne plus douter du ſuccès de la guerre. Les ſoldats reprirent cœur à ſon exemple, & ceux qui avoient le plus craint le combat, le demanderent avec empreſſement.

Cependant le Prince de Galles ſe flattoit d'avoir bon marché de Dom Henri, dont les troupes n'oſoient plus tenter aucun effort contre les ſiennes.

Il ignoroit encore l'arrivée de du

Gueſclin. Le lendemain pour braver Dom Henri, il envoya quelques uns de ſes cavaliers défier les plus courageux de l'armée ennemie. Perſonne ne répondit à leur défi, & le Prince de Galles prenant pour lâcheté ce qui n'étoit que l'effet d'une ruſe, donna ordre au Duc de Lancaſtre ſon frere, à Chandos ſon Connétable, & à Hue de Caurelée, qui commandoient ſon avant-garde, de s'avancer le plus près qu'ils pourroient du camp de Dom Henri. 1365.

Ils obéirent, & le Comte Dom Teille ayant eu avis de leur marche, en avertit du Gueſclin, qui réſolut avec lui de les attaquer à l'improviſte, & de leur annoncer ſon arrivée par une victoire. Cette réſolution étant priſe, le Connétable commanda à ſix mille chevaux de ſe tenir prêts pour la nuit prochaine. Il ſe mit à leur tête avec Dom Teille, & ils vinrent fondre ſur Hue de Caurelée. Ses gens ſurpris furent défaits en un moment. Le Duc de Lancaſtre & Chandos mirent auſſi-tôt leurs troupes ſous les armes, & reculant avec précipitation, joignirent bientôt l'armée entiere que Dom Pedre & le Prince de Galles amenoient à leur ſecours. Du Gueſclin trop foi-

Du Gueſclin combat les Anglois, & les défait.

ble contre eux, se contenta de les envoyer insulter par quelques archers; mais ayant rencontré Felleton avec une grosse troupe d'Anglois, qui venoit du côté opposé à l'armée du Prince de Galles, le Connétable le chargea. Celui-ci ignorant ce qui venoit de se passer, ne s'attendoit à rien moins qu'à trouver des ennemis: il se défendit pourtant avec beaucoup de valeur, & s'il perdit ses soldats, ses bagages & la vie, il en coûta un grand nombre d'hommes à du Guesclin. 1365.

Son nom avoit retenti plusieurs fois durant la mêlée, & le Prince de Galles étoit déja instruit que c'étoit lui qui combattoit. Il prévit bien alors que les périls de la guerre alloient augmenter, & qu'il falloit désormais être plus sur ses gardes.

Sages raisons de ce vaillant Capitaine pour différer le combat.

Les Espagnols furent si satisfaits d'avoir enfin vu fuir les Anglois, qu'ils demandoient incessamment la bataille. Du Guesclin après avoir examiné les troupes de Dom Henri, sans égard à leur grand nombre, conseilloit à ce Prince de différer le combat. Dom Teille, jeune Prince impétueux & turbulent, tout fier d'avoir accompagné du Guesclin dans sa derniere expédition, ne souhaitoit plus que la

préſence de l'ennemi. Le Comte d'Aigues avoit la même ardeur, & leur jeuneſſe fougueuſe les emportoit bien loin de la prudence. Dom Henri lui-même ennuyé des lenteurs de cette guerre, & déſirant d'en voir la fin, étoit porté pour le combat. Du Gueſclin fut le ſeul qui s'obſtina à le fuir. Il objecta à toutes les raiſons qu'on voulut lui alléguer, que les Anglois étoient de vieilles troupes, & que les Eſpagnols étoient de nouveaux ſoldats, auſſi aiſés à ſe refroidir pour le moindre ſuccès contraire, qu'à s'échauffer pour le plus leger avantage. Il ajouta, que, ſi l'on vouloit continuer de traîner les choſes en longueur, on vaincroit les Anglois par leur propre inconſtance; ou qu'ils attaqueroient mal à propos, ou que fatigués d'attendre, ils ſe diſſiperoient d'eux-mêmes, & entraîneroient dans leur retraite Dom Pedre qu'ils avoient amené. 1361

Du Gueſclin ſoutint cet avis avec tant de force, que Dom Henri commençoit à ſe laiſſer ébranler. Alors le jeune Comte d'Aigues, qui brûloit de ſe ſignaler, apoſtropha du Gueſclin avec une audace imprudente: *Bertrand*, lui dit-il, *il n'eſt pas juſte*

que vos conſeils ſoient les ſeuls ſuivis;
1365. *c'eſt de vous qu'on tient l'ordre! à votre avis, les Eſpagnols ne valent ils pas bien les Anglois & les Gaſcons, & même les François? Vous devenez vieux, & commencez à avoir peu.* Quel reproche pour un homme comme du Gueſclin! *De la peur!* reprit-il d'un ton qui fit trembler le Comte d'Aigues, *je ne l'ai jamais connue; & s'il y avoit un homme aſſez téméraire pour m'en accuſer, je lui en donnerois le démenti comme à un impoſteur & à un lâche.* Le courroux du Connétable s'allumoit de telle ſorte que Dom Henri en craignit les ſuites. Il s'approcha de lui pour l'appaiſer, & obligea le Comte d'Aigues à lui faire ſatisfaction.

Celui-ci eut de la peine à y conſentir. L'Aſſemblée étoit compoſée de ſes parens & de ſes amis, & cette démarche humiliante lui coutoit beaucoup devant eux. Il fallut pourtant s'y réſoudre, & du Gueſclin ne ſe ſeroit pas contenté de cette frivole excuſe, s'il n'avoit pardonné l'extrême jeuneſſe de ſon ennemi. Les amis du Comte d'Aigues s'opiniâtrerent alors à demander le combat, ſe promettant bien, s'ils y remportoient le moin-

dre avantage, de ſe venger de du Gueſclin. Ils ne penſoient pas qu'ils riſquoient de lui donner gain de cauſe en perdant la bataille. Du Gueſclin, qui aimoit ſincerement la perſonne de Dom Henri, fit les derniers efforts pour le détourner de cette réſolution. Enfin indigné de trouver tant d'obſtacles de la part des Eſpagnols, & ſi peu de confiance dans le Roi, il lui dit : *Vous voulez donner la bataille, vous la donnerez ; mais vous ſerez vaincu ; je vous le prédis, je vous l'aſſure ; la nuit me trouvera ou mort ou priſonnier ; mais ce n'eſt pas moi qui y perdrai le plus.* Rien ne put détourner Dom Henri ; il avoit ſuivi juſque-là les moindres conſeils de ſon Connétable ; il ſembloit qu'une puiſſance ſupérieure lui bouchoit les yeux & le forçoit à courir au-devant de ſon malheur. 1365.

Quoique du Gueſclin fût juſtement irrité, & de l'inſulte qu'il avoit reçue du Comte d'Aigues, & du peu de cas que Dom Henri avoit fait de ſes conſeils, il ne laiſſa pas de ſonger à la bataille comme ſi lui même l'avoit ordonnée. Il craignit même, tant ſa grande ame étoit éloignée d'une lâche vengeance, que les ennemis ne con-

firmaſſent ſes avis, & que leur victoire ne prouvât trop l'imprudence de ceux qui avoient demandé la bataille. Il arrangea les troupes, tâcha de les encourager par ſes paroles, ſe promettant d'achever par ſon exemple de leur donner une noble ardeur. Dom Teille & le Comte d'Aigues, ſe promettoient bien auſſi de prouver à toute la terre que les Eſpagnols ſurpaſſoient les Anglois, & ils s'animoient l'un l'autre à ſurpaſſer du Gueſclin même, s'il étoit poſſible.

1365.

1367. Les deux armées ſe trouverent le lendemain en préſence dans les plaines de Navarret. Celle de Dom Henri étoit de plus de cent mille hommes. Le Prince de Galles n'en avoit guere moins ſous ſes ordres; & ces deux vaſtes corps s'avançoient lentement l'un contre l'autre. Ils firent alte, & les Généraux acheverent alors d'arranger leurs ſoldats, ſelon la diſpoſition des ennemis. On voyoit à la tête des deux armées Dom Pedre d'un côté, & Dom Henri de l'autre; le premier cherchoit à recouvrer ce qu'il avoit perdu, & l'autre à conſerver ce qu'il avoit gagné; chacun de ces deux Princes avoit dans le cœur la crainte & l'eſpérance. Dom Henri étoit brave

Bataille de Navarret.

ſoldat, & bon Capitaine ; Dom Pedre étoit auſſi l'un & l'autre. Celui-ci avoit pour appui le plus grand Prince de ſon temps, & ſon concurrent avoit pour ſoutien le ſeul guerrier qui fût digne de lui être oppoſé. 1367.

Tout étoit prêt du côté des Anglois, lorſque Chandos Connétable de Guyenne, encore dans l'ordre de ſimple Chevalier, quitta ſon rang, une banniere à la main, & s'avança vers le Prince de Galles. Chandos déploya ſa banniere & la préſenta au Prince, en le ſuppliant de vouloir, pour récompenſe de ſes ſervices, lui accorder la dignité de Chevalier Banneret. * Le Prince de Galles voulant laiſſer l'honneur de cette cérémonie à Dom Pedre lui remit la banniere de Chandos. Alors Dom Pedre prit la parole, & dit : » Connétable, je vous » fais Chevalier Banneret ; vous pou» vez déſormais déployer votre Éten» dart dans les armées. » Chandos ſe retira enſuite dans ſon poſte, bien

* Les Chevaliers parvenoient à la dignité de Banneret, lorſqu'ils avoient cent, ou au moins cinquante gentilshommes pour vaſſaux : la Banniere étoit un drapeau quarré chargé des armes du Chevalier Banneret, & gardé par ſes vaſſaux. La qualité de Baron étoit un autre titre d'un dégré plus éminent. Il faut remarquer que Chandos étoit Connétable de Guyenne avant d'être accepté pour Banneret.

réſolu de faire honneur à ſon nou-
1367. veau titre.

Cependant Dom Henri, après avoir rangé ſes troupes en bataille, les exhortoit à ſe ſignaler dans un combat, dont dépendoit toute ſa fortune. Ce Prince viſita les uns après les autres les chefs de l'armée, & leur recommanda ſes intérêts; il s'avança en même temps vers du Gueſclin, & voulant lui faire oublier le petit déſagrément qu'il venoit de recevoir, ce Prince l'embraſſa à la tête de ſes troupes: » Vous allez combattre avec » nous, lui dit-il, & je vous devrai » encore cette victoire. » Du Gueſclin qui n'avoit pas la même eſpérance, reçut cependant avec reſpect l'honneur que lui faiſoit Dom Henri, & pour encourager le ſoldat, il parut auſſi perſuadé que lui du gain de la bataille.

Les deux armées, après quelques mouvemens, ſe trouverent à portée de ſe charger. Alors le Prince de Galles joignant Dom Pedre exigea de ce Roi qu'il fît ſerment de pardonner à ſes ennemis, en cas que la victoire ſe déclarât en ſa faveur. Dom Pedre promit tout & l'on ſonna la charge. Le Duc de Lançaſtre, qui comman-

doit l'avant-garde de l'armée Angloi-
se, donna le premier sur les ennemis. 1367.
Ce Prince combattoit sous les yeux de son illustre frere, & fit des prodiges de valeur, mais il avoit du Guesclin en tête. Ces deux premieres troupes étoient à pied, & le carnage en devint plus grand. Le reste des deux armées étoit attentif à l'issue de ce premier choc. Dom Henri ne doutoit point de la victoire de du Guesclin, & en effet ce grand homme obligeoit déja son adversaire à reculer. Les Anglois pousserent alors des cris de fureur. Dom Pedre, que le succès de la bataille intéressoit le plus vivement, marcha alors à la tête de vingt mille chevaux contre Dom Teille, qui en commandoit un nombre égal.

Ce lâche frere d'un Roi si brave, effrayé à la vue de Dom Pedre, trahit sa propre gloire, & les plus chers intérêts de Dom Henri, se mit à fuir à toute bride, & sa troupe le suivit. La désertion d'un si puissant corps de Cavalerie jetta la terreur parmi les Espagnols. Le Prince de Galles s'ébranle alors lui même, envoye Chandos au secours du Duc de Lancastre, & charge Dom Henri avec tout le reste de l'armée. Il soutint ce choc avec

une vigueur inconcevable ; mais Dom
1367. Pedre étant venu ſe joindre au Prince de Galles, ſa valeur céda peu à peu à leurs efforts réunis.

Le Comte d'Aigues à la tête des Arragonnois s'avança fierement pour le ſoutenir, il vouloit par ſon courage & par la réſolution des ſiens, rétablir l'égalité du combat, & faire connoître qu'il avoit eu raiſon de le déſirer. Il commençoit bien, & les troupes Angloiſes avoient déja plié ; lorſque Cliſſon & le Sire de Rets vinrent tout à coup arrêter le cours de ſes progrès. Ces deux Capitaines Bretons tomberent enſuite ſur Dom Henri, déja accablé ſous le Prince de Galles & ſous Dom Pedre. Ses ſoldats l'abandonnerent alors tout à fait, à l'exception de quatre ou cinq mille chevaux, & il ſe mit avec eux hors de la portée des ennemis. Le Begue de Villaines, dont il a déja été parlé pluſieurs fois dans le cours de cette Hiſtoire, ſe défendoit en déſeſperé. Dom Henri ſe joignit à lui avec ſes cinq mille chevaux, & ils ſoutinrent ſans s'ébranler pluſieurs attaques des ennemis.

ſiſtance de Gueſclin à pétuoſité l'ennemi. Du Gueſclin de ſon côté diſputoit avec avantage la victoire aux Anglois. On avoit envoyé contre lui le Duc de

Lanc-

Lancaſtre avec Chandos, & ce guerrier les battoit tous deux. Dom Pedre & le Prince de Galles inquiets de ſon avanture, tournerent de ſon côté, & vinrent l'attaquer avec toute l'armée Angloiſe. Alors Dom Henri & le Begue de Villaines joignirent leurs troupes aux ſiennes; elles avoient conſervé avec tant de diſcipline leur premier arrangement, qu'elles ſe trouverent en état de ſe défendre contre tant d'ennemis. On auroit pris ce corps de troupes pour une nouvelle armée qui n'avoit point encore combattu. 1367.

Chandos & le Duc de Lancaſtre, honteux de n'avoir pu accabler cet ennemi avant l'arrivée du ſecours, ſe jettoient au plus fort de la mêlée. Chandos ſur-tout combattoit avec la derniere témérité. Un gentilhomme Caſtillan l'attaqua, & après un moment de lutte le renverſa ſous lui. C'étoit fait de Chandos; mais ce guerrier battu, tirant une courte dague, la plongea dans les entrailles du Caſtillan au défaut de ſes armes. Celui-ci expira ſur le champ, & Chandos relevé vengea ſa chûte ſur un grand nombre d'Eſpagnols. Ils ployerent alors une ſeconde fois; & du Gueſclin ſe voyant abandonné, cria à Dom

Henri de ſe mettre en ſûreté. Ce Prin-
1367. ce, dont les deux armées avoient admiré le courage, ne quitta pas ſans beaucoup de peine le reſte de ſes généreux défenſeurs ; mais il fallut céder à la néceſſité, & il ſe retira à Tranſtamare. Du Gueſclin, (le Begue de Villaines venoit d'être pris,) le Maréchal d'Andreghen, Gainnain de Bailleul, Silveſtre de Budes & quelques autres Chevaliers, ſe retirerent contre une muraille, & préſentant le viſage aux ennemis, leur réſiſterent long-temps. Le Prince de Galles accourut de ce côté-là, & regarda quelques inſtans les prodiges de valeur que faiſoient ces cinq ou ſix hommes ; il s'avança enſuite vers eux, & leur cria qu'ils ſe réſervaſſent pour une occaſion plus heureuſe. Dom Pedre entendant ces mots, pria le Prince de Galles de ne faire ſur tout aucun quartier à du Gueſclin. Et celui-ci ayant entendu Dom Pedre, s'élança ſur lui, & lui porta un coup d'épée avec tant de force qu'il le renverſa évanoui. Il alloit redoubler ; mais un Anglois robuſte, ſe coulant entre les combattans, ſaiſit du Gueſclin par le milieu du corps. Un ſecond Anglois le prit en même temps par le haut du caſ-

que, pluſieurs autres lui diſoient de ſe rendre, & s'apprêtoient à le tuer, 1367.
ſi le Prince de Galles ne leur avoit crié de toute ſa force de ne lui faire aucune violence. Ils ſe virent obligés de lâcher priſe.

Il eſt fait priſonnier de guerre.

Alors du Gueſclin rendant ſon épée au Prince, lui dit : *J'ai du moins la conſolation de ne rendre mon épée qu'au plus vaillant Prince de la terre.* Le Captal du Buch qui avoit été fait priſonnier à Cocherel par du Gueſclin, fut chargé de ſa garde. *Hé bien, Meſſire Bertrand*, lui dit le Captal, *vous me prîtes à Cocherel, & je vous tiens aujourd'hui. Oui, mais*, répartit fiérement du Gueſclin, *je vous pris moi-même à Cocherel, & vous n'êtes ici que mon garde.* Du Gueſclin fut enſuite conduit dans la tente du Prince de Galles, qui vouloit le voir plus particulierement. Dom Pedre revenu de ſon évanouiſſement, ſe voulut jetter aux pieds du Prince Anglois, pour le remercier du généreux ſecours qu'il lui avoit accordé ; enſuite ils entrerent enſemble dans la tente où l'on gardoit du Gueſclin.

Dom Pedre le voyant déſarmé, tira ſa dague, & voulut ſe jetter ſur lui, mais le Prince de Galles indigné de

cette lâcheté, l'arrêta, en lui repro-
1367. chant la honte de l'action qu'il vouloit commettre. Alors Dom Pedre au comble de la fureur, offrit de le payer ſon peſant d'or, ſi on vouloit lui permettre de le tuer. Le Prince Anglois rejetta une telle offre avec mépris, & ordonna en même temps qu'on prît ſoin de du Gueſclin comme de lui même. Le Captal de Buch naturellement généreux, eut beaucoup d'égards pour ce guerrier, & quelques propoſitions que le vindicatif Dom Pedre lui fît faire pour obtenir de lui cet illuſtre captif, il les rejetta hautement.

Dom Pedre reprend les plus grandes villes de la Caſtille.

Le gain de la bataille de Navarret rendit au cruel Dom Pedre les plus grandes villes de la Caſtille. Burgos, Tolede, Séville & Cordoue, le reçurent tour à tour, & les garniſons que Dom Henri avoit laiſſées dans ces places, furent faites priſonnieres. La nobleſſe du Royaume, qui avoit ſuivi Dom Henri par inclination, revint par crainte auprès de Dom Pedre. Son fidéle D. Fernand accourut du fond de la Galice, & ſauva la vie à pluſieurs perſonnes de qualité, que Dom Pedre vouloit ſacrifier à ſa vengeance. Il reçut Dom Fernand avec plus de froideur qu'avant ſa victoire. Le Prince

de Galles voyant comment il uſoit de cet avantage, lui prédit une ſeconde chûte plus terrible que la premiere. 1367.

Dom Pedre rétabli dans ſes villes, n'écoutoit plus ſon libérateur avec la même conſidération, & il éludoit avec artifice les promeſſes qu'il lui avoit faites à Bordeaux. Il ſe plaignoit même à des confidens indiſcrets d'avoir acheté trop cher le ſecours des Anglois, comme ſi on pouvoit trop payer le recouvrement d'un grand Royaume. Ces diſcours rapportés au Prince de Galles, joints à ſa façon d'agir équivoque, l'indiſpoſerent contre Dom Pedre. La Caſtille alloit devenir le théâtre d'une nouvelle guerre, entre le Prince de Galles & ſon Roi, ſi les Anglois plus prudens & plus généreux, n'avoient mieux aimé diſſimuler, & punir Dom Pedre en l'abandonnant à lui-même.

Du Gueſcli eſt transfér dans les pri ſons de Bor deaux.

La mauvaiſe ſanté du Prince de Galles, & les maladies qui déſoloient ſon armée, jointes au mécontentement qu'il recevoit de Dom Pedre, le firent ſonger à ſon retour en Guyenne. Le Roi de Caſtille ne s'en alarma point, & il demanda ſeulement qu'on ne mît de long-temps du Gueſclin en liberté. Cet article honorable pour le vaillant

ou mal fondés, il s'échappa de Barcelonne, & évitant les Etats du Roi de Navarre, il se réfugia auprès du Comte de Foix. Ce Prince, moins à portée de craindre le ressentiment de Dom Pedre que le Roi d'Arragon, reçut aussi Dom Henri avec plus d'apparence de sincérité. Il lui prêta une somme d'argent, & lui donna quelques troupes pour l'escorter jusques sur les terres de France, où Dom Henri arriva enfin, après avoir essuyé mille traverses.

Le Duc d'Anjou, frere du Roi Charles V, étoit Gouverneur du Languedoc. Ce Prince jaloux des succès des Anglois ses voisins, se déclaroit l'ami de tous leurs ennemis; Dom Henri comptant de trouver en lui un protecteur zélé, se rendit à Toulouse. Le Duc d'Anjou le reçut bien, & ne pouvant, à cause d'une tréve, faire par lui-même la guerre aux Anglois, il lui fournit les moyens de les attaquer en son nom.

Avec le secours que ce Prince lui procura, Dom Henri se trouva en état de faire la guerre au Prince de Galles. Il lui enleva la ville de Banieres dans la Principauté de Bigorre. Déjà le bruit de ce petit avantage attiroit à son

parti un grand nombre de Seigneurs mécontens, lorſque Charles V ayant égard aux plaintes de la Princeſſe de Galles, Regente de Guyenne en l'abſence de ſon mari, fit défendre à Dom Henri d'entreprendre rien. Ayant reçu cet ordre il ſe retira à Toulouſe auprès du Duc d'Anjou. 1367.

Cependant Dom Pedre rétabli dans ſes Etats, n'ayant plus la préſence des Anglois pour le contenir, exerça ſa fureur & ſa vengeance, non ſeulement ſur les villes qui avoient embraſſé les intérêts de Dom Henri, mais ſur les places même qui lui étoient reſtées fideles. Il accabla de nouveaux impôts ceux de ſes ſujets qu'il vouloit bien laiſſer vivre, & en condamna un grand nombre à la mort.

Prevoyant bien qu'un telle conduite aliéneroit une ſeconde fois l'eſprit des Caſtillans, il ſongea à ſe garantir contre eux; en s'alliant avec les Maures de Grenade, & avec ceux d'Afrique, ſon intention étoit de contracter avec eux les liaiſons les plus étroites, pour n'avoir plus beſoin d'implorer l'appui d'aucun Roi Chrétien.

Sur ces entrefaites le Prince de Galles arrivé en Guyenne lui demanda l'exécution des traités faits avec lui

Dom Pedre élude de remplir ſes engagemens

& avec le Roi ſon pere touchant les
1367. ſommes immenſes qu'il devoit remet-
ers le Roi tre entre leurs mains, & l'hommage
'Angleterre qu'il avoit promis de rendre aux Rois d'Angleterre.

Ce dernier article ſur-tout ſouffrit de grandes difficultés; mais enfin Dom Pedre, qui avoit peur qu'on ne mît du Gueſclin en liberté, convint avec le Prince de Galles de faire hommage de ſes Royaumes à la couronne d'Angleterre dans un temps plus favorable, voulant, diſoit-il, dans ces commencemens ménager l'eſprit de ſes ſujets. A l'égard de l'argent, il en remit encore le payement, & le Prince de Galles aima mieux lui donner le temps néceſſaire que de montrer un empreſſement inutile. Dom Pedre ne fut pas plus fidele à cette ſeconde parole qu'à la premiere, il demanda encore un délai, & l'obtint; mais le Prince de Galles ne put cacher le mécontentement que lui donnoit ſon ingratitude & ſa mauvaiſe foi.

Les Caſtillans en étant informés, ne douterent point de la chute du tyran, s'il étoit privé d'un tel appui. Pour en être plus certains, ils dépêcherent ſecrettement à Bordeaux un homme adroit & intelligent, qui eut ordre

de s'informer exactement des d[illegible]
tions du Prince de Galles par rap-
port à Dom Pedre; & s'il les trou-
voit conformes aux vœux de toute la
Caſtille, d'en aller rendre compte à
Dom Henri qui réſidoit toujours à
Toulouſe.

Les Caſtillans invitent ſecrettement Dom Henri à revenir en Caſtille.

Cet Emiſſaire s'étant lié avec les Anglois, qui partageoient la confiance de leur Prince, en tira bientôt ſon ſecret; il ſçut que l'embarras ſeul de retourner en Caſtille l'empêchoit d'y aller punir Dom Pedre, & que ſi l'on retenoit encore du Gueſclin à Bordeaux, c'étoit ſeulement dans l'appréhenſion de le voir venir attaquer la Guyenne à la tête des armées Françoiſes; il ſçut auſſi que les Anglois, bien loin de ſecourir le tyran de la Caſtille, ſouhaitoient que Dom Henri ſe trouvât bientôt en état de lui faire une nouvelle guerre. Le Caſtillan inſtruit de toutes ces choſes, ſortit de Bordeaux & ſe rendit à Toulouſe, où Dom Henri avoit déja reçu pluſieurs courriers de la part des Eſpagnols: ils l'aſſuroient qu'auſſi-tôt qu'il paroîtroit dans la Caſtille, elle ſe ſouleveroit une ſeconde fois en ſa faveur; que Dom Pedre par ſa cruauté s'étoit rendu plus odieux que jamais; qu'il com-

mettoit chaque jour de nouveaux cri-
367. mes, & que s'il tardoit à venir, le peuple au déſeſpoir maſſacreroit le cruel Dom Pedre, & donneroit la couronne à celui qui auroit le courage de l'accepter. Le Caſtillan bien inſtruit de ce qui ſe paſſoit à la Cour de Bordeaux, acheva de déterminer Dom Henri.

Avant de ſe préſenter dans la Caſtille il voulut conſulter du Gueſclin, dont les ſages avis lui auroient conſervé la couronne, s'il avoit voulu les ſuivre. Il étoit difficile de parler à cet illuſtre priſonnier, les Anglois étant très attentifs à ne lui laiſſer voir aucun étranger de conſidération. Mais Dom Henri voulant abſolument l'entretenir, riſqua de perdre au moins la liberté en ſe rendant à Bordeaux. Il ſe déguiſa en Pelerin, & ſuivi ſeulement de deux des ſiens dans le même équipage, il entra dans cette ville.

Une telle démarche n'auroit pu avoir que des ſuites très dangereuſes, ſi la fortune après avoir quelque temps trahi Dom Henri, ne ſe fût enfin fixée en ſa faveur. Bordeaux étoit plein de ſoldats Anglois, qui avoient été au ſervice de ce Prince, ſous les ordres de Hue de Caurelée; ils l'avoient vu

plusieurs fois à leur tête ; & l'attention du peuple à examiner les traits des Souverains, ne laissoit aucunement douter qu'il ne fût reconnu de ses soldats, s'il en rencontroit quelques-uns. 1367

Ce Prince se rend à Bordeaux déguisé, pour conférer avec Guesclin.

L'habit de Pélerin déguisoit si peu Dom Henri, que ce Prince avoit été reconnu sur la route par un Gentilhomme Breton, fort estimé de du Guesclin, & qui avoit fait la guerre en Espagne sous ce grand homme. Le Gentilhomme après s'être fait connoître au Roi, lui offrit ses services, & ce Prince les accepta ; il le pria de lui trouver un logement sûr à Bordeaux, d'aller ensuite visiter du Guesclin dans sa prison, & de consulter avec lui sur ce qu'il avoit à faire au sujet des nouvelles plaintes des Castillans.

Le Gentilhomme logea Dom Henri dans une maison écartée. & pendant qu'il s'y délassoit des fatigues de sa route, il se rendit auprès de du Guesclin Ce brave Chevalier depuis l'arrivée des Anglois à Bordeaux, avoit toujours été enfermé dans la même prison ; mais cette longue détention ne lui avoit rien fait perdre de sa fermeté. ni même de sa gayeté ordinaire. Il fut surpris de voir le Gentil-

Dom Henri tout occupé de l'affaire de Caſtille, ne pouvoit s'empêcher de la remettre à chaque inſtant ſur le tapis; du Gueſclin qui voyoit le Concierge à portée de les entendre, faiſoit des ſignes à Dom Henri pour l'engager à ſe taire : ce Prince alors gardoit un moment de ſilence; mais le rompant preſqu'auſſi-tôt, il donnoit lieu à de nouveaux ſignes. 1367

Ils furent remarqués du Concierge, qui courut ſur le champ dire à ſa femme qu'il avoit enfin trouvé moyen de faire fortune; que les Pélerins amis de du Gueſclin, ne pouvoient être que des perſonnes de qualité, ennemies des Anglois, & qu'il alloit en avertir le Prince de Galles. La femme du Concierge, qui étoit dans les intérêts de du Gueſclin, retint ſon mari, ſous prétexte de vouloir elle-même épier les Pélerins, & découvrir qui ils pouvoient être. Le Concierge y conſentit & preſſa ſa femme d'entrer dans la ſalle pour avoir plus de temps pour examiner : cette femme y entra en effet, & ayant trouvé moyen de s'approcher de du Gueſclin, ſans que le Concierge s'en apperçut, elle l'inſtruiſit des ſoupçons de ſon mari.

En même temps elle ſe rendit auſſi

près de lui pour l'empêcher de ſortir,
367. & lui dit qu'elle croyoit comme lui,
que ces gens-là étoient des eſpions;
Henri eſt mais qu'il falloit, pour en être plus
s pour un certain encore, attendre à la fin du
on par le repas, qu'alors ils ſeroient ſans doute
ncierge. moins diſcrets. Elle regarda en même temps où ſon mari avoit mis les clefs de la priſon, s'en ſaiſit à ſon inſçu & va les porter à du Gueſclin.

Celui-ci avoit fait part à Dom Henri de ce que lui avoit dit la Concierge, & ils commençoient à craindre l'un & l'autre que ſa témérité n'eût des ſuites funeſtes. Du Gueſclin sûr de la femme, voulut auſſi retenir le mari, & pour cela paſſant pardeſſus les bienſéances, il les pria de venir tous deux ſe mettre à table avec eux; la Concierge ne ſe fit point prier, & ſon mari ſe plaça à côté d'elle. Les Pélerins affecterent une gayeté extraordinaire, & Dom Henri s'étant chargé de verſer à boire au Concierge, s'acquitta ſi bien de cet emploi, qu'il le mit bientôt hors d'état de le trahir.

Tout yvre qu'étoit cet homme, il ſongeoit toujours à aller trouver le Prince de Galles, & le vin le rendant ſincere, il ne cacha point ſon deſſein à la compagnie. Il ſe leva donc, cher-

cha d'abord ſes clefs, & ne les trouvant point, il appelle ſa femme & les lui demande ; elle feint alors de les chercher avec lui, & pendant cette perquiſition, tâche de l'animer contre elle, pour donner lieu à du Gueſclin de venir appaiſer la querelle, & de profiter du temps pour faire ſortir ſes amis. 1367.

Ce qu'elle avoit ſouhaité arriva : le Concierge animé par le vin, par les reproches de ſa femme, & par le déſeſpoir de manquer une fortune qu'il avoit cru certaine, s'emporte vivement contre elle, & paſſe ſubitement des menaces aux coups ; elle crie au ſecours ; & du Gueſclin qui attendoit ce ſignal avec impatience, ſort de ſa chambre, & ſépare la femme & le mari. Celle-ci continuoit de ſe plaindre ; l'autre étourdi du vin & des coups n'étoit point en état de ſortir, les valets de la priſon accoururent au bruit, & pendant qu'ils étoient occupés, les uns à conſoler la femme, & les autres à relever le mari, du Gueſclin ouvrit les portes de la priſon, & Dom Henri lui ayant dit adieu, ſortit de Bordeaux avec ſes compagnons.

Quoique du Gueſclin laſſé de ſa priſon eût fait demander pluſieurs fois ſa

liberté au Prince de Galles, à condi-
1367. tion de payer une groſſe rançon, il n'avoit pu l'obtenir. Le Roi Edouard qui vivoit encore, quoiqu'il fût grand & généreux, ſe reſſouvenoit de la fierté de ce Chevalier, qui ſoutenant avec une noble hardieſſe la dignité du Prince qui l'envoyoit, avoit oſé apporter ſa fermeté juſqu'aux pieds de ſon trône, recommanda expreſſément au Prince de Galles de le faire garder avec beaucoup de ſoin; en ſorte qu'on déſeſperoit en France & en Bretagne de revoir jamais ce grand Capitaine en liberté.

On en faiſoit publiquement des reproches aux Anglois, qui n'oſoient, diſoit-on, remettre du Gueſclin à portée de les battre comme il avoit fait tant de fois. Les principaux Chevaliers de cette Nation, qui craignoient le droit de repreſailles, réſolurent d'en parler au Prince de Galles d'une façon qui pût l'intéreſſer à les ſatisfaire là-deſſus. Le Sire d'Albret, qui partageoit avec Chandos l'amitié & la confidence de ce Prince, étant un jour à table avec lui le mit ſur le chapitre de du Gueſclin. Le Prince de Galles avoua qu'il étoit le plus grand homme de guerre qu'il connût en Eu-

rope. *Il y a des gens, Monſeigneur,* dit le Sire d'Albret avec une ſincerité digne de ces temps-là, *qui oſent mettre ce guerrier au-deſſus de vous, & il y en a même d'aſſez téméraires pour ſoutenir que la crainte ſeule vous empêche de lui rendre la liberté. Je ne crains perſonne*, répliqua le Prince avec émotion, *& je ferai taire ces gens-là, en mettant tout-à l'heure du Gueſclin en liberté. Qu'on me l'amene ici.* 1367.

Ses gardes allerent ſur le champ à la priſon où étoit du Gueſclin, & l'ayant inſtruit de l'heureuſe diſpoſition du Prince de Galles en ſa faveur, ils le préſenterent à leur Maître. Du Gueſclin le ſalua un genouil en terre, ſuivant la coutume de ces temps-là, & ayant été relevé dans l'inſtant, le Prince lui demanda comment il ſe trouvoit de ſa priſon. *Par ma foi, Monſeigneur*, lui répondit-il, *il m'ennuye bien de n'entendre que le chant des ſouris de Bordeaux, & je voudrois bien ouir les roſſignols de notre pays.* Le Prince lui promit qu'il auroit bientôt cette ſatisfaction : *C'eſt pour prouver*, ajouta-t-il, *que je vous eſtime ; mais que je ne vous crains point. N'eſt-il pas vrai, Monſeigneur*, dit enſuite du

Entretien du Prince de Galles & du Gueſclin.

Gueſclin, *que vous vous repentez d'avoir donné du ſecours à ce traître Dom Pedre, qui vous a trahi à ſon tour.* 1367. Il ajouta que ce méchant Prince auroit bientôt lieu d'implorer encore ſon appui : *Puiſque je ſuis libre*, dit-il, *je fais ſerment que Dom Henri chaſſera ce faux Prince Dom Pedre, & qu'il remontera ſur le trône.*

Le Prince de Galles charmé de la bonne humeur & de la franchiſe du Chevalier, lui dit qu'il le mettoit à rançon : *Souvenez-vous donc bien*, lui répliqua Bertrand, *que je ſuis un pauvre Chevalier, qui n'ai de bien que ce que j'ai gagné à la guerre. Eh bien*, lui répondit le Prince, *je vous demanderai peu, cent francs ſeulement & moins ſi vous voulez.* Du Gueſclin répartit que quoiqu'il fût pauvre, il ne demandoit pas ſa liberté pour rien, qu'il vouloit être traité comme un homme de ſa condition & de ſa dignité devoit être. *Tenez*, continua-t-il, *je vous donne cent mille florins d'or.* L'offre de cette ſomme immenſe, vu la valeur de l'argent dans ce temps-là, ſurprit toute l'Aſſemblée & le Prince de Galles lui-même. *Cent mille florins d'or !* s'écria-t-il, *c'eſt trop. J'en donnerai donc ſoixante &*

dix mille, répliqua du Gueſclin ; *je n'en rabattrai rien : voilà mon dernier mot. Mais*, lui dit le Prince de Galles, *s'il eſt vrai que vous ſoyez pauvre, où trouverez-vous tant d'argent ? J'ai des amis*, répondit le Chevalier, *les Rois de France & de Caſtille ne m'en laiſſeront pas manquer, & il y a cent Chevaliers en Bretagne qui vendront leurs terres pour faire cette ſomme.* Cette converſation finit par la permiſſion que le Prince de Galles donna à du Gueſclin d'aller où bon lui ſembleroit pour amaſſer ſa rançon. 1367.

Il ſort de priſon & de la ville, comblé d'honneurs & de préſens.

On apprit bientôt dans Bordeaux, que le fameux du Gueſclin avoit recouvré ſa liberté. La populace s'amaſſa autour du Palais & demanda à le voir. Il fut obligé de ſe montrer, & le Prince de Galles le retint toute cette journée auprès de lui. Le lendemain il reçut un courier de la part de la Princeſſe ſa femme, qui étoit alors à Angoulême ; elle le prioit de ne point laiſſer partir du Gueſclin de Bordeaux avant qu'elle y fût arrivée, ayant un grand deſir de voir cet homme célébre.

Du Gueſclin fut donc obligé d'attendre cette Princeſſe, & pendant ce temps-là la ville de Bordeaux lui en-

voya des préſens par des Magiſtrats : 1367. honneur qui lui fut rendu par l'ordre du Prince de Galles, qui vouloit animer les ſiens à imiter un ſi grand homme par les conſidérations qu'il avoit pour lui. Enfin la Princeſſe de Galles étant arrivée, on lui préſenta du Gueſclin, qui en reçut beaucoup de politeſſes, & un préſent de trente mille florins d'or. Il prit ces trente mille florins : & s'il avoit voulu accepter les offres de Chandos, de Hue de Caurelée & des autres Chevaliers Anglois de ſes amis, il auroit payé ſa rançon avant de ſortir de Bordeaux.

Du Gueſclin ſortit de cette ville chargé de préſens, & comblé d'honneurs. Il menoit à ſa ſuite un grand nombre de pauvres Chevaliers & d'Ecuyers, qui languiſſoient dans les priſons, faute d'avoir de quoi payer une rançon modique. Suivi de ce cortége, qui étoit un glorieux témoignage de ſa grandeur d'ame & de ſa généroſité, il traverſa les pays qui ſéparent la Guyenne de la Bretagne.

Généroſité de ce grand homme.

Du Gueſclin n'étoit pas à deux journées de Bordeaux, qu'il rencontra un Ecuyer Breton, autrefois Officier ſous lui. Cet Ecuyer étoit à pied ; il paroiſſoit très-fatigué de ſa marche, & le

déſordre de ſes habits rendoit compte de ſa mauvaiſe fortune. Du Gueſclin l'ayant reconnu lui demanda où il alloit en ſi mauvais équipage. Le Gentilhomme lui répondit qu'il revenoit de Bretagne, où il avoit été inutilement pour y chercher de quoi payer ſa rançon, & que ſuivant la parole qu'il lui avoit donnée, il alloit ſe remettre les priſons de Bordeaux. La rançon de cet Ecuyer montoit à cent livres que du Gueſclin lui donna, avec cent autres livres, pour ſe mettre en état de le ſuivre à la guerre d'Eſpagne, lorſqu'il jugeroit à propos d'y retourner. 1367.

La route de du Gueſclin fut ſemée, ſi on peut s'exprimer ainſi, de libéralités. Il cherchoit tous les priſonniers, tant Gentilshommes qu'Ecuyers & ſimples ſoldats, pour leur donner de quoi ſe mettre en état de ſervir; & avant d'arriver à Paris, il avoit déjà délivré de priſon plus de quatre mille hommes: tous ſe réſolurent à le ſuivre en Eſpagne, quelques-uns même partirent ſur le champ, ſe rendirent ſur les frontieres de la Caſtille pour y attendre Dom Henri, & annoncerent au concurrent de ce Prince ſa chûte prochaine, le menaçant du prompt retour de du Gueſclin.

1367. Ce brave homme après avoir visité le Pape à Avignon, se rendit à Toulouse ; mais ayant appris que le Duc d'Anjou étoit occupé au siége de Tarascon dans la Provence, il s'y rendit. Cette ville étoit alors très-forte, & la Reine Jeanne de Naples, Princesse si célébre par sa beauté & par ses malheurs, à qui elle appartenoit, y avoit jetté une forte garnison. Le Gouverneur sur qui cette Reine se confioit beaucoup, paroissoit résolu de répondre à la haute idée qu'elle avoit de lui, & sa vigoureuse résistance avoit si fort animé le Duc d'Anjou, qu'il avoit juré la perte de cette garnison obstinée ; mais ses menaces avoient été jusqu'alors aussi inutiles que ses coups.

Du Guesclin en arrivant, fit changer la fortune. Cet homme seul & désarmé *, acheva en un moment ce que n'avoit pu faire en plusieurs semaines une armée entiere. Il parla au Gouverneur, & la place se rendit. Le Duc d'Anjou charmé de cette conquête, en donna tout l'honneur à du Guesclin, qui arriva à la Cour de France chargé de nouveaux lauriers.

* Les Chevaliers ne pouvoient porter les armes, qu'après avoir satisfait à leur rançon.

Charles

Charles V le reçut non comme un ſujet, mais comme un ami, & après l'avoir comblé de bienfaits, il ordonna à tous les Gouverneurs des Places qui ſe trouvoient ſur la route de Bretagne, où du Gueſclin avoit réſolu d'aller, de lui rendre les mêmes honneurs qu'à un Souverain. Tous obéirent exactement, & le Duc de Bretagne, quoique le Chevalier fût né ſon ſujet, donna le même ordre dans ſes villes, & le fit prier de ſe rendre à ſa Cour. 1367.

Il eſt reçu à la Cour de France avec diſtinction.

Tant de gloire accumulée ſur la tête de du Gueſclin, animoit la Nobleſſe à ſuivre ſon exemple, & tous couroient aux mêmes périls, dans l'eſpérance de mériter un jour de pareilles diſtinctions. Du Gueſclin arriva enfin à la Roche-de-Rien, où ſa femme étoit demeurée depuis ſon départ pour ſon ſecond voyage d'Eſpagne; il lui demanda compte de cent mille francs, qu'il lui avoit alors confiés; & cette femme ſi digne d'être épouſe d'un guerrier le plus généreux de ſon temps, lui avoua que n'ayant pu prévoir le malheur qui lui venoit d'arriver, elle avoit dépenſé cet argent à ſoulager la miſere d'un grand nombre d'Officiers & de ſoldats, qui avoient ſervi ſous

lui, & qui avoient imploré ſon ſe-
1367. cours.

Du Gueſclin, pour ſuppléer à une ſomme ſi conſidérable, vendit quelques bijoux qui lui reſtoient ; & le Roi de France, le Pape & le Duc d'Anjou s'étant cotiſés, ces trois Princes lui envoyerent cent mille florins d'or, qu'il porta à Bordeaux pour ſa rançon.

Il paye ſa rançon, & ſonge à rétablir les affaires de Dom Henri.

Le Prince de Galles ayant ouï dire que les ſeules libéralités de du Gueſclin avoient déjà aſſuré dix ou douze mille hommes à Dom Henri, & que Dom Pedre ſe plaignant hautement, déclaroit qu'il ne rempliroit déſormais aucunes conditions des anciens traités, puiſqu'on avoit relâché du Gueſclin contre la parole qu'on lui avoit donnée de le retenir en priſon ; le Prince de Galles, dis-je, prévoyant bien que D. Pédre en effet ne manqueroit pas de ſaiſir ce prétexte pour manquer à toutes ſes promeſſes, ſouhaitoit en ſecret que du Gueſclin ne fût pas ſi-tôt en état de payer ſa rançon. L'importance de la ſomme lui donnoit quelqu'eſpérance ; mais il fut bien ſurpris lorſque du Gueſclin, après une aſſez courte abſence, lui fit compter la ſomme entiere, & racheta encore un grand

nombre de priſonniers de différentes Nations, qu'il prit en même temps à la ſolde du Roi Henri, leur donnant ordre de s'aſſembler en un certain temps ſur les frontieres du Languedoc, pour paſſer de-là en Eſpagne. 1367.

Du Gueſclin étoit encore inquiet du ſort de Dom Henri, dont il n'avoit reçu que des nouvelles incertaines depuis leur entrevue dans les priſons de Bordeaux. Ce Prince déguiſé en Pélerin, avoit repris en ſortant de cette Ville le chemin de Toulouſe, pour y conferer avec le Duc d'Anjou, ſur les avis qu'il avoit reçus de du Gueſclin. Ce Prince étoit parti depuis quelques jours de Toulouſe, pour ſe rendre à Villeneuve auprès d'Avignon. Dom Henri ne pouvant trouver d'aſyle dans le Palais, pendant l'abſence du Duc, ſe réfugia chez un gentilhomme Toulouſain, nommé Guillaume Gaillard, qui le reçut chez lui, & le cacha pendant quelques jours.

On veu enlever D Henri à Car caſſonne.

Mais depuis la perte de la bataille de Navarret, Dom Henri étoit épié par un ennemi, dont il ne ſe défioit gueres, & qui ne l'avoit point perdu de vue depuis ſon départ de Caſtille : c'étoit le cadet de Comminges, frere du Comte de ce nom, qui étoit alors

au nombre des petits Souverains de la
1367. Guyenne. Ce Seigneur, dans l'eſpérance de vendre bien cher à Dom Pedre la tête de ſon concurrent, le pourſuivoit ſans relâche, en attendant l'occaſion de le pouvoir enlever; mais ce Prince avoit juſques-là été ſi bien accompagné, que le cadet de Comminges n'avoit oſé rien entreprendre contre lui. Il avoit même cru que ſa proie lui étoit abſolument échappée, lorſque Dom Henri s'étoit déguiſé en Pélerin, & il lui fallut redoubler le nombre de ſes eſpions pour en découvrir les nouvelles traces. Il apprit enfin & ſon déguiſement & ſa retraite à Toulouſe chez Guillaume Gaillard; il ſçut même que Dom Henri & le Gentilhomme devoient ſe rendre le lendemain à Carcaſſonne auprès de la Ducheſſe d'Anjou, & ce fut dans cette Ville que le cadet de Comminges réſolut de l'enlever.

Ce Prince y arriva en effet le lendemain avec ſes Gentilshommes, & le cadet de Comminges s'y trouva en même temps qu'eux avec cent hommes, qui ſe diſperſerent dans différentes auberges de la ville. Tout alloit réuſſir à ſon gré, & Dom Henri accompagné de deux ou trois hommes

seulement, n'auroit pu résister à la troupe de Comminges ; mais la fortune veilloit pour lui. Gaillard, qui connoissoit parfaitement Comminges, l'ayant rencontré dans la rue de Carcassonne, lui demanda le sujet de sa venue dans une ville, où vraisemblablement il ne devoit avoir aucune affaire. Le cadet de Comminges lui trouva bientôt un prétexte ; mais comme le Gentilhomme Toulousain se défioit de lui, il donna ordre à ses gens de l'examiner, & se rendit en même temps aux portes de Carcassone, pour s'informer du nombre d'étrangers qui étoient entrés dans la ville depuis deux jours. 1367.

Il évite le danger par la prudence d'un Gentilhomme.

On lui répondit que le cadet de Comminges avoit à sa suite plusieurs inconnus, & qu'il avoit déclaré en entrant, ne les amener que pour se défendre contre ses ennemis, qui avoient menacé de le faire assassiner. Gaillard en donne aussi-tôt avis à la Duchesse d'Anjou, qui fit fermer sur le champ les portes de Carcassone ; mais le cadet de Comminges averti des interrogations faites aux Portiers, s'étoit sauvé sur le champ, & on ne trouva même plus dans la ville aucuns de ceux qui l'y avoient accompagné ;

tant ils avoient été diligens à ſe retirer.
1367. Dom Henri vit bien alors qu'il n'étoit pas en ſûreté ſous ce déguiſement, & que reſtant dans cet état, ſa vie dépendroit toujours de ceux de ſes ennemis qui pourroient mettre vingt hommes enſemble. C'eſt ce qui le fit réſoudre à reparoître ſous le nom de Roi de Caſtille, & il ſe rendit en cette qualité auprès du Duc d'Anjou, qui étoit revenu à Toulouſe. Ce Prince reçût Dom Henri avec beaucoup de magnificence, & lui ayant donné un grand feſtin, il le pria d'accepter la vaiſſelle d'or & d'argent qui y avoit été employée, & lui fit enſuite un préſent plus utile, en lui donnant deux mille hommes d'armes. Dom Henri parut à la tête de cette petite armée, & ſe rendit en Arragon. Le Roi de cet Etat inſtruit de la ligue que le Pape & le Roi de France avoient faite avec Dom Henri, & voyant d'ailleurs ce Prince en état de réparer ſa perte, s'allia une ſeconde fois avec lui. Pour lui prouver la ſincérité de ſa réconciliation, il lui donna une armée & ſon propre fils pour la commander.

Dom Henri à la tête de toutes ces troupes, s'empara de Calahorra & enſuite de Burgos, où une grande partie

de ceux que du Guesclin avoit délivrés de captivité, vinrent grossir son armée. En même temps toute la vieille Castille se souleva; on cria plus haut que jamais contre la tyrannie de Dom Pedre; & les excommunications du Pape étant venues en même temps que les menaces du Roi de France, D. Pedre prévit bien qu'il ne pourroit résister long-temps contre tant d'ennemis. 1367.

Il eut encore une fois recours au Prince de Galles, & pour effacer les sujets de mécontentement que ce Prince avoit de lui, il lui envoya une partie des sommes promises par le premier traité, remettant l'accomplissement du reste à l'arrivée du secours; mais les Anglois n'étoient point en état de lui en donner. Le Prince de Galles, qui relevoit pour la Guyenne de la couronne de France, avoit lui-même de grands Vassaux, qui avoient recours à l'autorité de cette couronne, lorsqu'il entreprenoit au de-là de ses droits.

Les Rois de France, comme leurs Souverains communs, prenoient plaisir à entrer dans leurs différends, & à humilier l'orgueil des Anglois, en leur prouvant leur sujettion. Rarement les Vassaux des Anglois avoient tort; & le jugement de la Cour de France au-

toriſoit le plus ſouvent leur rebellion
367. contre le Prince de Galles, ce qui entretenoit une diſcorde continuelle dans la Guyenne, & laiſſoit peu ſouvent les Anglois en état d'employer contre la France les forces de cette grande Province.

om Pedre
ndonné
Princes
étiens, eſt
igé d'a-
r recours
Rois
ures.

Une pareille diviſion ſurvint dans le temps que Dom Pedre avoit le plus beſoin du ſecours des Anglois. Les grands Vaſſaux de la Guyenne s'étoient ſoulevés contre le Prince de Galles, & Charles V les ſoutenoit dans leur révolte ; en ſorte que le Prince de Galles, bien loin de pouvoir accorder ſa protection à Dom Pedre, avoit beſoin lui-même d'être ſoutenu des forces de l'Angleterre.

Ainſi Dom Pedre n'ayant plus rien à attendre de ce côté-là, dépêcha des courriers aux Rois Maures, & leur ayant enſuite envoyé des Ambaſſadeurs, il conclut avec eux une ligue offenſive & défenſive contre tous les Princes déclarés pour Dom Henri. La Caſtille entiere ſe récria contre ce traité avec les plus cruels ennemis de la Religion. Les partiſans de Dom Pedre eurent beau alléguer la preſſante néceſſité où il avoit été de le conclure. Les meilleures excuſes d'un hom-

me odieux ſont rarement bien reçues, & Dom Pedre fut d'avance regardé comme un Apoſtat. 1367.

Les progrès de Dom Henri n'ayant pas été ſi rapides qu'à ſa premiere conquête, Dom Pedre ne fut pas non plus ſi décontenancé, & parut réſolu à ſe défendre juſqu'à la derniere extrêmité. Dom Henri n'avoit point encore avec lui du Gueſclin, & les Villes qui s'étoient autrefois rendues à ce Prince, ſans combattre, trembloient qu'il ne ſe vît encore une fois réduit à fuir, & qu'elles ne ſe trouvaſſent auſſi une ſeconde fois expoſées au reſſentiment de Dom Pedre. Ainſi elles ſe défendoient par la crainte de ne pouvoir être conſervées par Dom Henri, en cas qu'elles ſe rendiſſent.

Dom Henri aſſiége Tolede.

Ce Prince, à la tête de ſoixante mille hommes, aſſiégeoit la ville de Tolede. Le Gouverneur de cette place en avoit répondu à Dom Pedre ſur ſa tête, & chaque jour il faiſoit des ſorties vigoureuſes, qui affoibliſſoient beaucoup l'armée de Dom Henri, qui redoubloit auſſi ſes attaques; mais la fortune ne répondoit point à ſa valeur. D'ailleurs la plus grande partie de ſes troupes étoit compoſée d'habitans de la vieille Caſtille, prêts à ſe

rebuter au moindre revers, & qui
1367. croyoient qu'il ſuffiſoit pour vaincre d'avoir envie d'être victorieux.

Il attendoit avec impatience l'arrivée de du Gueſclin, perſuadé que le bonheur de ce Général, & les troupes qu'il lui ameneroit triompheroient enfin des Toledans. Le Connétable étoit en marche depuis long-temps à la tête de ſept mille hommes d'élite; mais le Roi de Navarre toujours inconſtant & perfide, le faiſoit harceler dans les Pyrenées. Le Vicomte de Caſtelbon ſujet de ce Prince, avoit aſſemblé par ſon ordre une troupe de ſoldats accoutumés à combattre dans ces étroits paſſages, & placés ſur le haut des montagnes, ils lançoient des morceaux de rochers, qui venoient accabler les ſoldats de du Gueſclin. Ce Général cherchoit de tous côtés une iſſue plus facile; mais les Navarrois avoient embarraſſé les chemins ordinaires avec des troncs d'arbres défendus par de grands foſſés, enſorte qu'il falloit les combler, brûler ou détourner les arbres, & pendant ce temps-là les ennemis faiſoient pleuvoir ſur les travailleurs une grêle de fleches & de pierres. Un brouillard épais vint encore ajouter aux difficul-

tés qu'il y avoit à paſſer ces montagnes ; un vent violent pouſſoit contre l'armée des monceaux de neige capables de renverſer pluſieurs ſoldats ; les uns étoient jettés dans d'affreux précipices, & d'autres à demi étouffés ſous la neige y mourroient de froid & de fatigue. 1367.

Du Gueſclin auſſi expoſé que le moindre des ſiens à l'inclémence de l'air & aux traits des ennemis, ſembloit par ſon courage diminuer le danger. Il étoit extrême, & ſans la confiance que les ſoldats avoient en leur Général, ces hommes rebutés de tant de travaux, l'auroient ſans doute abandonné. Enfin les gens du pays, animés par l'eſpoir des récompenſes, découvrirent au Connétable un chemin qui le conduiſit juſqu'au pied des retranchemens des Navarrois qu'il força. Il fit aſſiéger enſuite le Vicomte de Caſtelbon dans une fortereſſe où il s'étoit retiré. Ce Seigneur fut pris, & du Gueſclin, pour le punir du mal qu'il avoit fait à ſon armée, le contraignit d'en devenir le guide, & ſa tête répondit des accidens qui pourroient lui arriver. Il ſe trouva enfin dans la Caſtille après quelques jours de marche. Du Gueſclin après mille dangers, arrive en Caſtille.

Dom Pedre averti de ſon paſſage ;
367. ſe voyant à la tête d'une belle armée, & ſes premiers malheurs l'ayant inſtruit, il conſulta l'Amiral du Roi de Bennemarine un des Rois Maures, qui avoit amené dix mille ſoldats à ſon ſecours, ſur ce qu'il devoit faire pour empêcher la priſe de Tolede. Le Général fut d'avis d'attaquer Dom Henri dans ſes retranchemens avant la jonction de du Gueſclin. Et Dom Pedre réſolu à ſuivre ce conſeil, marcha dans ce deſſein. Le Connétable avoit des eſpions par-tout, & ayant été inſtruit du deſſein de Dom Pedre, il changea de route & ſe mit ſur les aîles de ſon armée, pour être en état de l'arrêter en cas qu'il voulût trop entreprendre.

Rencontre de deux armées ennemies.

Dom Henri ſut par ſon moyen que Dom Pedre marchoit au ſecours de Tolede, & il ſe tint prêt à ſortir de ſon camp avec trente mille hommes, pour ſe joindre à du Gueſclin lorſqu'il jugeroit à propos d'attaquer l'armée ennemie. Du Gueſclin lui ayant mandé de venir la nuit même, il ſe poſta ſur le paſſage de ſon concurrent, qui marchoit toujours à grandes journées vers Tolede. Le lendemain Dom Pedre fut éveillé dans ſa tente par les

cris de ceux que Dom Henri avoit déja mis en fuite. Ce Prince ſe leve auſſi-tôt, fait plier à la hâte les tentes & les pavillons, range ſes ſoldats en bataille, & marche fierement à l'ennemi. 1367.

Dom Henri le charge avec vigueur, & ces deux Princes également animés à ſe perdre l'un l'autre, ſe précipitent dans les rangs pour ſe rencontrer & finir la guerre dans un combat ſingulier. Ils étoient tous deux ſi bons ſoldats & ſi bons capitaines, que la victoire ne ſe déclaroit pour aucun parti; mais Dom Pedre n'étoit plus ſoutenu par le Prince de Galles, & ſon rival avoit encore du Gueſclin.

Ce Général poſté ſur une petite colline derriere l'armée de Dom Pedre, avoit été témoin du commencement du combat; il en vouloit laiſſer la gloire entiere à Dom Henri, perſuadé que les peuples le voyant victorieux avec les ſeuls Caſtillans & Arragonnois, auroient beaucoup plus de confiance en ſes troupes, que s'il ne remportoit jamais d'avantage que par le ſecours des Bretons & des François. Cette réflexion, qui marque une politique ſi ſincere & tant de grandeur d'ame, le rendit long-temps ſimple ſpectateur; mais voyant que les deux

armées ſe maintenoient avec un ſuc-
365. cès pareil, il craignit avec raiſon que cette égalité ne coutât beaucoup d'hommes à Dom Henri, & qu'inferieur en nombre il ne fût enfin forcé de ſuccomber.

Il donna donc; & en un moment on vit ſes enſeignes victorieuſes au milieu des eſcadrons ennemis; Dom Henri redoubla alors ſes efforts, & Dom Pedre aſſailli de tous côtés parut augmenter de courage à meſure qu'il voyoit augmenter le nombre de ſes ennemis. Il rallie ſes bataillons épars, raſſemble ſes eſcadrons, & des débris d'une armée il en forme une ſeconde armée, que ſon exemple & ſes exhortations rendent plus redoutable que la premiere.

Il fallut recommencer un nouveau combat. Du Gueſclin chargea le premier, & Dom Pedre qui le redoutoit extrêmement, ne voulut point confier à d'autres que lui le ſoin de ſoutenir ſes efforts. Ce Prince n'avoit pour toute vertu que la bravoure, auſſi la poſſédoit-il au plus haut degré. Le Connétable revint trois fois à la charge, & il réuſſit avec peine à rompre les bataillons de Dom Pedre, qui ne put cette fois les rallier. Alors

ne conſultant plus que ſon déſeſpoir & ſa valeur, il abandonna la conduite de ſon armée pour ſe lancer à travers des troupes ennemies. Une grande partie de ſa nobleſſe le ſuivit, & l'empêcha d'être pris par du Gueſclin, qui l'avoit approché pluſieurs fois. L'Amiral de Bennemarine ſe défendoit encore, lorſque Dom Henri le renverſa mort d'un coup de lance à travers du corps. Alors les Sarrazins qu'il commandoit s'enfuirent à vauderoute, & entraînerent avec eux les reſtes de l'armée de Dom Pedre. 1367.

L'armée de D. Pedre taillée en pieces.

Ce Roi vaincu s'éloigna enfin lui-même, & ſe jetta avec cinq ou ſix cens chevaux dans une forêt voiſine du champ de bataille. Du Gueſclin ſe mit à la pourſuite des fuyards, & de dix mille Afriquains venus au ſecours de D. Pedre, il n'en reſta pas cinq cens en état de regagner leur patrie. Le Begue de Villaines, Olivier du Gueſclin, & du Gueſclin lui-même ſuivoient Dom Pedre à la trace; ils vouloient l'obliger par une pourſuite ſi vive à ſortir de la Caſtille, ou le réduire aux termes de ſe laiſſer prendre.

Le Begue de Villaines n'arriva aux portes de Monteclare qu'un jour trop tard. Dom Pedre y avoit paſſé une

Fuite de Prince infi tuné.

nuit, & en étoit ſorti la veille pour
367. chercher un aſyle plus ſûr. Ce malheureux Prince ſe préſenta aux portes de Montiel, dont le Gouverneur, outre qu'il étoit ſon ſujet, lui avoit de grandes obligations. Il le pria lui-même de le recevoir dans ſa place & de le garantir pour une nuit ſeulement de la pourſuite de Dom Henri.

Mais le Gouverneur ingrat répondit à Dom Pedre, qu'il ne vouloit donner aucun ſecours au tyran de la Caſtille. Il lui déclara même que s'il ne ſe retiroit au plutôt il le feroit arrêter & le livreroit à Dom Henri. *S'il eſt généreux*, s'écria le Roi, *ce Dom Henri dont tu me menaces, il me vengera de ton inſolence & de ta perfidie.* Mais les menaces des Rois privés de puiſſance ne ſont, comme celles des autres hommes, que des paroles vaines, & l'inflexibilité du Gouverneur n'ayant point laiſſé de retraite à Dom Pedre, il fut contraint d'en chercher dans l'épaiſſeur des bois, où il ſe déroboit pendant le jour aux perquiſitions de ſes ennemis.

Le fidele Dom Fernand le faiſoit cependant chercher de tous côtés. Aidé du grand Maître de l'Ordre d'Alcantara, il avoit raſſemblé deux

mille hommes d'armes, & tous deux n'attendoient que Dom Pedre pour tenter de nouveau la fortune. Enfin les coureurs que Dom Fernand avoit mis en campagne pour découvrir où s'étoit retiré ce Prince, le trouverent aux environs de la forêt où ce Prince avoit passé la nuit, & l'amenerent à l'endroit où la petite armée de Dom Fernand étoit assemblée. D'abord le Roi fut du dessein d'assiéger Montiel pour punir le gouverneur de cette place contre lequel il étoit fort irrité. Mais le grand Maître d'Alcantara averti que du Guesclin & Carlonnet s'apprêtoient à les attaquer, détourna Dom Pedre de cette entreprise, & se mit à la tête de cinq cens hommes pour chercher les ennemis. 1314.

Carlonnet fut le premier qu'il rencontra. Cet Officier n'avoit avec lui que deux cens hommes, & il se trouva dans un défilé étroit, lorsque le grand Maître l'attaqua. Il se défendit cependant avec beaucoup de courage, mais Dom Pedre averti que le grand Maître étoit aux mains, vint par l'autre côté du défilé avec le reste de son armée. Carlonnet résista encore quelque temps, & tua même le grand Maître de sa main; mais voyant que

nuit, & en étoit ſorti la veille pour
367. chercher un aſyle plus ſûr. Ce malheureux Prince ſe préſenta aux portes de Montiel, dont le Gouverneur, outre qu'il étoit ſon ſujet, lui avoit de grandes obligations. Il le pria lui-même de le recevoir dans ſa place & de le garantir pour une nuit ſeulement de la pourſuite de Dom Henri.

Mais le Gouverneur ingrat répondit à Dom Pedre, qu'il ne vouloit donner aucun ſecours au tyran de la Caſtille. Il lui déclara même que s'il ne ſe retiroit au plutôt il le feroit arrêter & le livreroit à Dom Henri. *S'il eſt généreux*, s'écria le Roi, *ce Dom Henri dont tu me menaces, il me vengera de ton inſolence & de ta perfidie.* Mais les menaces des Rois privés de puiſſance ne ſont, comme celles des autres hommes, que des paroles vaines, & l'inflexibilité du Gouverneur n'ayant point laiſſé de retraite à Dom Pedre, il fut contraint d'en chercher dans l'épaiſſeur des bois, où il ſe déroboit pendant le jour aux perquiſitions de ſes ennemis.

Le fidele Dom Fernand le faiſoit cependant chercher de tous côtés. Aidé du grand Maître de l'Ordre d'Alcantara, il avoit raſſemblé deux

mille hommes d'armes, & tous deux n'attendoient que Dom Pedre pour tenter de nouveau la fortune. Enfin les coureurs que Dom Fernand avoit mis en campagne pour découvrir où s'étoit retiré le Roi, le trouverent aux environs de la forêt où ce Prince avoit passé la nuit, & l'amenerent à l'endroit où la petite armée de Dom Fernand étoit assemblée. D'abord le Roi eut dessein d'assiéger Montiel pour punir le Gouverneur de cette place contre lequel il étoit fort irrité. Mais le grand Maître d'Alcantara averti que du Guesclin & Carlonnet s'apprêtoient à les attaquer, détourna Dom Pedre de cette entreprise, & se mit à la tête de cinq cens hommes pour chercher les ennemis. 1314.

Carlonnet fut le premier qu'il rencontra. Cet Officier n'avoit avec lui que deux cens hommes, & il se trouva dans un défilé étroit, lorsque le grand Maître l'attaqua. Il se défendit cependant avec beaucoup de courage, mais Dom Pedre averti que le grand Maître étoit aux mains, vint par l'autre côté du défilé avec le reste de son armée. Carlonnet résista encore quelque temps, & tua même le grand Maître de sa main; mais voyant que

ſa petite troupe étoit conſidérable-
1314. ment diminuée, il ſe met à pied lui neuvieme, paſſe une haye, qui pouvoit le dérober à l'ennemi & joint du Gueſclin, qui le conſola en lui donnant deux cens autres chevaux, avec ordre d'aller attaquer Dom Pedre, & d'entretenir le combat juſqu'à ce qu'il fût arrivé à ſon ſecours. Carlonnet part & joint Dom Pedre, qui ſe promettant une nouvelle victoire contre un ſi foible ennemi, étend ſes deux mille hommes d'armes à deſſein de l'envelopper. Carlonnet recule en combattant, & Dom Pedre le pourſuit avec vivacité; mais appercevant de loin les enſeignes du Connetable, il rallentit l'ardeur de ſa marche, & ſe mit en état de lui réſiſter. Le Begue de Villaines parut en même temps d'un autre côté, & vint fondre avec du Gueſclin ſur les troupes du Roi de Caſtille. Elles firent alors fort peu de réſiſtance, & Dom Pedre contraint de fuir avec trois cens chevaux rentra dans la forêt d'où il étoit ſorti dans l'eſpérance de vaincre. N'ayant plus perſonne avec lui pour le fournir de vivres, il ſe préſenta encore à la porte de pluſieurs villes pour demander d'y être reçu; mais à peine daigna-t-on

l'écouter, & ce Prince infortuné n'ayant plus rien à eſpérer de la part de ſes ſujets, ſe mit en route pour gagner un Port de mer, à deſſein de paſſer dans la Cour du Roi de Bennemarine ſon ami & ſon allié. 1322.

Dom Pedre chercha pour s'embarquer un port peu fréquenté, & il trouva enfin un navire qui voulut bien le recevoir; mais le Capitaine de ce vaiſſeau l'ayant reconnu voulut le faire jetter dans la mer, prétendant en avoir reçu autrefois quelque outrage. Le Capitaine étoit Roi dans ſon vaiſſeau comme Dom Pedre l'avoit été de la Caſtille, & les Matelots s'apprêtoient à exécuter l'ordre de leur chef, lorſqu'un Juif ému de compaſſion offrit une groſſe ſomme pour le racheter. Le Capitaine inflexible balança long-temps entre l'intérêt & la vengeance; mais enfin le déſir du gain l'emporta, & il mit Dom Pedre ſur les côtes du Royaume de Bennemarine.

Il eſt re avechonne chez un Pri ce Maure.

Le Souverain de ce pays inſtruit de ſes malheurs l'attendoit depuis long-temps. Jamais Prince n'avoit été ſi ſenſible au ſort des malheureux, & ſon amour pour l'accroiſſement de la religion Muſulmane, lui faiſoit ſouhaiter

que Dom Pedre arrivât bientôt : per-
1317. ſuadé que ce Monarque aigri par tant de traverſes, ſacrifieroit ſes ſcrupules au plaiſir de reparer ſes pertes; & embraſſeroit ſa Religion pour mettre dans ſes intérêts tous les ſectateurs de l'Alcoran.

Ainſi Dom Pedre fut reçu avec de grands honneurs dans cette Cour, & lorſque l'on ſe fut défait de l'embarras des cérémonies, le Roi de Bennemarine propoſa à Dom Pedre de ſe faire Muſulman. Ce Prince n'étoit point homme à craindre une apoſtaſie; & le Dieu de Mahomet étoit ſelon lui, préférable, ſi ſes adorateurs pouvoient le remettre ſur le thrône. Mais il craignoit que cette apoſtaſie ne fût un obſtacle invincible à ſon retour dans la Caſtille; étant perſuadé que ſes ſujets aimeroient mieux périr les uns après les autres que d'obéir à un Roi Muſulman.

Il l'invite à changer de Religion.

Il fit part de cette difficulté au Roi de Bennemarine, qui la trouva foible par rapport à la ſituation des affaires de Dom Pedre. L'Afriquain lui objecta à ſon tour, qu'il n'y avoit aucun lieu d'eſperer que ſes ſujets vouluſſent jamais le recevoir de bonne volonté; que la force ſeule pouvoit les y con-

traindre, & que pour que ces forces fuſſent ſuffiſantes contre les Caſtillans & contre Dom Henri, il falloit armer toute l'Afrique. Le Roi de Bennemarine y ajouta, que pour lui il étoit prêt de lui fournir vingt mille hommes; mais que ce ſecours aſſez puiſſant pour lui ouvrir l'entrée de l'Eſpagne, ſeroit trop foible pour l'y maintenir. Au lieu que tous les Souverains de l'Afrique ſe joignant enſemble pour une même cauſe, inonderoient la Caſtille de leurs troupes, maîtriſeroient les habitans, & les forceroient de reconnoître pour Roi celui qu'ils regarderoient toujours comme ennemi, s'il ne ſe montroit que peu accompagné. 1376.

Dom Pedre goûta ſes raiſons, & l'amour qu'il conçut pour la fille du Roi de Bennemarine, ſervit à leur donner un nouveau poids. Cette Princeſſe étoit extrêmement belle, & d'ailleurs elle apportoit en dot à ſon mari des thréſors immenſes; avantage bien propre à reparer les affaires d'un Prince auſſi diſgracié que Dom Pedre. Il ſongea donc à épouſer la Princeſſe, & la demanda à ſon pere qui voulut bien l'accorder au Roi de Caſtille à condition qu'il ſe feroit circoncire. L'amour

1314. acheva d'étouffer dans le cœur de Dom Pedre ces remords déja affoiblis par le deſir de rentrer triomphant dans la Caſtille. Il ſe rangea donc au nombre des Muſulmans & devint le gendre du Roi de Bennemarine. Son mariage fut public ; mais ſon apoſtaſie fut ignorée quelque temps en Caſtille.

Il ſe fait Muſulman, en épouſant la fille du Prince Afriquain.

Alors le Roi de Bennemarine écrivit à tous les Princes de ſa Secte pour les intéreſſer dans la cauſe du mari de ſa fille ; & afin de les engager davantage à le favoriſer, il leur confia le ſecret de ſon changement de Religion. Les Muſulmans, ſur-tout dans ce temps-là, avoient un zele extrême pour tous ceux qui embraſſoient leur croyance, & ils penſoient faire une action très agréable à Mahomet en ſecourant un proſelyte. Ils ſe cottiſerent tous pour former une armée nombreuſe, & capable de triompher de tous les ennemis de Dom Pedre.

Pendant que l'Afrique s'armoit en ſa faveur, ce Prince paſſoit des jours heureux à la Cour de Bennemarine ; le rang que lui donnoit ſon étroite alliance avec le Roi lui rendoit ſoumis tous ceux qui l'étoient au Roi même, & comme ſon beau-pere étoit extrêmement familier avec ſes ſujets, &

qu'au contraire Dom Pedre, ſuivant le caractere des Eſpagnols, conſervoit toujours un air grave & impoſant, tous les reſpects étoient pour lui, & le Roi de Bennemarine même ſuivoit le torrent & le reſpectoit comme les autres. Cela ne ſervit pas peu à hâter les préparatifs de l'armement d'Eſpagne, & le Roi Maure qui s'étoit intéreſſé par rapport à ſa fille, au rétabliſſement de Dom Pedre, n'épargnoit rien de ce qui pouvoit le mettre en état de réuſſir. 1367.

L'armée deſtinée à partir d'Afrique étoit de cinquante mille hommes d'élites, on en envoya d'abord vingt mille qui paſſerent dans le Royaume de Grenade; en même temps Dom Fernand reçut des ſommes conſidérables, & vint à bout de mettre juſqu'à trente mille Eſpagnols ſur pied; il le manda à Dom Pedre, & ce Prince ſe hâta de joindre l'armée Afriquaine. Le bon Roi de Bennemarine voulut même que ſon propre fils l'accompagnât, afin d'augmenter par ſa préſence le zele des Maures, peu diſpoſés d'eux-mêmes à obéir à un étranger.

Les Rois Maures prennent ſa défenſe, & raſſemblent toutes leurs forces.

Dom Pedre avoit conſenti d'abord à s'éloigner ſur le champ de Bennemarine; mais ſon amour pour la Prin-

ceſſe lui fit encore différer ce départ
1367. de quelques jours. Seulement pour encourager les Toledans par l'eſpérance d'un plus grand ſecours, il envoya vingt mille hommes en Eſpagne. Les vents leur ayant été favorables, on apprit preſque auſſi-tôt leur arrivée à Tolede. L'armée de Dom Henri, qui environnoit toujours cette place, en fut bientôt inſtruite par les feux de joie qu'allumerent les aſſiégés ſur leurs remparts.

Du Gueſclin envoya auſſi-tôt des coureurs ſur tous les chemins par où les Maures devoient néceſſairement paſſer; & ſe mit à la tête d'un corps de troupes. Son frere Olivier & le Begue de Villaines eurent ordre de le devancer, pendant que Dom Henri avec le reſte de l'armée continuoit le ſiege de Tolede.

Du Gueſclin va au devant des ennemis deſcendus près de Cadix & les met en déroute.

Du Gueſclin apprit bientôt que les ennemis étoient deſcendus auprès de Cadix au nombre de vingt mille, & qu'ils s'apprêtoient à joindre trente mille Eſpagnols commandés par Dom Fernand. Cette ſeconde armée étoit campée auprès de Seville, & du Gueſclin ſe poſta entre cette ville & Cadix. Olivier ſon frere & le Begue de Villaines, continuerent de battre la campagne,

pagne. Les coureurs envoyés par le Connétable revinrent bientôt à toute bride; les ennemis les suivoient de près, & le Begue de Villaines eut à peine le temps de se jetter à la hâte dans un étroit défilé où les Maures étoient déja engagés. Il se pressa de les attaquer, & Olivier du Guesclin l'ayant secondé, ils vinrent à bout de chasser les ennemis des défilés, & de les repousser dans la plaine. Du Guesclin arriva dans ce moment, & blâma son frere de n'avoir pas laissé le temps aux Maures de s'engager plus avant dans le défilé, où il auroit été plus aisé de les défaire que dans la plaine. 1367.

Cependant ils étendirent leurs troupes, & présenterent un front capable d'arrêter d'autres soldats que ceux de du Guesclin. Ce Connétable n'avoit avec lui que sept à huit mille hommes, & les Maures lui étoient supérieurs des deux tiers. Cependant ils ployerent à la premiere charge. Leur maniere de combattre étoit semblable à celle des Croates d'aujourd'hui; ils cédoient d'abord, & se ralliant dans cette fuite concertée, ils surprenoient leurs vainqueurs en désordre, & les battoient souvent à leur tour; mais du Guesclin les poursuivit avec tant

de vigueur, que les uns s'éloignant
1367. avec plus de précipitation que les autres, il ne fut pas poſſible à leurs Généraux de les raſſembler ; & ce grand corps de troupes fut diſſipé en moins de deux heures de combat. Ceux des Maures qui échapperent à la mort ou à la captivité, regagnerent promptement leurs vaiſſeaux, & ayant mis à la voile ils porterent à Dom Pedre les triſtes nouvelles de leur défaite.

Dom Pedre
itte l'Afri-
e, arrive à
dix, & ſe
t à la tête
ne armée
midable.

Ce Prince demanda alors s'il lui reſtoit au moins l'armée de Dom Fernand. Les Maures ne purent lui donner là-deſſus que des aſſurances peu poſitives ; mais Dom Fernand lui ayant dépêché un courier pour le preſſer de deſcendre au plutôt en Caſtille, afin de reparoître à la tête d'un puiſſant ſecours avant la reddition des Toledans, découragés par la défaite du premier, Dom Pedre quitta donc enfin les ports de Bennemarine à la tête de cinquante mille hommes, & Dom Fernand pour éviter un malheur ſemblable au premier, s'approcha de Cadix avec ſes trente mille hommes. Enſorte que Dom Pedre au ſortir de ſes vaiſſeaux ſe trouva à la tête de quatre-vingt mille combattans.

De ſi grandes forces releverent en-

tierement ſon courage, & il crut que déſormais Dom Henri n'oſeroit plus tenir la campagne devant lui. Dans cette eſpérance flatteuſe il s'avança à petites journées vers Tolede, après avoir dépêché pluſieurs couriers pour avertir la garniſon de l'arrivée du ſecours. Dom Henri étoit encore dévant cette place, & malgré ſes efforts le ſiege n'étoit que médiocrement avancé. Du Gueſclin étoit toujours à la tête des ſoldats pour les animer à bien faire. Il n'étoit pas accoutumé à regarder ſi long-temps par les dehors, des murailles attaquées; mais conſidérant qu'il ne pouvoit bruſquer la priſe de Tolede, ſans expoſer la vie d'un grand nombre de ſoldats, il aima mieux attendre la défaite de Dom Pedre, perſuadé que ce Prince étant battu encore une fois, toute la Caſtille reconnoîtroit ſans peine ſon vainqueur pour Souverain. 1367.

Suivant cette idée il ne pouſſoit que peu à peu le ſiege, en tenant toujours les ſoldats à couvert ſous de profonds retranchemens. Quelques-uns blâmoient cette ſage lenteur, & ne trouvoient point qu'il fût digne d'un Capitaine auſſi fameux, d'être ſi long-temps à prendre une ville: mais du

1367. Gueſclin attendoit à leur répondre par l'évenement. Il ne ſe ſoucioit point de cette gloire acquiſe au prix du ſang de tant de ſoldats, & il aimoit mieux perdre un peu de l'eſtime de ces eſprits turbulens, amis des témérités, que de perdre un ſeul homme mal à propos. D'ailleurs en entreprenant le ſiege de Tolede, il engageoit Dom Pedre à quitter les bords de la mer & à s'avancer pour la ſecourir. Au lieu que la priſe de cette place le laiſſant ſans eſpoir, il ſeroit reſté ſur les côtes à portée de recevoir ſans ceſſe de nouveaux ſecours d'Afrique, & de tenir toujours la Caſtille en alarmes. En prenant Tolede on conſervoit Dom Pedre; en laiſſant cette place il venoit de lui-même livrer ſa perſonne & ſes Etats.

Du Gueſclin le comptoit ainſi, ſe promettant de défaire ſans peine les Maures qu'il avoit vaincus tant de fois, & dont la façon de combattre bien inférieure à celle des Chrétiens, les réduiſoit à la fuite pour peu qu'on les ſerrât de près. Dom Pedre, il eſt vrai, avoit dans ſon armée trente mille Eſpagnols; mais c'étoit Dom Fernand ſeul qu'ils ſuivoient. Le bruit de l'apoſtaſie de Dom Pedre avoit tranſpiré dans cette multitude, & les

Caſtillans avoient en horreur de combattre pour un apoſtat.

1365

D'ailleurs Dom Pedre préferoit en tout les Afriquains à ſes propres ſujets. Il étoit ſans ceſſe avec le jeune Prince de Bennemarine; ce qui perſuadoit les Eſpagnols que leurs ſoupçons ſur ſon changement de Religion étoient bien fondés. Sa partialité pour les Maures les rendoit mécontens de ces derniers; ils paroiſſoient quelquefois prêts à ſe charger, & deux troupes ſi oppoſées tant pour l'intérêt du pays que pour la Religion, ne paroiſſoient pas diſpoſées à faire de grands efforts l'une pour l'autre. Les Eſpagnols ſe promettoient même d'abandonner les Maures en cas qu'ils euſſent du deſſous, & les Maures préparoient la même perfidie aux Eſpagnols.

Diviſi dans l'arm de D. Pe

Dom Fernand fit tous ſes efforts pour réunir les Afriquains & les Caſtillans, & la conſidération qu'on avoit pour lui, fit qu'on évita les éclats; mais cette haine couverte n'en étoit que plus vive, & les ſuites n'en furent que plus funeſtes.

Du Gueſclin parfaitement inſtruit de ce qui ſe paſſoit dans l'armée ennemie, la laiſſoit avancer juſque dans le cœur de l'Eſpagne, comptant

bien que les Maures, agiſſant dans les
1367. Provinces comme dans un pays de conquête, aigriroient de plus en plus les Caſtillans des deux partis. Cependant il prenoit ſes meſures pour les attaquer à propos, laiſſant même ignorer à Dom Henri ce qu'il en apprenoit de particulier. Le conſeil des Rois eſt compoſé de différens caracteres, les avis ſe nuiſent les uns aux autres, & tous enſemble après avoir fait naître des doutes & des difficultés, s'accommodent enfin au penchant du maître. Du Gueſclin certain de ce qu'il avoit à faire, vouloit pour cette fois que Dom Henri ſuivît exactement ſes vues, & il déſiroit le mettre dans la néceſſité de les ſuivre, en ne lui apprenant exactement les mouvemens des ennemis, que quand ils ſeroient à portée de ne pouvoir plus être évités.

Du Gueſclin conſeille à D. Henri de marcher contre Dom Pedre.

On ſçut enfin que Dom Pedre n'étoit plus qu'à une journée de Tolede, & qu'il ne ſeroit pas long-temps ſans attaquer le camp. Du Gueſclin en fut avertir lui-même Dom Henri. Ce Prince n'ignoroit pas la marche de Dom Pedre; mais ſes eſpions ne lui rendoient point un compte exact comme au Connétable, qui les choiſiſſoit beaucoup mieux. Le Chevalier

auroit engagé Dom Henri à partir ſur le champ avec une partie de ſon armée, pour ſurprendre Dom Pedre dans ſa marche, ſi Dom Henri craignant les ſuites d'une démarche précipitée, & appréhendant de perdre ſon crédit parmi les Eſpagnols & chez ſes alliés, s'il ſuccomboit une ſeconde fois par ſa faute, n'eût voulu aſſembler ſon Conſeil. 1367.

Le Connétable lui repréſenta que ces ſortes d'aſſemblées ne pouvoient être de quelque utilité que par rapport à des délibérations purement politiques. Mais que pour les coups de main il en falloit croire un guerrier, un Général. Que même les Officiers ſubalternes n'étoient pas toujours propres à être conſultés pour des expéditions bruſques & promptes; que le Général ſeul connoiſſoit la véritable force de ſon armée, & ce qu'il pouvoit attendre de ſes ſoldats. Qu'il étoit le mieux inſtruit de ce qui ſe paſſoit chez les ennemis, le plus intéreſſé à les vaincre, & par conſéquent le plus propre à décider de l'inſtant favorable pour le combat.

Dom Henri lui répondit, qu'il s'en rapporteroit entierement à lui s'il s'agiſſoit de moins que d'un Royaume;

mais qu'une couronne ne devoit pas
367. s'expoſer ſi legerement. Que s'il étoit encore une fois vaincu par Dom Pedre, ſa fortune étoit terraſſée pour jamais; que les Eſpagnols n'appelleroient plus à leur ſecours un homme ſi peu propre à les ſecourir, & que ſes alliés ſe feroient une eſpece de devoir d'abandonner un Prince ſi conſtamment malheureux. Enfin Dom Henri fit entendre au Connétable, que ſi ſon Conſeil ne lui ſervoit pas contre Dom Pedre, il le garantiroit du moins contre ceux qui ſans cela pourroient l'accuſer de témérité & d'imprudence. Du Gueſclin qui ſentoit plus que jamais l'inconvénient de ces ſortes de conſultations, fit de nouveaux efforts pour déterminer Dom Henri à marcher dans le moment même au-devant de Dom Pedre. Votre Conſeil, lui dit-il, eſt compoſé de gens qu'on n'a jamais vus les armes à la main; ils ignorent tous ce qu'il faut ſçavoir pour donner un bon avis là-deſſus. La timidité naturelle de ces gens de cabinet les fait toujours pancher du côté de la retraite, ils veulent temporiſer, marcher pas à pas, & ſe perſuadent qu'un Général en ſuivant leurs intentions, doit être encore reſponſable des

évenemens. A force de lui ordonner d'éviter les ennemis, ils le ramenent sur les frontieres, & viennent à bout de le faire battre. 1367.

En me mettant à la tête de vos armées, ajouta du Guesclin, vous m'avez cru sans doute en état de les conduire. Oter la liberté à un Commandant, c'est le priver de son courage, de son habileté, de son expérience, parce qu'on l'empêche d'en faire usage. Le combat & le secret sont absolument nécessaires. Vous connoissez vous-même l'évidence de ce besoin, néanmoins vous allez voir vos Conseillers balancer si l'on ira chercher Dom Pedre, & laisser le bruit de sa marche se répandre & dans tout le camp & dans Tolede. Le Connétable parloit en Général jaloux de son pouvoir & de ses droits; mais Dom Henri pensoit en Roi qui avoit tout à redouter de la fortune. La crainte de faire quelques fautes dans une occasion de cette importance, diminuoit la confiance qu'il avoit d'ailleurs en du Guesclin, & il manda sur le champ son Conseil. Dom Henri assemble son conseil malgré du Guesclin.

Les membres qui le composoient s'assemblerent dans sa tente, & Dom Henri leur proposa s'il devoit atten-

dre l'ennemi dans ſes retranchemens ;
1367. ou bien aller au-devant de lui. Trois ou quatre avis différens partagerent alors ce Conſeil. L'approche d'un ennemi redoutable en effraya quelques-uns, & les autres un peu plus aſſurés n'oſerent conſeiller d'en venir aux mains. Les uns vouloient qu'on levât le ſiege, les autres qu'on le continuât en fortifiant même les retranchemens du camp. Du Gueſclin dit alors au Roi ; Vous voyez bien, Sire, que les avis de votre Conſeil ne conviennent en aucune façon à la ſituation de votre fortune. Lever le ſiege eſt une choſe honteuſe, & ce ſeroit une témérité inexcuſable que d'attendre Dom Pedre dans ce camp. Vous auriez à ſoutenir à la fois les efforts concertés de ſon armée & d'une nombreuſe garniſon. Ne déliberons plus ; vous avez une armée de quatre-vingt mille hommes, laiſſez-en cinquante mille dans les tranchées ſous les ordres de l'Archevêque de Tolede, & avec les trente mille autres allons vaincre Dom Pedre.

Prince ſe oſe à par- la tête on armée.

Le Begue de Villaines appuya le ſentiment de du Gueſclin ; & ce chef entraîna tous les autres Chevaliers, & croyant s'appercevoir qu'il étoit con-

forme à l'inclination de Dom Henri, ceux qui s'y étoient d'abord oppoſés l'approuverent comme les autres. Le Connétable auſſi-tôt donna ſes ordres, & fit tirer de l'armée trente mille hommes choiſis, qui ſe trouverent quelques heures après diſpoſés à marcher. Dom Henri ayant déclaré alors qu'il vouloit ſe mettre à leur tête, pluſieurs tenterent de le détourner de ce deſſein; mais du Gueſclin les regardant avec indignation, leur dit d'aller porter ailleurs leur faux zele pour le Roi, qu'il y alloit de la gloire de ce Prince, & qu'il ne ſouffriroit pas que perſonne vînt déſormais s'oppoſer à ſa courageuſe reſolution. Oui, dit-il à Dom Henri, il faut que vous vainquiez vous-même votre ennemi. Il eſt à la tête de ſon armée, il faut que vous commandiez la vôtre, & que ſa défaite ſoit votre ouvrage. 1367.

Dom Henri, le Connétable, le Begue de Villaines, & toute la nobleſſe Françoiſe & Bretonne, quitterent le camp bien avant dans la nuit. Les trente mille hommes qui les ſuivoient ignoroient où on avoit deſſein de les conduire; mais ils ſe fioient abſolument à du Gueſclin, & ils marcherent juſqu'au jour ſans être infor-

367. més de rien. Alors Dom Henri fit faire alte à ſon armée, & ayant aſſemblé les principaux Officiers, il leur ordonna de déclarer aux ſoldats qu'ils alloient pour attaquer Dom Pedre. Le bruit s'en répandit auſſi-tôt parmi les troupes ; pluſieurs commençoient à faire la comparaiſon de leur nombre, avec les quatre-vingt à cent mille hommes qui ſuivoient Dom Pedre ; mais du Gueſclin paroiſſant dans les rangs avec Dom Henri, les raſſura par ſes diſcours, & ils marcherent avec une confiance entiere ſous ſes ordres.

On n'étoit plus qu'à quatre lieues de l'ennemi, & la journée ſuivante étoit deſtinée pour le combat. Dom Henri ſe ſouvint que les plaines de Navarret n'auroient point vu ſa défaite & ſa fuite, s'il s'en étoit rapporté à ſon Connétable. Il voulut donc éviter un ſemblable malheur en le chargeant ſeul de la conduite de l'armée, pour en régler les mouvemens ſelon qu'il le jugeroit à propos, ayant deſſein auſſi de réparer par cette marque d'eſtime & de confiance, le déſagrément qu'avoit pu cauſer à du Gueſclin ſa déférence aux avis du Comte d'Aigues ennemi du Général. Beau-

donne à du ueſclin le mmande- nt de l'ar- , & com- ſous ſes dres.

coup font des fautes; peu les reconnoiſſent & en conviennent; mais D. Henri profita des ſiennes, & en ſe corrigeant il trouvoit moyen de les faire tourner à ſon avantage. Ayant alors une ſeconde fois mandé les chefs, il leur déclara qu'il dépoſoit l'autorité ſuprême entre les mains de du Gueſclin, qu'on recevroit les ordres de ce Général, & que lui-même vouloit ſervir ſous le Connétable en qualité d'Officier Général. 1367.

Du Gueſclin fut le ſeul qui s'oppoſa à l'intention de Dom Henri. Tous les autres applaudirent à ſon choix, & on ſe hâta de joindre l'ennemi.

Dom Pedre étoit campé à ſix lieues de Tolede, & il attendoit une occaſion favorable pour attaquer les retranchemens de ſon ennemi. En attendant cette occaſion, ſes Eſpagnols mal diſciplinés ſe répandoient dans la campagne, pour y commettre des déſordres inouis; ils rentroient dans leur camp chargés des dépouilles; & plus ſoigneux de les conſerver que de ſe garantir contre les efforts de Dom Henri, on auroit dit qu'ils le mépriſoient. Déſordre dans les troupes de Dom Pedre.

Les Maures de leur côté n'étoient

pas plus exacts. Non-seulement ils pil-
367. loient & voloient comme les autres, mais ils enlevoient les hommes, les femmes, & les enfans, pour les envoyer esclaves en Afrique, de façon qu'on n'osoit plus approcher de leur camp. Les Castillans les plus fideles trouvoient un ennemi dans le Roi qu'ils soutenoient, & voyoient au contraire tous les caracteres d'un protecteur compatissant dans son généreux compétiteur.

Si Dom Pedre avoit voulu reflechir sur cette conduite, il n'auroit pu s'empêcher de voir qu'elle présageoit sa défaite. Tout concouroit à sa ruine; le désordre & la division qui regnoient dans ses troupes, l'esprit de liberté & d'indépendance qui s'y étoit glissé par sa négligence à réprimer les premiers abus, la haine des peuples qu'il continuoit d'opprimer, & la supériorité que tant que fautes donnoient à son ennemi. Dom Henri, ou plutôt le Connétable, continuoit de faire avancer l'armée, mais avec beaucoup de lenteur, afin qu'elle pût conserver son arrangement & se trouver toujours en état de combattre.

Dom Pedre en étant informé par ses coureurs, rassembla toutes ses trou-

pes; & comme il ne ſçavoit pas lui-même le nombre des ſoldats qui ſuivoient Dom Henri, il perſuada aux ſiens que ce Prince venoit les attaquer à la tête de toute ſon armée. Du Gueſclin s'imaginant bien qu'ils étoient dans cette erreur; mit ſes troupes en bataille pendant la nuit, & ayant poſté ſur les collines voiſines de Dom Pedre, les goujats & les vivandiers de l'armée, il fit auſſi planter des enſeignes ſur quelques autres montagnes, pour faire croire aux ennemis qu'elles étoient couvertes de ſoldats. 1367.

Le jour parut enfin, & laiſſa voir les deux armées rangées en bataille. Celle de Dom Pedre s'étendoit dans la plaine, partagée en trois gros corps, peu diſtans les uns des autres. Le jeune Prince de Bennemarine étoit à la tête du premier. Il avoit de la valeur; mais la prudence ne guidoit pas ſon courage, & il auroit été plus propre à combattre parmi les ſoldats qu'à les commander. Dom Fernand de Caſtres, ce modele des bons ſujets, voyoit marcher le ſecond ſous ſes ordres. Lui ſeul dans cette grande armée poſſédoit les talens propres à un Général, & il s'apprêtoit à ſignaler d'une ma-

niere éclatante ſa valeur & le zele qui
367. l'animoit pour ſon Roi. Le troiſiéme corps devoit obéir à Dom Pedre lui-même.

alités ex-eures de Prince.

Ce Prince étoit monté ce jour là ſur un grand cheval de bataille extrêmement beau, & ſi vîte qu'aucun cheval en Eſpagne ne pouvoit le ſuivre à la courſe. Il avoit déja ſauvé deux fois la vie au Roi Dom Pedre, & ce Prince ne ſe ſervoit jamais que de ce cheval dans les actions périlleuſes. Pour attacher ſur lui tous les yeux des ſoldats, il s'étoit revêtu d'habits & d'armes ſuperbes; cette magnificence jointe à ſa taille avantageuſe, lui attirerent de grands applaudiſſemens. D'une main il tenoit un large ſabre, & de l'autre il ſaluoit les ſoldats & les Officiers qu'il vouloit encourager. peu d'hommes de ce temps-là avoient une mine auſſi guerriere que celle de ce Prince. Il étoit grand, robuſte, montoit parfaitement un cheval, & ſe ſervoit avec beaucoup d'adreſſe de l'épée & de la lance. On l'avoit même vu pluſieurs fois renverſer à la courſe les meilleurs Chevaliers de l'Eſpagne; & dans tous les combats où ce Prince s'étoit trouvé, il avoit toujours donné des preuves d'un courage extraordi-

naire. Il poſſédoit auſſi l'art de conduire une armée, il ſçavoit dans une bataille éviter de faire des fautes, & profiter de celles des ennemis; mais au moindre déſavantage il perdoit ſon ſang froid, & s'animoit de telle ſorte qu'il oublioit ſes plus chers intérêts. En un mot, ce Prince eût été un excellent Général, s'il avoit pû devenir moins emporté & moins ſoldat. 1367.

Du Gueſclin pendant ce temps-là avoit diviſé ſon armée en cinq corps, quoiqu'elle fût très inférieure à Dom Pedre. Mais ce Général, qui avoit remarqué ſon ordre de bataille pour arranger le ſien en conſéquence, fit attention qu'en raſſemblant un ſi grand nombre de ſoldats dans un ſeul corps, l'ennemi s'expoſoit à tout perdre d'un ſeul coup; parce que cette maſſe énorme ne pouvant ſe mouvoir avec facilité, ne pouvoit non plus ſe rallier étant une fois rompue, au lieu que les petits corps plus à portée d'exécuter toutes les évolutions néceſſaires, étoient auſſi plus propres à ſervir les deſſeins du Général, à charger avec plus de facilité, & à reprendre leurs rangs avec moins de peine. Comme cette bataille décida de la fortune de Dom Pedre, de celle de Dom Henri, Du Gueſclin range ſon armée en bataille.

& qu'elle mit le comble à la gloire de
1367. du Gueſclin, je crois n'en devoir omettre aucunes circonſtances, qui d'elles-mêmes ſont aſſez intéreſſantes.

Dom Henri commandoit le premier corps, le ſecond étoit conduit par le brave Begue de Villaines, le troiſieme obéiſſoit à Olivier du Gueſclin, le quatriéme étoit le corps de reſerve. Olivier de Mauni, Carlonnet & quelques autres gentilshommes étoient chargés de cette troupe, & devoient fondre ſur les ennemis au premier ſignal que leur feroit faire du Gueſclin. Enfin ce Connétable lui-même marchoit à la tête du cinquieme corps, bien réſolu de périr ou de faire connoître à toute la terre qu'il étoit digne de commander des armées où combattoient des Rois.

Les deux armées s'ébranlerent en même temps; mais comme ſi Dom Pedre & le Connétable en fuſſent convenus entr'eux, ils ne détacherent que chacun une troupe, & retinrent les autres. Le jeune Prince de Bennemarine à la tête de ſes Afriquains, fut le premier qui s'expoſa aux coups. Le Begue de Villaines, & Olivier du Gueſclin, animés par la voix & par les regards de ſon frere, le reçurent avec

un courage invincible. Le ſang ruiſ-
ſela bientôt entre les rangs, ils le con- 1367.
fondirent, & chacun chercha à ſauver ſa vie en donnant la mort à ſon ennemi. Le Prince Afriquain faiſoit des merveilles. Rien ne lui réſiſtoit. Plus d'un ſoldat Chrétien avoit payé de ſa vie l'honneur de s'oppoſer à ce jeune guerrier, & il ſembloit plutôt ſe promener dans leurs rangs, qu'occupé à les combattre.

Olivier du Gueſclin étoit trop éloigné de lui pour arrêter ſes progrès, & déja les Maures ſe promettoient la victoire. Le Connétable attentif à tout ce qui ſe paſſoit, arrêtoit lui-même ceux de ſes ſoldats qui vouloient aller au ſecours de leurs compagnons. Dom Henri ſe contenoit à peine; Dom Fernand même cet homme ſi ſage & ſi expérimenté, s'étonnoit de la tranquillité du Général Breton. Le Prince Maure pouſſoit avec vigueur ſes premiers avantages. Il étoit tout couvert du ſang ennemi, & ſes Afriquains animés ſe précipitoient avec lui dans les endroits les plus périlleux. Les Chrétiens étonnés de ſa rapidité reculoient quoiqu'avec peine, & ils alloient céder tout à fait, lorſque le Begue de Villaines ayant

renverſé une foule de Maures qui lui
367. diſputoient le paſſage, ſe fit jour juſqu'au Prince de Bennemarine. Le favori de ce jeune guerrier, ſe jetta au-devant des coups qu'on lui porta; mais après avoir long-temps ſignalé ſa valeur & ſon affection, il tomba ſous l'épée du Begue qui le renverſa à ſes pieds.

Cette mort d'un homme à qui le Prince Maure avoit donné toute ſon amitié, fut vengée dans l'inſtant ſur une foule de Chrétiens; mais c'étoit au Begue de Villaines à qui le redoutable Maure en vouloit: ils ſe cherchoient tous deux, & ſe rencontrerent bientôt. Le jeune Prince en approchant le meurtrier de ſon favori, ſentit redoubler ſa fureur. Il lui lança un coup de zaguaie avec tant de force & d'adreſſe, que le Begue en fut ébranlé. Mais ce Chevalier ſe remit bientôt & porta à ſon tour un coup ſi terrible au jeune Prince, qu'il le fit tomber évanoui aux pieds des chevaux. Les Maures, pour le ſauver, ſe jetterent comme des lions ſur le Begue de Villaines; mille bras l'attaquoient à la fois, ſon cheval avoit été tué, & il combattoit à pied avec plus de courage que de bonheur, ſa perte étoit

certaine, & les Maures ſe promettoient déja de l'immoler à l'ami de leur Prince; mais le Begue avoit un fils auſſi vaillant que ſon pere. Il vient à ſon ſecours, & la piété redoublant ſon courage, il écarte les Maures, raſſemble les ſiens, & met en fuite tous ces barbares qui avoient perdu leur chef. 1367

Dom Pedre s'avance d'un côté & du Gueſclin de l'autre. L'un pour les ſoutenir & l'autre pour achever leur défaite. La mêlée devint alors plus ſanglante; le Connétable crioit de toute ſa force qu'on ne fît aucun quartier aux Sarraſins, & qu'on épargnât les Eſpagnols du parti de Dom Pedre; ces cris produiſirent deux effets qui procurerent le même avantage à Dom Henri. Les Sarraſins ne douterent pas que les Caſtillans leurs alliés ne fuſſent de concert avec ceux du parti contraire, & les Eſpagnols peu après en eurent moins d'ardeur à combattre des ennemis ſi ſoigneux de les conſerver.

Cependant les uns & les autres animés par les exhortations & par les promeſſes de Dom Pedre, combattirent d'abord avec courage, & l'on commençoit à douter de quel côté pan-

cheroit la victoire. Dom Henri dont
397. l'inquiétude augmentoit à mesure que l'avantage paroissoit plus égal, prit une lance & ayant rassemblé auprès de sa personne ce qu'il y avoit de plus brave dans la noblesse Françoise & Bretonne, il se présenta devant Dom Pedre. Ces deux rivaux vouloient terminer seuls un si sanglant combat ; mais leurs Courtisans se jettant au-devant d'eux, les forcerent de porter leurs coups sur des têtes moins gardées.

om Pedre vaincu, & nd la fui-

Les deux Rois se faisoient admirer dans l'un & dans l'autre parti par leur extrême valeur ; mais Dom Pedre attaqué à la fois par son concurrent, par du Guesclin, le Begue de Villaines, Olivier de Mauni, & tout le reste de l'armée de Dom Henri, qui s'étoit réunie après la defaite des Maures, fut contraint de céder. Il vouloit périr les armes à la main. C'est là comme doit mourir un Roi qui n'a plus d'espérance ; mais Dom Fernand de Castres lui représentant qu'il y avoit encore des ressources pour lui dans l'affection du Roi de Bennemarine, il fut le résoudre à prendre la fuite. Il assembla donc trois à quatre cens chevaux, & se démêlant avec eux d'entre les rangs qui

combattoient encore, il ſe ſauva à toute bride dans le château de Montiel, * peu diſtant du champ de bataille. Le Begue de Villaines s'apperçut de ſon évaſion, & ſe mit à ſes trouſſes avec mille ou douze cens chevaux. Il arriva preſque en même temps que lui aux portes de Montiel, & certain que ce Prince étoit entré dans le château il l'environna avec ſa troupe. Cependant Dom Henri étoit maître du champ de bataille. Rien ne manquoit de ce qui pouvoit rendre ſa victoire complette. Ses ſoldats étoient chargés de butin, ils avoient au moins dix mille priſonniers, & la terre étoit couverte de morts. Les ennemis avoient laiſſé à ſa diſpoſition leurs armes, leurs bagages, leurs drapeaux, & leurs inſtrumens de guerre. Dom Henri avouoit hautement qu'il devoit tout à du Gueſclin; & ce Général pour ſe débaraſſer des juſtes louanges qu'on lui prodiguoit, envoya quelque Cavalerie pour achever de diſſiper les fuyards, & en même temps ayant reçu un avis du Begue de Villaines, qui l'inſtruiſoit que Dom Pe- 1367.

* Il y avoit pluſieurs villes de ce nom en Caſtille & il ne faut point confondre ce dernier Monriel avec le premier, où on refuſa de recevoir Dom Pedre.

dre étoit enfermé dans le château de
1367. Montiel, il s'avança à la tête de toute l'armée vers ce château, qu'il fit entourer de toutes parts.

Ceux qu'il avoit envoyés à la poursuite des fuyards revinrent peu de temps après, & rapporterent que les Eſpagnols du parti de Dom Pedre s'étant ralliés, avoient fait un corps qui marchoit en aſſez bon ordre; que les Afriquans s'apprêtant à regagner la mer, s'étoient auſſi réunis en une ſeule troupe, & qu'ayant apperçu les Eſpagnols, ils avoient cru pouvoir ſe joindre à eux comme à leurs alliés; mais que ceux-ci ſe ſouvenant des maux que les Afriquains avoient cauſés à leur patrie, s'étoient jettés ſur eux & les avoient tous tués ſans en épargner un ſeul.

Extrême embarras de ce Prince retiré dans le château de montiel.

Dom Pedre enfermé dans le château de Montiel étoit dans une extrême inquiétude. Il voyoit une armée victorieuſe qui n'attendoit que l'inſtant de le prendre & de le livrer à ſon ennemi. Le château de Montiel bâti ſur un rocher extrêmement haut & rude, n'avoit pour toute entrée qu'un petit chemin étroit taillé dans la roche vive. Le reſte étoit inacceſſible, & on ne pouvoit en approcher aucune machine

machine de guerre. Ainſi la place munie d'ailleurs d'une forte garniſon, n'avoit à redouter aucun effort de l'ennemi ; mais la faim rend inutiles les fortifications les plus terribles, & on ne ſe défend point contre elle. 1367.

Le Gouverneur, homme exactement attaché à ſes devoirs, avoit ouvert à Dom Pedre tous les magaſins de la forteresſe, & il l'aſſura qu'il étoit dans la diſpoſition de périr en la défendant. Mais Dom Pedre voyoit bien que s'il s'obſtinoit à reſter dans la place, il devoit ſe réſoudre à y périr lui-même, n'ayant point aſſez de vivres pour faire ſubſiſter les troupes de la garniſon. Dans cet embarras, il aſſembla ſon Conſeil. Dom Fernand parla le premier, & ſon attachement aux intérêts de ſon Maître lui inſpira le meilleur avis, qui fut de demander une tréve aux ennemis. Il fut goûté, & le Gouverneur de Montiel ayant été chargé de la propoſer, un des Officiers de Dom Henri s'aboucha avec lui. Le Gouverneur promit de ſe rendre à de certaines conditions, ſi avant dix jours Dom Pedre en perſonne ne venoit point ſecourir la forteresſe. Les aſſiégés parloient de cette façon, pour faire croire aux ennemis

que Dom Pedre étoit ſorti de Mon-
1365. tiel ; quelques-uns y furent trompés, & Dom Henri même vouloit qu'on décampât pour le chercher de tous côtés.

u Gueſclin taque cette ace.

Du Gueſclin l'empêcha de faire cette démarche, & l'aſſura que Dom Pedre étoit dans Montiel. Le Begue de Villaines appuya le ſentiment de du Gueſclin, & Dom Henri conſentit à reſter encore huit jours devant cette place. Du Gueſclin fit auſſi-tôt changer le mot du guet, & envoya des Officiers de tous côtés pour contenir le ſoldat dans le ſilence. En même temps une troupe commandée par le Begue de Villaines ſe poſta au pied de la colline, qui gardoit la porte du château ; en ſorte que perſonne ne pouvoit entrer ou ſortir de la place ſans être expoſé à ſe voir découvert auſſi-tôt.

Cependant Dom Pedre attentif ſur les murailles, tâchoit de découvrir ce qui ſe paſſoit dans le camp par le plus ou moins de bruit qu'il entendoit ; le ſilence qui s'y obſerva tout à coup le trompa. Ce Prince crut que l'ennemi fatigué ſe confiant ſur la foi de la tréve, ſe repoſoit de ſes longs travaux, & que tout étoit plongé dans un profond ſommeil.

Il envoya auſſi-tôt un de ſes domeſtiques avec ordre d'épier ſi tout étoit tranquille dans le camp. Le Begue de Villaines ayant entendu le bruit que firent les aſſiegés en ouvrant la porte de leur ville, ſe douta bien qu'on alloit lui détacher un eſpion, & il ſe retira avec ſes gens juſqu'à une certaine portée d'où il pouvoit tout voir ſans être vu. Le domeſtique de Dom Pedre deſcendu dans la plaine, profita des ténébres pour s'avancer juſqu'aux premieres tentes; le même ſilence s'obſervoit par-tout, & le domeſtique trompé par ce calme apparent, courut auſſi tromper ſon Maître. Dom Pedre y renvoya tour à tour pluſieurs autres perſonnes, qui tous confirmerent le rapport du premier. 1367.

Dom Pedre ſe ſauve, & eſt arrêté priſonnier.

Le Roi avoit peine à ſe réſoudre à tenter une ſortie ſi dangereuſe; mais comme il étoit preſque auſſi dangereux en cette occaſion de ne prendre aucun parti que d'en choiſir un mauvais, il ſe diſpoſa enfin à ſortir de Montiel. Dom Fernand, & quatre autres Seigneurs de la ſuite de Dom Pedre, prirent leurs chevaux, & les conduiſirent eux mêmes à pied en deſcendant de Montiel. Le Roi extrêmement inquiet ſur ſon ſort, tenoit com-

me les autres ſon cheval par la bride,
1367. & marchoit à petit pas pour faire moins de bruit. Il étoit le dernier; & déjà ſes Courtiſans deſcendus dans la plaine ſe croyoient échappés du péril. Dom Pedre s'en flattoit comme eux; il les avoit vus monter à cheval, & il y alloit monter lui même pour s'enfuir à toute bride. Ce Prince avoit déja même le pied dans l'étrier lorſqu'il ſe ſentit arrêter par le bras. C'étoit le Begue de Villaines. Dom Pedre jetta les yeux ſur les Seigneurs de ſa ſuite, il les vit entourés de ſoldats. Alors ſe tournant vers celui qui le tenoit, « Souvenez-vous, lui dit il, qui » que vous ſoyez, de ce que vous or» donne la qualité de Chevalier. Je ſuis » le Roi, & un Roi malheureux doit » toucher tout homme qui a des ſenti» mens d'honneur.

Le Begue de Villaine l'aſſura qu'on le traiteroit avec tout le reſpect dû à ſa dignité, & le pria de l'accompagner dans ſa tente, où Dom Pedre ſe rendit avec lui. Ce Prince ſe voyant au milieu d'une armée où tout obéiſſoit à Dom Henri, craignit qu'on ne le livrât à ſa vengeance. Dans cette penſée il offrit des ſommes immenſes au Begue de Villaines, juſqu'à lui pro-

mettre douze mulets chargés d'or & quatre des plus belles terres de l'Eſpagne. Le Begue n'auroit peut-être pas tenu contre des propoſitions ſi avantageuſes; mais les témoins de ſa priſe, n'auroient pas aiſément été de connivence avec lui, & Dom Henri l'auroit fait punir ſans doute avec rigueur de ſon intelligence avec le plus cruel de ſes ennemis. 1365.

On apprit bien-tôt dans tout le camp que Dom Pedre étoit arrêté, & que le Begue de Villaines tenoit enfin dans ſa tente celui qui avoit ſi long-temps déſolé la Caſtille. Dom Henri, du Gueſclin, & une foule de Seigneurs tant François qu'Eſpagnols ſe rendirent auſſi-tôt auprès du Begue de Villaines.

Belle contenance de ce malheureux Roi en préſence de Dom Henri & de ſa Cour.

Dom Pedre étoit aſſis dans le fond de la tente. On voyoit le fidéle Dom Fernand à ſes genoux qui tâchoit de fortifier le cœur de ſon Roi contre les terribles coups qui s'apprêtoient à le frapper. D. Pedre devenu ſenſible par l'adverſité, paroiſſoit plus touché de l'affliction de ſon favori que de ſa propre diſgrace. La certitude de ſon malheur ſembloit lui avoir rendu à tout autre égard ſa premiere fierté, & il ne parut jamais ſi digne d'être Roi que

dans les momens où il ceſſa de l'être. Il
367. vit entrer d'un œil aſſez tranquille cette foule de Courtiſans qui accompagnoient Dom Henri ; mais entendant murmurer le nom de ce Prince, & ne le reconnoiſſant pas, il demanda où il étoit; on le lui montra auſſi-tôt. Alors ſaiſi de fureur, il arracha une dague du côté d'un des aſſiſtans & ſe jetta ſur Dom Henri, en lui reprochant ſa rébellion & ſa perfidie. Dom Henri tira auſſi ſa dague & para ſes premiers coups avec beaucoup de courage ; mais Dom Pedre plus fort & plus robuſte, ayant ſaiſi ſon adverſaire par le milieu du corps, le renverſa ſous lui, & alloit le poignarder, ſi Dom Henri faiſant un effort violent n'eût dégagé ſon bras droit & plongé ſa dague dans le cœur du malheureux Dom Pedre.

a mort tragique. Ce Prince expira ſur le champ, & du Gueſclin témoin de cette ſanglante ſcene, ne put s'empêcher d'en témoigner ſa douleur. Il ſe douta bien qu'on expliqueroit de différentes manieres cette funeſte mort de Dom Pedre, & qu'on lui pourroit donner des interprétations peu favorables à la réputation de Dom Henri, & à tous les ſpectateurs de la fin tragique de ſon ennemi.

En effet il eſt peu de faits, où les Hiſtoriens contemporains ayent plus varié que ſur celui-là. Les uns diſent que le Begue de Villaines avoit lâchement vendu ſon priſonnier à Dom Henri, qui l'avoit auſſi-tôt poignardé de ſa propre main. D'autres prétendoient que le Comte de Roqueberſtin, Seigneur Arragonois, attaché à Dom Henri, voyant ce Prince tout prêt à être tué par ſon ennemi, voulut les ſéparer, & que par les différens efforts qu'il fut obligé de faire pour en venir à bout, il donna lieu à Dom Henri de percer Dom Pedre. D'autres encore bien plus injuſtes que les premiers, ſans égard aux loix ſéveres de la vérité que doit toujours ſuivre un Hiſtorien, ont oſé avancer ſans aucune vraiſemblance que du Gueſclin, (ce même homme ſi généralement reconnu pour le plus généreux de tous les guerriers) avoit donné ſa parole à Dom Pedre qu'il ſeroit en ſûreté dans ſa tante, & que ce Prince infortuné s'y étant rendu, il l'avoit fait cruellement mourir. 1367.

Juſtification de du Gueſclin accuſé à tort par l'auteur.

Qu'on liſe avec un ſoin égal les différens Ecrivains qui ont parlé du Connétable, on y verra par-tout un long tiſſu d'actions dignes des héros

les plus fameux. On reconnoîtra par-
1367. tout dans du Gueſclin, non-ſeulement toutes les qualités du héros militaire, mais encore les premieres vertus de l'honnête homme. Tel il étoit au milieu de ſes amis & dans le ſein de ſa famille, tel on le voyoit dans les combats. Toujours humain, toujours compatiſſant, auroit-il voulu ternir la gloire que lui avoit donnée la conſervation de tant de milliers d'hommes arrachés par ſa clémence à la fureur du ſoldat victorieux? Le même Général vendant ſon bien, ſes meubles, ſes bijoux pour procurer la liberté à de ſimples ſoldats, paroit-il capable d'attenter à la vie d'un Roi déſarmé & ſoumis? On doit juger des hommes par leurs actions; qui ſera plus à l'abri du ſoupçon que du Gueſclin, ſi l'on ſuit à ſon égard cette méthode équitable.

Il eſt plus aiſé & plus judicieux de croire ce qu'on rapporte du Comte de Roquebertin; & je ne vois pas en quoi ce Seigneur ſeroit blâmable d'avoir fait ſes efforts pour empêcher un furieux de tuer ſon Maître. Quel courtiſan, quel ſujet fidéle ne perceroit pas à l'heure même quiconque oſeroit attenter aux jours de ſon Roi. Tel étoit le

goût des Hiſtoriens de ce ſiécle ignorant : pour le ſeul plaiſir de ſe contredire, & ſans avoir fait aucun examen, ils altéroient les faits les plus importans, & donnoient pour des certitudes des conjectures hors de toute vraiſemblance, pendant qu'ils avoient le probable & le vrai ſous leurs yeux. 1367.

Après la mort de Dom Pedre, ceux qui avoient ſuivi ce Prince ſe ſoumirent tous à ſon vainqueur. Dom Fernand ſeul qui avoit vu percer ſon Maître, ne voulut jamais reconnoître ſon meurtrier ; on le preſſa en vain, il répondit qu'il ſçavoit mourir. Dom Henri touché de ſa vertu, & enviant à la mémoire de l'infortuné Dom Pedre, ce ſeul ami qui lui reſtoit, lui donna la vie, & ne voulut pas même permettre qu'on touchât à ſes biens. L'exemple de Dom Fernand fut peu imité. La Caſtille entiere & ſes dépendances ſe rangerent ſous l'obéiſſance de Dom Henri. Tolede même, qui s'étoit ſignalée par une ſi vigoureuſe réſiſtance, ſe vit bientôt obligée d'implorer la clémence du nouveau Roi, & ce Prince ſe vit enfin paiſible poſſeſſeur d'un Trône qu'il avoit ſi long-temps diſputé. D. Henri reſte poſſeſſeur du Royaume de Caſtille.

La véritable gloire perce à travers

les ombres dont on veut l'environner.
1367. Ce fut en vain que les ennemis de du Gueſclin exalterent la prudence & le courage de Dom Henri. Ils le peignoient comme le plus grand & le plus heureux de tous les héros, perſuadés que ſi on accordoit à ce Prince les rares qualités qu'ils lui prodiguoient, ce ſeroit autant de rabattu ſur la réputation de du Gueſclin, que pluſieurs regardoient avec raiſon comme le libérateur de Dom Henri & le reſtaurateur du Trône de Caſtille.

On avoit pour lui en France cette opinion favorable. Charles V charmé du bruit de ſes exploits, & connoiſſant ſa rare prudence, avoit deſſein depuis long-temps de lui déférer la plus haute dignité de l'Etat, qui étoit la charge de Connétable. Cet emploi, comme beaucoup le ſçavent, donnoit un pouvoir preſque ſouverain ſur toutes les armées du Royaume à celui qui en étoit revêtu. Les grades militaires dépendoient de ſa recommendation, il pouvoit faire beaucoup de bien & de mal; ainſi les Officiers lui étoient doublement attachés par la crainte & par l'eſpérance. Une place auſſi importante exigeoit un homme d'une exacte fidélité, parce qu'une

grande puiſſance nous met bien près
d'en abuſer, & les Rois ne choiſiſ- 1367.
ſoient pour Connétables que des gens d'une vertu à l'épreuve. Ils ont été rares dans tous les temps.

Moreau de Fiennes, Seigneur conſidérable par ſa naiſſance & par ſa valeur, jouiſſoit alors de ce haut rang. Ses ſervices l'avoient mérité, mais ſon âge ne lui permettoit pàs de le conſerver, & il falloit que de plus jeunes mains fuſſent chargées de cette épée redoutable, qui l'avoit honoré pendant long-temps. Les circonſtances ſembloient lui demander ſa démiſſion. Le Prince de Galles, quoique Souverain de la Guyenne, ne jouiſſoit ni du côté de la France, ni de celui d'Angleterre d'un pouvoir abſolu. Edouard le traitoit toujours comme ſon fils, & Charles V comme ſon vaſſal. Cette étroite dépendance ne pouvoit que gêner beaucoup un Prince toujours vainqueur, & que toute ſa modeſtie ne mettoit point à l'abri de l'ambition. Il ſe dédommageoit ſur les grands Seigneurs de ſon État, des déſagremens qu'il recevoit d'ailleurs, & il les accabloit de vexations. Une puiſſance bornée eſt reſpectée rarement; & tout Prince qui reconnoît un Maître, ne

l'eſt qu'imparfaitement de ſes ſujets.

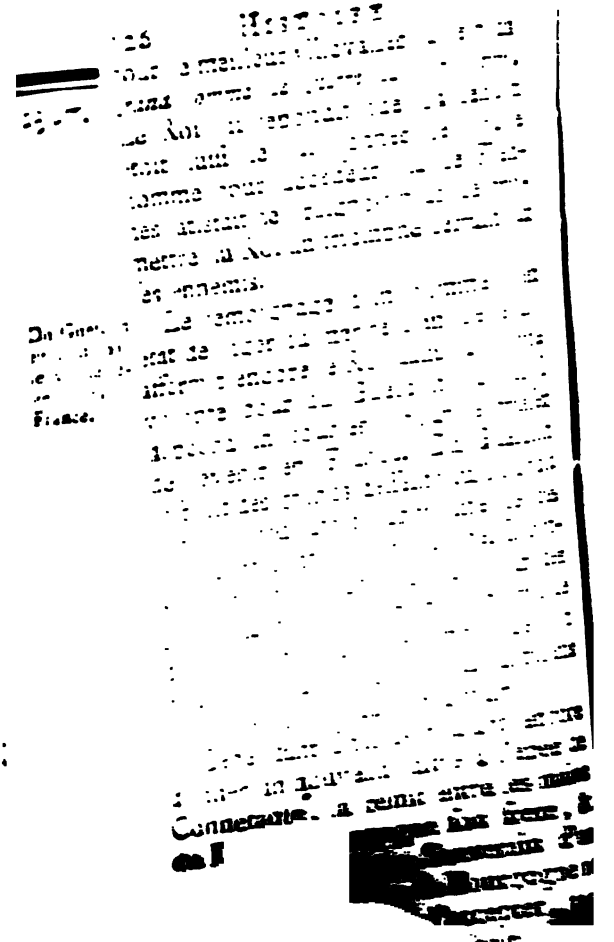
1367. Les Seigneurs Gaſcons ſe liguerent, & pluſieurs petites armées ſe joignant enſemble, en compoſerent une capable d'inquiéter le Prince de Galles. Mais comme la force n'avoit pas coutume de réuſſir auprès d'un Prince de ſon caractere, les Seigneurs Gaſcons eurent recours au commun Souverain, & s'étant rendus à Paris ils demanderent juſtice à Charles V.

Le Prince de Galles eſt invité à comparoître devant la Cour des Pairs.

Ce Monarque avoit toujours ſaiſi avec avidité ce qui pouvoit mortifier les Anglois, & leur rappeller le ſouvenir de leur dépendance. Il écouta les Seigneurs Gaſcons en préſence de toute ſa Cour. Et comme les grandes cérémonies impoſent au peuple, & font le prix des affaires de cette nature, il refuſa long-temps de faire juſtice aux mécontens, & voulut que les Grands de ſon Royaume lui prouvaſſent publiquement qu'il étoit obligé, comme Souverain des uns & des autres, de protéger les foibles & de contenir le plus fort dans les bornes de ſon autorité. Enfin après pluſieurs Requêtes préſentées à ce ſujet, Charles envoya aſſigner le Prince de Galles à comparoître devant la Cour des Pairs, pour y rendre compte de ſa conduite.

Les Ducs d'Anjou, de Berri, de Bourgogne & de Bourbon, appuyerent le porteur de cette assignation à la tête d'une armée, & le Prince de Galles ayant refusé d'obéir, on commença les actes d'hostilités. Edouard envoya aussi-tôt une forte armée au secours de son fils, & la guerre s'alluma avec plus de fureur que jamais. Moreau de Fiennes alors Connétable, prévoyant que l'embrâsement alloit augmenter par l'obstination de l'un & de l'autre parti, & ne se trouvant plus en état à l'âge de quatre-vingt ans de soutenir les fatigues de la guerre, offrit généreusement à Charles V de lui remettre l'épée de Connétable. Charles, par bonté de cœur & par égard pour les services que lui avoit rendus Moreau de Fiennes, balançoit depuis long-temps à lui faire demander sa démission. Il fut bien aise que de Fiennes lui-même lui eût épargné cet embarras ; & redoublant ses témoignages d'amitié il l'assura d'une constante protection. 1367.

Moreau de Fiennes profitant de la familiarité que lui donnoit son âge & l'affection du Roi, lui conseilla de ne confier l'épée de Connétable qu'au seul du Guesclin, qu'il reconnoissoit



mais ce Prince déclara qu'il ne la garderoit que juſqu'à l'arrivée de du Gueſclin, à qui il la remettroit comme à l'homme de France le plus digne de la poſſéder. 1367.

Cependant du Gueſclin cherchoit de nouvelles occupations en Eſpagne, afin que pendant ce temps-là le Roi impatient donnât l'épée de Connétable à quelque autre Capitaine; ou peut-être pour que l'on reconnût plus à loiſir que lui ſeul la méritoit. Charles ne ſe laſſa point d'attendre, & voulut forcer du Gueſclin par l'inaction à revenir en France, il fit en ſorte que ce Général ne trouvât rien à faire en Eſpagne. Alors ſollicité par ſa famille, par ſes amis & par Dom Henri lui même, il conſentit enfin à quitter la Caſtille. Ce Prince reconnoiſſant ne croyoit pas que ſon Royaume fût ſuffiſant pour payer les ſervices de celui qui l'en avoit mis en poſſeſſion, & du Gueſclin rentra en France chargé de ſes bienfaits.

Il quitte Caſtille comblé d'honneurs & préſens.

Enfin ce Général comblé de préſens & de careſſes, prit congé de Dom Henri. Toutes les villes d'Eſpagne par où il paſſa, lui décernerent les honneurs deſtinés aux Souverains. Par-tout ce n'étoit que joie & qu'ac-

clamations. Les Caſtillans voyoient en
1367. lui le vainqueur de leur tyran, & le reſtaurateur de leur liberté. Tous s'empreſſoient de lui rendre hommage, & aucun ne croyoit avoir aſſez fait pour lui. Le Comte de Foix ayant été averti que du Gueſclin devoit paſſer ſur ſes terres, aſſembla toute ſa Nobleſſe, & s'étant mis à la tête de ce cortége, vint à la rencontre de du Gueſclin, à qui il rendit tous les honneurs poſſibles; il l'accompagna même juſques ſur les frontieres de ſes Etats. Du Gueſclin étoit prêt d'en ſortir, lorſque le Comte de Foix ſe plaignit à lui, de ce qu'Olivier du Gueſclin ſon frere, ſervoit le Comte d'Armagnac ſon ennemi, & venoit ſouvent faire des courſes juſqu'aux portes de ſa capitale.

Du Gueſclin voulut reſter alors pour accommoder ce différend. Le Comte de Foix s'en remit entierement à ſa déciſion, & le Comte d'Armagnac ayant eu pour lui la même déférence, il finit en deux jours le ſujet de leur diſcuſſion. Alors Olivier du Gueſclin n'ayant plus d'emploi auprès du Comte d'Armagnac, rentra en France avec ſon frere en même-temps. Le Connétable ayant appris que le

Duc d'Anjou, Gouverneur du Languedoc, étoit à Toulouſe avec les Seigneurs Gaſcons mécontens, ſe rendit dans cette ville où il étoit attendu. Le Duc d'Anjou le reçut avec toute la conſidération poſſible, & les Seigneurs Gaſcons ſe promirent de l'emporter ſur le Prince de Galles, s'ils avoient un tel chef. 1367.

Il arrive à Toulouſe, & prend le commandement de l'armée du Duc d'Anjou.

Le Duc d'Anjou lui ayant confié auſſi-tôt le commandement de l'armée aſſemblée contre les Anglois, du Gueſclin ne fut pas long-temps ſans reprendre un grand nombre de places, & il auroit pouſſé plus loin ſes conquêtes, ſi les Seigneurs Gaſcons effrayés des préparatifs que le Prince de Galles, le Duc de Lancaſtre, & le Comte de Pembrok, faiſoient à Bordeaux, ne ſe fuſſent retirés avec les troupes qu'ils avoient fournies, & rentrés dans leurs terres pour les défendre. Alors du Gueſclin n'ayant plus qu'une poignée de ſoldats, les laiſſa en garniſon dans la Guyenne, & partit pour la Cour. Mais avant d'y arriver, il rendit encore un grand ſervice au Duc de Berri qui aſſiégeoit la ville de Limoges. Le Prince de Galles ſe mit à venir au ſecours, & le trouvoit ni en [illegible] de lui

réſiſter, ni en diſpoſition de lever le
67. ſiége. Il eut recours à du Gueſclin, qui rebrouſſa chemin pour ſe rendre auprès de lui. Il paſſa par le Comté de Périgord, & le Souverain de ce petit Etat ordonna qu'on lui préſentât les clefs de la ville, & qu'on lui rendît les mêmes honneurs qu'à ſa propre perſonne.

ion auſſi
que gé-
iſe de ce
l Capi-

Du Gueſclin, pour faire plaiſir au Comte de Périgord, viſita les fortifications de la place, monta enſuite ſur la plus haute tour & ſe fit nommer tous les lieux des environs qu'il pouvoit découvrir. On lui montra entre autres une Abbaye, d'où les Anglois avoient chaſſé les Religieux après s'en être emparés. Quelques-uns conterent ce fait à du Gueſclin, qui entreprit de rétablir ſur le champ ces Moines & de chaſſer les Anglois. Il ſe met ſur le champ à la tête des ſoldats qui l'avoient ſuivi, ſort de Périgord, & ſe préſente devant l'Abbaye. Le Comte de Périgord voulut lui donner quelques pieces d'artillerie; mais du Gueſclin les refuſa, en diſant que ſes ſoldats valoient mieux que des canons.

Les Anglois ſommés de ſe rendre demanderent à qui; A Bertrand du Gueſclin, répondit le Connétable, &

vous ne ferez que ce que bien d'autres ont fait. Ce nom ne contribua pas peu à les intimider. Cependant ils refuſerent de capituler, & du Gueſclin commença l'aſſaut. Il fut ſanglant. Les Anglois ſe défendoient avec fureur, & les ſoldats du Connétable avoient à ſoutenir leur réputation. Les Périgourdins les ſecondoient de toutes leurs forces ; c'étoit pour eux que du Gueſclin combattoit, & ils ſouhaitoient avec ardeur d'être délivrés du voiſinage des Anglois. Ceux-ci furent contraints de céder, après que du Gueſclin lui-même eut tué leur Capitaine d'un coup de hache. Lorſque tout fut pacifié, du Gueſclin envoya chercher les Religieux qu'il rétablit dans leur Monaſtere. 1367.

Il ſe rend au ſiége de Limoges, & ſe rend maître de cette place.

Le Comte de Périgord remercia du Gueſclin de ce ſervice, & offrit même de l'accompagner au ſiége de Limoges ; ce que le Connétable refuſa. Lorſqu'il fut à une certaine diſtance de cette ville, le Duc de Berri lui fit l'honneur de venir au-devant de lui avec une partie de la nobleſſe. Il voulut même que ce Général prît le commandement de ſon armée, ce que du Gueſclin refuſa d'abord ; mais enfin il fut contraint de l'accepter. Alors il

fit ſommer les habitans de ſe rendre,
365. les menaçant d'en uſer avec eux à la derniere rigueur, s'ils réſiſtoient plus long-temps. L'Evêque de Limoges, qui avoit intérêt qu'on ne pillât point la ville, fut le premier à preſſer la garniſon de ne point attendre l'extrémité, & ayant enfin obtenu leur conſentement, il ſortit de la ville & demanda à capituler. Le Duc de Berri accorda aux Limoſins des conditions honorables, & on lui livra la place.

Du Gueſclin reſta encore quelque temps dans le Comté de Limoges; mais preſſé par de nouveaux couriers du Roi, il prit le chemin de Paris. Les Anglois irrités des divers avantages qu'il avoit remportés ſur eux depuis ſon retour en France, l'épioient de tous côtés, & ils avoient mis des ſoldats ſur tous les paſſages qui conduiſoient à la capitale. Du Gueſclin pour éviter leurs embuches ſe déguiſa en Marchand, & accompagné de ſept hommes ſeulement, il arriva enfin à Paris.

ie des Pa- Le peuple apprit bientôt que le fa-
ens à ſon meux du Gueſclin étoit dans la ville.
ivée dans Ils coururent en foule au-devant de
r ville. lui en criant Noël, & le conduiſirent au bruit des acclamations juſqu'au

Palais des Tournelles, où logeoit Charles V. Ce Prince retint du Gueſclin à dîner, & par une diſtinction qui avoit peu d'exemples, il voulut que ce Général eût l'honneur de manger à ſa table. Perſonne n'en fut jaloux. Les Princes du Sang même ſe faiſoient un plaiſir d'augmenter la bienveillance du Roi pour du Gueſclin, & cela parce que ce Chevalier dans un ſi haut degré de faveur n'oublioit pas ce qu'on doit au ſang des Souverains, & n'avoit point le fol orgueil de ceux qui anciennement nobles & riches, mettent audacieuſement leurs ancêtres à côté des Princes du Sang. Du Gueſclin ſçavoit bien que le dernier d'entre eux pouvoit devenir ſon maître. 1367.

Après le repas, Charles V eut une converſation particuliere avec ce Chevalier. Vaillant Bertrand, lui dit-il, je vous ai deſtiné depuis long temps l'épée de Connétable, vous la méritez, il faut que vous me promettiez de l'accepter. Alors du Gueſclin ſe jettant à ſes genoux, le pria de conſidérer que cette épée étant entre les mains d'un Prince auſſi conſidérable que le Duc de Bourgogne, il ſeroit téméraire de vouloir s'en charger. Je

l'ai donnée à mon frere, ajouta le Roi,
1367. pour la rendre plus digne de vous, & demain je veux que lui même, avec tous les Princes de mon ſang, vous preſſent de l'accepter.

Il eſt fait Connétable de France.

En vain du Gueſclin voulut-il détourner le Roi de cette réſolution, en lui repréſentant qu'il n'étoit qu'un *paovre Chevalier* & un *paovre Bachelier* dans le métier des armes. Il fut déſigné pour Connétable, & le lendemain le Roi ayant aſſemblé les Grands de ſon Royaume, ils approuverent ſon choix d'une voix unanime, & du Gueſclin fut obligé de céder à tant de vœux réunis. C'eſt ainſi que le vrai mérite refuſe prudemment les honneurs dangereux que la fauſſe vertu ſollicite. Du Gueſclin en recevant l'épée de Connétable, tira une promeſſe du Roi, par laquelle ce Prince s'engageoit à ne le condamner jamais ſans l'entendre, en cas qu'on lui fît à ſon égard des rapports déſavantageux. On n'eſt jamais à l'abri des ſoupçons des Rois, & du Gueſclin cherchoit vainement à ſe garantir contre eux.

Robert Knolle, Général de l'armée qu'Edouard avoit envoyée d'Angleterre au ſecours du Prince de Galles

ſon fils, s'étoit avancé juſqu'aux portes de Paris. Charles, quoiqu'il eût un corps d'armée ſur pied, avoit fait rentrer ſes troupes avec lui dans la capitale, & s'y étoit tenu enfermé, après avoir ravagé les environs pour empêcher les Anglois d'y ſubſiſter. Knolle avoit rodé long-temps autour des murailles; & quoiqu'elles fuſſent gardées avec ſoin, il n'y voyoit perſonne paroître. Laſſé de courir la campagne ſans rencontrer de combattans, il envoya propoſer bataille au Roi. Ce Prince n'avoit garde de l'accepter, & il lui fit même une réponſe mortifiante. Knolle s'emporta, & dit hautement que les défenſeurs de Paris étoient des lâches, & que s'il avoit eu affaire à du Gueſclin, il auroit obtenu le combat. Charles ne fut pas plus ſenſible à ſes reproches qu'à ſes plaintes; & Knolle ayant eu tout le temps de conſommer le peu de vivres qu'il avoit apporté, & apprenant d'ailleurs que du Gueſclin s'avançoit vers Paris, il en abandonna les environs, & ſe retira du côté d'Orléans, où il campa ſur le bord de la Loire. 1367.

C'étoit toujours être aux portes de Paris, & ce voiſinage inquiétoit Charles. Le nouveau Connétable fut char- Il pourſu les Anglo arrivés au portes de Pa ris.

gé de pourſuivre les ennemis, & de
1367. les déloger. Le Roi, qui ne vouloit point mettre de trop grandes forces ſur pied, de peur que les Anglois ne fiſſent un dernier effort, & n'envoyaſſent en France une nouvelle armée plus nombreuſe que la premiere, ne donna de l'argent à du Gueſclin que pour lever quinze cens hommes d'armes. Le Connétable ſe rendit à ce deſſein à Caën en baſſe Normandie, d'où il écrivit à ſes anciens compagnons & à ſes amis de le venir joindre; en ſorte qu'en peu de jours, au lieu de quinze cens hommes d'armes, il s'en trouva près de quatre mille auprès de lui.

Cliſſon, autrefois zélé partiſan des Anglois, parmi leſquels il avoit été élevé, avoit enfin embraſſé les intérêts de la France, & ſuivoit avec beaucoup d'autres Bretons les enſeignes de du Gueſclin. Il demanda au Connétable ce qu'il vouloit faire de tant de monde, le Roi ne lui ayant fourni que de quoi en payer la moitié. *J'en veux faire des ennemis des Anglois*, reprit du Gueſclin, *leur donner de quoi vivre & les empêcher de devenir voleurs & des brigands. Je vendrai, s'il le faut, juſqu'aux bagues de ma femme pour les entretenir plus long-temps.*

Mais

Mais le Connétable n'avoit plus besoin de cette reſſource, qu'il avoit en effet employée autrefois. Les libéralités de Dom Henri y avoient pourvû, & ce Seigneur étoit revenu d'Eſpagne avec des ſommes immenſes. Il avoit apporté entr'autres un ſervice de vaiſſelle d'or d'un prix ineſtimable. Du Gueſclin l'employa à un grand dîner qu'il donna la veille du départ aux principaux Officiers des troupes. Après le repas il fit aſſembler cette vaiſſelle d'or, avec ce qu'il avoit d'argenterie; il y mêla auſſi quelques bijoux, & par une généroſité ſans exemple, il diſtribua le tout aux Officiers de ſon armée. 1367. Généroſité de ce vaillant homme.

Après cette action, il quitta Gaen & ſe mit à la tête de ſon armée pour ſuivre Albert Knolle, qui continuoit de ravager la Normandie. L'étendue de cette grande Province ne leur permit pas de ſe rencontrer ſi-tôt, quoique les deux chefs ſe cherchaſſent avec la même vivacité. Knolle, obligé de s'éloigner pour quelque temps, laiſſa le commandement de ſon armée à Thomas Grandſon, homme de courage & de réputation; mais bien plus propre à exécuter les ordres d'un Général qu'à l'être lui-même.

De la médiocrité du génie naît la

présomption & l'imprudence. Grandson revêtu du Généralat, crut devoir se hâter de combattre pour avoir seul l'honneur du succès. Il oublia bientôt que Robert Knolle lui avoit enjoint d'éviter l'ennemi jusqu'à l'arrivée de quelques Anglois, qui devoient le joindre, mais il s'imagina que cet ordre étoit dicté par la jalousie, ne pouvant comprendre que Knolle lui défendît avec raison, de faire ce qu'il avoit fait lui-même, en poursuivant du Guesclin avec le même nombre de troupes.

1367.

Le succès lui fit bien voir que Knolle lui avoit donné un sage conseil; & il en auroit profité, s'il s'étoit souvenu, que quand le soldat perd un Général de confiance pour obéir à un subalterne, il faut lui donner le temps de s'accoutumer à ses loix, & de prendre une bonne opinion de lui.

Grandson, sans rien examiner que son désir de vaincre, mit des coureurs en campagne, pour découvrir la route que tenoit le Connétable, & vint lui-même camper à Pont-Vilain. Là il dépêcha un hérault à du Guesclin pour lui offrir la bataille.

Ce hérault le trouva dans le château de Vire. Il s'acquitta de sa com-

Général
g'ois lui
offrir le
bat qu'il
pte.

miſſion à genoux, & lui dit que Grand-ſon Général de l'armée Angloiſe, de- 1367.
ſiroit qu'il lui fît l'honneur d'accepter au plutôt le combat. Le Connétable répondit qu'il le remercioit de ſon attention, & qu'il ne le feroit pas attendre plus de deux jours. En même temps il ordonna à ſon Tréſorier de compter quatorze marcs d'argent au hérault Anglois, & faiſant un ſigne à ſon Maître d'hôtel, celui-ci le conduiſit à l'office, & le laiſſa entre les mains des trompettes & des héraults de l'armée, qui le firent boire une partie de la nuit, & le mirent en tel état, qu'oubliant ſon devoir, il alla ſe coucher dans un lit qu'on avoit eu ordre de lui préparer.

Les Anglois s'imaginant que du Gueſclin étoit encore bien éloigné, puiſque leur hérault étoit ſi long-temps à revenir, ſe tinrent moins ſur leurs gardes, & paſſerent la nuit ſans aucune défiance. L'hyver avancé rendoit les nuits très longues, & on ne pouvoit alors gueres diſtinguer les objets dans un certain éloignement, qu'à huit ou neuf heures du matin. Ils furent très ſurpris à cette heure d'entendre tout à coup le bruit que fait une armée dans ſa marche. Quelques-

uns coururent aux armes, d'autres
367. crurent que c'étoient les troupes Angloiſes qu'on attendoit; mais voyant qu'elles s'avançoient toujours en bataille, & ayant jetté les yeux ſur les enſeignes qui venoient d'être déployées, ils connurent que c'étoit l'armée Françoiſe.

deux ar- Le Connétable étoit parti avec tou-
ien vien- te ſon armée, pendant que le hérault
aux Anglois s'en vroit avec ſes gens. Il ſe
s. trouva donc à la pointe du jour vis-à-vis le camp des Anglois, & eut une heure de temps pour faire repoſer ſes troupes. Celles des ennemis, quoique ſurpriſes, n'en montrerent pas moins de réſolution. Elles étoient compoſées de vieux ſoldats qui ſe rangeoient d'eux-mêmes dans leur poſte, enſorte que Grandſon, à peine averti de l'arrivée des François, trouva ſon armée en bataille.

C'étoit la coutume de du Gueſclin de combattre par petites troupes. Il ſuivit la même méthode en cette rencontre, & ce fut lui qui commença la bataille à la tête de cinq cens hommes, étant accompagné du Comte de Saint Pol & de ſon fils, d'Olivier du Gueſclin ſon frere, des deux de Mauny, & des deux de Beaumont.

Grandſon lui fit tête avec deux mille hommes, dont il voulut envelopper ſa troupe ; mais le Connétable l'avoit prévû. Olivier de Cliſſon, cruel ennemi des Anglois, le Maréchal de Blainville, avec le Prince de Leon, & pluſieurs autres Seigneurs de marque, diviſés en deux eſcadrons, attaquerent à la fois les deux pointes du croiſſant que formoient les ſoldats de Grandſon dans le deſſein d'enfermer le Connétable. 1367

Ce Général de ſon côté pouſſa le centre avec vigueur, enſorte que l'ordre de bataille des Anglois étant abſolument dérangé, ils ne combattirent plus que confuſément & par pelotons. Grandſon depuis le commencement de la mêlée, s'étoit montré excellent ſoldat, mais mauvais Général. On le voyoit ſe jetter dans les rangs ennemis, ſans ſe mettre en peine de ſoutenir les ſiens. Quand il vit que ſes gens commençoient à ployer, il ne tenta point de les rallier, & devenant furieux il ne ſongea qu'à périr les armes à la main.

Du Gueſclin après l'avoir vaincu comme Général, voulut encore le vaincre comme ſoldat, & ayant vû d'un coup d'œil que ſon armée ne cou-

roit aucun risque, il s'attacha à Grandson. Celui ci se reçut en brave homme, & le Connétable eût peri d'un coup de hache que lui porta Grandson, si son adresse & son agilité ne l'eussent sauvé de ce danger. Il se glissa sous le coup, & saisissant son adversaire par le milieu du corps, fit ses efforts pour le renverser; du Guesclin réussit, & lui posant le poignard sur la gorge, il le contraignit de se rendre. 1367.

faite des loischas. e la Normdie.

Clisson arriva dans le moment tout couvert du sang des Anglois; car il n'en épargnoit aucun. N'en trouvant plus sur le champ de bataille, il fondit la hache haute sur Grandson, & le Connétable eut besoin de toute son autorité pour l'empêcher de le tuer. Clisson s'éloigna fort mécontent d'avoir laissé un Anglois en vie. Le Connétable défit quelques jours après ce qui restoit d'ennemis dans la Normandie. Ainsi cette belle Province en fut délivrée au moins pour cette campagne.

Du Guesclin prit encore plusieurs places aux Anglois, donnant toujours à ses soldats le butin & le prix de la rançon qu'il tiroit des prisonniers. Ils avoient besoin de ce secours pour sub-

siſter. Du Gueſclin ne pouvoit recevoir d'argent de la Cour, quoiqu'il ne diſcontinuât point d'en demander. Il en attendoit de jour en jour, lorſqu'il reçut un ordre de congédier ſes troupes juſqu'au printemps prochain. On ne lui parloit point d'argent, & le Connétable ſe trouvoit dans un embarras étrange. Le ſoldat le plus ſoumis & le mieux diſcipliné oublie tout lorſqu'on ne lui donne rien. Du murmure il paſſe au relâchement de ſes devoirs, & enſuite à la révolte. Du Gueſclin plein de dépit contre ceux qui gouvernoient les finances, ſe promettoit bien, ou de quitter le ſervice, ou de les faire repentir de leur conduite. 1367

Mais il n'oſoit annoncer à ſes ſoldats l'ordre qu'il avoit reçu de les licentier. Tous lui avoient témoigné tant de zele qu'il ne pouvoit ſe reſoudre à les renvoyer ſans argent, & il alloit ſans doute engager quelques-unes de ſes terres pour les payer, lorſqu'il lui vint un ſecours auquel il ne s'attendoit pas. Dom Henri, après avoir tout pacifié dans ſon Royaume de Caſtille, ſe reſſouvint du Général qui lui en avoit aſſuré la poſſeſſion, & il lui envoya deux mulets chargés Généro du Roi Caſtille vers du clin.

d'or, avec un préſent conſidérable en
1367. pierreries.

Le Connétable, après avoir témoigné combien il étoit redevable à Dom Henri de ſon ſouvenir, fit décharger les deux mulets, & donna ce qui ſe trouva d'or monnoyé à ſes ſoldats. Il les congédia enſuite, & tous lui promirent de rejoindre ſes enſeignes auſſi-tôt qu'ils ſeroient mandés. En même temps il part pour la Cour, dans le deſſein de faire payer bien cher aux Adminiſtrateurs des Finances le beſoin où ils l'avoient laiſſé. Inſtruit de ſa colere contr'eux, & du crédit qu'il avoit ſur l'eſprit du Roi, ces ames mercenaires tenterent de l'appaiſer par des préſens, ce qui ne ſervit qu'à l'irriter davantage, & il parla ſi fortement au Roi ſur ce chapitre, que les Financiers menacés par ce Prince, lui préſenterent bientôt plus d'argent qu'il n'en falloit pour la prochaine campagne.

Pendant que du Gueſclin étoit à la Cour, la Reine accoucha d'un ſecond fils, qui fut Louis Duc d'Orléans. Le Connétable eut l'honneur d'être ſon parain. Sa franchiſe & ſon zele l'accompagnoient par-tout. Au milieu de la cérémonie du Gueſclin tira ſon

épée; & la mettant dans la main de son filleul, * *Monſeigneur*, lui dit-il, *je vous fais préſent de cette épée, & je la mets à votre main, priant Dieu qu'il vous faſſe la grace, & qu'il vous donne tel & ſi grand cœur, que vous ſoyez un jour auſſi preux & auſſi bon Chevalier que fut oncques Roi de France qui porta l'épée.* 1367.

Ce ſouhait ne fut point accompli. Louis d'Orléans fut aſſaſſiné par le Duc de Bourgogne, & c'eſt de-là que ſortirent tous les malheurs, que la Maiſon de Bourgogne, aidée des Anglois, fit depuis à la France. Le Connétable ayant amaſſé de grandes ſommes, quitta la Cour & entra dans la Guyenne à la tête d'une belle armée. Du Gueſclin comptoit parmi ceux qui étoient ſoumis à ſes ordres, les Ducs de Berri & de Bourbon, l'un frere & l'autre beau-frere du Roi, les Comtes d'Alençon & du Perche, tous deux Princes du Sang, le Dauphin d'Auvergne, les Comtes de Saint Pol, de Vendôme, & tout ce qu'il y avoit de plus brave dans la plus haute nobleſſe du Royaume. Une telle armée jetta l'épouvante dans la Guyenne; &

Le Connétable part pour la Guyenne à la tête d'une grande armée.

* Extraits des Regiſtres de la Chambre des Comptes, où ces propres termes ſont rapportés.

quoique Chandos qui la défendoit, fût reconnu pour un des meilleurs Capitaines de ſon temps, il eut peine à raſſurer ceux dont il avoit beſoin de ſe faire ſuivre, & il lui fut difficile d'aſſembler une armée capable de tenir la campagne devant celle de France.

Robert Knolle bien loin de raſſembler les débris de l'armée de Grandſon, avoit écrit au Roi d'Angleterre, que ce Lieutenant ambitieux mépriſant les ordres qu'il lui avoit donnés d'éviter le combat, avoit été battu par les François; enſorte qu'il lui étoit impoſſible de mettre deux cens hommes enſemble pour s'oppoſer à leurs progrès. Il exageroit beaucoup, & pour ſe faire croire plus aiſément, il ſe retira dans une de ſes terres en Bretagne*. Edouard crut qu'en effet il ne lui reſtoit plus que de foibles reſſources du côté de la Normandie, & ce Prince recommanda particuliérement à Chandos la conſervation de la Guyenne. Ce Général plus entreprenant que Knolle & moins emporté que Grandſon, s'avança contre le Connétable, plutôt pour lui faire eſpérer le combat que pour le lui livrer en e

* Terre de Derval.

set. Il côtoyoit l'armée Françoise avec ses troupes, & retardoit sa marche autant qu'il lui étoit possible; c'étoit à quoi il se bornoit. 1367.

Du Guesclin connoissoit les forces & le génie de Chandos; & quoique ce Général parût souvent à la vue de son armée, le Connétable ne s'en mit point en peine, jugeant qu'un homme aussi prudent ne risqueroit point de l'attaquer avec si peu de monde. Il continua d'agir comme s'il n'y avoit point eu d'ennemis en campagne, ne cessant d'assiéger & de prendre des villes; mais ses conquêtes étoient plus lentes qu'il ne se l'étoit proposé. Tantôt Chandos attaquoit un quartier, tantôt il enlevoit un convoi. Le peu de troupes qui le suivoient, le mettoit en état de se transporter aisément d'un lieu à un autre. On ignoroit presque toujours où il étoit, & on le craignoit par tout. Un tel homme à combattre ne donnoit pas peu de peine à du Guesclin. Cependant il feignoit autant de liberté dans ses actions que s'il n'avoit eu personne en tête. Chandos affectoit la même tranquillité, & on s'étonnoit que deux hommes si fameux & si redoutables, parussent s'inquiéter si peu l'un de

l'autre. La France & l'Angleterre
367. avoient alors les yeux ſur les démarches des deux plus grands hommes de guerre qui fuſſent en ce temps-là en Europe : on étoit attentif à toutes leurs actions ; & la jeune nobleſſe des deux Royaumes s'empreſſoit d'aller apprendre l'art de la guerre ſous de ſi fameux maîtres.

De la conſervation de Chandos & de ſon armée dépendoit celle de la Province qu'il défendoit, auſſi ſe ménageoit il beaucoup ; mais la bonne fortune de du Gueſclin vint le ſeconder en cette rencontre, & le délivrer d'un adverſaire ſi digne de lui. Carlonnet, qui s'étoit ſignalé à la ſuite de du Gueſclin dans la guerre de Caſtille, continuoit à ſervir ſous lui. C'étoit le plus infatigable & le plus entreprenant Chevalier de l'armée. Il étoit brave juſqu'à la témérité, & du Gueſclin qui connoiſſoit ſa portée, ne lui donnoit jamais que cent ou deux cens hommes, avec leſquels cet Officier exécutoit les choſes les plus difficiles. Il agiſſoit à peu près comme font aujourd'hui les Capitaines de nos compagnies franches.

Carlonnet rodoit jour & nuit dans la Guyenne. Tantôt il pilloit une bour-

gade à la vue de Chandos même, & quelquefois il osoit l'attaquer. Chandos qui en étoit fort incommodé, & qui voyoit que cet homme lui faisoit la guerre à peu près comme il la faisoit lui-même à du Guesclin, s'attacha à le poursuivre pour s'en débarasser. Il sortit à ce dessein de Poitiers où il s'étoit enfermé pour la défendre contre du Guesclin qui feignoit de vouloir l'assiéger, & à la tête de trois cens hommes d'élite poursuivit Carlonnet. Cet Officier n'avoit alors avec lui que cinquante lances, & ces hommes traînoient un si grand butin après eux, qu'ils étoient presque hors d'état de se défendre. Carlonnet voulant conserver ses soldats & son bien fit beaucoup de diligence, pour se mettre hors de la portée de Chandos, & regagner la Roche-Posai dont il étoit Gouverneur. 1365. Carlonnet brave Officier est poursuivi par le Général Anglois.

Mais Chandos l'atteignit enfin auprès du pont de Lussac. Carlonnet se hâta de faire passer ses bagages & ses prises au-delà du pont, résolu de le rompre aussi-tôt qu'il l'auroit passé lui-même avec le reste de ses gens. Chandos ne lui en donna pas le loisir, & Carlonnet se vit obligé de combattre. Malgré l'inégalité des forces la vic-

toire fut long-temps diſputée. Chan-
67. dos redoubloit ſes efforts, & ſon frere qu'il avoit amené avec lui le ſecondoit avec beaucoup de courage. Carlonnet ſe vit bientôt preſque ſeul par la mort ou la fuite de ſes compagnons. Quoique demonté il continuoit de ſe défendre. Ce qui l'engageoit à cette réſiſtance déſeſperée étoit la préſence d'un Chevalier Anglois autrefois ſon priſonnier, & qu'il avoit fort maltraité durant ſa priſon. Il craignoit que ce gentilhomme n'uſât de repréſailles, & préferoit de mourir les armes à la main, à la crainte de ſe voir en la diſpoſition d'un ennemi outragé.

Cependant les ſoldats Anglois profitant de ſon épuiſement & de ſa laſſitude alloient le tuer, lorſque le Chevalier dont Carlonnet appréhendoit ſi fort le reſſentiment, s'avança vers eux, les écarta & cria à Carlonnet de ſe rendre à lui. » Je ſuis trop honnête » homme, lui dit-il, pour me ſouve» nir en l'état où vous êtes, de celui » où vous m'avez réduit; la rançon » que vous avez exigé de moi m'a » couté preſque tout mon bien, vous » pouvez compter que je ſerai plus » généreux envers vous, que vous

» n'avez été dur & intraitable envers
» moi. »

Cette façon d'agir pénétra Carlonnet de repentir & de reconnoiſſance. Il promit au Chevalier Anglois de lui reſtituer tout ce qu'il avoit exigé de lui, & ſe rendit ſon priſonnier. Chandos ne voyant plus que deux Chevaliers de la troupe de Carlonnet en état de réſiſter, s'avança vers eux pour les faire priſonniers, mais un de ces deux Chevaliers au déſeſpoir de ſe voir vaincu, mit ſa lance en arrêt, pouſſa contre Chandos & le renverſa mortellement bleſſé. Cet accident anima de telle ſorte le frere du Général, qu'il alloit faire égorger tous les priſonniers du parti François, ſi Chandos lui-même ne ſe fût oppoſé à cette exécution barbare. Il mourut donc avec toute ſa gloire, & on le regretta non-ſeulement en Angleterre, mais encore en France, quoiqu'il y fut extrêmement redouté. 1367.

Il eſt fait p
ſonnier.

Mort
Chandos.

Du Gueſclin apprit cette nouvelle au pied des murailles d'Uſez qu'il tenoit aſſiégée, & ſes regrets firent l'éloge de Chandos. La ville d'Uſez, outre qu'elle étoit forte par ſa ſituation & par l'art, étoit gardée par une garniſon ſi nombreuſe, qu'on ne pou-

Sieged'U

vôit eſperer de l'emporter d'aſſaut, &
367. il falloit l'attaquer dans les regles. Pendant qu'on avançoit les travaux, du Gueſclin s'éclipſoit du camp, & on ne ſçavoit ce qu'il étoit devenu, lorſqu'on le voyoit revenir tout-à-coup avec les clefs d'une ville qu'il avoit conquiſe; enſorte que pendant le ſiege d'Uſez il ſe vit maître de neuf ou dix places qui l'environnoient. N'ayant plus dans ce côté-là, que la ville aſſiégée à réduire, il fit venir de plus groſſe artillerie, & battit les murailles avec tant de vigueur, que les aſſiégés ſe voyant ouverts de tous côtés demanderent à capituler. On leur accorda vie & bagues ſauves, & ils ſe retirerent à Sainte-Severe en Limoſin. La priſe d'Uſez étoit d'une grande importance pour la France, & le Connétable ſe rendit lui même à la Cour pour en porter la nouvelle au Roi.

etour de Gueſclin Cour.

Cependant le Duc de Lancaſtre, ſecond fils d'Edouard, étoit depuis quelque temps deſcendu dans la Guyenne avec un corps de troupes Angloiſes. L'honneur de ſervir ſous le fils d'un Grand Roi, attira dans ſon armée un grand nombre de Seigneurs de Guyenne, & il commença avec eux le ſiege du château de Montpaon. Les Offi

ciers & les ſoldats, qui défendoient cette place, avoient ſervi ſous du Gueſclin. Le Duc de Lancaſtre s'en apperçut bientôt à leur vigoureuſe réſiſtance, & ils lui couterent tant de monde, qu'il vouloit les faire paſſer au fil de l'épée, lorſque la néceſſité les contraignit de ſe rendre. Mais ſa colere ayant été appaiſée par ſes Officiers qui craignoient la repréſaille, il leur accorda vie & bagues ſauves. Ce Prince auroit pouſſé plus loin ſes ſuccès; mais rappellé par le Roi ſon pere, il quitta la Guyenne & repaſſa en Angleterre. 1367.

Le Comte de Pembrok deſtiné à remplir ſa place, ſe prépara à deſcendre dans la Guyenne. Charles V pour lui diſputer le paſſage, ordonna à ſa flotte, commandée par Ivain de Galles, de garder le détroit de la Manche. Une flotte Eſpagnole envoyée au ſecours des François par Dom Henri, ſe tint auprès de la Rochelle pour s'oppoſer auſſi à une deſcente de ce côté-là. Quoique Ivain de Galles cherchât les Anglois avec beaucoup d'animoſité, il en fut écarté par une tempête qui le pouſſa vers l'Iſle de Gournai, où il battit quatre cens hommes de leur nation qui la défendoient.

Combat navalo ù les Anglois ſont battus par les Caſtillans.

1367. Les Anglois de la flotte ſe croyoient échappés ; & voguoient avec confiance du côté de la Rochelle, lorſqu'ils apperçurent la flotte de Caſtille qui venoit ſur eux à toutes voiles. Le Comte de Pembrok voyant bien qu'il ne pouvoit éviter le combat, s'y prépara de bonne grace. Les Anglois, de tout temps bons hommes de mer, y firent des merveilles. Les Caſtillans de leur côté, témoignerent une bravoure extraordinaire, mais la nuit fit ceſſer le combat, qui recommença à la pointe du jour. Les Anglois parurent auſſi braves, mais moins heureux que la veille ; & les Eſpagnols prirent ou coulerent à fond preſque tous leurs vaiſſeaux.

Le bruit de cette défaite jetta la conſternation parmi les Anglois de la Guyenne & du Poitou. Le Connétable ne leur donna point le loiſir de ſe reconnoître. Il parcourt l'une & l'autre Province, aſſiege, prend leurs places, bat le peu de troupes qu'ils peuvent lui oppoſer, & met enfin le ſiege devant la ville de Sainte-Severe, excellente forteresſe, où les Anglois avoient fait de grandes proviſions de vivres & de munitions de guerre. Ils la regardoient comme imprenable, &

la garniſon voyoit avec une eſpece de mépris l'armée de du Gueſclin campée au pied de ſes murailles. 1367.

On avoit entrepris ce ſiege à la perſuaſion du Duc de Berri, qui vouloit chaſſer les Anglois de tout le Limoſin, & le Roi avoit cette expédition ſi fort à cœur, qu'il pria même le Duc de Bourgogne de vouloir bien s'y rendre. Ce Prince s'y trouva en effet à la tête d'une nobleſſe nombreuſe tirée de ſes Etats, & que le Sire de la Tremouille commandoit ſous lui.

Le Duc de Bourgogne, le Duc de Berri, & les autres Princes du Sang qui ſe trouverent au ſiege de Sainte-Severe, obéirent en ce qui regardoit les armes au Connétable. Celui-ci viſita exactement la place, & les aſſiégés le regardant tranquillement, ſe moquoient de ſes remarques, & l'exhortoient même à bien examiner la place. En effet du Gueſclin la trouvoit également bien fortifiée. Il faut pourtant, dit-il à ceux qui l'entouroient, l'emporter en quatre jours. Ceux à qui il parloit de cette façon, s'imaginoient que c'étoit pour leur donner courage, & ils comptoient bien conſumer pluſieurs mois au ſiege d'une telle ville. Siege de Sainte Severe par du Gueſclin.

Du Gueſclin leur fit voir qu'il
1367. avoit compté plus juſte qu'eux. Il ordonna un aſſaut général, & ſes troupes marcherent contre ces hautes & terribles murailles, avec autant de fierté que ſi on les avoit conduites à l'attaque d'une bicoque. Les Anglois voyant leur réſolution, ſe préparerent à bien recevoir des ennemis ſi dangereux; on ſe battit d'abord à coups de traits, les moins bien armés en ſouffrirent. Mais bientôt tout ſe mêla, l'aſſiégeant joignit l'aſſiégé, & les remparts & les foſſés furent également couverts de ſang & de morts.

Le Connétable avoit à répondre de la plus belle nobleſſe du Royaume, & ne voulant pas les laiſſer plus longtemps à leur ardeur, il fit ſonner la retraite. Ses troupes ſe montrerent auſſi dociles à quitter l'ennemi qu'empreſſées à le joindre. Du Gueſclin, content d'avoir fait connoître aux aſſiégés à quels gens ils avoient à faire, fit une ſeconde fois le tour de leurs murailles pour examiner leur contenance. Occupés à panſer les bleſſés & à enterrer les morts, ce triſte emploi avoit éloigné leur premiere préſomption, & ils commençoient à reconnoître que les plus forts remparts s'é-

croulent ſous les efforts des ſoldats bien braves & bien conduits. 1367.

L'aſſaut s'étoit donné dans la matinée & avoit fini avant midi; dix ou douze gentilshommes tant François que Bretons, pour ſe venger des mauvaiſes plaiſanteries des aſſiégés, allerent à leur tour les railler. On leur répondit à grands coups de fleches; mais bien couverts de leurs armes aucun trait ne les pouvoit atteindre, & les Chevaliers bravoient par des éclats de rire les vains efforts des aſſiégés. Ceux-ci voyant en effet qu'il étoit inutile de tirer contre des gens tout couverts de fer, les laiſſerent en repos, & ceux-ci continuerent à les inſulter. Un d'entre eux nommé Geoffroi Payen, brave juſqu'à la témérité, ſe trouvant las de porter une hache d'armes ſi peſante, la poſa ſur le bord du foſſé, mal appuyée, elle tomba. Il voulut la reprendre; mais la profondeur du foſſé s'oppoſoit à cet effort. Payen malgré le péril évident qu'il y avoit à y deſcendre, ſe fait ſoutenir juſque vers le milieu de la muraille par un de ſes compagnons, il ſaute le reſte, ſe trouve à terre & reprend ſa hache.

Cette place importante lui eſt livrée par un accident.

La difficulté fut de remonter. Les

quer le château, où les partiſans des
1367. Anglois s'étoient retirés. Il le força en moins de deux heures; & du Pereï ſembla ne s'être préſenté que pour le voir perdre. Les Anglois de leur côté ſurprirent Niort, foible dédommagement pour une ville de l'importance de Poitiers. Carlonnet ajouta encore aux conquêtes de du Gueſclin la ville de Châtelleraut.

Mais une place reſtoit aux Anglois, qui ſuffiſoit pour relever leur eſpoir; c'étoit la Rochelle, que la ſituation ſur le bord de la mer mettoit à portée de recevoir ſans ceſſe de nouveaux ſecours d'Angleterre. Elle étoit d'ailleurs bien fournie de vivres & défendue par une bonne garniſon. Mais les habitans aimoient la domination Françoiſe, parce que les Anglois ſuivant une mauvaiſe politique, ruinoient les ſujets du Continent, à deſſein de leur ôter les moyens de ſe ſoulever.

La Rochelle ſe diſpoſe à ſe faire autant.

Les bourgeois de la Rochelle, comparant la douceur de la domination Françoiſe aux mauvais traitemens qu'ils recevoient des Anglois, & voyant d'ailleurs que le Connétable s'avançoit pour les aſſiéger, complotterent entr'eux pour ſe ſoumettre. Le

Maire

Maire de la ville étoit le chef de cette conſpiration, & c'étoit de lui qu'en dépendoit le ſuccès. La principale force de la Rochelle conſiſtoit en un château, eſpece de citadelle, où tous les Anglois ſe tenoient enfermés pour être plus indépendans de la ville & des bourgeois. Jean d'Evreux, Gouverneur de la Rochelle, avoit confié la garde de cette fortereſſe à un Officier fort brave nommé Mancel. Celui-ci, rigide exécuteur des ordres de ſon Supérieur, ſortoit de ſon château à la tête de quelques ſoldats, alloit avec eux chercher le bourgeois ſuſpect juſques dans ſa maiſon, & ſur les ſoupçons les moins fondés l'amenoit dans ſes cachots, d'où il ne ſortoit qu'à force de finance. 1367.

C'étoit-là la plus forte cauſe de la haine des Rochelois pour les Anglois; & ce fut par-là qu'ils réſolurent d'abattre leur puiſſance & de ſe mettre en liberté. Le Maire de la ville recevant ſouvent des ordres d'Edouard, ſe trouvoit dans le cas d'avoir de fréquentes conférences avec Mancel; & cet Officier, qui ne vouloit laiſſer voir à aucun bourgeois l'état de ſa place, ſe rendoit alors chez le Maire de la ville, où, ſelon la coutume des Anglois,

les délibérations étoient ſuivies d'un
1367. grand feſtin.

Le Maire, après avoir fait part de ſon deſſein aux plus conſidérables habitans, fit dire à Mançel qu'il avoit reçu de nouveaux ordres d'Angleterre, & qu'il lui importoit beaucoup d'en avoir une prompte communication. Mancel ſe rendit auſſi-tôt chez le Maire, où il trouva les notables de la ville. Le Maire tirant de vieilles patentes du Roi d'Angleterre, en montre le ſceau à Mancel, qui ſemblable à la plupart des militaires de ce temps-là, ne ſçavoit point lire. Il lui fit croire que ces lettres contenoient un ordre de faire une revue générale des ſoldats & des habitans en état de combattre qui ſe trouveroient dans le fort & dans la ville.

Le Maire ajouta que la place de la citadelle étant trop petite pour contenir tant de monde, il ſeroit néceſſaire de faire la revue dans la ville; le Commandant du fort y conſentit ſans peine. Le Maire & les convives firent paroître tant de gaieté pendant le repas qui ſuivit, que Mancel n'eut aucune défiance de leur complot, & il ſe retira tranquillement dans ſa forteresſe.

Il en sortit le lendemain avec quatre-vingt hommes, ayant dessein de faire sortir quarante hommes qui restoient en renvoyant ces premiers. A la tête de ces troupes il s'avançoit vers la ville, lorsqu'il vit deux cens hommes sortir des maisons voisines, & se jetter les armes à la main entre le pont du fort & lui. En même temps le Maire suivi de deux mille cinq cens bourgeois se présente en face, & lui crie de mettre bas les armes. Mancel forcé d'obéir resta avec tous ses gens prisonniers des Rochelois. Les Anglois restés à la garde du fort, s'étant apperçus de ce qui se passoit dans la ville, leverent le pont & tirerent sur les habitans. Alors le Maire fait garotter Mancel & ses quatre-vingt hommes; plusieurs bourgeois les suivirent le sabre à la main, & menacerent de leur couper la tête, si ceux du fort ne se rendoient sur le champ. Les portes leur furent aussi-tôt ouvertes, & le Maire se hâta d'envoyer des députés au Connétable pour traiter avec lui. *

1367.

Les Rochelois secouent le joug des Anglois par la ruse.

Je me sers de ce terme, parce que les Rochelois redoutant, après une

* Le Connétable étoit le premier moteur de cette révolte par les intelligences secrettes qu'il avoit en Angleterre.

telle action, de retomber ſous la do-
67. mination Angloiſe, avoient réſolu de prendre leurs précautions du côté de la France. Leur ville avoit autrefois été démembrée de cette Couronne par un traité favorable aux Anglois. Les Rochelois avoient depuis ſupporté impatiemment ce changement de maîtres, qui en avoit apporté beaucoup dans leur fortune & dans leur liberté. Ils vouloient ſe raſſurer contre un accident ſemblable, en exigeant du Connétable, au nom du Roi, un ſerment de ne jamais céder à perſonne la propriété de leur ville, ſous quelque prétexte que ce fût.

Les députés obtinrent aiſément du Connétable une condition qui, priſe dans le bon ſens, marquoit une grande affection pour la France. Du Gueſclin, par ordre de la Cour, accorda encore aux Rochelois une fabrique de Monnoie; & ce qui les flatta davantage pour le préſent, fut la démolition du château, où la plupart d'entr'eux avoient ſi ſouvent été au pouvoir des Anglois leurs oppreſſeurs.

Si le bonheur n'eſt point une vertu, c'eſt au moins un avantage qui donne le luſtre aux talens. On ne laiſſe pas d'eſtimer un grand homme, lors mê-

me que la fortune le trahit. Mais l'admiration eſt réſervée pour celui qui 1367.
ſçait la fixer en ſa faveur, & dont les actions ſont couronnées par le ſuccès.

Les progrès de du Gueſclin dans ces contrées avoient été ſi rapides, que les ennemis n'entendoient plus prononcer ſon nom qu'avec frayeur; & le Roi ayant appris la réduction de la Rochelle en même temps que les autres avantages remportés par ſon Connétable, voulant lui donner une récompenſe digne de lui, fut aſſez embarraſſé ſur le choix. Du Gueſclin étoit puiſſamment riche, il ſe voyoit revêtu de la plus haute des dignités militaires. Charles ſe détermina donc à le faire participer aux agrémens de la Royauté, & il dépêcha des couriers à la Rochelle, pour que ce grand homme y fût reçu en Souverain. Les Ducs de Berri & de Bourgogne conſentirent même à ne paroître dans la ville que comme ſes ſubalternes, & lui rendirent des reſpects, comme ſi en effet du Gueſclin eût été Roi. Lui ſeul s'oppoſoit à ces déférences d'un air ſi ſincere & ſi naturel, que les Princes charmés de ſa retenue & des attentions reſpectueuſes qu'il avoit pour eux, redoublerent leurs égards

chelle.

y etoit arrivée, pour aug
cortége qui fut des plus br
corps de la ville vinrent les
les autres lui prêter ſermen
lité, & ces honneurs ne ſer
faire paroître davantage ſa
tion. Il les recevoit non
tribut qu'on lui devoit, ma
une diſtinction dont un Roi
bien voulu l'honorer, & q
voit qu'à ſa bonté.

Tant de conquêtes & tar
périts, n'avoient été trou
aucunes traverſes. Du Gueſ
riſé de la fortune, l'étoit a
Roi. Il ſe voyoit aimé des
Sang, reſpecté des plus g
gneurs, adoré du peuple,

celles qui ſont néceſſaires pour la ſociété conjugale. Il avoit paru grand homme & grand guerrier à la tête des armées ; il parut bon mari auprès de ſa femme expirante ; & les attentions qu'il eut pour elle, ne le rendirent pas moins reſpectable aux yeux des gens de biens, que ſes actions les plus heureuſes & les plus brillantes. 1367.

Il fut occupé pendant quelque temps aux triſtes cérémonies qu'on rend d'ordinaire à la mémoire des morts ; mais ayant eu avis d'un outrage ſanglant qu'un Anglois avoit fait aux Rochelois, il ſe remit à la tête de ſon armée, & vint mettre le ſiége devant Benon, dont cet Anglois étoit Gouverneur. De cette ville peu éloignée de la Rochelle, ce Gouverneur avoit appris ce qui s'y étoit paſſé au préjudice du Roi Edouard ſon maître. Il crut devoir le vanger : pour cela, il fit chercher dans ſa place tout ce qui s'y trouveroit de Rochelois, il n'en rencontra que ſix, encore étoient-ils du nombre des ſoldats qui avoient ſouvent ſignalé à ſon ſervice leur zéle & leur fidélité. Cet homme féroce, après leur avoir reproché le crime de leurs compatriotes, auquel ces malheureux n'avoient aucunement trempé,

Férocité d'un Anglois Gouverneur de Benon.

leur fit couper les lévres, les oreilles
1367. & une main. On les mit enſuite hors de Benon, & on les força de prendre la route de la Rochelle.

Le Connétable aſſiége Benon.

Les bourgeois de cette ville furent ſaiſis d'horreur à la vue d'un ſpectable ſi digne de pitié. Les ſix infortunés implorerent tous ſanglans leur ſecours & leur compaſſion, & on ſe hâta de leur procurer tous les ſoulagemens poſſibles; mais le ſang qu'ils avoient perdu, joint à la douleur & au déſeſpoir de ne pouvoir, ni ſe ſervir eux-mêmes, ni demander aiſément leurs beſoins, les conduiſit bientôt au tombeau. Ils expirerent au milieu de leurs concitoyens, qu'ils conjurerent de les venger.

Les Rochelois députerent auſſi-tôt vers du Gueſclin, qui ayant appris en même temps qu'eux la cruauté du Gouverneur de Benon, étoit déjà au pied de ſes murailles; & ce fut-là que les députés le trouverent. Il fit ſommer en leur préſence cet homme barbare de ſe rendre, & en ayant reçu une réponſe fiere & inſultante, il jura de le faire pendre après la priſe de ſa place. La généroſité de du Gueſclin s'oppoſoit toujours à l'exécution de tels ſermens, & le Gouverneur en

auroit profité ; mais Cliſſon étoit dans
l'armée Françoiſe, & il ſe promettoit 1367.
bien de ne pardonner à aucun des Anglois qu'enfermoient les murailles de Benon.

Du Gueſclin en fit le tour, pour en examiner la force, & remit l'aſſaut au lendemain. Le Gouverneur profita de ce délai pour faire une vigoureuſe ſortie. Il choiſit douze de ſes plus braves hommes, leur recommanda de choiſir de bonnes armes, & de ſortir pendant la nuit ſur les aſſiégeans. Ils obéirent, & renverſerent d'abord les premieres gardes. Les ombres de la nuit, favorables au petit nombre, laiſſerent croire long-temps aux François que la garniſon entiere les attaquoit ; une terreur panique ſaiſit le ſoldat, qui ſe renverſe ſur ceux qui venoient à ſon ſecours, & ils ſe mirent à fuir tous enſemble.

Quelques Officiers reſtés ſeuls des fuyards arrêterent les aſſiégés. Mais troublés par le ſoin de retenir leurs ſoldats, ils ſe trouverent moins en état de réſiſter aux ennemis. Ceux-ci voyant que tout le camp étoit en alarme, & qu'on venoit ſur eux au grand trot, tournerent bride, & galopperent vers la ville.

place. Il va le trouver dans ſa tente,
1367. & lui raconte la maniere barbare dont les Anglois en avoient uſé à l'égard de ſon ami, & pénétré de la douleur que lui cauſoit cette perte, il conjura le Connétable de commander un aſſaut, lui promettant de monter ce jour-là même ſur les murailles de la place. Pluſieurs des principaux Officiers de l'armée, amis de Payen comme Cliſſon, témoignoient la même ardeur contre ſes aſſaſſins. Le Connétable avoit déjà formé le deſſein d'attaquer les aſſiégés; mais pour laiſſer croire à ſes Officiers qu'il ne ſe déterminoit qu'en leur faveur, il fit d'abord quelques difficultés, & ſembla n'accorder ce qu'ils lui demandoient, qu'au ſouvenir de leur attachement au ſervice du Roi.

Priſe de Bon; cruautés qui s'y commettent.

Cliſſon ſe charge d'aſſembler l'armée, il éveille les fantaſſins, fait monter la cavalerie à cheval, envoie chercher des échelles, & pour inſpirer à chacun la colere dont il eſt animé, il raconte tout haut les circonſtances de la mort de Payen. En un moment les aſſiégeans ſont aux pieds des murailles; Cliſſon en ſape les fondemens, & la rage redoublant ſes forces, il vient à bout de les entr'ouvrir. Alors il s'é-

lance dans la ville, trois ou quatre Anglois ſont d'abord ſacrifiés aux manes de ſon ami. Les Anglois le voyant dans leur place, qui loin de cacher ſon nom, crioit *Cliſſon* de toute ſa force, s'éloignerent d'un ennemi ſi rédoutable, & ſe retirerent tous enſemble dans le donjon. 1367.

Cliſſon les pourſuit dans cette derniere retraite, que du Gueſclin environna de toutes parts. La premiere échelle eſt plantée par Cliſſon, & les ennemis revoyent ſur le donjon celui qui les a chaſſés de la ville. Ils demanderent alors à ſe rendre, & le Connétable, toujours humain au milieu du ſang & du carnage, arrête lui-même l'impétueux Cliſſon. Celui-ci paroiſſant ſe radoucir à la voix de ſon Général, le ſupplie de vouloir bien que ces Anglois vaincus reſtent ſes priſonniers; du Gueſclin qui étoit du même pays, & qui d'ailleurs étoit ſon frere d'armes *, crut ne pouvoir lui refuſer une choſe qui s'accordoit d'ordinaire à des gens de moindre conſidération

* Les guerriers de ce temps-là, & ſur-tout les grands Seigneurs, ſe faiſoient d'homme à homme un ſerment mutuel de ſe défendre en toute occaſion, d'avoir les mêmes amis & les mêmes ennemis, comme auſſi les mêmes intérêts. Ils ne s'appelloient plus enſuite que du nom de frere.

que lui. Auſſi-tôt la garniſon mit bas
1367. les armes, & les ſoldats s'apprêterent à ſortir la corde au col. Cliſſon ſe plaça à côté de la porte la hache à la main, & les décapita à meſure qu'ils paſſoient les uns après les autres. On auroit peine à croire une telle action d'un homme moins dur, moins farouche, & moins animé que Cliſſon ne l'étoit alors. Les Hiſtoriens contemporains affirment tous ce fait, & il eſt aſſez conforme au caractere cruel de Cliſſon, que les Anglois ne nommoient jamais ſans joindre à ſon nom l'épithete de bourreau.

Siége de Fontenai-le-Comte, défendu par une femme.

Quoi qu'il en ſoit, Cliſſon fut blâmé de toute l'armée, & du Gueſclin, qui étoit venu trop tard pour empêcher ce maſſacre, lui en fit d'aigres reproches. De Benon on marcha vers Fontenay-le Comte, qui fut ſoumiſe ainſi que toutes les places des environs. Fontenay-le Comte étoit défendue par une femme, en l'abſence de ſon mari qui en étoit Gouverneur. Cette Héroïne ayant été ſommée par du Gueſclin de ſe rendre, lui répondit qu'elle vouloit avoir l'honneur de combattre, &, s'il ſe pouvoit, de triompher du victorieux du Gueſclin. Elle ajouta, avec beaucoup de politeſſe,

que contre un homme ordinaire, elle n'auroit pas daigné prendre les armes, & ſe ſeroit fixée aux Officiers ſubalternes pour défendre la place. Du Gueſclin répondit à ſon honnêteté par un aſſaut des plus violens. La Gouvernante le ſoutint avec une valeur invincible, & elle ne ſe rendit qu'aux inſtances réitérées de la garniſon & des habitans de la ville. 1367.

Siége de Thouars.

Il ne reſtoit plus dans ces contours-là de places conſidérables aux Anglois que la ville de Thouars. Elle étoit défendue par le Vicomte de Thouars en perſonne. La haute naiſſance de ce Seigneur, ſes richeſſes immenſes, ſa valeur, l'importance de la place, & les ſuccès même de du Gueſclin, qui chaſſant les Anglois de toutes les villes qu'il aſſiégeoit, les avoit contraints de ſe réfugier à Thouars, la rendoient preſque imprénable. Un ſi grand nombre d'Officiers expérimentés formoient un corps invincible, ſi quelque choſe avoit pu l'être devant du Gueſclin. Le Vicomte avoit d'ailleurs muni ſa place de tout ce qui pouvoit ſervir à ſa défenſe & à nourrir ſes défenſeurs; en ſorte que l'entrepriſe de ce ſiége étoit extrêmement dangereuſe. Du Gueſclin joignit quel-

ques nouvelles troupes à ſon armée;
1367. & parut peu de jours après au pied des murs de Thouars.

Pluſieurs aſſauts également meurtriers furent donnés coup ſur coup. Les aſſiégeans, les aſſiégés, tous furent braves, & du Gueſclin lui même n'avoit jamais vu ſi bien combattre. Cliſſon ſe diſtingua à ce ſiége, autant par ſa cruauté que par ſa valeur; car ſuivant à la lettre le ſerment qu'il avoit fait à la mort de Payen, de maſſacrer tous les Anglois qui lui tomberoient entre les mains, il aſſommoit à coups de hache tous ceux qu'il obtenoit de ſes amis, ou qu'il pouvoit prendre lui-même. Bien du ſang avoit déjà été répandu de part & d'autre, & le Vicomte de Thouars commençoit à ſentir que la deſtinée de du Gueſclin étoit de triompher de tous ſes ennemis. Il demanda un pourparler, & convint enfin avec lui de remettre la place à un mois de-là, ſi le Roi Edouard, ou au moins un de ſes enfans, ne paroiſſoit à la tête d'une armée pour la ſecourir.

Le Connétable, pour épargner ſes ſoldats, accepta cette condition, quoiqu'il fût inſtruit qu'Edouard lui-même s'apprêtoit à ſortir des ports d'Angle-

terre à la tête d'une puiſſante armée ; mais il ſe promettoit d'en triompher, & il ſembla même attendre Edouard avec quelque impatience. Ce Prince ſuivi d'une des plus belles flottes qui eût jamais menacé la France, ſe mit en mer & prit la route de Bordeaux. Les vents la favoriſerent d'abord ; mais tout à coup une tempête s'éleva, qui jetta le Prince bien avant dans la pleine mer, & le força de relâcher dans les ports d'Irlande, & enfin de regagner ceux de ſon Iſle.

1367.

Vaine entre priſe du Ro d'Angleterr pour ſecouri la place.

Pendant ce temps là tout ſe remuoit dans les Provinces maritimes de France & d'Angleterre ; les Anglois s'aſſembloient en foule pour marcher au ſecours des leurs, ſi vivement pourſuivis par du Gueſclin, pendant que ce Connétable recevoit ſans ceſſe de nouveaux ſoldats de la Normandie & de la Bretagne. On ne doutoit point qu'il n'eût un combat contre Edouard ſi ce Prince arrivoit, & tout ce qu'il y avoit de guerriers renommés en France ſe hâtoient de joindre du Gueſclin pour vaincre avec lui. Les Anglois avoient encore des amis dans le Poitou ; l'eſpoir de revoir bientôt Edouard ſur leurs côtes, les engagea à faire un dernier effort, & ils aſſemblerent juſ-

qu'à douze cens hommes d'armes.

1367. Voilà auſſi tout ce qui parût en Poitou contre du Gueſclin ; car Edouard toujours retenu dans ſes Ports par les vents contraires, ne put débarquer ſur les côtes du Poitou ; de ſorte que du Gueſclin, au jour marqué pour la reddition de Thouars, mit ſon armée en bataille à la vue de la place ; elle étoit compoſée de dix mille lances, & d'autres troupes juſqu'au nombre de ſoixante mille hommes ; aucun ennemi ne parut, & du Gueſclin ſomma le Vicomte de Thouars de tenir ſa parole.

Le Gouverneur ſe rend au Connétable.

Le Vicomte aſſembla les principaux Officiers de la garniſon pour délibérer ſur ce qu'il avoit à faire. Le Seigneur de Partenai fut le ſeul qui lui conſeilla de ne point ſe rendre, ſous prétexte que les douze cens lances qui avoient paru ſous la conduite des Anglois du Poitou, ſuffiſoient pour dire que la place avoit été ſecourue. Tous les autres Seigneurs rejetterent cet avis, & le Vicomte de Thouars agiſſant de bonne foi, remit ſa place au vainqueur. Il en ſortit à la tête de la nobleſſe qui l'avoit défendue avec lui, & tous enſemble allerent ſaluer les Ducs de Berri, de Bourgogne & de Bourbon,

qui étoient toujours dans l'armée de du Gueſclin. Le Vicomte, & les autres Seigneurs de ſa Province, ſe rendirent enſuite à Poitiers pour y prêter ſerment de fidélité au Roi. Le Connétable envoya auſſi-tôt après ſon armée en quartier d'hiver, & ſe rendit à la Cour. 1367.

Le printemps le revit à la tête de ſes troupes victorieuſes, & ayant rencontré l'armée Angloiſe à Chiſay, il l'attaque, la défait, prend la ville de Chiſay, & dans le même jour, ſurprend celle de Niort, importante par ſa ſituation & par les ſecours qu'en avoient tirés les Anglois, tant qu'ils en étoient reſtés poſſeſſeurs. Pluſieurs autres villes ſe ſoumirent ſans combattre; en ſorte que du Gueſclin pour triompher n'avoit plus beſoin de tirer l'épée; cette façon de faire la guerre lui déplut, il en laiſſa la continuation à ſes Lieutenans & ſe rendit à la Cour.

Impatience du Roi Charles pour le retour du Connétable qu'il veut conſulter.

Charles V. l'attendoit avec impatience pour le conſulter ſur un projet qu'il méditoit depuis long-temps. A peine la nouvelle de l'armement d'Edouard s'étoit répandue dans la France, que les ennemis de Charles s'étoient mis en mouvement contre lui. Charles le Mauvais, Roi de Navarre,

d'une politique auſſi outrée que malheureuſe, prit les armes pour faire diverſion en faveur d'Edouard, pendant que ce Prince attaqueroit le Royaume. Jean IV, Duc de Bretagne, gendre d'Edouard, & par les liens du ſang & par ceux de la reconnoiſſance, ſe ſentoit toujours extrêmement porté pour le Roi d'Angleterre; il prit la réſolution de lui offrir ſes ports & des troupes; mais Charles V en donnant dans ſes armées des emplois conſidérables aux principaux Seigneurs Bretons, les mettoit dans la néceſſité, ou de perdre une partie de leur fortune, ou de ſoutenir ſes intérêts contre leur Duc même, qui n'étoit point aſſez puiſſant pour les employer d'une façon digne d'eux.

1367.

Du Gueſclin, zélé partiſan de Charles de Blois, gémiſſoit encore tous les jours ſur la perte de ce bon Prince, & quoique pluſieurs traités euſſent mis les deſcendans du Comte de Blois au nombre des ſujets de Jean IV, ces traités arrachés durant des circonſtances malheureuſes, n'avoient point de validité ſelon du Gueſclin, qui continuoit de voir ſa Souveraine dans Jeanne de Penthievre : il continuoit de même de regarder Montfort com-

me ſon ennemi, & brûloit d'envie de lui faire la guerre. 1367.

Cliſſon avoit eu autrefois fort à cœur les intérêts des Anglois, mais devenu leur irréconciliable ennemi, il regardoit Jean IV ſur le même pied, & étoit tout prêt à joindre ſes troupes à celles du Roi, pour ſubjuguer le Duché de Bretagne. Le Vicomte de Rohan, le Sire de Laval, &c. accoutumés à combattre ſous les enſeignes Françoiſes, & regardant le Roi de France comme leur Protecteur contre l'ambition du Duc, n'étoient point du tout dans la diſpoſition de recevoir les Anglois dans leur Province, ni de leur donner aucun ſecours. Ainſi ils refuſerent à Jean IV de lui prêter des troupes, & ils fonderent ce refus ſur l'obéiſſance que lui-même, avec eux, devoit au Roi de France, tant que ce Prince n'entreprendroit rien contre la foi des traités qu'il avoit faits avec lui. Brouillerie en Bretagne.

Ils déclarerent même au Duc, que non-ſeulement ils ne l'aſſiſteroient en aucune façon, mais que s'ils en étoient preſſés par le Roi, ils ſe déclareroient ouvertement contre lui, & prendroient les armes contre les Anglois. On pouvoit plutôt appeller de tels diſ-

cours des menaces que des remontrances ; elles piquerent le Duc, qui d'ailleurs étant engagé de parole avec les
1367. Anglois, leur permit de faire une deſcente dans ſon pays, & les reçut dans pluſieurs de ſes places.

Les Seigneurs Bretons piqués à leur tour, prennent les armes. Le Comte de Laval s'empare de Rennes, le Vicomte de Rohan ſurprend Vannes, & Robert de Quitté ſe rend maître de Dinan. La priſe de ces trois places les plus importantes de la Bretagne, encouragea de telle ſorte les mécontens, qu'ils ne craignirent plus, ni le reſſentiment de leur Prince, ni le ſecours des Anglois : ils coururent toute la Bretagne, moins pour le ravage, ce qu'ils éviterent avec beaucoup de ſoin, que pour animer des peuples à ſe déclarer pour eux.

Le Seigneur de Kermartin, favori du Duc, prévoyant bien que ſon maître, en ſoutenant les Anglois, travailloit à ſa propre ruine, crut lui rendre un ſervice en le mettant hors d'état de rien faire pour eux ; il quitta ſubitement la Cour, & rendit quatre places aux mécontens. Tant de pertes ne purent fléchir l'eſprit du Duc ; irrité contre des ſujets qu'il traitoit de rebelles,

il arma contre eux de tout ſon pouvoir, & appella un plus grand nombre d'Anglois à ſon ſecours. De leur côté, les Seigneurs mécontens dépêcherent à la Cour de France dont ils étoient approuvés, & le Roi donna ordre au Connétable d'entrer en Bretagne. 1367.

Le Connétable s'y rend à la tête d'une armée formidable.

Il y parut bientôt à la tête de cette même armée qui avoit ſoumis au Roi la Xaintonge, l'Aunis, le Poitou & une partie de la Guyenne. Les Seigneurs mécontens ſe joignirent à lui, & l'aiderent de telle ſorte qu'il ne demeura bientôt plus que quelques places de peu d'importance au Duc de Bretagne. Il reſte toujours au fond du cœur des ſujets une ſorte d'amour pour leur Prince, qui leur eſt d'une grande reſſource, lorſqu'ils ſavent le ménager. Mais le Duc de Bretagne animé par ſes peuples, ne ſongea qu'à les vexer. Il ne regna plus qu'en tyran ſur le peu de villes qui lui reſtoient; des Gouverneurs Anglois furent ſubſtitués aux Bretons qui lui avoient été les plus fidéles, & les habitans ſe trouverent chargés de nouveaux impôts; en ſorte qu'il s'éleva une voix unanime contre le Duc, & on regarda les Anglois comme des monſtres dont

la Bretagne ne pouvoit être aſſez-tôt délivrée.

1367. Le Connétable vint à bout de rendre ce ſervice à la patrie, & comme il faiſoit la guerre dans le pays, ſes ſoldats n'étoient redoutables qu'aux Anglois. Il les chaſſa de toute la Bretagne, contraignit le Duc même de s'embarquer & de paſſer en Angleterre avec eux.

Il met le ſiege devant Breſt. La promptitude de cette conquête ſurprit ceux mêmes qui étoient les plus accoutumés à la rapidité de du Gueſclin. Ce Général fut mettre le ſiége devant la ville de Breſt, dernier aſyle des Anglois en Bretagne. La place étoit forte, mais mal fournie de vivres, & les aſſiégés ſe virent bientôt forcés de capituler. Ils convinrent de remettre la place au Connétable, ſi dans le courant de ſix ſemaines ils ne recevoient du ſecours d'Angleterre. Du Gueſclin accepta cette condition, & ſe tint prêt à recevoir les Anglois en cas qu'ils entrepriſſent une nouvelle deſcente.

C'étoit-là leur deſſein. Edouard plus animé que jamais contre la France, & vivement ſollicité par le Duc de Bretagne, mit une nouvelle flotte en mer, & les Anglois qu'elle portoit entrerent

trerent bruſquement dans Breſt, pendant que du Gueſclin étoit occupé au 1367.
ſiége de Derval, où le Duc d'Anjou, qui voulut commander à ce ſiége, fut contraint de le lever. Le Connétable abandonna auſſi dans le même temps le ſiége de Breſt, les Anglois y ayant jetté un grand ſecours, & lui-même ayant affaire auprès de Charles V, qui méditoit une autre expédition.

Du Gueſclin, après avoir conféré avec ce Prince, entra en Picardie à la tête d'une armée, paſſa peu de temps après dans la Guyenne, & chaſſa les Anglois juſqu'à Bordeaux avec tant de précipitation, qu'ils laiſſoient ſur les chemins leurs malades, leurs bagages & leurs chevaux. Ils avoient ainſi traverſé le Forez, l'Auvergne & le Limouſin, & paſſé les rivieres de Loire, d'Allier, la Dordogne & le Lot. Enfin ils arriverent à Bordeaux accablés de faim & de miſere. De ſoixante mille hommes dont leur armée avoit été compoſée, il ne leur en reſtoit que ſix mille, avec leſquels les Ducs de Bretagne & de Lancaſtre s'enfermerent dans Bordeaux.

Du Gueſclin, tout couvert de nouveaux lauriers, quitta encore une fois Il ſe marie en ſecondes noces, & va

l'armée & se rendit en Bretagne, où il épousa Jeanne de Laval, de l'illustre Maison de ce nom, fille unique de Jean de Laval, Sire de Châtillon. Le Connétable n'avoit point eu d'enfans de sa premiere femme ; on ne lui connoissoit qu'un fils naturel, alors en Espagne, & qui parut dans la suite en France avec beaucoup de gloire *. Il souhaitoit avec ardeur d'en avoir un légitime, auquel il pût laisser ses grands biens & sa gloire ; mais son attente fut trompée. Jeanne de Laval fut stérile comme Thiumphaine Raguenel ; & Olivier du Guesclin, le compagnon des travaux de son illustre frere, fut son héritier.

Le Connétable ne resta pas longtemps auprès de sa nouvelle épouse ; il fut contraint de la quitter pour porter la guerre dans les Etats du Comte de Foix. Ce Prince voulant profiter du malheur des Anglois, refusa de leur rendre l'hommage accoutumé, en sorte qu'il se brouilla absolument avec eux. Ils n'étoient pas alors en état de lui faire la guerre ; mais le Comte de Foix fut bien surpris, lorsque le Roi de France lui-même fit entrer des troupes dans ses Etats. Il

* Michel du Guesclin.

lui convenoit plus d'implorer le ſecours des Anglois, d'ailleurs pouſſés de tous côtés, leur protection ne pouvoit pas lui être d'une grande utilité. Il ſongea donc à ſe défendre par lui-même. Ses troupes étoient peu nombreuſes, mais fidelles & aguerries; les Gouverneurs de ſes places étoient d'ailleurs diſpoſés à ſe ſacrifier pour lui; il attendit donc l'armée du Roi. 1367

Siége de Lourdes.

Elle commença par inveſtir la ville de Lourdes, où commandoit un Gentilhomme nommé de Vire. Les habitans voyant une grande armée autour de leurs murailles, & l'appareil formidable de l'aſſaut qu'on leur alloit donner, s'émurent d'abord & demanderent à ſe rendre. De Vire leur fit ſentir doucement la honte d'une telle propoſition, & peu à peu il ſçut les diſpoſer à ſe joindre à la garniſon pour s'oppoſer aux ennemis. Pendant que de Vire rempliſſoit les devoirs d'un ſage Gouverneur, du Gueſclin préparoit tout pour l'aſſaut. En peu d'heures on vit mille échelles à la fois plantées contre les murailles. Les aſſiégés animés par leur brave Gouverneur firent des prodiges, & le combat dura juſqu'au ſoir, ſans qu'on pût décider de quel côté panchoit la victoire. La

nétable qui attendoit une forte rançon
1373. du Général Anglois, rendit le Comté de Soria, & demanda ſix vingt mille livres à Pembrok, qui s'engagea à les lui payer. Il reſta libre ſur ſa parole; mais dans le temps que du Gueſclin comptoit toucher la moitié de la ſomme promiſe, ce Comte tomba malade & mourut. Il avoit laiſſé ſon argent entre les mains des Bourguemaiſtres de Bruges, qui refuſerent de le donner à du Gueſclin, & le remirent entre les mains du Duc de Lancaſtre.

Du Gueſclin plaida; mais les lenteurs ordinaires de la Juſtice l'ayant dégoûté de cette façon de l'obtenir, il leva des troupes à ſes dépens, & demanda au Roi la permiſſion de faire la guerre aux Bourguemaiſtres de Bruges. Charles, quoique triomphant de tous ſes ennemis, n'avoit cependant pas envie de s'en attirer de nouveaux : il aima donc mieux ſe faire médiateur entre les bourgeois & ſon Connétable, que de ſe voir obligé de le ſoutenir contre eux; du Gueſclin ſe contenta de cinquante quatre mille livres, que ſes héritiers reçurent après ſa mort.

Pendant ce temps-là le Duc de Bretagne mettoit toute l'Angleterre en

arrangés plutôt par la négligence que par l'ignorance des Auteurs contemporains, qui n'ayant omis aucune des circonſtances qui le regardent, n'ont point ſuivi la chronologie, & ont fait courir leur héros de Bretagne en Guyenne, de-là dans le Poitou, enſuite dans la Picardie, s'interrompant à chaque inſtant, pour décrire un nouveau fait avant d'avoir développé le premier. J'ai tâché de reparer ce déſordre autant qu'il m'a été poſſible, avec le ſecours de l'Hiſtoire de France. Il eſt certain que du Gueſclin étoit dans le Comté de Foix en 1373 * ; il en revint pour ſoutenir un procès au Parlement de Paris qu'il intenta contre les bourgeois de Bruges. 137

Dom Henri, Roi de Caſtille, voulant racheter le Comté de Soria, qu'il avoit autrefois donné à du Gueſclin, lui envoya en échange le Comte de Pembrok, Général Anglois, pris à la bataille navale livrée par les Caſtillans à la vue de la Rochelle. Le Con-

* Ce fut cette même année, que le Roi donna en propriété à du Gueſclin le Comté de Montfort-l'Amauri. Le Connétable confia le Gouvernement de ce Comté au Seigneur de Laniſon Chevalier, qui dans une de ſes quittances, datée du *pénultiéme jour de Décembre*, donne au Connétable la qualité de *très-noble & très-puiſſant Prince*. Voyez les preuves de l'Hiſtoire de M. du Châtelet.

dre, tâchoit d'inſpirer un peu de ſon ardeur aux foibles reſtes de la garniſon ; mais il ſe trouva le ſeul que la crainte n'eût point ſaiſi. Ce n'étoit pas aſſez d'un homme courageux pour défendre une ville contre une armée entiere, & les efforts de Cliſſon n'auroient ſervi qu'à le faire périr avec plus de gloire, lorſque le Duc de Lancaſtre envoya deux couriers au Duc de Bretagne, pour lui donner avis de la tréve conclue entre la France & l'Angleterre. Cette tréve, qui lui défendoit de continuer le ſiége de Kemperlé, le mit dans une violente colere contre ceux qui l'avoient conclue, & il ſçut fort mauvais gré au Pape, qui ſollicitoit la paix, ſans examiner ſi elle étoit pour quelques-uns plus funeſte que la guerre. 1373.

Quoi qu'il en ſoit, ce Prince fut obligé de lever le ſiége ; & peu de temps après il repaſſa en Angleterre. Il croyoit ſes affaires déſeſpérées, lorſque la jalouſie du jeune Roi d'Angleterre contre le Duc de Lancaſtre, lui fit accorder de nouveaux ſecours, & lui rendit enfin ſes Etats. Edouard étoit mort, & Richard, fils aîné du Prince de Galles, lui avoit ſuccédé. Le jeune Monarque, quoique digne hé-

ritier d'un ayeul couvert de gloire;
1373. & d'un pere plus grand encore, ſe laiſſa d'abord ſéduire par de jeunes flatteurs ; ils lui inſinuerent que le Duc de Lancaſtre ſon oncle, pouvoit regarder ſa couronne d'un œil jaloux, & qu'il étoit aſſez eſtimé & aſſez aimé des Anglois pour lui donner lieu de le craindre.

oi d'An-
ıre ſe
ɔſe à ré-
ı le Duc
ſesétats.

Richard écouta trop ces avis, & chercha les moyens d'éloigner ſon oncle, ſans lui laiſſer voir qu'il l'appréhendoit. Il falloit trouver un prétexte. Le Duc de Bretagne en offroit un, & ce fut celui-là qu'on ſaiſit. Tout ce que n'avoient pu obtenir les prieres les plus preſſantes & les offres les plus avantageuſes, fut accordé au deſir de voir partir le Duc de Lancaſtre. La mer fut auſſi-tôt couverte de vaiſſeaux. On leva des ſoldats dans toute l'Angleterre, & le bruit d'un armement ſi formidable & ſi ſubit, effraya d'avance les ennemis du Duc de Bretagne.

Charles V en fut inſtruit le premier, & il ordonna au Connétable de ſe rendre au plutôt en Bretagne, pour couvrir cette Province contre les efforts de Montfort & des Anglois. En même-temps pour détacher les peu-

ples de l'affection qu'ils avoient pu conſerver pour Montfort, le Roi aſſembla les Pairs de ſon Royaume, cita ce Prince, & ſur le défaut de comparution, déclara la Bretagne réunie à la couronne. 1373.

Cette démarche auroit réuſſi dans le premier feu du mécontentement des Bretons; mais elle fut alors mal concertée. Les ſujets de Montfort ne purent le voir accablé, ſans quelque retour de pitié; ils commencerent à ſe reſſouvenir de la douceur, de l'équité & des autres grandes qualités de leur Souverain. Ils complotent ſous main en ſa faveur, & promettent d'éclater ſitôt qu'il paroîtra ſur leurs côtes. Les grands Seigneurs prennent bientôt les mêmes ſentimens, mais avec moins de déſintéreſſement. La réunion du Duché à la couronne les rendoit ſujets immédiats du Roi. La France alors achetoit bien cher leurs ſervices, mais après cette réunion il n'eût plus été queſtion que d'obéir, & ils devoient ſe voir de niveau & dans la même ſoumiſſion que tous les autres ſujets de la France.

Ils formerent donc le deſſein de conſerver la premiere forme du Gouvernement de Bretagne, d'autant qu'il Efforts du Roi de France pour ſoumettre la Bretagne.

étoit conforme à leurs intérêts particuliers. Quelques-uns députerent au
1373. Duc pour l'assûrer du retour de sa noblesse dans le devoir. Il arrivoit en Bretagne lorsqu'il reçut cette heureuse nouvelle, ce qui l'anima davantage à commencer la guerre. Il assiégea plusieurs places à la fois & s'en empara en peu de jours. Le Connétable s'opposoit en vain à ses progrès. Il cherchoit à joindre le Duc de Bretagne; mais ce Prince, en l'évitant avec adresse, emportoit tous les jours quelque nouvel avantage. D'un autre côté, les Bretons de tous les états se rangeoient en foule du parti de leur Duc. Ils désertoient par troupes de l'armée de du Guesclin, qui, au lieu d'être en état de faire des conquêtes, pouvoit à peine trouver des vivres.

Le Connétable, abandonné de ses anciens compagnons & de ses meilleurs soldats, faisoit des efforts extraordinaires; mais tout étoit contre lui & rien ne le favorisoit. A la Cour de France même on s'opposoit à ses succès. Sa gloire & son crédit lui avoient donné des ennemis dangereux & puissans; ils firent en sorte qu'il ne reçût ni l'argent ni les autres secours nécessaires pour l'entretien

d'une armée, & il eut le chagrin de voir la ſienne ſe diſſiper peu à peu. 1373

Il tâchoit néanmoins de rallumer dans le cœur des Bretons cette premiere ardeur qu'ils avoient témoignée pour le Roi de France, & qui s'étoit éteinte dès le moment que ce Prince avoit entrepris de faire de leur pays une Province de ſon Royaume ; ils commencerent à regarder du Gueſclin lui-même comme l'ennemi de ſa patrie & l'oppreſſeur de leur liberté.

Triſte tuation o trouve l Connétal

C'étoit pour la premiere fois que ce grand homme ſe trouvoit dans une ſituation ſi triſte ; fui comme un ennemi public de ſes parens, de ſes compagnons, de ſes amis ; & au lieu du beau nom de libérateur de la patrie, que les peuples lui avoient donné à ſa premiere expédition de Bretagne, il ſçavoit qu'on ne l'y voyoit plus qu'avec une eſpece d'horreur.

Cette penſée avoit augmenté la mélancolie qui le troubloit depuis quelque temps. Il étoit inſtruit des mauvaiſes diſpoſitions où étoient à ſon égard ceux qui approchoient le plus du Roi, & il prévoyoit qu'il auroit bientôt à eſſuyer tout au moins les ſoupçons de ſon Prince. Sa profonde triſteſſe redoublant les incommodités

inſéparables du grand âge où il ſe
73. trouvoit, le mirent bientôt hors d'état d'agir avec ſa promptitude ordinaire. C'étoit-là où ſes ennemis l'attendoient. Ils firent alors entendre au Roi, qu'on ne reconnoiſſoit plus du Gueſclin à ſa façon de faire la guerre, que quelque choſe le retenoit, & que le Duc de Bretagne l'avoit apparemment gagné comme les autres Seigneurs Bretons.

tombe
le diſ-
du Roi
il écrit.

Charles V, chagrin du peu de ſuccès de ſes armes, écoute ces diſcours, y ajoute foi, & oubliant que celui qu'il ſoupçonne eſt ce même du Gueſclin, de tout temps ſi zélé & ſi fidéle pour ſes Princes, il laiſſa échapper des plaintes contre lui. Elles furent bientôt rapportées à du Gueſclin. Quoiqu'il s'attendit à cette diſgrace, il ne put la ſupporter : il quitte l'armée, & laiſſe l'épée de Connétable, jurant de ne la jamais reprendre, & ſe rend à Pontorſon dans le deſſein de retourner en Eſpagne auprès de Dom Henri. Dans la violence de ſon premier dépit, il vouloit ſortir de France ſans prendre congé de perſonne ; mais la réflexion lui ayant rappellé combien les Rois ſont ſouvent peu coupables des maux qu'ils ſemblent faire avec le

plus de liberté, il réſolut de ſe juſtifier auprès du ſien. Il lui écrivit, & ſans 1373.
rappeller à ce Prince le ſouvenir de ſes ſervices paſſés, il lui rendit un compte exact de ſes moindres démarches depuis le commencement de la ſeconde guerre de Bretagne. Les grands Seigneurs qui avoient ſervi ſous du Gueſclin, parlerent en même temps aſſez haut en ſa faveur : ils reprocherent en quelque ſorte au Roi de s'être laiſſé prévenir trop légerement contre un homme de ce mérite. Toute la Cour, à l'exception de ceux qui lui en vouloient, s'intéreſſa de telle ſorte à ſa diſgrace, qu'on ne vit plus ſes accuſateurs ſans les accuſer eux-mêmes d'artifice & de lâcheté.

La lettre de du Gueſclin, & le zele de tous ceux qui ſoutenoient ſon innocence, ouvrirent enfin les yeux de Charles. Il reconnut ſon erreur & voulut la réparer, en priant lui-même du Gueſclin de rentrer à ſon ſervice, & en lui ſacrifiant ſes accuſateurs. Ce fut une joie publique dans Paris & dans la France entiere, lorſqu'on ſçut que le Roi avoit enfin reconnu l'innocence de ſon Connétable. Les Ducs de Bourbon & d'Anjou, long-temps témoins des actions de ce grand hom-

aux deux Princes qu'il leur bon gré de leur affection Gueſclin, & les pria de le dé à reſter en France.

Il ſe diſpoſe à retourner en Eſpagne, malgré le retour des bonnes graces du Roi.

Charmés de cet ordre, ils auſſi-tôt & ſe rendirent à Pc Ils y trouverent le Connéta faiſoit tous ſes préparatifs pc en Eſpagne. On l'avoit avei Roi étoit alors dans des diſ favorables à ſon égard ; mais voit rien changé aux ſienne réparation de l'affront ne po faire oublier qu'il l'avoit reç dit aux deux Princes tous les l dûs à leur auguſte rang, & af me plus de gayeté qu'à l'o Le Duc de Bourbon lui par

» ſer davantage à une diſgrace pareille
» à celle qui vient de m'arriver. C'eſt 1373.
» trop pour un homme de ma ſorte
» d'avoir été ſoupçonné une ſeule fois;
» je vais mourir en Eſpagne, où je
» porterai le déſeſpoir de n'être pas
» mort en France un an plutôt. Ah
» beau couſin, s'écria alors le Duc
» d'Anjou, ne faites point ceci. » Il lui repréſenta que la France avoit plus que jamais beſoin de ſon ſecours; mais rien ne toucha du Gueſclin, & les Princes le quitterent ſans avoir rien pu gagner ſur lui.

Après leur départ, du Gueſclin ſortit de Pontorſon avec l'épée de Connétable que le Duc de Bourbon lui avoit laiſſée. Il revit ce Prince dans le Bourbonnois, qui le combla d'honneurs & de préſens. De-là il paſſa dans le Gevaudan, où le Duc d'Anjou faiſoit la guerre. Du Gueſclin par reconnoiſſance pour ce Prince, à qui il vouloit remettre l'épée de Connétable, fit le ſiége du château de Randam, ayant ſous lui le Maréchal de Sancerre. Il quittoit la France à regret, & vouloit illuſtrer ſa ſortie par une nouvelle conquête.

Les aſſiégés eurent à ſoutenir pluſieurs aſſauts donnés coup ſur coup;

lade. L'inquiétude & le ch
le dévoroient depuis long-te
doublerent le danger de ſa
& il prévit bien que ſa fin
che. Il s'y prépara avec tou
timens & la réſignation d'
Chrétien; pendant que les p
Officiers de l'armée gémiſſ
tour de ſon lit, il paroiſſoit
tranquille, parlant autant
étoit poſſible pour les con
pour les inſtruire de ce qu'il
faire dans la ſuite de cette gu
commandant ſur-tout de m
ſoldats, dont il avoit toujo
protecteur & le pere. Auſſi
ſervoient alors ſous lui, po
peine quitter les environs de

il prit dans ſes mains victorieuſes l'épée de Connétable, & l'ayant conſidérée quelques momens avec beaucoup d'attention, » Elle m'a aidé, » dit-il les larmes aux yeux, à vaincre les ennemis de mon Roi, mais » elle m'en a donné de cruels auprès » de lui. Je vous la remets, ajouta-» t-il au Maréchal de Sancerre, pro-» teſtant que je n'ai jamais trahi l'hon-» neur que le Roi m'avoit fait en me » la confiant. « En même temps ſaiſi d'un pieux reſpect il ôte ſon bonnet, baiſe cette épée, embraſſe tous les aſſiſtans, & les conjure d'aſſurer le Roi qu'il meurt plein de fidélité & pénétré de reconnoiſſance. Enfin ce grand homme après quelques autres diſcours meurt, en recommandant à Dieu ſon ame, ſon Roi & ſa patrie. 1373.

Ainſi finit à l'âge de ſoixante-ſix ans le 13 Juillet de l'an 1380, celui de tous les héros, qui avec le moins de défauts poſſeda les plus ſolides vertus, qui conſerva la plus grande modeſtie dans le comble de la gloire & des honneurs, qui mérita l'amitié de ceux mêmes dont il triompha, & qui enleva l'admiration & les ſuffrages, non ſeulement de ſon ſiecle, mais de tous ceux qui l'ont ſuivi.

1373. Les troupes inſtruites de la mort de leur Général, pouſſerent des cris de déſeſpoir : chaque ſoldat ſembloit avoir perdu un pere : ils ſe rediſoient les uns aux autres ce qu'ils lui avoient vû faire de grand & d'heureux pendant le cours de ſa vie, en finiſſant ce récit par les plus tendres regrets. Le Maréchal de Sancerre, ſon ami particulier, étoit ſur-tout pénétré de douleur ; cependant il falloit qu'il ſe chargeât du ſoin de l'armée, & de celui de ſoumettre la ville aſſiégée. Le terme de la reddition arriva le lendemain de la mort du Connétable. Le Maréchal de Sancerre s'avança ſur les bords du foſſé & ſomma le Gouverneur de lui remettre la place. Le Gouverneur répondit qu'il avoit donné ſa parole à du Gueſclin, & qu'il ne ſe rendroit qu'à ce Général. Alors le Maréchal de Sancerre lui avoua qu'il étoit mort.

Honneurs rendus à la mémoire de ce grand Capitaine.

Le Gouverneur en parut ſenſiblement touché, & pour donner une preuve éclatante de l'eſtime qu'il avoit pour la mémoire de ce Héros, il déclara au Maréchal de Sancerre qu'il porteroit les clefs de la ville ſur le tombeau du Connétable. Cette pro-

position extraordinaire surprit d'abord le Maréchal de Sancerre ; mais songeant qu'elle tournoit à la gloire de son ami, il revint tout préparer pour cette cérémonie. On ôta donc de la tente de du Guesclin ce qu'il pouvoit y avoir de lugubre, & son cercueil fut placé sur une table couverte de fleurs. 1373.

Quelques heures après on vit sortir de la ville le Gouverneur à la tête de la garnison ; il traversa l'armée au bruit des trompettes & des autres instrumens de guerre, & arriva dans la tente de du Guesclin. Les principaux Officiers de l'armée armés de toutes pieces s'y étoient assemblés, & l'on ne découvroit que des marques de tristesse sur les visages.

Le Gouverneur s'étant mis à genoux devant le corps du Connétable, posa les clefs de la ville sur son cercueil, & déclara qu'il ne se rendoit qu'à la mémoire de ce grand homme, étant de la destinée de du Guesclin de triompher même après sa mort. Après une cérémonie qui mettoit le comble à la gloire du Connétable, le Gouverneur se retira les larmes aux yeux, & exécuta de bonne foi les autres conditions du traité.

1373. Alors le Maréchal de Sancerre ne ſongea plus qu'à rendre les derniers devoirs à du Gueſclin, qu'il fit conduire dans l'Egliſe des Cordeliers du Puy en Auvergne, où ſes entrailles furent enterrées. Le reſte de ſon corps étoit deſtiné pour le tombeau de ſes ancêtres; mais Charles V voulant du moins récompenſer après la mort de ce grand homme, les ſervices qu'il lui avoit rendus pendant ſa vie, réſolut de lui accorder un honneur ſingulier, en ordonnant qu'on lui donnât à Saint Denis la ſépulture des Rois. Cette faveur, alors ſans exemple, toute extraordinaire qu'elle fût, ne parut point au-deſſus du mérite de du Gueſclin, & tout ce qu'il y avoit de plus conſidérable en France s'empreſſa pour ſe trouver à cette pompe funebre.

Le Roi de France fait tranſporter ſon corps à S. Denis.

On tranſporta donc le corps de du Gueſclin à Paris. Toutes les villes par où il paſſa lui rendirent de grands honneurs, & on l'attendoit dans la capitale avec beaucoup d'impatience. Mais Charles V craignant les mouvemens de cette grande ville, fit prendre à Saint-Cloud le corps du Connétable, & l'envoya à Saint Denis à travers la campagne.

Charles VI, neuf ans après en 1389, ordonna pour lui de nouvelles funérailles. Il lui fit donc dresser une Chapelle ardente, sous laquelle on découvroit la représentation du Connétable. Olivier de Cliſſon, alors Connétable, les deux Maréchaux de France, Louis de Sancerre & Montou de Blainville, Olivier du Gueſclin, & les plus grands Seigneurs du Royaume y parurent en grand deuil. Le Roi lui-même y étoit en perſonne. Le Connétable & les deux Maréchaux de France allerent à l'offrande au milieu de huit grands Seigneurs, qui portoient les armes du défunt. Ce qu'il y eut de plus ſingulier, c'eſt que le Duc de Touraine, frere du Roi, le Comte de Nevers, fils du Duc de Bourgogne, Pierre, fils du Roi de Navarre, & les autres Princes du Sang, allerent à l'offrande après le Connétable de Cliſſon. On enchérit en cette occaſion ſur les honneurs qu'on rendoit d'ordinaire aux plus grands Monarques. Charles VI voulant annoncer par-là à ſes ſerviteurs ce qu'ils pouvoient attendre de lui, s'ils témoignoient pour ſes intérêts le même zéle que du Gueſclin avoit fait paroître

1389.

Hiſtoire de Charles VI par M. le Laboureur.

les bons Rois.

Le Maréchal de Turenne.

HISTOIRE
DE JEAN,
COMTE DE DUNOIS
ET DE LONGUEVILLE,

Lieutenant Général des Armées Royales en France, ſous le Regne de Charles VII.

Introduction à l'Hiſtoire du Comte de Dunois.

CHARLES V long-temps malheureux & perſécuté, avoit reparé par une ſage conduite, qui eſt le fruit ordinaire des diſgraces, ce que la témérité du Roi Jean ſon pere avoit cauſé de maux à l'Etat, lorſqu'il mourut couvert de gloire, & adoré de ſes ſujets, laiſſant deux fils, Charles VI ſon ſucceſſeur, & Louis Duc d'Orleans. Je ſuivrai particulierement en cette occaſion mon deſſein d'inſérer dans l'Hiſtoire des Capitaines, l'état de la France lors de la naiſſance de mon Héros; & les révolutions ſurprenantes du Regne de Charles VI ſont liées de telle ſorte avec les ac-

1380.

tions du Comte de Dunois, il eſt ſi
1380. généralement reconnu pour avoir ré-
paré par ſa prudence & ſon courage,
les maux auxquels le Royaume fut
livré ſous ce malheureux regne, &
pour l'avoir arraché des mains des
Anglois qui s'en étoient rendus poſ-
ſeſſeurs, que je ſerois obligé par la
maniere de tuivre pour lui cette regle,
que j'ai crû devoir me propoſer pour
tous ces Capitaines.

L'extrême jeuneſſe du Roi le ſou-
mit à la tutelle des Ducs d'Anjou, de
Berri, de Bourgogne, ſes oncles, &
du Duc de Bourbon, beau-frere du feu
Roi. Le premier avoit beaucoup d'eſ-
prit, d'ardeur & de courage; c'étoient
là ſes ſeules bonnes qualités: encore
ſon ambition exceſſive en corrompit-
elle l'uſage, & le rendit plus funeſte
à la France que le Duc de Berri, hom-
me vain & peu capable; & que le
Duc de Bourgogne même, quoique
ce dernier eût réſolu dans l'inſtant de
la mort du Roi, de ſacrifier à ſa propre
grandeur, ce que le devoir & la na-
ture lui preſcrivoient en faveur de
Charles ſon neveu.

La probité reconnue du Duc de
Bourbon s'oppoſa d'abord avec ſuc-
cès aux entrepriſes des Princes; mais

la vertu ainſi que les hommes cedent au nombre. Les oncles du Roi devinrent, pour la ruine de l'un & de l'autre, ſes maîtres abſolus, ainſi que du Royaume. D'abord on augmenta les ſubſides, qui furent moins impoſés par la néceſſité de l'Etat, que pour ſatisfaire à l'avarice du Duc d'Anjou, à la prodigalité du Duc de Berri, & à la politique du Duc de Bourgogne, dont l'objet étoit de rendre les peuples mécontens du gouvernement préſent, & de ſe faire des créatures particulieres. Le nombre en devint ſi grand que preſque tous les Courtiſans du Roi étoient les eſpions du Duc de Bourgogne. 138 13[illegible]

Ce Prince devenu en quelque ſorte étranger pour les François depuis qu'il étoit en poſſeſſion de la Bourgogne, reparoit par ſes grandes qualités & par ſon adreſſe, ce que ce titre donnoit à ſes freres d'aſcendant ſur lui. Il affectoit de montrer les vertus contraires à leurs défauts; c'eſt par cette conduite que l'on ſemble parfait. Le Duc d'Anjou étoit ſévere, violent & avare; le Duc de Berri paroiſſoit ennemi des affaires & ami de la profuſion. Leur frere fut doux & généreux, mais avec précaution; il aimoit le tra- Etat rable France Charl

vail & l'expédition, parloit ſans ceſſe
381. du bien public, de liberté, de diminution d'inpôts, & demandoit hautement ce qu'il ſçavoit qu'on n'étoit point en diſpoſition d'accorder, afin de s'attirer le mérite de la démarche, & de rejetter ſur les autres le chagrin du refus. Le Duc de Bourgogne devint bientôt d'autant plus cher aux François, que ſes freres, & ſur-tout le Duc d'Anjou, entreprenoient chaque jour contre le bien public. Ce dernier ſe croyant maître de Paris par les troupes qu'il y avoit fait venir, voulut rétablir par la force un impôt qu'on l'avoit obligé de ſupprimer peu de temps auparavant.

Il connut alors que rien ne peut aſſurer pour long-temps contre les effets d'une mauvaiſe adminiſtration; le peuple étant toujours le plus fort, dans quelque abaiſſement qu'une fauſſe politique prétende le réduire: & l'expérience a prouvé que l'inſtant même où l'on ſe flatte le plus de ſa ſoumiſſion dans des temps de violence eſt celui de la révolte ouverte.

lte des ens. Un commis ſoutenu de pluſieurs gardes, ſe préſenta à la halle pour lever l'impôt ſur une vendeuſe d'herbes: les cris qu'elle pouſſa attirerent

ſes compagnes, & toutes enſemble ayant maſſacré le commis, animerent les hommes, parcoururent la capitale tuant & pillant, enfoncerent l'Arſénal, prirent des armes, entr'autres des maſſues & des maillets, & obligerent le Prevôt, l'Evêque, les principaux bourgeois de Paris, & les Officiers du Conſeil du Roi, à ſortir promptement de la ville, où ils couroient riſque d'être maſſacrés. On a tiré le nom de *Maillotins*, des armes dont les mutins ſe ſervoient en cette occaſion. 1381

Le Duc d'Anjou piqué d'avoir été obligé de prévenir les autres dans leur fuite, & de ce qu'on l'accuſoit avec raiſon de tout le déſordre, repréſenta auſſi-tôt à Charles, que Sa Majeſté devoit faire ſubir un châtiment terrible à ſes ſujets rebelles; & loin de diminuer les impôts qui les avoit armés, de les augmenter pour punir leur ſoulevement. C'eſt ainſi que le peuple qui n'a dans le temps des minorités, & du gouvernement des mauvais Miniſtres, que la voix du tumulte pour ſe faire entendre à ſes Rois, eſt également la victime des attentats de la tyrannie, & des efforts qu'il fait pour *s'en délivrer.*

Quelques perſonnes, & ſur-tout le
81. Duc de Bourgogne, repréſenterent qu'à la vérité la Majeſte Royale étoit offenſée, mais que les plus coupables étoient ſans doute ceux qui avoient donné lieu à l'offenſe : que ſi le Duc d'Anjou étoit l'oncle & le Miniſtre du Roi, les peuples étoient ſes enfans : que punir un parti c'étoit autoriſer l'autre; ce qui devenoit également dangereux, le Duc ayant abuſé de ſon pouvoir, & les peuples des moyens de s'en plaindre. Quelques-uns ajouterent même, qu'après avoir conſidéré l'état des choſes, le Duc d'Anjou en cette circonſtance, ne devoit point être regardé comme le Miniſtre du Roi, mais ſeulement de ſes propres paſſions & de ſon avidité.

L'audace des Pariſiens donna de la force à ces raiſons. En déclarant qu'ils étoient toujours diſpoſés à rendre à la perſonne du Roi, toute la ſoumiſſion qui lui étoit dûe, ils ſe mirent en état de défenſe contre le Duc d'Anjou, arracherent des priſons ceux de leurs compagnons qui y avoient été mis, & ne poſerent les armes qu'après la ſuppreſſion de l'impôt & l'aſſurance du pardon. Alors voulant ſe montrer bons ſujets, ils firent au Roi un pré-

ſent volontaire de cent mille francs.
Le Duc d'Anjou appellé par la Reine Jeanne à la ſucceſſion du Comté de la Provence & du Royaume de Naples, partit peu à près pour s'y rendre, emportant des thréſors, qui juſtifierent tout ce qu'on avoit répandu de ſon avarice & de ſes exactions. 1381.

Le départ du Duc d'Anjou laiſſa le Duc de Bourgogne maître du gouvernement & des forces de l'Etat. Il les employa auſſi-tôt en faveur de Louis Comte de Flandre, ſon beau-pere, contre lequel ſes ſujets s'étoient révoltés ſous la conduite de Philippe d'Artevelle. Le Roi marcha en perſonne à cette expédition; & le Connétable de Cliſſon gagna ſous ſes yeux la bataille de Roſebeque ſur Philippe d'Artevelle qui ne cédoit à ce Général, ni pour l'habileté ni pour le courage; mais qui ſe trouvant chef d'une multitude animée, fut obligé de ſuivre ſon ardeur & de ſe perdre avec elle. Les Pariſiens avoient remué de nouveau pendant l'abſence du Roi, ſa victoire le mit en état d'en tirer une juſte punition.

Ce Prince entra à Paris à la tête de ſon armée, fit briſer les portes de la *ville*, ôter les chaines des rues, déſar- 1382. Suppl. Jean. Preu.

mer les habitans ; & pendant plus d'un
83. mois on n'entendit parler que de ſupplices. Jean des Marets lui-même, Avocat-Général, après avoir rendu d'importans ſervices à quatre Rois ſucceſſivement, fut ſacrifié aux ſoupçons que donnoit ſon crédit ſur le peuple ; quoiqu'il ne l'eut jamais employé qu'à l'appaiſer durant les troubles, & à maintenir l'autorité Royale. Il fut condamné à avoir la tête coupée, & ſubit ce ſupplice à l'âge de ſoixante-dix ans, avec tout le courage qu'inſpire l'innocence. Sa mort fut généralement imputée au Duc de Bourgogne, ennemi déclaré des créatures du Duc d'Anjou, & l'Avocat Général étoit du nombre. Ce Prince tâcha de le faire oublier aux Pariſiens, en portant le Roi à pardonner, comme il fit, à ceux des coupables qui reſtoient à Paris. Ainſi l'affection des peuples lui fut rendue, comme ſi tout eût conſpiré à le rendre le maître de la France
384. ſous le nom du Roi, le Comte de Flandre, ſon beau-pere, étant mort preſque dans le même temps, il joignit à ſon Duché de Bourgogne, les Comtés de Flandre, d'Artois, de Rhetel, de Nevers ; la Seigneurie de Salins, & pluſieurs autres terres, ce

qui après les Rois de France & d'Angleterre le rendit le plus puiſſant Prince de l'Europe. 1384.

Alors rien ne ſe fit plus à la Cour que par ſes ordres; l'argent prenoit le cours qu'il vouloit lui donner, & les troupes ne ſervoient, pour ainſi dire, qu'à punir les révoltes de ſes ſujets, & à le rendre ſouverain plus abſolu que ne l'avoit jamais été aucun de ſes prédéceſſeurs. On le récompenſoit même de tous les avantages que remportoit la nation, comme ſi conduiſant principalement les affaires, ils devoient lui être attribués. Quelques ſuccès remportés ſur les Anglois, lui valurent le port de l'Ecluſe, le meilleur que la France eût alors ſur l'Ocean, ce qui ne ſervit pas peu à contenir ſes ſujets. 1385. 1386.

Brouilleries naiſſantes entre les Ducs de Bourgogne & d'Orléans.

Cependant Louis depuis Duc d'Orleans, & alors Comte de Valois, aimé du Roi ſon frere, & cher aux peuples à cauſe de ſa bonne mine & de la douceur qui accompagnoit toutes ſes actions, commençoit à faire entendre au Duc de Bourgogne que ſa naiſſance étoit un titre ſupérieur au ſien, & le mettoit en droit d'avoir part au gouvernement. Ce Prince avoit épouſé Valentine de Milan, 1390.

& ſur tout de ſon pays, el
regner dans ſes diſcours un
qui ſans avoir rien de con
décenſe, leur donnoit un
que perſonne ne pouvoit imi
vantage de ſa figure ajouto
aux charmes de ſon eſprit.
grande, bien faite, & porto
de l'ajuſtement au point d'ê
en cela de toutes les autres
ſans pouvoir jamais être ir
Roi étoit jeune, & aimoit
firs, la Ducheſſe d'Orléans
toit chaque jour de nouveau
elle qui ordonnoit des fêtes &
tacles. La profuſion & l'éc
noient lieu de l'ordre & de
qui caractériſent ceux de

rendant ſuſpecte à pluſieurs dans ce
ſiecle d'ignorance, inſpiroit du reſ- 139
pect pour ſes lumieres au plus grand
nombre; le Roi s'amuſoit de ſes dé-
couvertes & de ſes prédictions, dont
le hazard accompliſſoit quelques-unes.
Et étant ainſi par pluſieurs endroits né-
ceſſaires à ſes plaiſirs, elle ſe trouvoit
maîtreſſe abſolue de ſon eſprit.

Son pouvoir n'étoit pas moindre
ſur celui du Duc d'Orleans ſon mari.
Ses conſeils l'ayant tiré de l'oiſiveté
où il avoit vécu juſque-là, & lui
ayant fait connoître que l'ambition 139
eſt une vertu néceſſaire dans les Prin-
ces, il vouloit ſe faire donner une
part dans les affaires.

Sur ces entrefaites le Duc de Bre-
tagne ayant mécontenté le Roi, il ré-
ſolut d'entrer avec une armée dans ſes
Etats, ſuivant le conſeil du Connéta-
ble de Cliſſon, des Miniſtres, & du
Duc d'Orléans dont ils étoient ap-
puyés, mais contre le ſentiment des
Ducs de Berri & de Bourgogne. Il pa-
rut bien par ce qui arriva qu'ils étoient
contraires à cette expédition. Pendant
la route on n'entretint le Roi que de
diſcours ſiniſtres, & que des ſuites
fâcheuſes d'un ſuccès malheureux.
Son eſprit en fut frappé; il devint

triſte & mélancolique. Enfin étant ſorti de la ville du Mans à la tête de ſon armée, un homme apoſté & d'une figure affreuſe couvert d'habits déchirés, vint à ſa rencontre & lui cria d'un ton de voix horrible : *Roi, où allez-vous ; on va vous livrer à vos ennemis.* A ces mots, & à la vue d'une épée que le hazard, ou l'ordre des Ducs fit briller à ſes yeux, le mit en fureur. Il tira la ſienne & tua ou bleſſa juſqu'à ce que l'épuiſement de ſes forces permit de l'approcher. Il revint de cet état, & cherchant à en éloigner le ſouvenir, ce Prince ne s'occupa que des plaiſirs proportionnés à ſa ſituation.

Il témoignoit ſur-tout un empreſſement extrême pour la Ducheſſe d'Orleans dont la préſence & la converſation rendoient le calme à ſes eſprits agités. Dès ce moment la Ducheſſe devint l'objet des calomnies de la Cour & du peuple. Charles VI étoit jeune, & pendant l'intervalle de ſes accès, on connoiſſoit peu de Princes auſſi aimables.

Valentine étoit belle, ſpirituelle, vive, & déſiroit d'être aimée. Ils étoient alliés de trop près pour pouvoir s'aimer ſans crime, & l'un & l'autre avoit de la vertu ; mais preſque

toujours impuiſſante contre de tendres ſentimens, ſon triomphe va à peine à en arrêter les effets. Ils s'aimoient, le devoir s'oppoſoit à cette inclination, & ils ne l'avoient point dit, l'eſprit du temps n'alloit point juſqu'à le pénétrer, & cette inquiétude, cet ennui, cette langueur que le Roi éprouvoit loin d'elle, la ſerenité, la douceur, les tranſports qu'il témoignoit en la voyant, étoient attribués à la puiſſance magique. 1392.

Le Duc de Bourgogne ne manqua pas d'autoriſer ces bruits; & ſa jalouſie augmentant contre le Duc d'Orleans, à meſure que ce Prince montroit plus de déſir de gouverner, il ſçut le faire comprendre par la multitude dans l'idée qu'elle avoit de ſa femme, & tous deux paſſerent pour des magiciens, dont l'art funeſte cauſoit les maux du Roi, & ceux qui en réſultoient contre la France. Cette prévention ſi fâcheuſe pour un Prince qui avoit beſoin de l'affection des peuples, fut encore augmentée quelque temps après.

Le Roi à l'occaſion d'un divertiſſement, s'étoit déguiſé en Satyre avec quatre jeunes Seigneurs de ſa Cour; le Duc d'Orleans ſans faire d'atten- 1393. Danger qu'il court dans une mascarade.

sauvé par la Duchesse de
trois autres ayant trouvé
trop loin & trop tard, mou
de jours après. On n'entend
plaintes contre le Duc d'Or
l'imprudence avoit causé u
si déplorable. Il avoit, disc
ques-uns, voulu faire péri
& ce Prince lui-même enc
du danger qu'il avoit cou
moigna un mécontentemei
dinaire dont le Duc de B
sçut tirer un grand avantage

Les deux Ducs deviennent irréconciliables.

Mais ce qui rendit ce D
ciliable avec le Duc d'Orlé
vint la cause de la mort de
fut le malheureux succès de
de Nicopoli, donnée par
Roi d'Hongrie contre B

brave, & en même temps de plus présomptueux & de plus téméraire. Après 1393.
avoir fait des prodiges de valeur, & poussé une partie de l'armée des Turcs, ils furent vaincus & faits prisonniers par l'autre.

Ce malheur qui intéressoit les plus considérables familles du Royaume, fut encore jetté sur le Duc d'Orleans à cause de la Duchesse sa femme, qu'on accusoit d'avoir instruit le Duc de Milan son pere, des secrets de la Cour de France, de la force du secours qu'on envoyoit à Sigismond, & donné moyen aux Milanois d'en informer Bajazet avec lequel on le supposoit en relation. Jean Comte de Nevers, principale cause du malheur des François, (sa qualité de fils du Duc de Bourgogne lui soumettant l'Amiral Jean de Vienne, Boucicaut, & autres sages Capitaines qui le suivoient,) donna crédit à ce soupçon, pour se disculper du sentiment répandu contre la Duchesse d'Orleans; sans doute même qu'il reçut de bonne foi cette fausse & ridicule prévention. Au moins la haine qu'il témoigna alors contre le Duc d'Orléans, & les extrêmités où il se porta depuis contre ce Prince, semblent-elles le prouver.

le Duc de Bourgogne, n
devoir, il fit alliance avec
gers, & ſe rendit à Paris a
de Gueldres & ſes troupe
de Bourgogne plus puiſſant
poſſédoit de grands Etats ;
Paris une armée entiere, &
cette grande ville & à la
Roi, que commença une gu
la plus cruelle qui eût juſqu
France. D'abord les deux
terent une grande modéra
réconcilierent même en
Mais ils devinrent bientôt
mis que jamais.

r. Le Duc de Bourgogne meurt, & laiſſe un fils

Le Roi aimoit tendreme
re, & craignoit le Duc d
gne : il profita de l'abſence

conciliables. Mais ce qui arriva de plus
malheureux pour la France fut que le 1404.
Duc de Bourgogne étant mort peu de
temps après, laiſſa héritier de ſa puiſ-
ſance & de ſa haine, Jean ſon fils
aîné, bien plus capable d'en abuſer
que lui, & de porter la vengeance à
l'excès; c'étoit le même qui repro-
choit au Duc & à la Ducheſſe d'Or-
leans, ſa défaite, & ſa priſon chez les
Turcs. Il ne diſſimula jamais ſon reſ-
ſentiment contre eux quoiqu'injuſte,
& trouvant dans la diſpoſition des peu-
ples de quoi le ſatisfaire, il vint prom-
ptement à la Cour dans la réſolution
de les en éloigner tous deux. Le Duc
d'Orléans ne ſe ſentant pas le plus
fort, s'étoit réuni avec Iſabeau de
Baviere, femme de Charles VI, &
qui a cauſé plus de malheurs à la Fran-
ce, que Brunehaut & Fredegonde.
Tous deux réſolus d'abandonner Paris,
emmenoient auſſi le Dauphin, lorſ-
que le Duc de Bourgogne ſe préſen-
tant à la tiere de ce Prince, l'obligea
de rentrer dans ſa capitale.

Ce coup déconcerta tous les projets
du Duc d'Orléans, il jura de s'en 1406.
venger, & fit même dire au Duc de
Bourgogne, qu'il le regardoit déſor-
mais comme ſon ennemi déclaré. De-

donner pendant la nuit, [illegible]
mission du Duc de Berry, [illegible]
les six semaines du Duc d'[illegible]

Enfin on célébra [illegible]
plus haut les mariages [illegible]
grand de tous les crimes. [illegible]
Bourgogne livre [illegible]
Mariage de M. le Duc d'Orléans.
ir avant de le [illegible]
Duc d'Orléans, [illegible]
vers le milieu du mois de N[illegible]
& le 18 suivant on [illegible]
dans les rues de Paris même
valle de cette nuit tragiq[illegible]
sont connus : Mardi dans
le Duc d'Orléans [illegible]
rendre visite à la Reine [illegible]
voir en couche. Cette Pr[illegible]
frères. Le 18 suivant on [illegible]

La Ducheſſe d'Orléans étoit à Châ
eau-Thierri lorſqu'elle apprit la mort 1407.
uneſte de ſon mari. Ce fut en cette
iſte occaſion que le Comte de Du-
ois parut pour la premiere fois ſur
ſcene du monde. Il étoit né en 1403,
es amours de Louis Duc d'Orléans,
vec la femme d'un Seigneur nommé
ani de Varennes qu'il avoit enlevée.

La Ducheſſe aſſembla auſſi-tôt tou-
: ſa maiſon, & jettant les yeux ſur
s enfans, qui étoient encore dans
ne grande jeuneſſe, elle s'écria triſ-
ment : *Quel ſera celui qui vengera*
e pere. Ce ſera moi, Madame, ré- 1408.
ndit le jeune Comte, quoiqu'alors
ût à peine ſix ans, *& je me montre-*
digne d'être ſon fils. La Ducheſſe
nnée d'une réponſe ſi généreuſe,
braſſa le Comte, & pour l'encou-
er lui promit d'enchérir ſur les bon-
dont elle avoit honoré ſon enfan-
Et ſe tournant vers ceux qui l'écou-
ent : *Oui*, dit-elle, *je le regarde*
me celui des enfans du Duc qui
le mieux taillé à le venger.

Le Comte de Dunois plus âgé ne
la plus que de haine, de guerre & 1409.
punition ; il ſembla même enſuite
le reſſentiment dont il étoit ani-
avançoit ſon âge ; pour le rendre

, lui avoit gagné le peuple tou-
dolâtre de l'enfance des grands. 1409.
le jour accordé par le Roi étant
, il ſuivit la Ducheſſe, le Duc
ans & le Comte de Vertus ſon
& ſe jetta avec eux aux pieds
i, pour lui demander juſtice de
t cruelle du Duc d'Orléans, &
lomnies répandues par ſon aſ-
ontre ſa mémoire.

plaintes de la Ducheſſe & de
fans attendrirent toute l'aſſem-
Le cœur du Roi ſur-tout ne put
leurs larmes, il en répandit lui-

Ce Prince avoit une ſorte in-
on pour la Ducheſſe; ſon frere
it cher; il avoit à pleurer avec
te l'importance où il étoit de ſe
r. En effet après avoir promis
à ſa veuve contre le Duc de
ogne, il ſe vit obligé d'aban-
r Paris à ce dernier, qui s'y ren-
c des troupes.

Duc fut reçu des Pariſiens avec
d'appareil & les mêmes mar- 1410.
l'honneurs que l'on rendoit aux
On cria par-tout, *Noël, Noël. le Duc de Bourgogne*; mais le
s'étant accoutumé à ſa vue, on
ença à refléchir ſur ſes actions.
it tué le frere unique du Roi;

& venoit de l'obliger lui mêm
1410. de ſa capitale; ſes troupes ſub
aux dépens des campagnes voi
Paris, & les peuples de ſa
nion ne jouiſſoient d'un ſort
qu'aux dépens des biens & d
des François. On demandoit
avoit jamais fait en faveur de
niers, quels abus il avoit re
quels avantages procurés par ſe

La mort de la Ducheſſe d'
qui ſuccomba à ſa douleur, éta
vée ſur ces entrefaites, achev
diſpoſer les eſprits contre le
Bourgogne; mais ſi cet accid
fut contraire en cette partie, il
vint favorable, en ce que ne p
diminuer l'impreſſion de ſon
que par ſa reconciliation avec l
ſon d'Orléans, elle devenoit bea
moins difficile depuis la mort
Ducheſſe.

Elle conjure en mourant le Comte de Dunois d'entirer vengeance.

Cette courageuſe Princeſſe
témoigné durant les derniers jo
ſa vie, un grand regret de la
avant d'avoir gouté aucun fru
vengeance. Elle fit venir le Co
Dunois, & le mettant en ce
au deſſus de ſes propres enfans
l'exhorta à ſe ſouvenir qu'il dev
jour à un Prince aſſaſſiné par le

de Bourgogne, & ſon éducation à une Princeſſe qui le conjuroit de ſe venger. En même temps elle ſe plaignit de ce que la mort prévenoit les arrangemens qu'elle devoit prendre pour ſa fortune, lui donna les choſes, dont il lui étoit poſſible de diſpoſer ſur le champ, & le recommanda expreſſément au Duc d'Orléans ſon fils aîné. 1419.

Il étoit alors âgé de quinze ans, & l'on avoit eu trop peu de ſoin de le former, pour qu'il fût en état à cet âge de bien connoître & de défendre ſes intérêts. On le preſſoit d'ailleurs, la Cour déſiroit la paix, les amis du Duc de Bourgogne y dominoient, ils parloient ſans ceſſe en ſa faveur; on traînoit en longueur toutes les pourſuites; & il eſt certain, que lorſque l'avantage du temps (ce qui arrive preſque toujours) ſe joint à la puiſſance, il n'y a plus de juſtice à eſpérer. Enfin on fit réſoudre le jeune Duc à un accommodement.

Et pour ſatisfaction d'un crime odieux qui le privoit d'un pere, & la France de ſon premier Prince, il ſe contenta de l'aveu que lui fit le Duc de Bourgogne, de ces paroles prononcées par ſon Chancelier: » Monſeigneur le Duc d'Orléans, & vous

» Meſſieurs ſes freres, voici Monſei-
1410. » gneur le Duc de Bourgogne, qui
» vous ſupplie de dépoſer de vos
» cœurs & de bannir tout le reſſen-
» timent que vous avez conçu contre
» lui. Il vous demande votre amitié,
» & vous conjure de lui pardonner
» toutes choſes. » On doit faire attention que ces mots de *vous ſupplie*, *vous conjure*, exprimoient une grande ſoumiſſion, avant que le langage des Cours les eût rendus communs dans les complimens ordinaires. Le Duc de Bourgogne diſoit ſeulement après ſon Chancelier : *Mon très cher couſin, je vous en ſupplie.*

Il fut convenu en conſéquence, & pour témoignage de cette reconciliation, que le Comte de Vertus, frere du Duc d'Orleans, épouſeroit la fille du Duc de Bourgogne, ce jeune Prince étant ainſi deſtiné à donner des petits-fils à l'aſſaſſin de ſon pere. Mais cet accommodement public ne rapprocha pas les cœurs. Le Duc de Berri devenu contraire au Duc de Bourgogne, intéreſſa dans ſa querelle le Duc d'Orléans, ſes freres, & le Comte de Dunois, & ils envoyerent au Duc de Bourgogne un défi inſultant pour ſe battre avec lui. Ce Prince y répondit

avec

avec hauteur, assembla des troupes, vint dans Paris à main armée, y logea ses troupes, & mit en son nom un impôt sur la capitale, si exorbitant, que les familles les moins taxées payoient six écus d'or. Les bourgeois maltraités se virent obligés de quitter Paris, & les campagnes des environs furent tellement abandonnées, que la recolte ne se fit qu'après la Saint Martin. 1410.

Alors le Duc d'Orleans se trouvant le plus foible, se fit seconder par le Comte d'Armagnac son beau-pere, qui donna le nom au parti de son gendre. Il prit la Croix blanche, & les Bourguignons la rouge. Cette faction étoit composée de ce qu'il y avoit de plus redoutable à Paris, je veux dire des Bouchers dont les chefs étoient les Thiberts, les Sainctions & les la Dehors.

La capitale ne fut plus alors qu'un lieu de violence & de meurtres ; les femmes enceintes, les enfans au berceau, se virent les victimes de la haine des deux partis. Le Dauphin Charles se rangea aussi du côté du Duc d'Orleans, & fit tuer le Duc de Bourgogne sur le pont de Montereau-Faut-Yonne. Cette mort fut suivie de la révolte de toute la France contre

le Dauphin, & la perte de la bataille
1410. d'Azincour ayant livré ce Royaume & ſon Roi aux Anglois, le Dauphin fut déclaré incapable d'y ſuccéder. Henri qui regnoit ſur l'Angleterre ſe vit déclarer ſucceſſeur de Charles VI.

Il entre au ſervice du Dauphin. Le Comte de Dunois, malgré ſes inclinations militaires avoit été contraint, à cauſe de ſon peu de fortune, d'embraſſer l'état Eccléſiaſtique ; mais ſe trouvant le ſeul en France de ſa Maiſon, le Duc d'Orleans & ſon frere étant priſonniers des Anglois, il ſuivit ſon goût pour les armes, & obtint de l'emploi du Dauphin.

On a vû d'abord ce que promettoit la nature dans ſon enfance. Aidée de l'éducation & de ce que lui avoit acquis une attention extraordinaire à examiner & à ſuivre de près les meilleurs exemples, elle avoit depuis développé en lui des ſentimens généreux pour ſa famille, une fidélité extrême pour ſon Roi, & un attachement inviolable pour ſa patrie ; qualités qui doivent être les premieres dans un grand homme, & ſans leſquelles ſa haute valeur, ſa ſageſſe & ſa conduite, par rapport à la ſociété ordinaire, ſon expérience à la guerre ; les ſervices mêmes qu'il a rendus à

l'Etat ne lui auroient point à bon droit acquis ce titre glorieux. 1410

Il avoit alors vingt-trois à vingt-quatre ans. Mais ſes actions toujours méſurées ne déceloient point ſon âge, & peut-être que dans un temps moins agité de troubles, on auroit appellé mélancolie, ſévérité déplacée, ce qui n'étoit en lui que l'effet d'un tempérament tranquille, & la ſuite de la triſte ſituation où ſe trouvoient alors ſa Maiſon, ſon Roi, & la France entiere. Il parloit peu, même quand il agiſſoit beaucoup, & rarement ſe communiquoit-il avec familiarité à ceux qui l'approchoient le plus, auſſi ne fut-ce point par ſon affabilité qu'il ſçut plaire, il ne gagna les cœurs qu'à force de vertu. Elle forme le plus ſûr de tous les liens; mais elle eſt long-temps à l'achever. D'abord on ſe prévint contre l'humeur du Comte. Ce ne fut qu'après l'avoir examiné avec ſoin qu'on l'eſtima; & chacun déſira la poſſeſſion d'une amitié, que la difficulté de l'obtenir faiſoit paroître plus ſolide.

Qualités merveilleuſes du jeune Comte.

Charles l'avoit connu dès ſa plus grande jeuneſſe. Il étoit depuis quelque temps ſon Conſeiller le plus fidele, & le Capitaine en qui il avoit le

Saintrailles & de la Hire, les deux meilleurs Officiers de leur temps, & qui auroient acquis le titre de grands Capitaines ſous un Roi plus heureux & plus puiſſant que celui qu'ils ſervoient.

Accompagné de ces braves chefs, & ſuivi d'un grand nombre de gentilshommes qui faiſoient la principale force de ſa troupe, le Comte de Dunois fit tant de diligence, qu'il arriva à une demi-lieue de Montargis, avant que les Anglois euſſent reçu aucun avis de ſa marche. Il avoit avec lui un Officier de la garniſon, nommé le Petit Breton, parfaitement inſtruit des défauts des retranchemens ennemis. Ils conſiſtoient en ce que leurs quartiers ſe trouvoient ſéparés à cauſe de la riviere de Loing qui paſſe par Montargis; ce qui en rendoit la communication difficile. 142 Heureuſes de la miere dition.

Le Comte de Dunois, dont la charge étoit ſeulement de la rafraîchir, reſolut de profiter de ce déſavantage des ennemis, pour la délivrer entierement de leurs efforts. Certain que les quartiers des Anglois ne pouvoient ſe ſecourir qu'avec peine, il en fit attaquer un par la Hire, & marcha droit au ſecond, car il y en avoit trois. Le

premier ne tint pas contre la Hire,
1427. qui accourut auſſi tôt ſe joindre au Comte de Dunois, contre lequel on ſe défendoit davantage. Les ennemis voulurent alors gagner par-deſſus le pont placé au-deſſus de la ville, leur troiſieme quartier où commandoit Warwick; mais le Gouverneur de la place ayant fait monter l'eau juſque ſur le pont en baiſſant promptement les écluſes, le chemin à la fuite leur fut fermé en même temps que leurs camarades ne pouvoient les ſecourir.

Le Comte de Warwick voyant de loin cette déroute, ſortit de ſes retranchemens, & ſe retira en bon ordre ſur une hauteur voiſine, diſpoſé à ſe bien défendre, ſi les vainqueurs le venoient attaquer. Mais le Comte de Dunois ne voulant point expoſer la gloire de ſon premier avantage, & le ſalut de la ville à l'incertitude d'un ſecond combat, lui laiſſa la liberté de faire ſa retraite.

Ce ſuccès étoit un des plus éclatans que le Roi eût emporté depuis ſon avenement à la Couronne, il en reſſentit une joie proportionnée à la réputation qu'il donnoit à ſes armes. Le Comte de Dunois fut unanimement *reconnu* pour le héros de ſon parti;

& ce Seigneur jugeant de quelle importance il étoit d'animer par quelques bienfaits ſignalés le petit nombre des ſujets fidéles au Roi, obtint pour les habitans de Montargis une exemption de tout ſubſide, deux Foires franches par an, outre celle qui étoit déja établie, le droit d'uſage dans la forêt de Pontcourt, & celui de porter ſur leurs habits une M en broderie d'or. 1427

Le Comte de Dunois étoit très ingénieux à trouver ces ſortes de récompenſes, dont le genre convenoit à la ſituation des affaires de ſon Roi. Elles changerent de face peu de temps après par l'habileté du Duc de Bethfort, qui ſçavoit toujours réparer par ſon activité & ſon courage, ce que le malheur ou l'imprudence des Généraux de ſa nation laiſſoient prendre de ſuccès à ſes ennemis. Il étoit parfaitement inſtruit des efforts de la Cour de Charles pour ſa reconciliation avec le Duc de Bourgogne; ce qui eût été la ruine des affaires d'Angleterre en France.

La paſſion du Duc de Bourgogne pour venger la mort de ſon pere, étoit le ſeul lien qui le retenoit à des ennemis, qui étant ceux de la France, ſe trouvoient indirectement les ſiens. Le Duc de Bourgogne ſonge à venger la mort de ſon

Il deſcendoit d'un de ſes Rois, il pou-
427. voit un jour en augmenter le nombre, la branche aînée de ſa Maiſon finiſſant ; & d'ailleurs ſon alliance ne devenoit conſidérable aux Anglois qu'autant qu'il y auroit en France une puiſſance oppoſée à la leur.

Ces conſidérations étant capables de déterminer à un prompt accommodement, un auſſi grand homme que le Duc de Bethfort, il craignit que le Duc de Bourgogne ne le conclut ; & ne pouvant, pour l'en empêcher, que lui faire voir la France abbatue même ſans ſon ſecours, il ſe mit en état d'obliger le Duc de Bretagne à ſe déclarer en ſa faveur. Ce Prince ami de la paix quand la guerre ne pouvoit, comme en cette occaſion, ſervir à ſes intérêts, lié par convenance de temps avec Charles VII & ſollicité par ſon frere Artus Connétable de France, travailloit lui-même à réunir le Duc de Bourgogne avec le Roi ; & la crainte des Anglois trop voiſins de ſes ports & de ſes frontieres, l'empêchant de fournir des ſecours de troupes à Charles, il l'aidoit de ſes conſeils, permettoit tacitement à ſes ſujets de le ſervir, & nuiſoit aux Anglois, en ce que ſa neutralité paroiſſoit

pour le Roi donnoit un grand relief au parti de ce Prince. 1427.

Le Duc de Bethfort avoit des troupes dans la baſſe Normandie, il cacha ſon deſſein, les aſſembla, & entrant dans la Bretagne à l'improviſte, obligea le Duc à ſe ſoumettre à toutes les conditions qu'il voulut lui impoſer. Ce Prince pour ne lui donner aucun ſujet apparent d'entreprendre ce qu'il venoit d'exécuter, n'ayant pris aucunes meſures pour ſe garantir de ſes efforts, il fut donc obligé de reconnoître le Roi d'Angleterre pour Roi de France, de promettre de l'aider contre Charles, & de lui faire hommage de ſon Duché trois mois après qu'il en ſeroit requis. Mais ce qui fit plus de tort aux affaires du Roi, que la déſertion forcée du plus puiſſant vaſſal qui lui reſtoit, furent les troubles qu'elle excita à la Cour. Mauvais état des affaires de Charles VII.

On a vû dans l'Hiſtoire de la Tremouille, d'abord ſes liaiſons avec le Connétable, enſuite ſa haine pour ce Prince. Elle étoit au plus haut point, & il vint à bout, ſous le prétexte de ſa hauteur inſupportable (qu'il étoit alors inutile de menager) de l'éloigner de la Cour. Artus voulut ſe venger. Ce petit parti de Charles VII,

qui occupoit à peine les Provinces les plus foibles du Royaume, fut diviſé en deux qui ſe firent la guerre avec fureur. Elle finit en peu de temps en partie par les ſoins du Comte de Dunois; mais elle dura aſſez pour faciliter aux Anglois la conquête de pluſieurs petites places. Le Roi emporta de ſon côté celle de Lude en Anjou, & fit enfin réſoudre les habitans de Tournai, partagés entre le Duc de Bourgogne & lui, à ſe déclarer en ſa faveur.

Charles commençoit à reſpirer, & à croire que les Ducs de Bretagne & de Bourgogne, retenus ſeulement l'un par la force, l'autre par un reſte d'eſprit de vengeance qui diminuoit tous les jours, ſe déclareroient en ſa faveur le voyant faire la guerre avec avantage, lorſqu'il apprit l'arrivée de Thomas de Montagu Comte de Salisbery à la tête d'une nouvelle armée.

1428. Siége d'Orléans par les Anglois.

Ce Général, le plus fameux que les Anglois euſſent alors, s'avançant avec ſon activité ordinaire juſque dans le cœur de la France, ſe rendit maître de toutes les places qui environnent Orleans, & vint mettre le ſiége devant cette ville, une des plus conſidérables du Royaume, & la

de celles que Charles avoit dans ſon parti. L'inquiétude de ce Prince fut égale au danger. La priſe d'Orleans eût été la ruine de ſes affaires : auſſi ceux qui auparavant l'avoient accuſé d'indolence, avouerent qu'il ne négligea rien de ce qui pouvoit le garantir de ce malheur. 1428.

Charles employa les prieres & les promeſſes ; elles deviennent des bienfaits chez les Rois, & c'étoient les ſeuls qu'on pût alors eſpérer de lui. Villars, Gouverneur de Montargis, & le même qui s'y étoit diſtingué par une ſi belle défenſe, les Seigneurs de Guitri & de Saintrailles, Gireſme Chevalier de Rhodes, Coareſe gentilhomme Gaſcon, & Chapelet gentilhomme de Beauce, s'étoient heureuſement jettés dans la place. Ces braves méritent l'honneur d'être nommés ; mais ils ſont auſſi redevables de leur grande réputation à l'occaſion, & à la foibleſſe du parti de Charles qui permettoit de connoître preſque tous ceux qui le compoſoient. Cet avantage eſt conſidérable & détermine ſouvent à ſe ranger du côté des plus foibles, pour peu qu'il s'y trouve de ſûreté.

Gaucour, Gouverneur d'Orleans,

en étoit la principale force par ſon
1428. courage extrême & par un eſprit fertile en expédiens. Il fit aſſembler la garniſon, & la trouvant peu nombreuſe, il arma les bourgeois, que les guerres civiles du dernier regne avoit aguerris ; les malheurs de Charles VI ſervant en cette occaſion à la défenſe de ſon fils. Gaucour témoigna une grande confiance aux habitans, il les méla avec ſes troupes reglées, autant pour en être encouragés que pour les encourager.

Les femmes vinrent s'offrir pour aider aux travaux ; elles traînoient des fardeaux immenſes, apportoient des pierres, des feux d'artifices, de l'eau bouillante, au travers des boulets de trois batteries qui tiroient continuellement contre le rempart. Ces préparatifs étoient pour ſoutenir un aſſaut que les Anglois alloient donner. Leur approche n'inſpira point de crainte à ces femmes guerrieres. Les plus foibles continuoient de fournir les armes néceſſaires à la défenſe ; les autres la lance à la main défendoient la breche, & ne paroiſſoient pas les moins redoutables aux aſſaillans.

Ils furent repouſſés ; mais les Anglois firent par le moyen des mines

écrouler tout le boulevart, & ayant attaqué les tourelles, qui commandoient la ville, ils s'y logerent & bâtirent quatre forts, deux au-deſſus & deux au-deſſous de la place, ſur le bord de la Loire. Orleans étoit dans un grand péril, & la réſolution de ſes braves défenſeurs ne pouvoit plus leur ſervir qu'à s'enſevelir avec gloire ſous ſes ruines, lorſque le Comte de Dunois arriva avec les Seigneurs de la Hire, de Chabannes & de Broſſe, un grand nombre de gentilshommes, & huit cens hommes. 1428

Le Comte de Dunois voulut apprendre lui-même ſon arrivée aux Anglois, par une vigoureuſe ſortie qu'il fit ſur eux, & qui leur couta beaucoup de monde. Ce Général ne leur donna aucun relâche pendant tout le mois d'Octobre qu'il put paſſer la riviere, les eaux ſe trouvant très-baſſes. Mais ce qui cauſa beaucoup plus de joie aux aſſiégés que les avantages remportés juſqu'alors, fut la mort du Comte de Saliſberi, atteint à la tête d'un boulet de pierrier, lorſque du haut d'une de ſes tours il examinoit la ſituation du terrein où il devoit placer les renforts qui lui arrivoient de toutes parts, pour ôter à

Mort du Général Anglois devant cette place

1428. Orleans la communication que cette ville avoit conſervée avec la Beauce. En effet le ſecours attendu arriva peu de jours après; & ſa mort ne délivra les aſſiégés que du bon uſage qu'il en auroit ſçu faire.

Le Comte de Suffolk, que le Comte de Dunois avoit déja vaincu devant Montargis, le fameux Talbot, nommé avec raiſon l'Achille de l'Angleterre, & enfin Glaridas ou Claridas, plus conſidérable que tous les autres, en ce que ſa haute valeur avoit fait oublier le déſavantage d'une naiſſance obſcure, ſuccederent au Comte de Saliſberi dans le commandement de l'armée Angloiſe.

Ce fut contre ces chefs renommés, que les François dénués de troupes à proportion du beſoin qu'ils en avoient, eurent à défendre une ville dont le Comte de Saliſberi avoit déja ruiné la meilleure partie des fortifications. Les aſſiégeans au contraire avoient conſidérablement augmenté les leurs, & élevé autour de la place un grand nombre de baſtilles, dont les trois principales étoient nommées Paris, Londres, Rouen; néanmoins l'Amiral de Culant trouva moyen de paſſer à travers ces fortereſſes, & d'entrer

dans la ville avec deux cens chevaux. Quelques jours après Gaucour y fit 142
paſſer un convoi de vivres conſidérable, & trois cens hommes d'Infanterie.

Ces ſuccès qui ſembloient mettre Orleans en ſureté, enflerent le courage des Généraux qui étoient reſtés auprès de Charles ; & le Comte de Clermont ayant appris que deux mille cinq cens Anglois ſous la conduite de Faſtol étoient en marche avec un grand convoi pour leur camp, il prit des troupes, & fit avertir le Comte de Dunois qui le vint joindre avec une groſſe troupe de Cavalerie, ayant avec lui l'Amiral de Culant, Saintrailles, la Hire, &c. & pour ſon malheur Jean Stuart Connétable d'Ecoſſe, & Guillaume Stuart ſon frere. On 14
atteignit les Anglois à Rouvrai-Saint-Denis.

Auſſi-tôt que Faſtol les eut apperçus il mit ſes troupes en bon ordre ; mais la ſupériorité des François ne lui laiſſant voir qu'une défaite aſſurée, s'il attendoit leurs charges en raſe campagne, il entreprit de rendre leur cavalerie inutile, en formant un retranchement de ſes chariots, dont le nombre ſuffit à le couvrir entierement. Le Comte de Dunois & l'Amiral de Cu-

le Connétable d'Ecoſſe & par cette jalouſie de na temps ſi nuiſible aux arm ſées de différens peuples une ouverture qu'il crut i valeur d'attendre un paſſa ré. Ils crierent de charge pied à terre avec les E vancerent fierement vers l

Déroute des François où le Comte de Dunois eſt dangereuſement bleſſé.

Le Comte de Dunois Seigneurs François, crur neur intereſſé à les ſuivre aînſi l'avantage de la ſu leur cavalerie, ils alleren tre les Anglois. Ceux-ci rent de pied ferme, & l les plus adroits de l'Euro laiſſé venir à la demi-por

cheval prirent honteuſement la fuite, l'infanterie abandonnée la ſuivit, laiſſant avec les deux Suarts, premiere cauſe de cette déroute, ſept à huit cens hommes ſur la place. 1429.

Le Comte de Dunois dangereuſement bleſſé au pied, fit des prodiges pour rallier ſes gens. Il ſavoit quel ſeroit le découragement des aſſiégés, s'il rentroit dans la ville mal accompagné. Le Comte de Clermont ſe joignit à lui pour former une plus groſſe rroupe, & tous deux rentrerent dans Orleans avec une contenance aſſurée, diminuant leur défaite & promettant aux bourgeois un ſecours aſſez puiſſant pour le délivrer de leurs ennemis. Charles ne ſe trouvoit point alors en état de remplir cet engagement. Le défaut de finance avoit cauſé la déſertion parmi ſes troupes, & l'empêchoit d'en aſſembler de nouvelles, ſes fonds ſe trouvoient conſommés par la prodigieuſe quantité de munitions & de vivres dont il avoit rempli Orleans; & cette place plus reſſerrée depuis la venue du printemps, qui permettoit aux Anglois de remuer la terre, avoit plus beſoin de ſecours & devoit moins en attendre que jamais.

1429. Gaucour encourageoit les habitans, à qui l'hiſtoire doit cette juſtice de répéter ſans ceſſe à la poſtérité qu'on n'a jamais vû d'exemples d'un plus grand déſintéreſſement, de plus de courage, de conſtance, & de fidélité qu'ils en témoignerent. De ſon côté le Comte de Dunois preſſoit la Cour, où il ſavoit qu'on ne prenoit point autant d'intérêt qu'il auroit été néceſſaire à la conſervation d'Orleans.

Charles tombe dans le découragement & veut abandonner ſon Royaume.

Le Roi ſe trouvoit fatigué de tant de ſoins. Quelques bons ſuccès lui faiſoient paroître les mauvais inſupportables. Tel eſt quelquefois l'effet des diſgraces ſur des ames peu courageuſes; non que Charles manquât de cette bravoure propre aux combats; mais il n'avoit pas celle de l'eſprit, & dans ſon découragement il vouloit, diſoit-il, ſacrifier à ſon repos ce que tous ſes efforts & ſes inquiétudes ne lui feroient perdre qu'un peu plus tard.

Pendant que Gaucour & Dunois, Saintrailles & la Hire, étoient réſolus, & animoient le peuple à ſe ſacrifier pour le ſalut d'Orleans, le Roi aſſembloit ſon Conſeil pour y faire réſoudre que l'on abandonneroit, non-ſeulement l'Orleanois, mais encore le Berri & la Touraine pour ſe can-

tonner dans le Languedoc, l'Auvergne & le Dauphiné, où il ſeroit aiſé de ſe défendre avec le ſecours du Comte de Provence beau-frere du Roi, du Duc de Savoye & du Comte d'Armagnac. 1429.

Ce lâche conſeil alloit paſſer; mais deux femmes ſe trouverent plus de réſolution que les Courtiſans qui environnoient le Roi. La Reine Marie d'Anjou, & Agnès Sorel maîtreſſe de ce Prince, lui repréſenterent la honte qu'il y auroit à abandonner des Provinces entieres à des ennemis, qui ſans doute ne s'en empareroient jamais, ſi on avoit le courage de les défendre; & ſur-tout de laiſſer à la diſcrétion des Anglois la haute nobleſſe enfermée dans Orleans, & des bourgeois qui témoignoient avec une fidélité extrême plus de courage qu'on n'en devoit attendre de gens ſi aiſément ſacrifiés.

Quand le Comte de Dunois & ſes braves compagnons, eurent appris ce qui avoit été réſolu d'abord dans le Conſeil, ils en frémirent. Depuis ſix mois entiers ils combattoient nuit & jour pour conſerver une place qu'on ſe propoſoit de céder aux ennemis. Chacun d'eux ſans exception avoit

Mais ranime le courage de ce Prince.

du beſoin des Rois eſt un
liberté. Le Comte en profita
re entendre ſes juſtes repr
ceux de ſes compagnons. Il
dre au Roi les ſuites funeſt
ches conſeils qu'on oſoit l
ter, le mécontentement de l
qui étoit en état de ſe livre
d'Angleterre. On demanda
Roi s'il croyoit que les P
où ſon deſſein étoit de ſe
lui ſeroient plus attachées, &
roient plus obligées de ſo
interêts, en lui voyant ab
celles qui l'avoient défendu
avec tant de fidélité. Ces r
tions toucherent le Roi ; ma
des motifs plus preſſans pou

n'avoit point voulu confirmer cet accommodement. 1429.

Le Comte de Dunois crut devoir à ce ſujet demander le ſecours du Duc de Bourgogne, de qui la conſidération toucheroit les Anglois, ou dont la fierté ſe choquant de leur refus, procureroit un avantage conſidérable aux affaires du Roi en général & à la ville d'Orleans en particulier. Mais il falloit le déterminer à parler au Duc de Bethfort en faveur du Duc d'Orleans, & pour y réuſſir on ne jugea point qu'il y eût de moyen plus efficace que de joindre ſon interêt à l'honneur de cette démarche.

Les plus conſidérables bourgeois d'Orleans inſtruits par le Comte de Dunois, ſe rendirent en Bourgogne, & n'oſant s'adreſſer d'abord au Duc, ils parlerent à Jean de Luxembourg favori de ce Prince, & ami du Comte de Dunois. On lui rappella d'abord les anciennes liaiſons qu'il avoit eues avec le Duc d'Orleans, & le ſort malheureux d'un Prince de ce rang retenu priſonnier depuis pluſieurs années. Enſuite les députés faiſant valoir leur extrême confiance au Duc de Bourgogne, lui offrirent de remettre entre ſes mains toutes les villes du Duché

» qu'il me baillât des gens d'armes, &
» que je leverois le siege d'Orleans,
» & le menerois sacrer à Rheims. «
Baudricourt n'ayant pour témoignage de cette mission singuliere, que l'assurance de celle même qui s'en disoit revêtue, la renvoya sans lui donner aucune réponse. Quelques-uns ont dit que ce Gouverneur fit alors une action bien contraire à ce qu'on lui reconnoît ailleurs de probité & de sentimens d'honneur. On dit qu'il chargea ses plus bas domestiques de connoître le caractere de cette fille & qu'il la laissa entre leurs mains. Jeanne d'Ark, c'est ainsi qu'on la nommoit, sortit heureusement d'une aussi dangereuse épreuve; & ses tentateurs furent les premiers à publier sa retenue & sa sagesse.

Malgré ce mauvais traitement dont le silence de la Pucelle auroit délivrer la mémoire de Baudricourt elle se présenta une seconde fois yeux. *En nom Dieu*, lui dit cette *vous mettez trop à m'envoyer: ca jourd'hui le gentil Dauphin*, Roi depuis sept années, *a près d'Orleans un bien grand* ge; & sera-t-il encore *taillé d* plus grand, si ne m'envoyez

Elle parloit du combat de Rouvrai-Saint-Denys. Enfin Baudricourt craignant d'arrêter l'effet des graces du Ciel sur la France, s'il retenoit plus long-tems Jeanne d'Ark, résolut de la faire partir & de l'envoyer à la Cour, persuadé que si le grand nombre blâmoit d'abord cette démarche, il se trouveroit quelqu'un pour l'excuser & pour protéger la Pucelle. 1429.

On lui fit donc faire un habit d'homme comme elle le souhaitoit : & dans cet équipage, qui scandalisa plusieurs, elle arriva auprès de Charles accompagnée de deux gentilshommes que Baudricourt lui avoit donnés. Le Roi étoit alors à Chinon ; il ne voulut point paroître devant la Pucelle avec aucune des marques de sa dignité ; & revêtu d'habits fort simples, il se mêla sans distinction parmi ses courtisans. Mais ils étoient en petit nombre, & d'ailleurs l'habitude d'être les maîtres, imprime sur le front des Rois, un caractere qu'on ne peut méconnoître. Elle est présentée au Roi en habit d'homme.

La Pucelle s'adressa d'abord à Charles, lui fit un compliment simple, mais de bon sens, & fut ensuite remise entre les mains des Docteurs en Théologie, chargés d'examiner d'où

provenoient les lumieres extraordi-
1429. naires dont elle ſe diſoit douée. Leur réponſe lui fut favorable. D'ailleurs elle ne demandoit rien qui pût préjudicier à l'Etat. Ses mœurs étoient pures : on ne diſputoit point alors en France ſur la Religion ; aucun parti que celui des gens difficiles à perſuader, ne pouvoit lui être contraire. On conſentit donc à lui laiſſer exercer ſa miſſion, & dès-lors le Roi lui donna un équipage, des armes, un écuyer, un page & deux valets. Elle envoya chercher une épée qui étoit à Sainte Catherine de Fierbois, & s'en ſervit juſqu'à ce que s'étant briſée dans un combat, elle en prit une autre qu'on voit aujourd'hui à Saint-Denis.

La Pucelle armée de pied en cap, fit briller ſon adreſſe & ſa force aux yeux de toute la Cour à manier un cheval & la lance. Enfin munie d'un étendard blanc orné de franges de ſoie, où l'on avoit repréſenté Dieu tenant à la main le globe du monde, deux Anges aux côtés avec les noms de Jeſus & de Marie, elle partit ſous la conduite des Seigneurs de Rais & de Lore, pour ſe rendre à Blois où Charles avoit ordonné l'aſſemblée de ſes troupes.

La Pucelle fit écrire en même temps aux Géneraux Anglois, qu'ils euſſent à ſe retirer de devant Orléans, dont le Ciel l'avoit nommée libératrice ; les avertiſſant que s'ils n'obéiſſoient en quittant au plutôt la France, ils ſeroient l'exemple d'un châtiment terrible. Le deſſus de la lettre étoit ainſi : *Entendez les nouvelles de Dieu & de la Pucelle, au Duc de Bethfort, qui ſe dit Régent de la France pour le Roi d'Angleterre.* Cette lettre fut reçue des Anglois comme elle le ſeroit aujourd'hui ; & les ennemis s'attacherent à ridiculiſer la crédulité de Charles, & le genre de ſecours qu'il employoit pour le rétabliſſement de ſes affaires. 1429.

Le Comte de Dunois étoit bien averti de ce qui ſe paſſoit à la Cour. Il apprit aux Orleannois ſurpris, qu'une fille envoyée de Dieu alloit venir pour délivrer leur ville. On raconta ce qu'elle avoit fait de ſurprenant ; comme de connoître le Roi ſans l'avoir vû jamais, de lui avoir dit un ſecret qu'il n'avoit jamais révélé, &c. Le peuple prit feu à cette nouvelle, ſon courage redoubla, & il attendit avec impatience le convoi que lui devoit amener la Pucelle.

Cette fille étant prête à partir or-

donna une confeſſion générale aux
1429. ſoldats qui lui obéirent. On chaſſa par
ſes ordres toutes les femmes de mau-
Elle ſe prépare à aller ſecourir Orléans.
vaiſe vie qui étoient dans l'armée,
qui ſe mit en marche forte de douze
mille hommes, guidée par les inſpi-
rations de la Pucelle, & par les ordres
des Seigneurs de Rais, de Sainte-Se-
vere, de Gaucourt, ſorti de la place
pour être témoin des prodiges qu'on
lui vantoit, de l'Amiral de Culan &
d'un grand nombre d'autres perſonnes
de qualité.

La Pucelle décida qu'il falloit en-
trer par la Beauce ; mais le Comte de
Dunois avoit jugé qu'on devoit ve-
nir par Sologne, ce côté étant bien
moins défendu que l'autre, & on
avoit préféré le conſeil de ce ſage Ca-
pitaine. Florentin d'Illiers Gouver-
neur de Châteaudun, prit les devans
avec quatre cens lances, & entra heu-
reuſement dans la ville, où il apprit
que la Pucelle & un grand convoi ar-
riveroient le lendemain. Cette nou-
velle inſpira tant de joie aux habitans,
que par reconnoiſſance ils donnerent
à une de leurs rues le nom d'Illiers
qu'elle porte encore aujourd'hui.

Le Comte de Dunois, averti de
l'approche du convoi, fit une ſortie

sur les Anglois du côté de la Beauce, afin qu'ils ne puſſent envoyer du ſecours vers Sologne. Un grand nombre de bateaux s'étoient tenus prêts, ils reçurent le convoi, & la Pucelle y deſcendit elle-même. Ce fut là que le Comte de Dunois n'ayant plus rien à craindre des ennemis, ſe rendit pour la voir. Elle le reçut avec reſpect, & lui reprocha néanmoins de ce qu'il avoit voulu que le convoi paſſât par la Sologne, proteſtant qu'il ſeroit entré de même par la Beauce. 1429.

La guerriere avoit d'abord annoncé qu'elle tiendroit la campagne; mais s'étant rendue aux inſtantes prieres des habitans, elle entra dans la ville. Sa préſence & l'arrivée d'un ſecond convoi par la Beauce, inſpira tant de réſolution aux aſſiégés qu'ils demanderent à grands cris d'être menés contre les Baſtilles des Anglois, que juſque-là on n'avoit oſé attaquer. Leur ardeur fut trop écoutée; on alla inſulter la Baſtille de Saint-Loup; mais après avoir vû périr un grand nombre de ſoldats, les aſſaillans ſe retirerent très maltraités.

La Pucelle & le Comte de Dunois avertis de cet accident, ſe mirent à la tête de nouvelles troupes, firent re-

bord les Anglois mirent
en fuite, & elle-même ble
d'une chauſſe-trape, fut o
retirer emportant ſon éten

Les Anglois levent le ſiege & quittent la place.

Le Comte de Dunois ac
tôt à ſon ſecours avec des
ches, & ſuivi des plus b
garniſon, donna un nouv
Baſtille des Auguſtins qu
Enfin la garniſon s'étant
rée des tourelles & fait
la plupart des Anglois
doient; Talbot, le Com
ſe & d'Eſcalles, réſolurer
ſiege pour conſerver les r
mée Angloiſe. Ainſi après
ſept mois, le plus célébre
juſque-là en Europe, O

nom glorieux d'Orléans, alla deux jours après trouver le Roi à Chinon. 142
Ce Prince la reçut avec beaucoup d'honneur, & satisfit le peuple en disant qu'il reconnoissoit lui devoir le bonheur de ses armes. Cependant il fit de grandes carresses au Comte de Dunois, & le Duc d'Alençon étant revenu après avoir payé sa rançon aux Anglois dont il étoit prisonnier, fut chargé avec lui de seconder la Pucelle, à qui l'on donna une armée; & depuis ce moment les troupes Françoises ayant repris leur premiere audace, se mirent en possession de battre par-tout les ennemis.

Prise de Baugenci par le Comte de Dunois. faite des Anglois.

Le Duc d'Alençon & le Comte de Dunois allerent mettre le siege devant Baugenci qu'ils prirent; & ayant eu avis que les troupes Angloises commandées par Talbot, Scales & Fastol, venoient au secours de la place, il fut résolu de marcher à eux, & on les atteignit près du village de Satai. Là le Comte de Dunois reconnoissant Fastol qui l'avoit vaincu à la journée des Harangs, s'attacha à lui, & le poussa avec tant de vigueur, que l'Anglois ne pouvant se reconnoître, prit la fuite avec sa troupe, le reste de l'armée suivit son exemple. Talbot se

Scales furent pris, & plus de deux
1429. mille de leurs ſoldats furent tués ſur la place. Cette victoire dont on fut principalement redevable au Comte de Dunois le couvrit de gloire & cauſa la perte de Faſtol, qui ſembloit être devenu ſon ennemi particulier. La Cour d'Angleterre le rendit reſponſable du mauvais ſuccès, & lui ôta l'Ordre de la Jarretiere.

Le Roi qui juſque-là s'étoit tenu enfermé dans les Provinces au-delà de la Loire, ſe mit à la tête de ſon armée. Le ſeul bruit de ſon nom y attira une multitude de nobleſſe, à qui on doit cet éloge qu'en tout temps elle a expoſée ſes biens & ſa vie pour le ſervice de ſes Souverains. On s'empara ſans peine des petites places qui ſe trouverent depuis Blois juſqu'à Rheims, la plupart renfermant un grand nombre de partiſans du Roi. Troyes ſe rendit comme les autres places; & le Roi, contre ce qu'il avoit oſé eſpérer de plus flatteur peu de mois auparavant, ſe vit ſacré à Rheims le huit Juillet. La Pucelle qui s'étoit tenue auprès du Roi ſon étendart à la main pendant la cérémonie, ſe jetta enſuite à ſes pieds; *Enfin gentil Roi*, lui dit-elle, *or eſt exécuté le plaiſir de Dieu*,

Le Roi eſt ſacré à Rheims.

qui vouloit que vinſiez à Rheims recevoir votre digne Sacre ; en montrant que vous êtes vrai Roi, & celui auquel le Royaume doit appartenir. 1429.

La cérémonie du Sacre, ainſi que l'avoient prévu les plus éclairés du Conſeil de Charles, fut ſuivie de la reddition d'un grand nombre de places. La Champagne ſe vit preſque abſolument délivrée de la domination des Anglois & des Bourguignons, & le Duc de Bethfort eut aſſez de peine à conſerver Paris. Ce fut alors que la Pucelle pleurant de joie, dit au Comte de Dunois qu'elle n'auroit plus déſormois de regret de mourir, & le pria d'obtenir du Roi la permiſſion de ſe retirer dans ſon village, pour y vivre ſuivant ſa condition ; mais ce Seigneur lui conſeilla de ſuivre l'armée ; ce qu'elle fit.

On avoit recommencé à traiter avec le Duc de Bourgogne ; & ce Prince d'autant plus mécontent des Anglois, qu'ils lui donnoient en effet de nouveaux ſujets de plaintes, gagné d'ailleurs par Jean de Luxembourg & le Seigneur de Charni ſes favoris, partiſans de Charles, fit eſpérer à ce Prince un prompt accommodement, & ſe rendit auprès du Duc de Beth-

fort à deſſein de rompre avec lui. Mais
1429. ce dernier lui étoit trop ſupérieur en génie, pour ne pas l'emporter ſur ſes réſolutions. Et cédant à ce Prince ſon titre de Régent dont il avoit été juſque-là ſi jaloux, il obtint de lui la ratification de tous les anciens traités, & ſe flatta de l'avoir rendu irréconciliable avec Charles, en lui donnant la Champagne & la Brie, dont les Bourguignons penſerent auſſi-tôt à ſe mettre en poſſeſſion; mais les ennemis ayant mis le ſiege devant Compiegne furent obligés de le lever, ſans avoir remporté d'autre avantage que la priſe de la Pucelle, que les Anglois firent brûler à Rouen.

Ruſe du Comte de Dunois pour s'emparer de Chartres.

Le Comte de Dunois forma des entrepriſes plus heureuſes, de concert avec d'Illiers, de Gaucourt, la Hire, Etouteville & quelques autres. Ils ſe ſervirent de deux bourgeois de la ville de Chartres, l'un nommé Jean Conſeil, l'autre le petit Guillemin, pour ſurprendre cette ville. Ils étoient priſonniers, on les délivre & étant rentrés dans Chartres, ces bourgeois s'adreſſerent à un certain Prédicateur de l'Ordre de Saint Dominique, qui avoit un grand crédit ſur l'eſprit des habitans, & qu'ils ont

roient entendre en foule en quelque lieu qu'il prêchât. Les deux bourgeois lui firent de grandes promeſſes de la part du Comte de Dunois, & l'engagerent à le ſeconder. Ce Religieux leur promit donc de prêcher à un jour nommé à l'extrêmité de la ville, oppoſé à celui que le Comte attaqueroit. 1429.

Dunois ayant cette promeſſe, s'avança la nuit du jour marqué vingtieme Avril juſqu'à un quart de lieue de Chartres à la tête de quatre mille hommes. D'Illiers s'approcha ſans bruit de la porte, qui eſt du côte de Blois avec cent vingt ſoldats; & à la pointe du jour on vit paroître les deux bourgeois gagnés avec pluſieurs charettes chargées de différentes marchandiſes, & conduites par pluſieurs des plus braves ſoldats de l'armée qui s'étoient déguiſés en voituriers. 1432.

Ces charettes s'arrêterent ſous la porte, & alors pluſieurs conducteurs tombant ſur la garde ſurpriſe, en tuerent une partie & mirent le reſte en fuite. D'Illiers accourut auſſi-tôt & entra dans la ville en bon ordre, pendant que le Comte de Dunois averti du ſuccès, venoit au grand galop pour l'aſſurer. Ils eurent le temps de ſe ſaiſir des principaux endroits de la Surpriſe de Chartres.

ville avant que les bourgeois fuſſent
1432. avertis, le Dominiquain les tenant tous aſſemblés à l'autre bout de la ville où il prêchoit.

Cependant l'Evêque nommé Jean de Fetigni, né ſujet du Duc de Bourgogne & partiſan déclaré de ce Prince, prit les armes ſuivi d'abord de quelques Prêtres, & enfin des bourgeois qui ſe raſſembloient au ſon d'une cloche. D'Illiers pour arrêter la multitude, envoya ſes gens par petites troupes dans les différentes rues de la ville : ils tuoient ou diſperſoient le peuple, & les empêchoient d'aller au ſecours de l'Evêque, qui continuoit de combattre le Comte de Dunois avec les ſoldats Anglois & Bourguignons qui avoient pû le joindre. Ce Prélat, ſi on peut donner ce titre à un homme armé, ſe défendoit avec une valeur extrême; enfin voyant que ſes efforts ne pouvoient lui donner la victoire, il ne voulut point voir celle de ſes ennemis, & ſe fit tuer. Sa mort mit en fuite en un moment ceux qui avoient ſi courageuſement combattu avec lui; & Gilles de l'Aubeſpin Gouverneur de la place, quoique ſuivi de ſix cens hommes, ne parut enſuite à leur tête que pour ſe rendre en corps au vainqueur,

Le Comte de Dunois fit exactement visiter tous les quartiers de peur de surprise, & n'en ayant point à craindre, il abandonna la ville au pillage. De Chartres conquise, le Comte de Dunois marcha au secours de Lagni, que le Duc de Bethfort assiégeoit en personne, pour ouvrir la Marne aux assiégeans. Lagni devenu village depuis ce temps-là, étoit dès-lors une très-petite ville, & une fort mauvaise place. Elle n'étoit considérable que par le courage & l'expérience de son Gouverneur, nommé Jean Foucaut. 1432. Il donne la ville au pillage.

Ce gentilhomme continuellement attentif à ce qui se passoit aux environs de sa place & sur la riviere, rendoit inutiles les projets des Parisiens; & mettoit la disette dans leur ville en arrêtant tous les convois. Le peuple murmuroit hautement contre le Duc de Bethfort, qui se qualifiant Regent de France, n'étoit pas seulement le maître des villages & des mauvaises places qui environnoient la capitale. Les murmures d'une multitude nombreuse sont des menaces redoutables.

Bethfort voulut la satisfaire, & alla mettre lui-même le siege devant Lagni. Jean Foucaut se montra plus

luſtre ennemi.

Le Duc le fit atta
ment, & en méme te
la vivacité poſſible, d
de l'emporter en peu d
ne trouvoit-il des mu
leur place ſe montroie
déterminés, contre qu
mine ne pouvoient ri
comme il n'eſt pas poſ
niſon de faire plus que
long-temps, le Gouve
vers le Comte de Dun
gens de guerre avoien
confiance.

Il ſecoure Lagni & y fait entrer un convoi.

Ce Prince (car il av
par ſes ſervices & ſa
auguſte que le Roi & l
cernerent quelque tem
le temps de ſes expédi

le deſſein d'y faire entrer un grand convoi de vivres, en attendant que de nouvelles forces le miſſent en état de combattre les ennemis. 1432.

Au ſignal du Comte en approchant de Lagni, Foucaut fit une ſortie ſur un quartier des Anglois; le ſecours les prenant en même temps à dos, ils plierent, & le Duc de Bethfort accourut; mais ſa préſence ni le nombre de ſes troupes, n'empêcherent point que le convoi n'entrât ſous la conduite de Gaucourt. Dunois ſatisfait remonta le long des rivages de la Marne, & pour donner de l'inquiétude au Duc de Bethfort, fit jetter un pont à la Ferté ſous-Jouarre pour paſſer cette riviere. A la promptitude de ſa marche vers Paris, le Duc de Bethfort craignit qu'il n'eût quelque intelligence dans cette ville, & de ſa conſervation dépendant la fortune des Anglois en France, il leva bruſquement le ſiege, laiſſant une partie de ſes bagages & de ſon canon.

Ce mauvais ſuccès diminua beaucoup le crédit des Anglois, même parmi les Bourguignons leurs alliés, & il fut comme le préſage de la ruine prochaine de leurs affaires en France. La nobleſſe qui d'abord s'étoit laiſſée

emporter au torrent de leur fortune, changea avec elle, & on la vit en plusieurs Provinces former des associations, non seulement contre ces ennemis étrangers, mais encore contre le Duc de Bourgogne, que cette noblesse avoit regardé jusque-là comme son protecteur. 1432.

Leur exemple fut suivi par les peuples qui se révolterent en plusieurs endroits, & sur-tout en Normandie dont les Anglois se croyoient les plus assurés. On vit dans cette Province jusqu'à soixante-dix mille hommes armés contr'eux, & protégés par Charles; mais la grandeur de ce corps fut la premiere cause de sa dispersion. Ils s'étoient assemblés pour avoir des vivres, & leur inaction laissant les terres infertiles, ce qui se trouva de recueilli fut bientôt consumé. On se dispersa, & la troupe considérablement diminuée, devint l'objet de la vengeance des Anglois, qui en firent périr une grande partie. 1434.

Le Concile de Basle veut menager la paix entre les deux Rois.

L'Europe attentive à la querelle de ces deux premieres puissances, sembloit n'oser y prendre part; & ces différens Princes ne témoignoient que par des vœux l'intérêt qui les attachoit à l'un ou l'autre des concurrens.

Le Concile de Baſle ſeul aſſemblé depuis ſi long-temps, crut devoir entreprendre de procurer la paix au monde chrétien. Il envoya vers les deux Rois; & ſes Miniſtres beaucoup mieux diſpoſés pour Charles, dont on reconnoiſſoit hautement le droit légitime, s'attacherent ſur toutes choſes, à le reconcilier avec le Duc de Bourgogne, certain que les Anglois privés du ſecours de ce Prince, ſeroient bientôt forcés d'accepter la paix. 1434.

On convint de s'aſſembler à Arras; les deux Rois y envoyerent des Ambaſſadeurs, & le Duc s'y rendit lui-même. On ſera peut-être ſurpris de ne point voir le Comte de Dunois employé dans une circonſtance auſſi glorieuſe; mais ayant après le Connétable, & ſouvent même plus que lui le commandement des armées, il ne pouvoit en abandonner la conduite, ſans en arrêter les progrès; ce Prince étoit ſans ceſſe occupé à des expéditions militaires, & travailloit plus que les Plénipotentiaires même à hâter la concluſion de la paix, en triomphant des ennemis à la guerre.

Les conditions des Anglois furent d'abord propoſées dans l'aſſemblée d'Arras; elles étoient exorbitantes, 1435.

avoit été uſurpé par le
traité conclu à Arras
le Concile de Baſle, c
ge le plus eſſentiel au b
tienté, & par le Duc c
comme la preuve la
qu'il pouvoit laiſſer à
ſa puiſſance & de ſa gl

Réconciliation du Duc de Bourgogne avec le Roi de France.

Les Anglois éclate
Prince, à qui ils repr
conciliation avec C
une déſertion crimine
Henri, ſon Souverai
dit même que ce je
ayant reçu une Lett
Bourgogne dans laque
primé le titre de *mon r*
qu'il lui donnoit au

Duc de Bourgogne s'offrit pour médiateur entre Henri & Charles, le Regent lui fit répondre, que les Anglois ſes protecteurs & les vengeurs de ſon pere, n'avoient point beſoin de ſon ſecours pour faire la guerre ni la paix. En même temps ce Prince entreprit de nouvelles expéditions, & paroiſſant s'inquiéter peu des progrès du Comte de Dunois en Normandie, il alla mettre le ſiege devant Saint-Denys que défendoit en perſonne le Maréchal de Rieux avec Jean Foucaut & quelques autres fameux Capitaines. Ils firent une réſiſtance digne de leur courage & de leur réputation; mais le Comte de Dunois accourut à leurs ſecours. Ayant jugé qu'il étoit impoſſible de forcer les Anglois à lever le ſiege, ils ſe rendirent au grand regret du Comte & du Connétable, qui voyoient Paris devenu libre de ce côté-là, & plus éloigné de ſe ſoumettre; mais cette perte fut compenſée par la ſurpriſe de Pontoiſe dont le Seigneur de l'Iſle-Adam, un des favoris du Duc de Bourgogne, s'empara. Le Roi pour ſe l'attacher lui donna le gouvernement de cette place, & l'honora de la dignité de Maréchal de France.

1435.

Siege & priſe de St Denys par les Anglois.

Le Comte de Dunois cependant
1435. parcouroit l'Ile de France à la tête d'un petit corps de troupes choisies. Le Connétable ne s'éloignoit non plus que lui de la capitale, où ils entretenoient tous deux depuis longtemps des intelligences. Ayant reçu des nouvelles certaines de leurs partisans, ces deux Princes se rendirent à
1436. Lagni, où ils se trouverent à la tête de six mille hommes. Le Connétable alla ensuite à Pontoise toujours avec le Comte de Dunois, qui précédoit pour le commandement des armées le Comte de Vendôme & le Duc de Bourbon, arrivés depuis peu pour avoir part à la gloire de cette expédition, ainsi que les Seigneurs de l'Ile-Adam, de Varembon, de Ternan, & de Lalain.

On peut voir dans l'Histoire générale, & en beaucoup d'autres endroits non suspects le détail de ce qui se passa à la reddition de Paris; mais comme le Comte de Dunois eut une part considérable à cet heureux événement, je crois pouvoir le répéter, & aussi pour faire connoître avec quelle facilité le Roi se rendit maître par le moyen des promesses & de la persuasion, par la sage conduite de ses Géné-

aux, qui menageoient par-tout les Parisiens; par ce qu'il sçut lui-même acquérir de réputation, de valeur, de justice & de bonté; avec quelle facilité, dis-je, il s'empara de la capitale, la plus grande ville de l'Europe, & contre laquelle ce Prince auroit inutilement employé le double des troupes qu'il lui étoit possible de mettre sur pied. Un Roi maître des cœurs l'est bientôt des villes qu'il veut soumettre. 1436.

Les principaux partisans de Charles étoient à Paris, Michel Laillier, Jean de la Fontaine, Pierre de Lancres, Thomas Pigache, Nicolas de Louviers, & Jacques de Bergeries. Ils n'avoient osé se déclarer pendant que ce Prince plongé à Bourges dans l'inaction, lorsque la mauvaise situation de ses finances ne lui permettoit pas de s'occuper des plaisirs, s'étoit montré peu digne de parvenir par son courage au rang où sa naissance l'avoit appellé, & d'où la fortune s'efforçoit de l'éloigner; mais aussi-tôt que ce Prince reveillé par les conseils du Connétable & du Comte de Dunois, eut montré les vertus d'un grand Roi, on s'empressa de lui donner des sujets; & ses partisans ayant alors à citer de belles actions, parlerent en sa

faveur, firent comprendre ce que l'on
1436. avoit à attendre de ſa bonté, ou à craindre de ſon reſſentiment. Faiſant enſuite valoir l'avantage de ſa modération ſur la dureté des Anglois, ils virent naître de tous côtés le déſir de vivre ſous ſes loix. Tel fut bientôt le ſentiment public, que rentrer ſous la domination & ſecouer le joug des Anglois, étoit quitter des maîtres rigoureux pour revenir ſous l'autorité paternelle. Ce ſentiment ſi doux & le premier qui ait fait les Rois, rendit Paris à Charles, & les Anglois reconnurent qu'un gouvernement tyrannique occaſionne tôt ou tard la perte de ſon auteur.

Le Comte de Dunois marche vers Paris qui lui ouvre les portes.

Le Connétable, le Comte de Dunois & leurs troupes s'avancerent juſqu'auprès des Chartreux, où ils étoient à la pointe du jour. Là ils attendirent des nouvelles des bourgeois affidés. La premiere qu'on leur donna fut que les Anglois paroiſſoient avoir découvert le ſecret. Le Connétable ne ſe rebuta pas, & avança juſqu'à la porte de la ville qu'il trouva fermée. Il envoya à celle de St Michel, & alors un homme qui étoit ſur le haut de cette porte, leur cria : *Cette porte n'ouvre point, allez à la porte Saint Jacques;*

on beſogne pour vous aux Halles. On courut auſſi-tôt à la porte Saint Jacques, & après que le Connétable eut renouvellé l'aſſurance d'une amniſtie générale, on fit deſcendre une grande échelle de deſſus la muraille, & la planche qui fermoit la porte du côté de la grande porte fut abbattue. 1436.

Pendant qu'on s'empreſſoit pour entrer, le Maréchal de l'Iſle-Adam demanda & obtint l'honneur de monter le premier ſur la muraille, ainſi qu'il avoit fait ſous le regne précédent, lorſqu'au malheur de la France il avoit livré Paris aux Bourguignons. Auſſi-tôt que ce Seigneur vit le Connétable, le Comte de Dunois, & une partie de leurs troupes dans Paris, il arbora l'Etendart Royal & cria, *Ville gagnée.*

Pendant que les Anglois & quelques bourgeois couroient aux armes, les plus conſidérables d'entre les habitans vinrent ſe joindre aux troupes du Roi, & la multitude chez qui tout eſt paſſion, pouſſe de rue en rue la garniſon Angloiſe juſqu'à la Baſtille, en criant Vive le Roi & le Duc de Bourgogne. Paris manquoit de vivres lors de l'arrivée des troupes du Roi; le lendemain le bled y fut à un pris très-

bas, par le ſoin qu'on avoit eu de te-
1436. nir une grande quantité de bateaux tout prêts au-deſſus & au-deſſous de la ville. Le garant le plus ſûr de l'affection & de la fidélité du peuple, eſt l'abondance.

Charles ſe voyant enfin maître de Paris, parut plus digne que jamais de ſa fortune, & entrant en bon Prince dans la ſituation de ſes ſujets, il voulut en quelque ſorte mériter la bonne volonté qu'ils lui témoignoient par quelques marques de retour. Monte-reau-Faut-Yonne occupée par les Anglois, incommodant beaucoup la capitale, le Roi voulut faire en perſonne le ſiege de cette place; & ayant appellé le Comte de Dunois & le Connétable il parut enfin devant cette ville, ſur le pont duquel avoient commencé tous ſes malheurs.

Le Roi aſſiege Montereau & emporte la place.

Au bout de huit jours on donna un aſſaut furieux. Le Roi voulut en être: ayant le Comte de Dunois à ſon côté, il paſſa avec lui le foſſé ayant de l'eau juſqu'à la ceinture, appliqua une échelle ſur la muraille, y monta l'épée à la main, & ſauta un des premiers ſur le rempart. On a peu vû d'exemples de Rois repouſſés d'une ville où ils entroient de la ſorte; en

un

un inſtant les murailles furent couvertes de ſoldats François, & la place fut 1436.
emportée, ainſi que le château peu de jours après.

Le Roi ayant vû de plus près que jamais le courage & le zele du Comte de Dunois, commença à le recompenſer, en lui donnant le gouvernement de la ville conquiſe, & l'ordre de le ſuivre à ſon entrée à Paris, dont il prit la route ſur le champ. Ce Prince voulut s'y faire voir avec cette pompe & cette magnificence que le peuple ſuppoſe toujours autour des Rois, & qu'il n'auroit pû leur montrer peu de
temps auparavant. On voyoit alors à 1437.
ſa Cour Louis Dauphin ſon fils aîné, Charles d'Anjou Prince de ſon ſang, & frere de la Reine, les Comtes de la Marche, de Vendôme, de Vertus, & de Dunois, le Connétable, Chriſtophe d'Harcour, & un grand nombre de Seigneurs les plus qualifiés du Royaume.

Il arriva à Saint-Denis avec ce bril- Entrée triomphante de ce Prince dans Paris.
lant cortege, & s'avança juſqu'à la Chapelle, où le Prevôt des Marchands & les Echevins vinrent lui préſenter le dais & les clefs de la Ville. L'Evêque de Paris parut enſuite à la tête de ſon Clergé. Le Parlement, la Cham-

A la t.e de la marche
gneur de Graville, ſuivi
archers. On voyoit enſi
Charles d'Anjou, & le
corps, qui ne formoient
pe avec les hérault d'ar
ces du Sang, & des P
gers, tous revêtus de
d'armes ornées des écuſſ
Maîtres. Le grand Ecu
portant au bout d'une la
du Roi chargé d'une cou
montée d'une double fleu

Il avoit à ſes côtés qu
liers richement parés; ſu
d'armes, portant la co
Royale de velours bleu a
de France. Les fleurs de

le bâton de commandement. Ce Prince étoit entre ce Seigneur & le Comte de Vendôme armé de toutes pieces. 1437.

Le Dauphin venoit après lui, entre Charles d'Anjou & le Comte de la Marche. Un gros de Courtiſans environnoient le Roi & le Dauphin, que ſuivoit une troupe de Pages de la Maiſon du Roi, des Princes & des Seigneurs revêtus de riches livrées. Le Comte de Dunois à la tête de huit cens lances fermoit la marche. Il étoit orné d'une chaîne d'or mêlée de feuillages, repréſentant des feuilles de chêne. Elle peſoit vingt-cinq livres; ce qui avec ſes armes, ſon bâton de commandement & ſes habits, devoient former un poids conſidérable; mais telle étoit la maniere de ce temps-là de s'accabler d'ornemens. Avant lui marchoit ſon Ecuyer une lance de vermeille à la main, au bout de laquelle pendoit ſon étendart. Les Pariſiens regarderent cette pompe avec de grande tranſports de joie, & pendant pluſieurs jours on ne vit que des fêtes & des ſpectacles.

Au milieu de ces rejouiſſances publiques, le Comte de Dunois conſervoit un fond de triſteſſe, que les bontés du Roi & les éloges de la Cour *Du Tillet, recu des Traités.*

ne pouvoient diſſiper. Il aimoit tendrement ſa famille & déploroit le ſort
1437. du Duc d'Orleans retenu priſonnier depuis pluſieurs années. Il avoit combattu, pris des villes, gagné des batailles, aſſuré le trône de ſon Roi ; & le prix le plus flatteur qu'il déſiroit de ſes ſervices étoit la liberté du chef de ſa maiſon.

Le Comte fit à ce ſujet de fortes repréſentations au Roi. Le Duc d'Orleans s'étoit perdu en combattant pour ſes intérêts ; il étoit le premier Prince de ſon ſang, & pendant le Traité d'Arras il avoit eu la généroſité de conſeiller de rompre avec les Anglois, plutôt que de leur rien ſacrifier en ſa faveur ; enfin on le devoit à l'Etat.

Le Comte de Dunois s'intéreſſe pour la liberté du Duc d'Orléans.

1439. Charles écouta le Comte de Dunois ; & principalement à ſa conſidération, il écouta auſſi les propoſitions que lui fit faire Iſabeau de Portugal, femme du Duc de Bourgogne & parente du Roi d'Angleterre, par ſa mere, qui étoit Lanclaſtre.

On convint de tenir des conférences pour la paix dans un lieu nommé Oye, entre Gravelines & Calais. La Ducheſſe de Bourgogne s'y rendit en perſonne comme médiatrice. D'une part parurent le Comte de Dunois,

l'Archevêque de Rheims Chancelier de France, le Comte de Vendôme, & quelques autres Seigneurs ; de l'autre le Cardinal de Veinceſtre ſuivi d'un nombreux cortege. Le Comte de Dunois avoit fait de ſi vives inſtances, qu'enfin les Anglois avoient permis au Duc d'Orleans de ſortir de leur Iſle & de ſe trouver aux conférences, dont ſa liberté étoit en partie l'objet. 1439

Ce fut-là que le Comte de Dunois le revit pour la premiere fois depuis la bataille d'Azincourt. Ce n'étoient point la préſence ni les bienfaits de ce malheureux Prince, mais le devoir & la nature qui avoient mis dans le cœur du Comte les ſentimens d'affection qu'il témoignoit pour lui. Le Duc d'Orleans ne parut point en captif à ces conférences, & quoique partie intéreſſée on lui donna la qualité de médiateur.

On fit de part & d'autre différentes propoſitions, & le Duc d'Orleans ſecondé de tout le crédit du Comte de Dunois, appuyoit fortement les ſiennes, & la Ducheſſe de Bourgogne ſe déclaroit en ſa faveur ; mais les Anglois perſiſtant à vouloir conſerver les armes de France, & à refuſer l'hommage des terres qu'ils poſſédoient en

ce Royaume, on rompit les conférences, sans que Charles VII voulût écouter de nouvelles propositions, que vouloit faire la Duchesse de Bourgogne. Le Duc d'Orleans fut obligé de retourner dans sa prison d'Angleterre, & le Comte de Dunois le quitta pénétré de douleur, en jurant aux Anglois une haine immortelle.

1439.

Nouvais succès des conférences tenues ce sujet.

Ce Seigneur revint à la Cour très mécontent du peu d'égard qu'on avoit eu pour les propositions du Duc d'Orleans. Il s'en prenoit sur-tout au Connétable, qui depuis son retour auprès du Roi, s'étoit en quelque sorte rendu maître du Conseil de ce Prince. D'ailleurs depuis long-temps le Connétable excitoit la jalousie du Comte de Dunois. Inférieur à lui pour le nombre des services, il étoit son supérieur en dignité, & cet avantage devenoit dangereux entre les mains d'un homme aussi fier qu'Artus de Bretagne. Le Roi les avoit souvent mis ensemble à la tête des mêmes armées, & cette espece de concurrence étoit un chemin ouvert à une inimitié déclarée.

Souvent le Comte de Dunois avoit eu envie de manifester la sienne avec éclat; mais le Seigneur de Chabannes

un de ſes confidens, étoit venu à bout de l'en détourner, en lui repréſentant qu'une rupture entre les deux plus grands Capitaines, & les deux hommes les plus autoriſés du Royaume, ne pourroit qu'entraîner beaucoup de déſordre. Plus aigri que jamais, par le traitement que venoit de recevoir le Duc d'Orleans, il ne vouloit plus entendre parler de ménagement, & ſe lia avec le Seigneur de la Tremouille ennemi implacable du Connétable, qui lui avoit fait ſouffrir une longue priſon. 1439.

Le Comte Dunois oublie ſon devoir ſe révolte.

Le Comte ayant achevé de prendre avec lui des ſentimens de haine & de vengeance, ſongea aux moyens de les manifeſter avec ſuccès. Sa profonde ſageſſe, la froideur de ſon tempérament, ſemblerent l'avoir quitté en même temps. Il ne vit pas que, confondre le Roi & l'Etat dans ſon reſſentiment, étoit ce même crime qu'il avoit blâmé & tenté de punir ſouvent dans le Duc de Bourgogne, quoique ce dernier fût excité par de bien plus puiſſans motifs. Son deſſein, diſoit-il, n'étoit pas de prendre les armes contre ſon Roi, mais d'obliger de mauvais Miniſtres à laiſſer regner la *liberté dans* le Conſeil de ce Prince.

1439. Ce prétexte eſt celui de tous les rebelles ; la conduite du Comte de Dunois peut laiſſer juger s'il a été à cet égard plus ſincere que les autres. On le reconnut à la force du parti qu'il forma. Les Ducs d'Alençon & de Bourbon, le Comte de Vendôme, Princes du Sang, pluſieurs Gouverneurs de Provinces, le Seigneur de Chabanes, & enfin le Dauphin lui-même ſe trouverent dans ſon parti. Ce qu'il avoit remarqué d'ambition dans ce jeune Prince l'avoit aſſuré de ſon conſentement ; mais pour le déterminer à une déclaration publique, il lui envoya le bâtard de Bourbon, avec les Seigneurs de Chaumon, Boucicaut & Sanglier.

Le Dauphin étoit à Nyort, où ſon humeur ſombre & mélancolique lui permettoit peu de ſonger aux plaiſirs. Il penſoit aux moyens de s'employer dans les affaires, & ſur-tout de ſe délivrer du Comte de la Marche ſon Gouverneur, dont l'eſprit froid, ſec & auſtere, lui étoit devenu inſupportable. Les Députés du Comte de Dunois venoient lui offrir ces choſes ; il accepta toutes les conditions qui lui furent propoſées, & ayant donné ſa parole, le Duc d'Alençon ſe déclarant le premier, vint à Nyort bien accom-

pagné, & obligea le Comte de la Marche d'en ſortir. 1439

Charles ne pouvoit dans les circonſtances où il ſe trouvoit, rien apprendre de plus fâcheux que la révolte des Princes, de ſon propre fils, & ſurtout du Comte de Dunois, de qui l'expérience, la valeur, & le crédit équivaloient à tous les titres. Le Roi ſavoit qu'un homme mûr & ſage comme celui-là, ne ſe portoit à des extrémités auſſi violentes, qu'avec le deſſein & les moyens de les ſoutenir avec ſuccès. De ſon côté il n'avoit aucunes troupes à oppoſer aux premieres entrepriſes; ce qui eſt important: & de plus le Connétable qui étant la cauſe directe du ſoulevement ſe trouvoit le plus engagé à l'appaiſer, venoit de partir lorſqu'on lui en apprit la nouvelle. Ce qu'il y eut de ſingulier c'eſt que le Connétable paſſa par Blois, lieu du rendez-vous général des mécontens.

Le Duc de Bourbon y étoit déjà avec les Comtes de Vendôme & de Dunois, le Seigneur de Chabanes & quelques autres. Ils le reçurent en ennemi; & le Comte de Dunois plus animé, l'auroit fait arrêter ſur le champ, ſi le Seigneur de Chabanes

Dangers q court le Co nétable.

par un ſentiment de zele pour ſa pa-
437. trie, ne s'y étoit oppoſé en diſant, que le Connétable étant le premier Officier de la Couronne, on devoit avant de rien attenter contre lui, ſe mettre dans le cas de lui oppoſer le nom de Roi ; que d'ailleurs étant Gouverneur de l'Iſle de France, ſa détention pouvoit occaſionner la perte des villes de ſon gouvernement environné par les armées Angloiſes.

Le Comte de Dunois n'étoit pas fait pour être long-temps rebelle à ſon Roi ni à la raiſon. Il ſe rendit à l'avis de Chabanes & laiſſa aller le Connétable, bien perſuadé qu'il venoit d'échapper au plus grand péril qu'il eût couru de ſa vie. Il fut néanmoins obligé de revenir ſur ſes pas, pour obéir à un ordre du Roi qui le mandoit à Amboiſe ; mais n'oſant repaſſer par Blois, il ſe mit ſur la riviere, paſſa ſous le pont de cette ville dans un bateau rempli d'archers, & arriva heureuſement à Amboiſe.

Le Roi qui n'avoit plus que lui de Général, le reçut avec beaucoup de joie, & lui dit en l'embraſſant : *Je ne crains plus rien, puiſque j'ai mon Connétable.* Charles n'avoit jamais témoigné beaucoup de conſtance ni de fer-

meté dans ſes malheurs. Quoiqu'il pût dire au Connétable de ſa confiance en lui, on remarqua aiſément la ſituation de ſon eſprit aux propoſitions qu'il fit. La premiere fut de ſe retirer dans la plus forte de ſes places. Le Connétable ſe récria : *Ah ! Sire, que voulez-vous faire ? ſouvenez-vous du Roi Richard.* Ce Prince ſous le regne précédent avoit été pris & livré à ſes ennemis par la nobleſſe Angloiſe, pour s'être enfermé dans une ville. » Vous avez conquis votre Royaume » ſur des ennemis étrangers, ſçachez » le défendre contre vos ſujets révol- » tés. La préſence d'un Roi généreux » vaut une grande armée ; mettez- » vous à la tête de ce que vous avez de » troupes, marchez aux ennemis, & » vous les trouverez à demi vaincus. » 1437

Le Roi ſuivit ce conſeil, & mandant de tous côtés la nobleſſe, il s'avança vers Poitiers. De-là ce Prince envoya un héraut au Duc d'Alençon, pour lui ordonner de remettre Monſieur le Dauphin en liberté. Le Duc refuſa d'obéir, & alla pour ſurprendre Saint-Maixant, où il avoit quelque intelligence. En effet il s'empara de la ville ; mais les Religieux de l'*Abbaye*, ſecondés de pluſieurs bour-

grandes proteſtations d'
de ſervices ; mais elle cr
repréſenter qu'il ſeroit
elle d'expoſer contre ſo
du ſang qu'elle avoit ve
ordres contre les Anglo

Repentir du comte de Dunois ; il demande pardon au Roi, & l'obtient.

Le Comte de Duno
de repentir, ne put ſout
che indirect. On lui av
de fois le nom glorie
teur de la patrie & de re
thrône françois, ce gra
changé contre celui de
à coup il part, vient
pieds du Roi & obtien
Mais la douceur que ce
moigna, ne s'étendit pa
plices de ſa faute. Le

On vint leur dire à une demi-lieue de la ville, que la grace n'étoit 1439
pas pour les Seigneurs de la Tremouille, de Chaumont & de Prie. *Je la refuſe donc pour moi-même*, s'écria le Dauphin en colere; *je n'abandonnerai point mes ſerviteurs*. En même temps il voulut retourner ſur ſes pas; mais le Duc de Bourbon l'arrêtant, lui dit qu'il n'étoit plus temps de reculer, & qu'il falloit ſubir la loi du plus fort. Ce conſeil ſuivi par le Dauphin ne fut point reconnu à la Cour; le Duc de Bourbon y fut reçu comme un homme que l'on ſe ſoucioit peu de menager, & à qui on vouloit faire ſentir toute la grandeur de ſa faute, & le prix de la grace dont elle étoit ſuivie.

Le Dauphin outré de voir traiter ainſi ſes principaux partiſans, parla haut & menaça de ſe retirer une ſeconde fois. Mais quelle fut ſa ſurpriſe & celle de ſes courtiſans qui lui inſpiroient cette opiniâtreté, lorſque le Roi, après avoir écouté ſes plaintes avec froideur, lui dit: *Mon fils, vous pouvez vous en aller ſi vous voulez, la porte de la ville eſt ouverte, & ſi elle n'eſt pas aſſez grande, je ferai abattre vingt toiſes de la muraille pour faci-*

liter votre ſortie. Le Dauphin réſolut
1439. dès ce moment de ne plus rien témoigner de ſon mécontentement au Roi, ni à ceux qui pouvoient l'en inſtruire, & d'avoir pour dépoſitaire de ſon ſecret le Comte de Dunois ſeulement. Ce fut avec lui que ce jeune Prince, d'abord préſomptueux & indiſcret, apprit le grand art de diſſimuler, qu'il porta ſi loin lorſqu'il fut parvenu à la couronne.

Le Roi le craint & le ménage plus que jamais.

Le Comte de Dunois fut le ſeul des Princes confédérés pour qui le Roi eut des égards, & cette diſtinction en augmentant ſon crédit parmi la haute nobleſſe, le fortifia dans le deſſein de lui donner par ſa conduite à l'avenir, le modèle d'une parfaite obéiſſance. La cauſe de ſa révolte ne ſubſiſtoit plus, & le Duc d'Orléans ſon frere étoit revenu en France. Il eſt vrai que ce Prince ne jouiſſoit pas de toute la conſidération dûe à ſon rang; mais on n'avoit retranché ni ſon appanage ni ſes autres revenus. A l'égard de ſes prétentions ſur la communication des affaires du gouvernement, le Comte de Dunois étoit forcé de convenir lui-même, que vivant ſous un Roi auſſi prudent que laborieux, les Princes ne devoient entrer

dans la connoiſſance de l'adminiſtration qu'autant qu'il le jugeroit à propos. 1439.

Auſſi dans le temps même que le Duc d'Orléans, ſoutenu du Duc de Bourgogne & des Ducs de Bourbon & de Vendôme, menaçoit l'Etat d'une nouvelle guerre civile, le Comte de Dunois lui fit à ce ſujet les plus fortes repréſentations, & demeura inébranlable dans ſa fidélité, malgré tous les offres qu'on pût lui faire pour le gagner.

Le Comte de Dunois n'avoit plus de concurrent à la Cour, depuis que le Connétable Artus de Bretagne en étoit devenu Duc par la mort de ſon frere, & ſes conſeils étoient ceux que le Roi préféroit. Il ſçut adoucir ſon eſprit irrité contre les Princes, & d'un autre côté ſollicitant ſans ceſſe le Duc d'Orléans de rentrer dans ſon devoir, il vint à bout de le ramener à la Cour, de diſſiper le reſte des mécontens, & de rendre encore une fois la paix à la France, qui lui avoit déjà été ſi ſouvent redevable de ſon ſalut.

Le Roi profita de cette tranquillité pour ſe rendre dans la Guyenne, d'où il avoit deſſein de chaſſer les Anglois; mais avant d'abandonner les Provin-

Départ du Roi pour la Guyenne.

réſolu de périr ou de la conſerver.
1439. Talbot ayant appris l'arrivée de ce puiſſant ſecours dans la place, fit redoubler le feu de ſes batteries, & détruiſoit à chaque inſtant les nouveaux remparts que la vigilance des aſſiégés lui oppoſoit ſans ceſſe. Mais ſouvent on employoit contre lui les breches que ſon canon avoit faites. Le Comte de Dunois profitant de ces ouvertures pour joindre plutôt les ennemis, entroit dans leur camp, tuoit & enlevoit ce qui s'offroit d'abord à lui, & rentroit toujours avec peu de perte & beaucoup de gloire. Témoin de l'expérience du Gouverneur, & du courage déterminé des habitans, il crut pouvoir pour peu de temps leur laiſſer le ſoin de leur propre défenſe, & de ſa réputation qui ſe trouvoit en compromis avec celle de Talbot.

Le Comte de Dunois partit donc de Dieppe & ſe rendit auprès du Roi, qui faiſoit la guerre en Poitou avec ſuccès. Il raſſura ce Prince ſur ſa crainte de perdre Dieppe, lui promettant qu'avec un foible ſecours, on viendroit aiſément à bout d'en
1442. éloigner les ennemis. Charles avoit d'abord deſſein d'aller le conduire en perſonne, ou de le confier ſeulement

bout de déconcerter mutuellement toutes leurs meſures, & au milieu du travail le plus penible qui eſt celui de l'eſprit, ils ſembloient demeurer dans une eſpece d'inaction. 1439.

Siege de Dieppe par les Anglois.

Enfin Talbot après pluſieurs marches dont il réuſſit de chacher le but, s'éloigna du Comte de Dunois & alla mettre le ſiege devant Dieppe. C'étoit déja une victoire que d'avoir ſçu tromper la vigilance d'un homme tel que le Comte de Dunois. L'Anglois s'en applaudit, & fit tirer jour & nuit contre la ville deux cens pieces de canons, eſpérant de la prendre ou de la réduire en poudre avant l'arrivée du ſecours.

Le Général François connoiſſoit toute l'importance de la conſervation de Dieppe. Sa priſe livroit la Normandie entiere aux ennemis, qui ſe ſeroient vus les maîtres de débarquer & de faire ſubſiſter dans cette Province autant de troupes qu'il en auroit fallu pour leur en aſſurer la conquête. On lui rapporta en même temps l'inquiétude du Roi au ſujet de ce ſiege, & comme s'il eût voulu ſe punir de n'avoir pas deviné l'intention de ſon ennemi, il ſe jetta dans la ville aſſiégée avec huit à neuf cens hommes,

çois de leur parti écha
furent pendus comme
trie par ordre du Dau

La reconnoiſſance
pour le Comte de Du
lée aux yeux de toute l
demande qu'il fit en ſa
1445. vernemens de Provinc
& de marques d'honne
comme grace principa
bien donner à ce Seigr
nance Générale des ar
Roi ſon pere lui conf
mandement. Le Daup
cela ſuivre le déſir de
ayant beaucoup à crain
tuoſité de ſon âge, vo
ſa perſonne un Généra

firent les premieres propoſitions.
vis du Comte de Dunois étoit 1445.
on les rejettât abſolument, la con-
ſſance qu'il avoit de la foibleſſe de
implacables ennemis de la France,
faiſant eſpérer de les en chaſſer en
: de temps : la conduite qu'ils tin-
t après la concluſion d'une trêve
leur fut enfin accordée, juſtifia la
:ſſe de ſon conſeil.

On les vit accourir dans les places Refus d
France les mieux fournies, pour y font les A
eter à un prix exorbitant les vi- glois de re
s & les munitions dont ils man- dre la vi
ient, on leva de nouvelles trou- du Mans.
par leurs ordres, leurs villes en fu-
: remplies, & ſe trouvant en état
réſiſter, ils refuſerent de faire la
itution de la ville du Mans, à quoi
oi d'Angleterre s'étoit engagé par
ernier traité. Cette place apparte-
: au Comte du Maine qui poſſé-
: depuis long-temps la faveur du
, & qui par le bon uſage qu'il en
oit faire, au lieu d'exciter la jalou-
voit mérité l'attachement de toute
aute nobleſſe. Le Comte de Du-
: ſur-tout s'étoit montré ardent en
ieurs occaſions pour défendre ſes
rêts, & il fut le premier à ſollici-
les troupes pour s'emparer par la

force de la ville conteſtée. C'étoit
1445. ainſi, ſelon lui, qu'on devoit en uſer avec des ennemis fiers & opiniâtres, qui juſque-là avoient prétendu faire la loi dans les traités, & pouvoir les enfraindre impunément.

Charles avoit cedé aſſez long-temps à la fortune des Anglois, pour être
1447. flatté de pouvoir leur faire à ſon tour éprouver ſa puiſſance? il donna une armée au Comte de Dunois, & en peu de jours la ville du Mans ſe vit réduite à l'extrémité. Le vainqueur pour faire mieux remarquer l'aſcendant que ſa nation avoit enfin pris ſur les Anglois, continua de battre la place ſans vouloir écouter aucunes propoſitions. Il déclara même aux aſſiégés qu'ils devoient s'attendre au même ſort que tant de garniſons Françoiſes qu'ils avoient fait paſſer au fil de l'épée. Le Roi d'Angleterre effrayé de cette réſolution, envoya ſupplier Charles de vouloir bien lui accorder la grace des troupes enfermées dans le Mans; offrant pour leur ſauver la vie de lui rendre avec cette ville, celle de Mayenne, ſon château & quelques autres places du même pays. De là le Comte de Dunois conduiſit l'armée victorieuſe au ſecours d'Artus Duc

comte la reprend.

de Bretagne, qui l'aida à triompher des Anglois leur ennemis communs. 1447.

La jalouſie qu'on avoit vue autrefois entre ces deux grands Capitaines, avoit ceſſé depuis l'élevation d'Artus au Duché de Bretagne, cette paſſion ne ſubſiſtant d'ordinaire qu'entre les égaux. C'étoit aſſez pour la gloire du Comte de Dunois, qu'il eût délivré ſa Patrie du joug des ennemis qui l'opprimoient; mais c'étoit peu pour ſon zele; & étant revenu à la Cour il fit part au Roi de pluſieurs projets pour la campagne d'après, que l'on ſe détermina à ſuivre dans le temps. En conſéquence de ce deſſein Charles amaſſa de l'argent de tous côtés. Ce Prince avoit été aſſez long-temps dans la diſette à cet égard, pour en connoître tout le prix & les moyens d'en acquerir. Jacques Cœur dont il a été parlé dans l'Hiſtoire des Miniſtres, trouva les fonds néceſſaires, pendant que le Comte de Dunois travailloit de concert avec les Ambaſſadeurs du Roi d'Angleterre, & de pluſieurs autres Princes l'Europe, à terminer enfin le Concile de Baſle, & le ſchiſme qui le tenoit aſſemblé. 1448.

Amedée, autrefois Duc de Savoye, diſputoit la Tiare à Nicolas V, ou

1448. plutôt, chacun d'eux s'en croyoit le légitime poſſeſſeur, & leurs prétentions ſoutenues avec une égale vigueur diviſoient l'Egliſe Catholique; la Religion eſt liée par tant d'endroits à la politique des Princes & à l'intérêt des peuples, que les Puiſſances Séculieres ſe trouvent obligées d'entrer dans les différends qui ſurviennent à ſon occaſion, & d'employer ſouvent l'autorité pour les terminer.

Il envoye à Bâle pour terminer le Schiſme, & en vient à bout. On fut contraint d'en faire uſage en cette circonſtance; & lorſque Felix vit arriver au lieu des conférences & à Baſle un négociateur tel que le Comte de Dunois, il ne douta point que le Roi de France, protecteur de ſon concurrent, ne voulût voir finir cette longue diſcuſſion à ſon déſavantage. En effet la France perſuadée du droit de Nicolas V demanda hautement au Concile la dépoſition de ſon concurrent par la bouche du Comte de Dunois. Il ſoutint ce ſentiment avec autant de fermeté que d'éloquence; & ſe rendant le maître des conditions auſquelles Felix vouloit ſe ſoumettre, il engagea Nicolas à les accepter. L'union & la paix furent ainſi rétablies dans l'Egliſe, & le Concile contre qui les peuples avoient ſi

long-temps

long-temps murmuré, mit fin à ſes aſ-
ſemblées par ce grand ouvrage. Mais 1448.
on lui en fit moins honneur qu'à la ſa-
geſſe du Roi de France & à l'habileté
du Comte de Dunois qui avoit agi
par ſes ordres.

Alors dépoſant le titre d'Ambaſſa-
deur il redevint militaire, pour exci-
ter ſon Maître à venger la nouvelle in-
jure qu'il venoit de recevoir des An-
glois. Ils venoient d'enfraindre la trê-
ve, en attaquant le Duc de Bretagne,
& pendant l'abſence du Comte de Du-
nois, pluſieurs de leur parti avoient
ſurpris des places & livré de petits
combats. D'abord on vouloit ſe plain-
dre par la voie des Ambaſſadeurs;
mais le Comte mieux inſtruit du ca-
ractere des ennemis, crut qu'on réuſ-
ſiroit plus ſurement en leur oppoſant
la violence, & ne demanda la reſtitu-
tion d'une place nouvellement con-
quiſe, qu'en s'emparant du Pont-de-
l'Arche. Les Anglois ſe récrierent à
leur tour, & ſe trouvant enfin leſés,
ils voulurent intéreſſer dans leur cauſe
quelques Puiſſances voiſines. Mais
Charles les avoit prévenus, & vou-
lant mettre en exécution les projets
dont le Comte de Dunois l'avoit en-
tretenu avant ſon départ pour Baſle,

il leur fit déclarer la guerre par le Duc
1448. de Bretagne, & entra en Normandie à la tête d'une armée qu'il diviſa en quatre corps, dont l'un fut confié au Comte de Dunois.

Il accompagne le Roi en Normandie contre les Anglois.

Ce Général s'empara d'abord des châteaux d'Harcourt, de Chambrai, d'Hiemes & d'Argentan, s'attachant ainſi que les autres chefs à la conquête de ces petites places pour faciliter le ſiege de Rouen, objet principal des deſſeins du Comte de Dunois; & ſur quelques avis que lui donnerent des bourgeois de Rouen dévoués au Roi, il crut avoir trouvé le moment marqué pour cette conquête, marcha à la tête de l'armée entiere qui s'étoit réunie ſous ſes ordres, & ſe préſenta en bataille devant cette ville, dans l'eſpérance d'en faire ſoulever les habitans; mais il ſe trouva encore pour ennemi le brave Talbot, dont la vigilance déconcerta toutes ſes meſures, & après avoir demeuré trois jours à la vue de la place par un temps fâcheux, il ſe vit forcé de ramener l'armée au Pont-de-l'Arche où le Roi l'attendoit.

La conquête de Rouen paroiſſoit ſi importante au Comte de Dunois, qu'il en perdoit l'eſpérance à regret; & ce Général entretenoit le Roi des

moyens d'augmenter l'armée, afin de pouvoir investir cette ville, & s'en rendre le maître par un siege régulier. 144 Rouen est de toutes les grandes villes du Royaume, celle dont on a le moins augmenté l'étendue, & l'on peut juger par celle qu'elle a aujourd'hui, du nombre de troupes qu'il auroit fallu pour former une circonvallation exacte & suffisamment remplie.

Le Roi montroit au Comte l'impuissance où il se trouvoit de faire des levées aussi considérables, & la nécessité de se borner à des expéditions moins difficiles. Le Comte persistoit à soutenir que céder ainsi aux Anglois, étoit rendre à leurs armes l'air de supériorité que tant de défaites leur avoient fait perdre. Que reprendre Rouen étoit donner au Royaume un revenu certain à cause du commerce de cette grande ville, & que le peuple satisfait par ce point de vue, contribueroit sans peine aux nouveaux frais qu'on seroit contraint de faire.

Charles vouloit proposer la chose à son Conseil, & le Comte s'y opposoit, soutenant qu'en certaines occasions où le bien est évident, il faut agir sans consulter; les lenteurs ordinaires des délibérations, & l'oppos-

Il c
à ce p
faire
de Ro

tion que met dans les avis la différence d'intérêts, faisant souvent perdre le fruit des meilleurs desseins. L'avantage de l'Etat animoit de telle sorte le Comte, qu'il employoit jusqu'à l'importunité pour vaincre l'éloignement que ce Prince témoignoit pour le siege de Rouen. Talbot défendoit la place, & le désir de vaincre ce grand Capitaine sur un si fameux théâtre, donnoit une force nouvelle au zele du Comte. Tout à coup on annonça au Roi l'arrivée d'un habitant de Rouen envoyé de la part des bourgeois de son parti, pour lui dire qu'ils étoient prêts à lui livrer deux tours & une grande étendue de murailles, dont on leur avoit confié la garde.

1448.

Le Comte de Dunois reçoit ordre de partir, & au comble de la joie il arrive le 16 Octobre au pied des murailles de Rouen. Les bourgeois lui avoient tenu parole, & l'attendoient dans leurs tours; mais il éprouva alors que souvent l'empressement nuit aux succès, & qu'en ces circonstances, c'est être grand que de savoir descendre aux plus petits détails. On chercha de tous côtés des échelles, & il s'en trouva un si petit nombre qu'elles ne pouvoient suffire à la moitié des

1449.

soldats commandés pour monter sur la muraille. Les plus prêts s'en emparerent d'abord ; mais les autres jaloux de cet avantage le leur disputoient avec opiniâtreté, ce qui augmentoit le danger & le bruit. D'un autre côté les bourgeois dans la crainte d'être découverts, exhortoient par signes du haut des murs les soldats à venir promptement à leurs secours ; mais aucun ne vouloit céder à son compagnon l'honneur d'y arriver le premier. Le Comte de Dunois, qui s'étoit tenu un peu éloigné avec un corps de réserve, arriva enfin outré de dépit. Il repoussa lui-même les soldats trop empressés, & fit monter les autres que les bourgeois reçurent avec un applaudissement qui leur devint funeste. 1449.

Talbot qui dormoit en Général & en Gouverneur de place menacée, c'est-à-dire qui ne prenoit de repos que sous les armes, étoit dans ce moment à faire sa ronde sur les remparts ; & déja il avoit passé la partie occupée par les bourgeois conjurés, lorsqu'entendant le bruit qui se fit à l'arrivée des soldats François, & remarquant de ce côté-là un mouvement extraordinaire, il revint sur ses pas suivi de *trois cens hommes*, & chargea avec

Vaine t
tativesur
tegrande
le.

ta it de vigueur environ cinquante
1429. ſoldats qui étoient déja montés, qu'en même temps que le Comte de Dunois entendit crier, *Talbot, Talbot*, par les ſoldats de ce Général, il vit retomber les ſiens percés de coups dans les foſſés. Les bourgeois n'eurent pas un meilleur ſort, ceux qui ne furent pas tués à la premiere charge des Anglois; voulant éviter le ſupplice ſe jetterent dans les foſſés d'où il en revint peu qui ne fuſſent dangereuſement bleſſés. Le Comte de Dunois au déſeſpoir, & ne doutant pas qu'après un pareil accident le Roi ne lui défendît de rien entreprendre contre Rouen, reprit triſtement le chemin du Pont-de-l'Arche où ce Prince l'attendoit.

L'accueil gracieux qu'il en reçut ne le conſola pas de ſa diſgrace, & n'oſant s'ouvrir ſur les moyens de la réparer, il agit ſous main en conſéquence de ſon projet. Par ſon ordre on redoubla les gardes ſur les deux rives de la Seine, pour empêcher les vivres d'entrer dans Rouen, & couper entierement ſon commerce de ce côté-là. En même temps il vint à bout d'introduire dans Rouen quelques perſonnes adroites, pour parler aux bour-

geois & les engager à une nouvelle conjuration contre les Anglois. La ville se trouvoit alors divisée en trois partis. Le plus nombreux étoit pour le Roi, l'autre soutenoit les Anglois, & le dernier étoit composé de ces gens qui n'ayant rien à perdre, tirent de ce dénuement une indifférence totale sur le choix du Prince, & se rangent sans peine du côté dominant. D'abord on s'adressa aux amis des Anglois, dont plusieurs pleuroient la perte des bourgeois tués sur le rempart à la derniere occasion. 1449.

Talbot, dont la haute valeur avoit été jusque-là l'objet de leur admiration, leur devint odieux aussi tôt que cette même valeur leur eut été funeste. Ils menaçoient hautement de le mettre en piéces; & protestoient que sans la fidélité qu'on leur avoit fait jurer au Roi d'Angleterre, ils livreroient pour se venger, leur ville & leurs personnes à la discrétion du Roi de France. On choisit cet instant pour leur parler des avantages qu'ils pouvoient espérer de ce Prince, s'ils se soumettoient en effet à ses loix. Le Comte reprend courage & fait vivement solliciter les bourgeois à se rendre.

On leur représenta que le bonheur des armes de Charles, & la rapidité de ses conquêtes, ne devoient plus les

iſſer douter qu'il ne vînt à bout en peu de temps de les ſoumettre par la force ; que déja les vivres & la plus grande partie du commerce, leur étoient retranchés par le moyen du Pont-de-l'Arche ; que le deſir du gain, le plus fort de tous les déſirs, que la diſette & la faim, combattoient déja en ſa faveur dans leur ville ; que la force de ces ennemis domeſtiques augmentoit chaque jour ; & que l'exemple de Paris, ſurpriſe malgré la vigilance des Anglois, devoit leur faire connoître ce qu'ils avoient à craindre d'une pareille deſtinée. Aujourd'hui, ajoute-t-on, vous pouvez par une reddition prompte, attendre tout de la bienveillance d'un Monarque reconnoiſſant ; mais un jour de plus peut-être vous fera voir un Maître irrité, en état, & ſans doute dans le deſſein de punir votre obſtination.

Les bourgeois les plus attachés aux Anglois céderent à ces raiſons : ils ne virent plus qu'un péril manifeſte dans leur conſtance pour ce peuple, & le lendemain les principaux de la ville s'étant aſſemblés chez l'Archevêque, on ne manqua pas de réſoudre qu'il étoit indiſpenſable de ſe ſoumettre au

plutôt; tant le peuple eſt facile à adopter une opinion, pour peu qu'elle ſemble conforme à ſon intérêt. L'Archevêque lui-même ſortit avec la foule, & fut le premier à déclarer au peuple le deſſein où l'on étoit de livrer la ville au Roi. On ne lui répondit que par de grandes acclamations, & le Duc de Sommerſet ayant paru dans les rues avec ſes gardes, le peuple le menaça de le mettre en pieces ainſi que Talbot. Tout ce que le Duc put gagner par l'extrême modération qu'il fit paroître, fut une aſſemblée pour le lendemain à l'Hôtel-de-Ville, où le peuple ſoutint opiniâtrement ſon opinion de la veille, & ſes députés ſe rendirent ſur le champ à l'Armée du Roi. 1449.

Le peuple envoie des députés au Roi.

Le Comte de Dunois attendoit impatiemment la confirmation des heureuſes nouvelles dont on l'avoit déja informé. Il auroit déſiré que la garniſon Angloiſe ſe fût rendue à diſcrétion; mais le Duc de Sommerſet ayant auſſi envoyé des députés au Roi, ce Prince voulut bien lui accorder une capitulation, dont on convint de dreſſer les articles au Port Saint-Ouen.

Le Comte de Dunois fut chargé

de cette commiſſion de la part du Roi,
1449. avec pluſieurs autres; & les Anglois jugerent aiſément par ce choix qu'on n'avoit point envie de leur accorder rien de favorable. En effet les envoyés du Duc de Sommerſet ayant déclaré qu'ils ne pouvoient ſe réſoudre à la reddition de la ville, ce Prince les renvoya bruſquement avec menace de les paſſer au fil de l'épée, s'ils attendoient qu'on les forçât dans les poſtes dont ils auroient pû s'emparer malgré les bourgeois.

L'Archevêque & les autres députés de la ville n'y rentrerent que bien avant dans la nuit, & le lendemain à la pointe du jour on tint une nouvelle aſſemblée à l'Hôtel-de-Ville. Le Duc de Sommerſet & Talbot s'y trouverent bien accompagnés. Le premier naturellement moderé, vouloit tenter de ramener les eſprits par la douceur, ou céder de bonne grace à la fortune; mais Talbot n'obſerva point de ménagement. Il dit en peu de mots ce que les Anglois & lui-même avoient faits pour la Ville, reprocha aux habitans leur lâche ingratitude, & ſortit, dédaignant, dit-il, de communiquer davantage avec des traîtres, & voulant ſe mettre en état de les punir,

Auſſi-tôt le ſignal ayant été donné, ſes troupes s'emparerent du pont de Rouen, des tours, du château, des poſtes les plus avantageux ſur les murailles, & enfin du vieux Palais. Il ne reſtoit plus aux bourgeois que les maiſons & les rues : ils s'y retrancherent & bloquerent tous les lieux occupés par les Anglois. Le bruit des inſtrumens de guerre ſe fit entendre alors de toutes parts dans la ville, & ſe mêla au ſon des cloches pour avertir tous les habitans de prendre les armes. Preſque tous accoururent au ſignal ; & les Anglois les voyant ainſi s'aſſembler du haut de leurs tours, ne doutoient point de leur défaite. La plupart inclinoient à ſe rendre ſans attendre une extrêmité, qui ne pouvoit qu'empirer leur condition ſans rien diminuer de leur perte.

1441. Il ſe rend malgré le meux Talbot Général Anglois.

Talbot fut preſque le ſeul à ſoutenir l'avis contraire. Son courage l'empêchoit de faire attention au nombre de ſes ſoldats, ou plutôt à celui des ennemis. Voulant inſpirer à ſes gens une partie de ſa réſolution, il paſſoit tour à tour des promeſſes aux menaces, faiſoit enviſager l'eſpérance d'être ſecouru, la gloire de réſiſter à un nombre ſupérieur comme aux fameu-

ſes batailles de Poitiers & d'Azin-
449. court, & s'abaiſſoit à la priere pour ne point céder à la force.

e trouble la confu- n regne ans la ville.

Enfin les Anglois eurent honte de montrer tous enſemble moins de hardieſſe & de valeur qu'un ſeul homme, & ayant appris que les bourgeois avoient envoyé à l'armée du Roi pendant la nuit pour lui demander du ſecours, ils deſcendirent des tours & des remparts, marcherent en troupe & en bataille dans les rues, bravant les bourgeois, & s'approchant exprès de leurs barricades, afin de leur montrer combien ils les craignoient peu.

Les habitans de Rouen, quoique tous bien armés, n'étoient pas tous ſoldats; & d'abord ils ſouffrirent les injures des Anglois avec aſſez de patience; mais ayant appris que le Comte de Dunois s'avançoit en diligence à leurs ſecours, ils firent de furieuſes ſorties de toutes parts, & le nombre prévalant ſur la valeur, Talbot après avoir fait des prodiges, vit chaſſer ſes gens des murailles, des tours, de la plupart des portes, & lui-même forcé de s'enfermer dans le vieux Palais avec le Duc de Sommerſet.

Le combat finiſſoit lorſque le Comte de Dunois ſe préſenta devant le fort

de Sainte-Catherine. Ce fort sembloit imprenable sans artillerie; mais le Comte essayant la fortune, fit sommer le Commandant avec menaces; elles effrayerent & il se rendit. Dès que le reste des troupes que le Comte avoit fait avancer par la porte de Martinville furent arrivées, les bourgeois le vinrent complimenter, & en lui présentant les clefs de la ville, lui dirent qu'il en étoit le maître absolu. 1449.

Le Comte de Dunois leur répondit que le Roi avoit une si grande confiance en leur fidélité, qu'il ne vouloit mettre de soldats dans leur ville, qu'autant qu'ils en voudroient pour les aider à chasser leurs ennemis. Les bourgeois avec cette confiance ordinaire au peuple dans les premiers momens des nouvelles dominations, répliquerent qu'ils recevroient si on vouloit toute l'armée. Ils étoient les mêmes, qui quelques mois auparavant avoient refusé obstinement cinq cens hommes de plus que le Duc de Sommerset vouloit faire venir pour leur sureté.

Ce Prince, quelques jours après l'arrivée du Roi dans la ville, fut obligé de se rendre à discrétion, rachetant sa liberté & celle de ses com- Le Roi s'empare aisément du reste de la Normandie.

pagnons, par la ceſſion des places les
449. plus conſidérables qui reſtoient aux Anglois dans la Normandie ; enſorte que le Roi en une campagne ſe vit le maître abſolu de cette grande Province. Ce qui acheva de flatter le Comte de Dunois, fut que Talbot demeura en ôtage entre ſes mains ; c'étoit le témoignage le plus aſſuré de ſa victoire ſur lui, & peut-être lui auroit-on reproché d'en avoir montré trop de joie, ſi la généroſité de ſa conduite avec Talbot n'avoit prouvé qu'il n'en vouloit qu'à la gloire militaire de ce grand homme.

La conquête de la Normandie étoit en partie l'ouvrage du Comte de Dunois, il reſtoit à ſoumettre la Guyenne, Province moins conſidérable à quelques égards ; mais beaucoup mieux défendue que la premiere. C'étoit le premier ſiege de la domination Angloiſe en France. Et la longue réſidence du Roi Edouard III & du Prince de Galles ſon fils, avoit fait autant d'Anglois qu'il ſe trouvoit d'habitans dans le pays. Ainſi on ne pouvoit eſpérer, ſans quelque choſe d'extraordinaire, de ſe rendre maître des villes par le moyen des intelligences, ainſi que dans les autres parties

du Royaume, & la force pouvoit ſeul en aſſurer la conquête. 1449.

Le Comte de Dunois l'employa avec ſon bonheur ordinaire, & prit en peu de jours Mont-Guyon & Blaye. Il ſe trouva dans cette derniere place un grand Seigneur du Pays nommé Pierre de Montferrand. Le vainqueur profita en homme habile d'une ſi heureuſe rencontre, & ayant fait avec lui un traité où il donnoit la loi, ce Seigneur lui remit cinq fortereſſes importantes qu'il poſſédoit dans le pays. Libourne & Bourg ſuivirent la deſtinée des deux premieres places, & Fronſac ſe ſoumit à leur exemple.

Le Comte en Guyenne prend pluſieurs places & ſon entrée triomphante à Bordeaux.

Il eſt néceſſaire de dire que ces villes étoient des plus conſidérables de la Guyenne par la force de leur ſituation & des ouvrages dont les Anglois les avoient environnées; la facilité qu'on eut à en faire la conquête ne donnant aucune idée de leur force. Les Bordelois à qui la priſe de ces villes ôtoit l'avantage des rivieres conſidérables, qui ſervent à leur navigation & à leur commerce, ſe voyant menacés d'un ſiege prochain, & éloignés du ſecours, députerent vers le Comte de Dunois qui étoit encore ſous les murailles de Fronſac; & au

grand étonnement de toute la France;
1449. ils convinrent avec lui, que ſi les Anglois ne paroiſſoient point dans un certain temps en état de livrer bataille, ils ſe ſoumettroient avec tout le pays de leur dépendance.

Le Comte de Dunois accepta cette condition, fit ceſſer tous les actes d'hoſtilités, & manda de tous côtés de nouvelles troupes, afin de pouvoir oppoſer une armée nombreuſe à celle que les Anglois promettoient d'aſſembler; mais n'ayant point été en état de ſe mettre en campagne dans le temps fixé, les Bordelois firent ſignifier leur traité aux Généraux de cette nation, & ouvrirent les portes de leur ville aux troupes Françoiſes.

Le Comte de Dunois fit ſon entrée à Bordeaux avec la même pompe, que le Roi dont il repréſentoit la perſonne. On chanta des hymmes à ſon honneur ſuivant l'uſage de ce temps-là. Il reçut les ſermens de la ville & promit de conſerver les priviléges du pays. On le pria de commencer par aſſurer les biens des habitans de la ville, menacés d'éprouver l'avidité du ſoldat. Il avoit déja donné ſes ordres à ce ſujet, & fit pendre à l'inſtant un ſoldat qui les avoit enfraints. De Bordeaux

le Comte de Dunois passa à Bayonne qu'il soumit. Ainsi finit à la fin d'Août la conquête de la Guyenne entiere, que ce Général avoit commencé au mois de Mai de la même année. 1451.

Les prospérités dont la France se trouva alors comblée firent leur effet ordinaire, qui est de corrompre les mœurs. Le Dauphin trop ambitieux pour être jamais pleinement satisfait, écouta les conseils de quelques brouillons, & s'obstina à demeurer dans le Dauphiné où il agissoit en Souverain indépendant, faisant à son gré la guerre ou la paix, & presque toujours à son avantage. Mais sa Cour devenant l'asyle de tous les mécontens de France, le Roi craignit les suites de cet assemblage, & pour les prévenir envoya ordre au Dauphin de se rendre auprès de lui. Le Prince loin d'obéir, & ne se trouvant point en état de résister, se sauva dans les Etats du Duc de Bourgogne. Cette retraite ne causa aucune inquiétude au Roi, qui étoit assuré de la probité & de l'amour qu'avoit pour la paix le nouvel hôte de son fils.

La désobéissance du Dauphin chagrine le Comte de Dunois.

Cette faute du Dauphin donna beaucoup de déplaisir au Comte de Dunois, qui à cause de son attache-

ment pour ſa perſonne, craignoit
451. d'être ſoupçonné d'avoir eu part à ſes deſſeins. Le Roi le tira bientôt de cette inquiétude, en lui donnant une nouvelle marque de confiance, dont l'occaſion penſa être un événement funeſte pour le Royaume.

Jean Duc d'Alençon, Prince du Sang, étoit du parti du Dauphin & mécontent de la Cour. Il réſolut pour ſe vanger de quelque affront qu'il avoit reçu, de traiter avec le Roi d'Angleterre, à qui il promit de livrer pluſieurs places. Le Duc d'Alençon dit ſon ſecret à un ſi grand nombre de perſonnes, qu'il devint ſuſpect à la Cour; on le fit obſerver de près, & ſes lettres ayant été interceptées, on les envoya au Roi, à qui elles apprirent toute la ſuite de la conjuration.

Ce Monarque qui combattoit depuis ſon enfance pour conquérir ſes Etats ſur des étrangers, & conſerver la France aux François, rappellant en cette occaſion le ſouvenir de la premiere révolte de ſon fils, de ſon abſence du Royaume, & enfin cette derniere entrepriſe, s'écria triſtement: *A qui me fierai-je déſormais, puiſque les Princes mêmes de mon ſang me trahiſſent.*

Le Comte de Dunois fut chargé de l'ordre de l'arrêter, & ſe rendit à Paris où le Duc d'Alençon étoit venu depuis peu. Les domeſtiques de ce Prince étoient en grand nombre ; le peuple de Paris l'aimoit, & on ignoroit juſqu'à quel point il avoit pû faire uſage de cette affection. Le Comte de Dunois crut donc devoir s'aſſurer du Prévôt de Paris & des archers qu'il avoit ſous ſes ordres. 1451.

Le Comte eſt chargé d'arrêter le Duc d'Alençon.

Ayant ainſi tout diſpoſé, il ſe rendit avec ſa ſuite chez le Duc d'Alençon ; & ce Prince qui n'avoit point cette défiance ordinaire & néceſſaire aux coupables, ne ſe doutant de rien, le reçut avec de grands témoignages d'amitié. Il en couta plus au Comte, pour exécuter ſa ſoumiſſion ; mais étant averti de l'arrivée du Prévôt de Paris avec ſes archers, il fit de grandes excuſes au Duc d'Alençon, qui ſe terminerent par lui dire : *Je vous fais priſonnier du Roi.* La chambre, l'eſcalier, les portes & les avenues de ſa maiſon, furent en un inſtant occupées par les gens du Comte, & ayant fait monter le Duc d'Alençon à cheval, il fut conduit à Chantelle en Bourbonnois. Deux années après ce Prince ſe vit condamné à avoir la tête 1458.

coupée, mais le Roi commua ſa peine en une priſon perpétuelle, d'où il fut tiré par le Dauphin après la mort de ce Monarque.

1461. Charles ſurvêcut peu à la condamnation du Duc d'Alençon. Un avis qu'on lui donna, que quelques mécontens en vouloient à ſa vie, lui en fit abreger le cours. Il refuſa opiniâtrement de prendre aucune nourriture, & mourut agité d'inquiétude & de crainte à l'âge de ſoixante ans, après avoir procuré à ſes ſujets par trente années de peine & de travaux, un repos qu'il ne put jamais goûter lui-même.

Mort de Charles VII. roi de France.

La mort de Charles VII en plaçant Louis XI ſon fils ſur le thrône, ne donna pas au Comte de Dunois un protecteur zelé. Les liaiſons de ce Prince avec le Dauphin pendant ſa jeuneſſe, ne devinrent point un titre pour lui auprès du nouveau Roi; il eut beſoin de tout ſon mérite pour ſe ſoutenir, & d'être néceſſaire pour ſe voir employé.

Peu après même, comme ſi Louis XI avoit mis ſa glore à détruire tout ce que la vertu, ainſi que la reconnoiſſance du feu Roi avoit élevé, ce

1463. Monarque affecta de montrer à ſo

Cour indignée, le brave Comte de Dunois, ce reſtaurateur du thrône, ſans crédit & ſans conſidération. 1463.

Cette ingratitude fut comme le ſignal d'une nouvelle gnerre civile, nommée par ſes auteurs la guerre du bien public, & dont tous les Princes du Sang ſe declarerent les chefs. On y comptoit avec le Comte de Charolois, fils aîné du Duc de Bourgogne, Jean Duc de Bourbon, Jean Duc de Calabre, le Duc d'Alençon, le Duc de Bretagne, & enfin Charles Duc de Berri frere unique du Roi. Ces Princes leverent des troupes de tous côtés, & compoſerent pluſieurs armées; mais le nombre des chefs en diminua la force, & cette guerre commencée avec tant d'appareil ſe termina ſans avantage & ſans gloire de part ni d'autre. On en voit en pluſieurs endroits un détail fort exact. Elle n'eut rien de ſingulier que le peu d'habileté que le Roi & le Comte de Charolois témoignerent mutuellement pour la conduite d'une armée. Ils ſe donnerent bataille preſque ſans le ſçavoir auprès de Montlheri, & tous deux crurent long temps l'avoir perdue. Enfin l'armée du Comte de Charolois ayant été fortifiée par les

Les Princes ſe révoltent contre Louis XI.

troupes du Duc de Bretagne, par l'ar-
1463. rivée de tous les Princes, & ſur-tout par la préſence du Comte de Dunois, elle reprit une nouvelle vigueur, & alla mettre le ſiege devant Paris dont le Roi s'étoit éloigné.

Dans le deſſein où les Princes étoient de profiter de ſon abſence, ils écrivirent aux Pariſiens, & reçurent leurs députés, à qui le Comte de Dunois parla avec tant de force & d'éloquence que l'armée & ſes chefs alloient être reçus dans la ville, ſans le prompt retour du Roi dans cette capitale.

Comme cette guerre & ces opéra-
1465 tions, dépendantes des volontés contraires & des intérêts de cinq à ſix Princes, étoient aſſez mal ordonnées, & que les affaires du Roi n'étoient pas dans une meilleure ſituation, on ſongea à la paix de part & d'autre.

Le Comte de Dunois fut nommé plénipotentiaire pour ſon parti; il fit rendre à chacun de ceux qui le compoſoient, ce qu'ils poſſedoient avant la guerre. Lui-même rentra dans la jouiſſance de ſes biens & de ſes honneurs, & le Roi voulant le gagner, le nomma Préſident d'un Conſeil formé pour la réformation de la Juſtice:

il désira même qu'il restât à sa Cour où il feignit de lui témoigner une considération extrême. Le Comte ne douta jamais de son peu de sincérité ; mais n'ayant pu à force de fidélité, de services & de vertus, exciter la reconnoissance d'un Prince ingrat même à son pere, ce fut pour lui une espece de compensation bien glorieuse, que de l'avoir réduit à feindre. 1465.

Le peu d'agrément que le Comte de Dunois recevoit dans une Cour où il avoit toujours dominé, lui inspirant du goût pour la retraite, il ne chercha plus les emplois qui le fuioient, & mourut avec le titre de libérateur de la France à l'âge de 67 ans, l'an 1470, avec le souvenir de ses actions qui rendront son nom immortel. Il laissa un fils qui sçut en conserver l'honneur; & le * dernier de ses descendans mourut en brava homme au passage du Rhin, à côté du grand Condé son oncle. 1470. Mort du Comte de Dunois.

* Charles Paris d'Orleans de Longueville, &c. né le 29 Janvier 1649, tué au passage du Rhin le 12 Juin 1672, avoit toutes les qualités du corps & de l'esprit qui rendent un Prince aimable ; il emporta en mourant les regrets de toute la France, & ne laissa qu'un bâtard appellé le Chevalier de Longueville qui fut tué en 1688, au siege de Philisbourg.

Fin du huitieme volume.

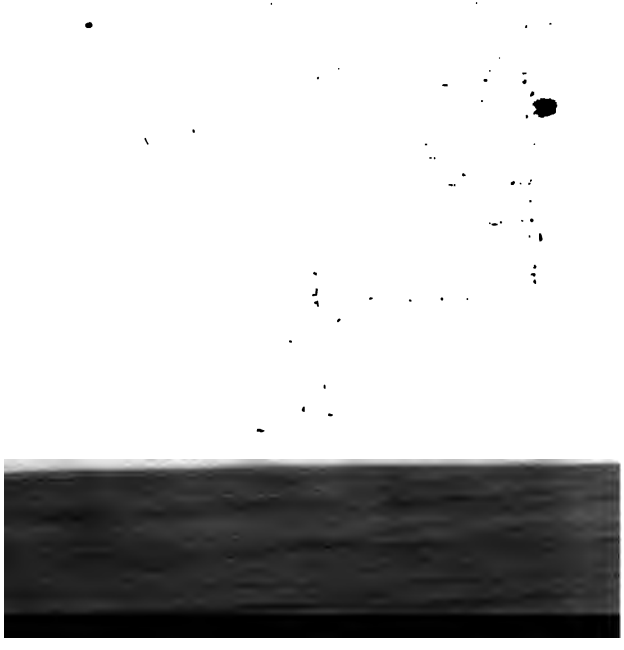


TABLE ALPHABETIQUE

des Matieres contenues dans ce huitieme volume.

A

AIGUES (le Comte d') 233, apostrophe du Guesclin avec audace, 233. 234, ses efforts à la bataille de Navarret, 240

Albret (le Sire d') ce qu'il dit au Prince de Galles sur le chapitre de du Guesclin, 258, 259

Alençon (le Comte d') 345

Alençon (Jean Duc d') revenu d'Angleterre, est chargé de seconder la Pucelle d'Orléans; assiége Baugenci, 463. Se joint au Comte de Dunois, 488. Refuse d'obéir; s'empare de Saint-Maixant, 491. Est contraint de se retirer; se soumet, 492. Se met de nouveau du parti du Dauphin, 522. Est arrêté, conduit à Chantelle en Bourbonnois, & condamné à avoir la tête coupée, 523. Sa peine est commuée, 524. Est de la guerre du bien public, 525

Alphonse, Roi de Castille, son éloge,

meurt, 132. Ses enfans naturels, 135. Suites de sa mort, 137, 138
Amedée, Duc de Savoie, dispute la Thiare à Nicolas V, 503
Andreghen (le Maréchal d') 126, 152, 153. Siéges où il se trouve, 152, 199, ainsi que bataille, 242
Anglois (les) se rendent à Dom Henri malgré leur chef, 171. Voyez *Combat*. Ils levent le siege d'Orléans & abandonnent la place, 462. Refusent de rendre la ville du Mans, 501
Anjou (le Duc d') 399. Ce qu'il recommande à du Guesclin, 131. Reception qu'il fait à Dom *Henri*, 248, 270. Honneur qu'il fait à du Guesclin, 266, 329, 400, 401. Aide à payer sa rançon, 266. Marche contre le Prince de Galles, 325. Est contraint de lever le siége de Derval, 385. Guerre dont il avoit l'inspection, 388. Ses représentations à du Guesclin, 401. Ses bonnes & mauvaises qualités, 410, 411. Ses représentations au Roi, 413. Part pour la Provence & le Royaume de Naples, 415
Anjou (la Duchesse d') 269
Anjou (Charles d') 481
Ark (Jeanne d') voyez *Pucelle* d'Orléans.
Armagnac (le Comte d') 328, 433
Artevelle (Philippe d') chef des révoltés de Flandre, 415
Artus, Connétable, devient Duc de Bretagne, 494. Se met de la guerre du bien public, 525
Aubespin (Gilles de l'), Gouverneur de Chartres, se rend, 468
Auray, voyez *Bataille. Siége.*
Auvergne (le Dauphin d') 347

B

BAJAZET, Empereur des Turcs, 422
Bataille de *Maupertuis*, 22, d'*Auray*, 111, de *Navarret*, 236, de *Roſebeque*, 415, de *Nicopoli*, 422
Baudricourt (le Seigneur de) Gouverneur de Vaucouleurs, 55, 58
Beaujeu (le Sire de) ſe trouve au ſiége de Séville, 99
Beaumanoir (Jean Sire de) 19.
Beaumont (les deux) action où ils ſe trouvent, 340.
Becherel, voyez *Siege*.
Begue de *Villaines* (le) 121, 126, 306. Se trouve à la bataille de Navarret, 140. Pourſuit Dom Pedre dans ſa fuite, 279, qu'il charge, 282, 310. Marche au-devant des Maures, 288, 289, 299. Eſt de l'avis de du Gueſclin, 288, 314. Se trouve à l'attaque de Montiel, 314. Arrête Dom Pedre & le fait priſonnier, 316
Bembro, eſt ſurpris à la défenſe du château de Fougerai, 24, 25. Eſt défait, 26, & tué, 38
Bembro, parent du précédent, appelle en duel du Gueſclin, 38. Sa réputation; ſon portrait; ſe bat contre du Gueſclin, 40, 41. Eſt renverſé & expire, 41
Bennemarine (l'Amiral de) avis qu'il donne à Dom Pedre, 276. Eſt tué, 279
Bennemarine (le Roi de) engage Dom Pedre à ſe faire Muſulman, 285
Bennemarine (le Prince de) ſe ſignale, 303, 306
Benon, férocité de ſon Gouverneur, 367.

368. Voyez *Siége* Rage de ſes habitans exercée ſur un Officier François, 369. Priſe de cette ville; cruautés qui s'y commettent, 372, 373.

Bergeries (Jacques de) 477

Berri (le Duc de) marche contre le Prince de Galles, 325, 345. Aſſiége Limoges, 329. Va au-devant de du Gueſclin, qu'il charge du commandement de ſon armée, 331. Siége qu'il fait entreprendre, 355. Honneur qu'il fait à du Gueſclin, 365. Siége où il ſe trouve, 378. Son caractere, 410. 411. Envoie au Duc de Bourgogne un défi inſultant, 432

Berri (Charles le Duc de) frere de Louis XI, 525

Bethfort (le Duc de) ſon habileté, 439. Entre dans la Bretagne, dont il oblige le Duc à faire ce qu'il veut, 440. Aſſiége Orléans, 442. Accommodement qu'il ne veut point confirmer, 452, 453. Sa réponſe au Duc de Bourgogne, 454. Conſerve avec peine Paris, 465. Aſſiége Lagni, 469. Leve le ſiége, 471

Bierbieſca eſt miſe au pillage, 153. V. *Siege.*

Blanche (la Reine) eſt miſe à mort, 131, 142

Blois (Charles de) ſes prétentions ſur la Bretagne, 13. Son mariage, 14. Pourquoi il ſe rend auprès de Philippe de Valois, 14. Eſt inveſti du Duché de Bretagne, 16. Forme le ſiége de Vannes, 17. Eſt conduit priſonnier à Londres, 18. Conditions de ſon renvoi en Bretagne, 19. Se rend dans Rennes, 52. Son occupation à Nantes, 69, 78. Demande avis à du Gueſclin, 79, 80. Qu'il ne ſuit point, 81. Rompt la tréve & marche

contre le Comte de Montfort, 90. Donne le commandement de ſon armée à du Gueſclin, 90. Envoie ſommer le Comte de Montfort de ſe ranger à ſon devoir, 90, 91. Sa réponſe à la propoſition d'un combat ſingulier de la part de ce Comte, 94. Sa converſation avec la femme avant de ſe mettre à la tête de ſes troupes, 106. Fait le ſerment qu'elle exige de lui ; ſes paroles en partant, 106. 107. Marche au ſecours d'Auray, 109. Eſt tué en combattant, 111, 112. Suites de ſa mort, 114

Bodin (Rolland) 105

Boniface VIII. Pape. 145

Boucicaut (le Seigneur) 423

Bourbon (Jean Duc de) 399. Marche contre le Prince de Galles, 325, 345. Action où il ſe trouve, 379. Ce qu'il repréſente à du Gueſclin, 400. S'oppoſe aux entrepriſes des Princes, 410, 411. Son caractère, 411. Expédition où il ſe trouve, 476. Se joint au Comte de Dunois, 488. Se ſoumet, 492. eſt de la guerre du bien public, 525

Bourbon (le bâtard de) 488

Bourgogne (le Duc de) marche contre le Prince de Galles, 325. Eſt fait Connétable de France, 326. Siége où il ſe trouve, 355. 378. Honneur qu'il fait à du Gueſclin, 365. Sa réſolution à la mort du Roi, 410. Vertus qu'il affecte ; révolte qu'il cauſe, 411. Ses repréſentations, 414. Secourt le Comte de Flandre, 415. Comtés & Seigneuries qu'il ajoute à ſon Duché, 416. Devient le plus puiſſant Prince de l'Europe, 417. Naiſſance de ſes brouilleries avec le Duc d'*Orléans*, 417, 418. Bruits qu'il autoriſe, 421. Ce qui le rendit irréconciliable avec le Duc

d'*Orléans*, 422, 424, 425. Fait venir une armée entiere à Paris, 424. Meurt, 425

Bourgogne (Jean Duc de) fils du précédent, ſe rend à la Cour; cauſe de ſa haine contre le Duc d'*Orléans*, 425, qu'il fait aſſaſſiner, 426. Satisfaction de laquelle on convient pour ce crime, & à laquelle il ſe ſoumet, 431, 432. Sa réponſe au défi du Duc de Berri, 432. Eſt tué, 433

Bourgogne (Jean Duc de) fils du précédent, ſonge à venger la mort de ſon pere, 439. On a recours à lui, 453. Cherche à rentrer dans le parti du Roi, 454. Pourquoi il vient trouver le Duc de Bethfort, 465, 466. Sa réconciliation avec le Roi, 474

Bretagne, cauſe de ſes troubles & diviſions au XIV ſiecle, 13. La guerre s'y rallume, 105. Brouilleries en cette Province, 381

Broſſe (le Seigneur de) défend Orléans, 445

Buch (le Captal de) 209. ſe met en campagne, 101, 102. Marche contre du Gueſclin; ce qu'il dit alors contre lui, 102, 103. Sa propoſition aux François eſt refuſée, 104. Eſt fait priſonnier, 104, 105. Bataille où il ſe trouve, 112. Eſt député vers le Roi de Navarre, 218. Eſt déchargé de la garde de du Gueſclin, priſonnier de guerre, 243

Budes (Silveſtre de) bataille où il ſe trouve, 242

C

CALABRE (Jean Duc de) 525

Cantorberi (Thomas de) Chevalier Anglois, cherche l'occaſion de ſe meſurer avec le Connétable du Gueſclin, 55, dont il fait

priſonnier le frere, 55, 56. Sa réponſe au Duc de Lancaſtre, 58. Se bat contre du Gueſclin ; eſt vaincu & chaſſé de l'armée, 60

Carlonet, 306. Se trouve aux mains avec Dom Pedre, 281. Eſt pourſuivi par le Général Anglois, 348, 349. Eſt fait priſonnier, 351. S'empare de Chatellerault, 360

Caſtelbon (le Vicomte de) 274. Vaincu, à quoi réduit, 274

Caſtillans (les) pourquoi ils envoient ſecrettement un émiſſaire à Bordeaux, 251. Voyez *Combat* naval.

Caſtille, affreuſe ſituation de ce Royaume, 132

Caurelée (Hue de) Capitaine Anglois, 105. Son action contre le Seigneur de Craon & du Gueſclin, 86, 87. Son entrevue avec du Gueſclin, 89. Commande les grandes Compagnies ; ſon entrevue avec du Gueſclin, 121. Paroles qu'il lui adreſſe, 124. Se rend à la Cour de France, 124. Comment reçu du Roi, ainſi que ſes compagnons, 126. Déclaration qu'il fait à Dom Henri, 165. Se diſpoſe avec ſes troupes à quitter l'armée de du Gueſclin, 166. Fait ſçavoir leur réſolution à Dom Henri, 167. Hâte les préparatifs pour ſon départ, 168. Priere qu'il fait à du Gueſclin, 172. Se réconcilie avec D. Henri, 172, 173. Paſſe au ſervice du Prince de Galles, 223. Eſt défait, 231. Ses offres à du Gueſclin, 281

Chabannes (le Seigneur de) défend Orléans, 445. Détourne le Comte de Dunois de ſe révolter, 487, qu'il ſuit cependant, 488

Chandos (Jean) Connétable de Guienne, chef des Anglois, 97. 107. 109. 209. 210. 231. 346. Fait priſonnier de guerre du Gueſ-

clin, 113, qu'il refuſe au Duc de Bretagne, 114. Eſt député vers le Roi de Navarre, 218. Eſt fait Chevalier Bannéret, 237. Se trouve à la bataille de Navarret, 239. Ses offres à du Gueſclin, 261. Contre lequel il marche, 346. Sa mort, 351

Chapelet, Gentilhomme de Beauſſe, défend Orléans, 443

Charles Dauphin, 23. Régent de France, 53. Donne le commandement d'une armée à du Gueſclin, 101. Se rend à Rouen; témoignage d'eſtime qu'il donne à du Gueſclin, 105. Devient Roi de France ſous le nom de

Charles V. Roi de France, 116, 118. Son éloge, 2.* fait venir à ſa Cour du Gueſclin, qu'il honore de ſa confiance, 118, 119. L'embraſſe; ce qu'il lui dit en même temps, 125. Sa réception aux chefs des grandes Compagnies, 125, 126. Permet avec peine à du Gueſclin d'aller au ſecours de Dom Henri, 224. Défenſe qu'il fait à ce Prince, 248. Sa réception à du Gueſclin; ordre qu'il donne à ſon égard, 265. Aide au payement de ſa rançon, 266. Charmé du bruit de ſes exploits, il penſe à lui donner la charge de Connétable, 322. Cite le Prince de Galles à la Cour des Pairs, 324. Envoie un courier vers du Gueſclin pour le preſſer de revenir en France, 326. Réception qu'il lui fait, 333. Réponſe qu'il fait à la propoſition de Knolle, 335. S'oppoſe au paſſage du Comte de Pembrok en Guienne, 355. Honneurs qu'il fait rendre à du Gueſclin, 387. Pourquoi impatient du retour du Connétable auprès de lui, 379. Différend dont il ſe rend médiateur, 390. Ordonne au Connétable de ſe rendre en Bretagne pour couvrir cette

Province, 394, dont il cite le Prince à la Cour des Pairs; & la déclare réunie à la couronne, 395. Ses efforts pour ſoumettre la Bretagne, 395, 396. Prie du Gueſclin de rentrer à ſon ſervice, 400. Honneur qu'il rend à ſa mémoire, 406. Meurt; ſes enfans, 409

Charles VI. fils & ſucceſſeur du précédent, 409. Ordonne de nouvelles funérailles pour du Gueſclin, auxquelles il aſſiſte, 407. Expédition où il marche; entre à Paris à la tête de ſon armée, 415. Tombe en frénéſie; ſa paſſion pour la Ducheſſe d'Orléans, 420. Danger qu'il court dans une maſcarade, 421.

Charles fils du précédent, Dauphin, ſe range du côté du Duc d'Orléans; fait tuer le Duc de Bourgogne; eſt déclaré inhabile à ſuccéder, 433, 434. Roi ſous le nom de

Charles VII. ſecourt Montargis, 436. Mauvais état de ſes affaires, 441. Tombe dans le découragement & veut abandonner ſon Royaume, 450. Se met à la tête de ſon armée; eſt ſacré à Rheims, 464. Maître de Paris, il aſſiege Montereau & emporte la place, 480. Prend la route de Paris, 481. Son entrée triomphante dans cette ville, 481, 482. Embarras où il ſe trouve, 488. Paroles qu'il adreſſe à Cliſſon, 490. Se met à la tête de ſes troupes, 491. Sa réponſe aux menaces de ſon fils, 493. Chérit le Comte de Dunois & le conſidere plus que jamais, 494. Part pour la Guienne, 495. Envoie le Dauphin au ſecours de Dieppe, 499. Donne ordre au Comte de Dunois d'aſſiéger Rouen, 508. S'en empare ainſi que du reſte de la Normandie, 517. Ses paroles à la nouvelle de la révolte de ſon fils & du Duc d'Alençon,

512. Commue la peine du Duc d'Alençon; ſa mort, 524

Charles le Mauvais, Roi de Navarre, 101, 204.. Parti qu'il prend dans la perplexité où il ſe trouve, 218 Son entrevue & ſes conventions avec le Prince de *Galles* & Dom *Pedre*, 218, 219. Irrégularité de ſa conduite, 219. Voyez *Henri* (Dom) Il eſt forcé de ſuivre le Prince de *Galles*, qui lui rend la liberté, 221, 222. Marche contre *Manni*, qui le défait & le fait priſonnier, 222. Sa conduite envers ce Seigneur, 246. Fait harceler du Gueſclin dans ſa marche, 274. Prend les armes en faveur d'Edouard, 379, 380

Charolois (le Comte de) 525

Chartres, ſurpriſe de cette ville, 468. Eſt livrée au pillage, 469

Châtelet (du) Gouverneur de Bierbieſca, dépêche un Hérault vers du Gueſclin, 150. Sa valeur à défendre ſa place, 151. Eſt vaincu enfin, 152, 153. Recouvre ſa liberté; ſe retire à Burgos auprès de Dom Pedre, 155

Chaumont (le Seigneur) 489

Cheruel (Ivon de) Chevalier Breton, 21

Chevaliers Bannerets, quels étoient ces Seigneurs, 2 *. Comment on parvenoit à ce titre, 237 *

Claridas, voyez *Glaridas*.

Clermont (le Comte de) marche contre les Anglois, 447. Rentre dans Orléans, 449

Cliſſon (Olivier de) parallele de lui avec du *Gueſclin*, 108. Batailles où il ſe trouve, 110. 111. 240. V. du *Gueſclin* (Bertrand) Actions où il ſe trouve, 341. 369. S'empare de Benon, 372. Cauſe du ſurnom de *Bourreau* que lui donnoient les Anglois, 374. Se diſtingue au ſiége de Thouars, 376. Ennemi

de Jean IV. 381. Défend Kemperlé, 391. Connétable, il aſſiſte aux nouvelles funérailles de du Gueſclin, 407. Gagne la bataille de Roſebeque, 415. Marche vers Paris, 478. Se trouve au ſiége de Montereau, 480. Accompagne le Roi à Paris, 481. Danger qu'il court, 489. 490. Sa réponſe au Roi; avis qu'il lui donne, 491
Coareſe, Gentilhomme Gaſcon, défend Orléans, 443
Cœur (Jacques) 503
Combat naval où les Anglois ſont battus par les *Caſtillans*, 353
Comminges (le Cadet de) tente en vain d'enlever Dom Henri, 267. 268
Concile de Bâle veut ménager la paix entre les Rois de France & d'Angleterre, 472. 473
Conférences pour la paix, 484. Leur mauvais ſuccès, 486
Conſeil (Jean) 466
Craon (le Seigneur de) implore le ſecours de du Gueſclin contre les Anglois, 85. 86
Culant (l'Amiral) entre dans Orléans aſſiégé, 447. 460

D

DEHORS (les la) bouchers, 433
Dieppe, *Dinan*. Voyez *Siege*.
Dunois & de Longueville (Jean Comte de) Lieutenant général des Armées Royales, 409. Sa naiſſance; ſa réponſe à l'âge de ſix ans à la Du heſſe d'Orléans, 417. Entre au ſervice du Dauphin, 434. Ses qualités merveilleuſes, 535. Heureux ſuccès de ſa premiere expédition, 437. Sortes de récompenſes qu'il étoit ingénieux à trouver, 439. Arrive au ſecours d'Orléans qu'il défend, 445.

447, 448. Dangereuſement bleſſé; rentre dans Orléans, 449. Ranime le courage du Roi, 452. Prend Baugenci, 463. Défait les Anglois, 463. Sa ruſe pour s'emparer de Chartres, 464. Marche à Lagni, 469. qu'il ſecourt, & où il fait entrer un convoi, 470. Accourt au ſecours de Saint-Denis; parcourt l'Iſle de France; va à Pontoiſe, 476. Marche vers Paris qui lui ouvre ſes portes, 478. Se trouve au ſiége de Montereau, 480, dont il eſt fait Gouverneur, & accompagne le Roi à Paris, 480. S'intéreſſe pour la liberté du Duc d'Orléans, 484. Aſſiſte aux conférences pour la paix, 484. Son mécontentement, 485. Oublie ſon devoir & ſe révolte, 486. Se repent, demande pardon au Roi & l'obtient, 492. Paſſe en Guienne; aſſiége Gallardon, 496. Se jette dans Dieppe aſſiégée, 497. Se rend auprès du Roi, 498. Accompagne le Dauphin, 499. Reprend ſur les Anglois la ville du Mans, 502. Marche au ſecours d'Artus, Duc de Bretagne, 502, 503. Revenu à la Cour, projets pour la campagne ſuivante dont il fait part au Roi, 503. Eſt envoyé à Bâle pour terminer le ſchiſme & en vient à bout, 504. Accompagne le Roi en Normandie contre les Anglois, tente le ſiége de Rouen, 506. Qu'il conſeille au Roi de faire, 507. Arrive au pied des murailles de cette ville, 508. Reprend le chemin du Pont de-l'Arche, 510. Reprend courage & fait vivement ſolliciter les bourgeois de Rouen de ſe rendre, 511. Sa réponſe aux députés du Duc de Sommerſet, 513. S'approche du fort de Ste Catherine, 516, 517. Places dont il s'empare, 519. Va en Guienne; places qu'il y prend; ſon entrée

brillante dans Bordeaux, 519, 520. La désobéiſſance du Dauphin le chagrine, 521 522. Se rend à Paris pour arrêter par ordre du Roi le Duc d'Alençon, 523. Eſt nommé Plénipotentiaire par ſon parti, 526. Se retire & meurt, 527

E

Essai (le château d') voyez *Siége.*

Edouard, Roi d'Angleterre, 53, 210. Son caractere, 19, 22. Sa conduite envers les Chevaliers Bretons, 20. Repaſſe en France, 61. Sa réponſe à ſon fils ſur l'arrivée de Dom Pedre à Bordeaux, 213. Recommande à ſon fils, le Prince de Galles, de garder avec beaucoup de ſoin du Gueſclin ſon priſonnier, 258. Envoie une forte armée à ſon ſecours, 325. Ce qu'il recommande à Chandos, 346. Entreprend en vain de ſecourir Thouars, 377. Meurt, 392

Eſcalles (le Comte d') 462. Marche au ſecours de Baugenci, eſt fait priſonnier, 463, 464

Etouteville (le Seigneur d') 466

Evêques du parti du Comte de Montfort & de Charles de Blois, ſuccès de leur médiation pour la paix, 96

Evreux (Jean d') 121. Gouverneur de la Rochelle, 361

F

Fadrigue (Dom) Amirante de Caſtille, 135

Faſtol, Commandant Anglois, défait les François, 447. Marche au ſecours de Baugenci; prend la fuite, 463. Cauſe de ſa perte, 464

Felleton, Commandant Anglois, vient trouver du Gueſclin; reproche qu'il lui fait, 72. 73. 75. 76. Eſt défait, fait priſonnier, & délivré, 76. Eſt chargé de garder du Gueſclin, 98. Manque d'être arrêté, 99. Eſt tué dans une rencontre, 232

Felleton, fils du précédent, eſt chargé d'accompagner du Gueſclin par tout où il alloit, 99

Fernand (Dom) 135

Fernand de Caſtro, 177. Ce qu'il diſoit ſouvent de D. Pedre, 155, dont il contenoit les ſujets, 156. Avis qu'il donne à Dom Pedre, 183. 185. 186. Se charge d'aſſoupir la conjuration formée contre lui, & d'en punir les auteurs, 199. Quitte ce Prince pour ſe rendre en Galice, 195. 205. Vient le rejoindre, 205. 245. Le fait chercher, 280. Le trouve, 281. Leve des troupes, 287. Dépêche à Dom Pedre un courier, 290. Fait en vain tous ſes efforts pour réunir les Africains & les Caſtillans, 293. Commande un corps de troupes, 303, 304. Détourne Dom Pedre de périr les armes à la main, 310. Son avis dans le Conſeil, 313. Accompagne Dom Pedre, 315. Ses efforts pour fortifier le cœur de ſon Roi, 317. Ne veut point reconnoître Dom Henri, 321

Fetigni (Jean de) Evêque de Chartres; eſt tué à la défenſe de cette ville, 468

Flandre (Louis Comte de) 415. Meurt, 416

Foix (le Comté de) honneur qu'il rend à du Gueſclin, 328. Eſt attaqué par celui-ci, & ſe défend, 386. 387. Demande la paix & l'obtient, 388

Fontaine (Jean de la) 477

Fontenay-le-Comte, voyez *Siége.*
Foucaut (Jean) défend Lagni, 469, 471 & Saint Denis, 475
France (la) ſon état déplorable, 22. 23. 411. Affreuſe ſituation de ce Royaume, 62. 63. Voyez *Treve.*
François (les) défaits par les Anglois, 448

G

GAILLARD (Guillaume) gentilhomme, ſa réception à Dom Henri, 267, qu'il ſauve des mains du Sire de Comminges; ſon avis à la Ducheſſe d'Anjou, 269
Gainnain de Bailleul, bataille où il ſe trouve, 242
Galles (le Prince de) ſa victoire auprès de Poitiers, 47. Ses vertus militaires, 47. 48. 66. Eſt chargé de continuer la guerre en France, 66. 67. Son ſéjour à Bordeaux, 209. Eſpece d'émulation entre ſon pere & lui, 210. Sa réception à D. Pedre, 212. Donne avis à ſon pere de l'arrivée de ce Prince auprès de lui, 213. Tâche d'attirer le Roi de Navarre dans le parti de Dom Pedre, 217. Voyez *Charles* le mauvais. Il fait la revue de ſon armée, 222. Son départ pour rétablir Dom *Pedre* en Caſtille, 223. Ce qui le porte à envoyer ſecrettement un Hérault vers D. Henri, 225. Contenu de la lettre qu'il lui adreſſe, 226. Défi qu'il envoie faire à l'armée de ce Prince, 231. Ses exploits à la bataille de Navarret, 238. 239. Sa prédiction à Dom *Pedre*, qu'il abandonne; retourne en Guienne, 245 Demande à ce Prince l'exécution des traités faits avec lui, 249. Son aveu ſur le fait de du *Gueſclin*, 258. Son entre-

tien avec ce Seigneur, 295. Seul pouvoit dont il jouiſſoit, 323. Eſt cité à comparoître devant la Cour des Pairs; refuſe d'obéir; ſe prépare à la guerre, 325. Rappellé par ſon pere, il quitte la Guienne, 353

Galles (Yvain de) à la tête d'une flotte marche contre les Anglois, 353

Gaucourt (le Seigneur de) ſiége où il ſe trouve, 436, 437. Gouverneur d'Orléans, il ſe défend contre les Anglois, 444, 447. Y fait entrer un convoi, 447, 450, 460

Gieſme, Chevalier de Rhodes, défend Orléans, 443

Glaridas ou *Claridas*, Général Anglois, 446

Grandes Compagnies (les) leur origine, 116

Grandſon (Thomas) a le commandement de l'armée Angloiſe, 337. Offre le combat, 338. Eſt contraint de ſe rendre, 342

Granville (le Seigneur de) 482. Siége où il ſe trouve, 436

Gueſclin, Capitaine Anglois, eſt défié par du Gueſclin, 82. Voit périr à ſes pieds ſon fils aîné, 84

Guiſiens (le Duc de) ſe rend à Paris, 424

Guerre du bien public, ſon origine, 515

Guerriers. Serment mutuel que ſe faiſoient ceux du quinzième ſiecle, 373

Gueſclin (du) ancienneté de cette Maiſon, 2

Gueſclin (Pierre I. du) fut de la premiere Croiſade, 2

Gueſclin (Renaul du) pere du ſuivant, 3. Donne un tournoi, dont il prive ſon fils, 8. Preuve qu'il lui donne de ſa tendreſſe, 12

Gueſclin (Bertrand du) Connétable de France, ſon éloge, 1. Sa naiſſance, 3. Son portrait, 3, 34. Son éducation, & ſes premieres inclinations, 3, 4, 5. Va à Rennes, 6. Trait ſingulier de ſa courageuſe vivacité, 7. Quitte Rennes; ſes exercices militaires, 7, 8. Retourne à Rennes, 9. Se ſignale dans un tournoi, 10, 11. Sa généroſité, 12. Prend le parti de Charles de Blois; va au ſiége de Vannes, 17. Sa premiere action militaire, 18. Paſſe en Angleterre, 19. S'y fait admirer & eſtimer, 20. Sa réponſe hardie au Roi, 21, qu'il quitte; revient en Bretagne, ſe ſignale; eſt fait priſonnier & eſt délivré, 22. Se met à la tête d'une troupe de Bretons; ſes courſes; refus qu'il eſſuie, 24. S'empare du château de Fougerai, 25. A quoi le porte le deſir de la gloire, 27. Se diſpoſe à aller au ſecours de Rennes avec un convoi; ſon action glorieuſe, 30. Effet de ſa préſence; ſa ſage induſtrie pour faire ſubſiſter le ſoldat, 32. Réception qu'il fait à un Héraut Anglois, 35. Sort de Rennes & va trouver le Duc de Lancaſtre; comment il en eſt reçu, 36. Son entretien avec ce Général, 37. Sa réponſe à Bembro; rentre à Rennes, 39. Se rend au jour marqué pour le combat ſingulier, 40. Rentre victorieux dans la ville, 41. Sa vigoureuſe réſiſtance, 43. Eſt preſque enveloppé dans une ſortie, 44. Eſt trois fois victorieux, 45. Ruſe qui lui réuſſit, 50. Se ſignale contre un Chevalier Anglois, 52. Eſt fait Chevalier, 52, 53. Se jette dans Dinan, 53. Demande une tréve, 54. Va demander juſtice au Duc de Lancaſtre de la priſe d'un de ſes freres, 57. Sa vive ardeur pour en

tirer vengeance, 58. Se bat en duel avec le Chevalier de Cantorberi; en ſort victorieux, 60. Obtient une Compagnie & un Gouvernement; défend Pontorſon, 67. Défait un corps de troupes Angloiſes, 68. Va joindre Charles de Blois, 69. Quitte Nantes; ſe marie, 71. Se rend à Pontorſon, 72. Exemple remarquable de ſa modération, 73. Pourſuit une troupe Angloiſe, 74. Ce qu'il envoie dire au Commandant Felleton, 75. Eſt bleſſé; prodige de ſa valeur, 76. Manque de mourir, 77. Va ſaluer Charles de Blois, 78. qu'il détourne de rompre la tréve, 80. Se retire dans ſon Gouvernement; triomphe d'un Capitaine Anglois, 82. Parcourt la Normandie; aſſiége la Roche-Teſſon, 84 85. Sa fermeté à la vue du danger, 87. Ses belles paroles à ſes ſoldats conſternés, 87. 88. Comment il paye ſa rançon, 89 90. Général de l'armée de Charles de Blois, il fait le ſiége de Becherel, 91. Paroles qu'il adreſſe aux Evêques médiateurs entre Charles de Blois & le Comte de Montfort, 96. S'avance dans les rangs Anglois; eſt donné en ôtage au Comte de Montfort, 97. Eſt retenu priſonnier & s'enfuit, 99. Ce dont il inſtruit le Comte de Montfort, 99. 100. Délivre les habitans de Guinguamp d'un Capitaine Anglois, 100. Se retire chez lui, 101. A la tête des troupes de France il va en Normandie battre le fameux Captal de Buch, 102. Livre bataille, 104. Eſt créé Maréchal de Normandie; & le Comté de Longueville lui eſt donné, 105, part pour la Bretagne, 105 & a ſous Charles de Blois le commandement de l'armée, 106. Voyez *Cliſſon* (Olivier de) Sa valeur à la bataille d'Auray, 111. Eſt fait priſon-

alier, 113. Recouvre ſa liberté, 116. 117. ſe rend à la Cour de France; confére avec le Roi, 118. 119. Son entrevue avec le chef des grandes Compagnies, 120. En eſt reçu avec tous les honneurs de la guerre, 121. 122. Harangue les ſoldats, 122. Engage leur chef à venir trouver le Roi, 124, qu'il vient trouver lui-même; fait leur paix avec ce Prince, 125. part à la tête des grandes Compagnies pour l'Eſpagne, 126. Met le Pape à contribution; paroles qu'il adreſſe à ſon Légat, 127. 128. Continue ſa route vers l'Eſpagne, 131. Sa réponſe au Duc d'Anjou, 132. Arrive dans la Caſtille, 142. Ce qu'il dit à Henri de Tranſtamare, 148. Aſſiége Mugalon, 149. Bierbieſca, 150. Rend la liberté au Gouverneur de cette ville; paroles remarquables qu'il adreſſe au Comte de Tranſtamare, 154. 155. S'empare de Calahorra; fait proclamer Dom Henri de Tranſtamare Roi de Caſtille & de Leon, 157. prend la route de Burgos, 159. où il fait couronner ce Prince. 160. Va au-devant de la nouvelle Reine de Caſtille, 162. 163. Comment il en eſt reçu, 163. Honneurs & dons conſidérables qu'il reçoit de D. Henri & de la Reine ſa femme, 164. 165. Sa réponſe à ce Prince ſur la prétendue retraite des Anglois, 168. Diſcours qu'il leur fait prêts à quitter ſon parti, 169. Réconcilie les Anglois, ainſi que leur chef avec D. Henri, 172. Après avoir conſidéré la force de Tolede, il tente la voie de la négociation pour s'en rendre maître, 177. Conduit les députés de cette ville devant Henri, 180. Envoie un hérault à Séville, 187, qu'il aſſiége, 196. Ses ſages remontrances au Con-

ſeil de guerre, 197, 198. Entre dans la ville, 201. Attaque & s'empare du château, 201. Leve de nouvelles troupes en Bretagne & retourne auprès de Dom Henri, 222, qu'il atteint, 230. Combat les Anglois & les défait, 231. Ses ſages raiſons pour différer le combat, 232. Sa réponſe au Comte d'Aigues, 234. Ses paroles à Dom Henri obſtiné à livrer le combat, 235. Sa réſiſtance à l'impétuoſité de l'ennemi, 240. Eſt fait priſonnier; ſes paroles au Prince de Galles & au Captal de Buch, 243. Manque d'être tué par Dom Pedre, 243. 244. Eſt transféré dans les priſons de Bordeaux, 246. Voyez *Galles* (le Prince de). Il ſort de priſon & de Bordeaux comblé d'honneurs & de préſens, 261. Sa généroſité, 262, 263. Eſt reçu à la Cour de France avec diſtinction, 265. Paye ſa rançon, 266. Songe à rétablir les affaires de Dom Henri, 267. Après mille dangers il arrive en Caſtille, 275. Joint Dom Henri, 276. Ses exploits contre Dom Pedre, 278. qu'il pourſuit, 279. Le charge, 282. Va au-devant des Maures; les met en déroute, 288, 289. Continue à pourſuivre la priſe de Tolede, 291, 292. Conſeille à Dom Henri de marcher contre Dom Pedre, 294. Ses repréſentations à Dom Henri, 295. Le commandement de l'armée lui eſt déféré, 300. Range ſon armée en bataille, 305. Attaque Dom Pedre, 310, qu'il fait pourſuivre, 312. Attaque Montiel, 314. Sa douleur à la vue de Dom Pedre expirant, 318. Accuſé d'être l'auteur de la mort de ce Prince, il eſt juſtifié, 319, 320. Eſt preſſé par le Roi de revenir en France, 326. Cherche en vain de nouvelles occupations en Eſpagne, 327.

quitte la Caſtille comblé d'honneurs & de préſens, 327, 328. Accommode un différend, 328. Arrive à Toulouſe; prend le commandement de l'armée du Duc d'Anjou, 329. Grand ſervice qu'il rend au Duc de Berri, 330. Sa brave & généreuſe action, 330, 331. Se rend au ſiége de Limoges, 331, dont il ſe rend maître, 332. Comment reçu du Roi, 333. Eſt fait Connétable, 334. Pourſuit les Anglois, 335. Leve des troupes; ſa réponſe à *Cliſſon*, 336. Sa généroſité; ſe met à pourſuivre Knolle, 337. Accepte le combat, 339. Oblige Grandſon de ſe rendre, 342. Congédie des ſoldats & part pour la Cour; parle au Roi fortement contre les financiers; eſt parrein de Louis Duc d'Orléans, 344. Part pour la Guienne à la tête d'une grande armée, 345. Aſſiége Uſez, 351. Retourne à la Cour, 352. Parcourt la Guienne & le Poitou, 354. Aſſiége Sainte-Severe, 355. Marche à Poitiers, 359. Premier moteur de la révolte de la Rochelle; 363. * Son entrée triomphante dans cette ville, 366. Aſſiége Benon, 368. Fontenay-le-Comte, 374; Thouars, 375 Bat les Anglois; ville dont il s'empare; ſe rend à la Cour, 379. Pourquoi il brûloit d'envie de faire la guerre à Jean IV. 380, 381. Se rend en Bretagne à la tête d'une armée formidable, 383. Aſſiége Breſt, 384, qu'il abandonne; entre en Picardie d'où il pourſuit les Anglois juſqu'à Bordeaux, 385. Se remarie; va porter la guerre dans le Comté de Foix, 386. Aſſiége Lourdes, 387. Revient; reçoit du Roi en propriété le Comté de Montfort l'Amauri, 389 & *. Ses efforts contre les conquêtes du Duc de Bretagne, 396. Triſte ſituation où il

le trouve, 397. Tombe dans la diſgrace du Roi, 398, auquel il écrit, 399. Se diſpoſe à retourner en Eſpagne malgré le retour des bonnes graces du Roi, 400. Aſſiége le château de Randam, 401, tombe malade, 401. Meurt en Héros Chrétien, 402, 403. Ses dernieres paroles, 403. Honneurs rendus à ſa mémoire, 404, 407

Gueſclin (Michel du) fils naturel du précédent, 386

Gueſclin (Olivier du) pourſuit Dom Pedre dans ſa fuite, 279. Marche au devant des Maures, 288. Se ſignale, 306. Quitte le ſervice du Comte d'Armagnac; rentre en France avec ſon frere, 328. Action où il ſe trouve, 340. Aſſiſte aux nouvelles funérailles de ſon frere, 407

Guelenin (le petit) 466

Guiennois (les habitans de) voyez *Gueſclin*, Bertrand du)

Guitri (le Seigneur) défend Orléans, 443

Guzman (Dona Eleonore de) concubine d'Alphonſe, Roi de Caſtille, 134, 143. Ses enfans, 135. Effet du bruit qu'elle répand, 137. Eſt obligée de ſortir, elle & ſes enfans, de la Cour, 138

H

HARCOURT (Chriſtophe d') 381

Henri, Dom, Roi de Caſtille, ſon ſéjour à Burgos, 161, 162. Entrée de la Princeſſe ſon épouſe dans cette ville où il ſe fait couronner avec elle, 164. Sa réponſe au Commandant des Anglois, 165. Ses inquiétudes ſur leur retraite, 167. Affaire dont il charge du Gueſclin, 168. Quitte Burgos

& s'avance vers Tolede, 173. Son arrivée à la vue de Tolede, 177. Sa réception aux députés de cette ville, 180. Son entrée dans cette ville, 182 & celle de la Reine, 183. Part de cette ville & marche vers Cordoue, 184, où il entre; en part pour aller aſſiéger Séville, 187. En forme le ſiege, 196. Sa bravoure; entre dans la ville, 201, dans le château, 203. Y eſt reconnu Roi de Caſtille & de Leon, 204. Envoie demander à *Charles* le mauvais raiſon de ſa conduite, 220. Son embarras à la vue de l'armée du Prince de Galles, 225. Sa réponſe à ce Prince, 226. Se diſpoſe à combattre, 228. Sa joie à l'arrivée de du Gueſclin, 230. Contre le ſentiment de du Gueſclin, il veut le combat, 233. Range ſes troupes en bataille; embraſſe du Gueſclin; paroles qu'il lui adreſſe, 238. Eſt chargé vivement, 240 & contraint de ſe retirer, 241, 242. Se diſpoſe à paſſer en France, 247. Y arrive, 248. Voyez *Anjou* (le Duc d') Ville qu'il enleve au Prince de Galles, 248. Se retire à Toulouſe, 249. Eſt invité à revenir en Caſtille, 251. Se rend à Bordeaux déguiſé pour conférer avec du Gueſclin, 253. Soupent enſemble, 254. Ont une longue conférence, 255. Eſt pris pour un eſpion par le concierge, 256. On veut l'enlever à Carcaſſonne, 267, 268. Comment il évite ce danger, 269. Se rend auprès du Duc d'Anjou, & part à la tête d'une petite armée; s'allie avec le Roi d'Arragon; villes dont il s'empare, 270. Aſſiége Tolede, 273. Marche à la rencontre de Dom Pedre, qu'il charge vivement, 277. Veut faire aſſembler ſon Conſeil, 295. L'aſſemble en effet, 297. Se diſpoſe à partir à la tête de

ſon armée, 299. Donne le commandement de l'armée à du Gueſclin & combat ſous ſes ordres, 301. Va avec ce Général voir Dom Pedre dans la tente de Begue de Villaines, 317. Tue ce Prince, 318. Interprétations ſur cette action, peu favorables à ſa réputation, 319. Reſte poſſeſſeur du Royaume de Caſtille; ſa généroſité envers D. Fernand, 321. Sa reconnoiſſance envers du Gueſclin, 327. Sa généroſité envers lui, 343, 344. Envoie une flotte au ſecours des François contre les Anglois, 353. Echange qu'il fait avec du Gueſclin, 389, 390

Henri, Roi d'Angleterre, déclaré ſucceſſeur de Charles VI, 434.

Hire (le Seigneur de la) ſiéges où il ſe trouve, 436, 445, 447

Honger, Breton, ſecourt le Connétable du Gueſclin, 77

J

JACOB, Juif, eſt tué, 140

Jean III, Duc de Bretagne, ſurnommé le *Bon*; convoque les Etats de Bretagne, 13. Suites de ſa mort, 14, 15

Jean IV, fils du précédent, 14. Ses offres à Edouard, 380. Eſt contraint de paſſer en Angleterre, 384. Qu'il met en mouvement, 490. Aſſiége Kemperlé, 491. qu'il abandonne; repaſſe en Angleterre, 495

Jean (le Roi) 227, 409. Priſonnier, 22, 47, 61, Obtient la liberté de revenir en France; à quelle condition, 62. Revient à Paris; y aſſemble un Conſeil, 64. Retourne en Angleterre, 65

Jeanne, Reine de Naples, 264, 415

Illiers

Illiers (Florentin d') Gouverneur de Châteaudun, entre dans Orléans, 460. Complotte la prise de Chartres, 466, y entre, 467
Isabeau de Baviere, Reine de France, 425. 427
Isle-Adam (le Seigneur de l') s'empare de Pontoise, 475. Monte le premier sur la muraille de la ville de Paris, 479

K

KEMPERLE', voyez *Siége*.
Kermartin (le Seigneur de) favori du Duc de Bretagne, 382
Knolle (Robert) Général Anglois, s'avance jusqu'aux portes de Paris, 334. 335. Envoie proposer bataille au Roi; se retire, 335. Ecrit au Roi d'Angleterre, 346

L

LAILLIER (Michel) 477
Lalain (Seigneur de) 476
Lancastre (le Duc de) vient fondre sur la Bretagne; assiége Rennes, 23. Echec qu'il reçoit, 30 Rend justice à du Guesclin; son caractere héroïque, 35. Envoie demander une entrevue à du Guesclin, 33. Reception qu'il lui fait, 36. Presse le siége, 42. Ses prodiges de valeur, 45. Assemble un Conseil de guerre, 46. Son desir pour la continuation du siége, 48. Elle y est conclue; à quoi l'oblige le murmure de ses soldats, 49. Entre dans Rennes dont il leve le siége, 52. Assiége Dinan, 63. Ce qu'il fait pour ménager le Chevalier de Cantorberi, 57. Se trouve au

combat ſingulier du Connétable du Gueſcl
avec ce Chevalier, 59. Quitte le ſiége d
Dinan, & va joindre ſon Monarque, 6
Eſt chargé de continuer la guerre en France,
66. 67
Lancaſtre (le Duc de) 329. 390. Va ſervir
ſous le Prince de Galles ſon frere, 217.
231. Se ſignale, 238. Aſſiége le château de
Montpaon, 352. Son avis au Duc de Breta-
gne, 393. Eſt chargé de la guerre pour réta-
blir le Duc de Bretagne dans ſes Etats, 394
Lancres (Pierre de) 477
Laval (le Sire de) 381, s'empare de Ren-
nes, 382
Laval (Jeanne de) épouſe Bertrand du
Gueſclin, 386
Leon (le Prince de) combat où il ſe trouve,
341
Limoges, voyez *Siége*.
Longueville (le Chevalier de) eſt tué,
557*
Loire (le Seigneur de) 458
Louis, Dauphin, 481. Se révolte, 488.
Se ſoumet, 494. Mécontentement qu'il re-
çoit retournant vers ſon pere; menaces qu'il
fait, 494. Va au ſecours de Dieppe, 499.
Signale ſa reconnoiſſance pour le Comte de
Dunois, 500. Se révolte de nouveau, 511.
Monte ſur le trône de France ſous le nom de
Louis XI. 524. Les Princes ſe révoltent
contre lui, 515
Lourdes, voyez *Siége*.
Louviers (Nicolas de) 477

M

MAILLOTINS, étymologie de ce
nom, 413
Malemains (Jeanne de) 3

Mancel commande la forteresse de la Rochelle, 361
Marche (le Comte de la) 481. Apprend la guerre sous du Guesclin, 126. Siége où il se trouve, 199
Marets (Jean des) son supplice, 416
Marie d'Anjou, Reine de France, 451
Mauni (Olivier de) 306. Commission dont il est chargé, 220. Reçoit ordre de suspendre ses hostilités, 221. Voyez *Charles* le Mauvais : il attaque Dom Pedre, 310. Action où il se trouve, 340
Mauni (Eustache de) frere du précédent, est tué, 247
Maures (les Rois) rassemblent toutes leurs forces en faveur de Dom Pedre, 387
Maupertuis, voyez *Bataille*.
Milan (Valentine de) ses talens, 417. 418. Ce qu'elle fit à la nouvelle de la mort funeste de son mari, 427. Accompagnée de ses enfans, elle vient demander justice au Roi, 428. Conjure en mourant le Comte de Dunois de tirer vengeance de la mort de son mari, 430. 431
Montagu, Comte de Salisberi (Thomas) assiége Orléans, 442. Meurt, 445
Montargis, voyez *Siége*.
Montferrand (le Seigneur de) forteresses qu'il remet au Comte de Dunois, 519
Montfort (Jean de Bretagne Comte de) ses prétentions sur la Bretagne, 13. 15. Passe en Angleterre, ensuite en France; ses représentations au Roi & aux Pairs, 15. Est fait prisonnier; sort de prison, & meurt, 16
Montfort (Jean de) fils du précédent, 17. 56. Est à la Cour d'Edouard dont il épouse une fille, 24. Sa réponse au Héraut de

Charles de Blois, 91. Marche au ſecours de Becherel, 91. 92. Deſſein téméraire qu'il exécute, 93, 94. Fait propoſer à Charles de Blois un combat ſingulier, 94. Se met en campagne à la tête de ſon armée, 105. Aſſiége Auray, 107. 109. Ses paroles à la vue du corps de Charles de Blois; ſe voit ſeul poſſeſſeur du Duché de Bretagne, & regne ſeul ſous le nom de Jean IV, 114. Voyez *Jean IV*, Duc de Bretagne.

Monfort (la Comteſſe de) ſe ſignale, 16. Va inveſtir Rennes, 23

Montiel, pluſieurs villes de ce nom en Caſtille, 311*

Monfort de Blainville (le Maréchal de) action où il ſe trouve, 341. Aſſiſte aux nouvelles funérailles de du Gueſclin, 407

Moreau de Fiennes, Connétable de France, 323. Offre généreuſement à Charles V de lui remettre l'épée de Connétable; conſeille au Roi de la donner à du Gueſclin, 325

Mugalon, voyez *Siége*.

N

NEVERS (Jean Comte de) 407. 421. Devient par la mort de ſon pere Duc de Bourgogne, 425. Voyez *Bourgogne* (Jean Duc de)

Nobleſſe (la) ce qu'elle étoit au XIV ſiecle, 8

Normandie (le Duc de) gouverne le Royaume de France pendant la captivité du Roi Jean ſon pere, 63

O

ORLEANS, voyez *Siége.*
Orléans (Louis Duc d') 409. Sa naiſſance, 344. Voyez *Bourgogne* (le Duc d') Son épouſe, 417. Accident dont ſon imprudence eſt cauſe, 421. S'allie avec les Etrangers & ſe rend à Paris, 424. Sa mort tragique, 426
Orléans (le Duc d') fils du précédent, prend la Croix blanche, 433. Priſonnier des Anglois, 434. 452. On traite de ſa liberté; Se trouve aux conférences pour la paix, 485. Eſt obligé de retourner dans ſa priſon d'Angleterre, 486
Orleans, Duc de Longueville (Charles Paris d') ſa naiſſance, eſt tué, 527*
Orval (le Seigneur d', ſiége où il ſe trouve 436

P

PADILLE (Marie de) jeune Caſtillane, concubine de Dom Pedre, 142
Pariſiens (les) leur joie à l'arrivée de du Gueſclin, 332. Se révoltent, 412. 413
Parthenay (le Seigneur de) diſſuade le Vicomte de Thouars de ſe rendre, 378
Payen (Geoffroi) ſa bravoure téméraire, 357. Eſt fait priſonnier & maſſacré, 370. Ses dernieres paroles à Cliſſon, 371
Pedre (Dom) Roi de Caſtille, 132. Ses méchantes inclinations, 132. 133. Devient jaloux du Comte de Tranſtamare, 136. Fait mourir ſes freres légitimes à ſon avenement à la couronne, 138. Son accommodement

avec le Comte de Tranſtamare, 136. 137. Enleve pluſieurs places au Roi d'Arragon; obligé de ſe retirer dans ſes Etats pour les défendre, 141. 142. Eſt accuſé devant le Pape de n'être point le fils du Roi Alphonſe, 142. Conſeil que le Pape aſſemble contre lui, 143. 144. Eſt déclaré bâtard par le Pape, qui donne ſon Royaume au premier Prince qui pourroit s'en emparer, 145. Son manifeſte contre la Bulle, 146. Sa cruauté; manque d'être abandonné de ſes ſujets, 155. Pendant ſon ſéjour à Burgos il aſſemble toutes ſes troupes, 156. Actes qu'il exerce, 157. Quitte Burgos & ſe réfugie à Tolede; qu'il ſe prépare à quitter, 174. En enleve ſes tréſors; diſcours qu'il fait aux Citoyens, 175. Sort de Tolede & prend la route de Cordoue, 176. Sa triſte ſituation, 184. Quitte Cordoue; ſe réfugie à Séville, 187. Son embarras alors, 188. Se prépare à défendre Séville, 190. Reçoit avis d'une conſpiration contre lui, 191. Se détermine avec répugnance à quitter Séville, 192. Part; ſupplice qu'il fait ſubir aux conjurés, 195. Songe à ſe réfugier en Portugal, 205. Part, 206. Arrive en Portugal, 207, où on lui refuſe les ſecours qu'il demande, 208. Quitte ce Royaume & arrive à Bordeaux, 209. Comment il y eſt reçu, 212. Ce qui fit évanouir toutes ſes eſpérances, 215. Ses propoſitions au Prince de Galles, 216. Gagne par ſes offres le Roi d'Angleterre, 217. Voyez *Charles* le mauvais. *Galles* (le Prince de) Il ſe trouve à la bataille de Navarret, 238. Reprend les plus grandes villes de la Caſtille, 244. Recommence à maltraiter ſes peuples, 249. A recours de nouveau au Prince de

Galles, 271. Abandonné des Princes Chrétiens, il eſt obligé d'avoir recours aux Rois Maures ; traité qu'il fait avec eux, 272. Marche au ſecours de Tolede, 276. Son armée eſt taillée en pieces, 278. Prend la fuite, 279. Sa réponſe à un Gouverneur ſur ſon ſujet, qui lui refuſoit du ſecours, 280. Manque d'être tué, 283. Eſt reçu avec honneur chez un Prince Maure, 284. On l'invite à changer de Religion, 285. Se fait Muſulman & épouſe la fille d'un Prince Africain, 286. Envoie du ſecours aux Toledans, 288. Quitte l'Afrique, arrive à Cadix & ſe met à la tête d'une armée formidable, 290. Cauſe des diviſions dans ſon armée, 293. Déſordre dans ſes troupes, 302. Ses qualités extérieures, 304. Eſt vaincu & prend la fuite, 310. Son extrême embarras, retiré dans le château de Montiel, 312. Aſſemble ſon conſeil, 313. Se ſauve & eſt arrêté priſonnier, 315. 316. Sa belle contenance en préſence de D. Henri & de ſa Cour, 317. Sa mort tragique, 318

Pereï (du) un des chefs Anglois, eſt défait, 359

Pembrok (le Comte de) 329, Eſt défait, 44. Deſtiné pour remplir la place du Prince de Galles, il paſſe en Guienne, 353. Se prépare au combat, 354. Condition de ſa liberté, meurt, 390

Penhoet (le Chevalier de) 19. 50. 59. Se jette dans Rennes, pour la défendre, 23. 24. Sa réponſe à du Gueſclin, 39. 43. Se jette dans Dinan, 53

Penthievre (Jeanne de) ſon mariage, 14. Son éloge, 19. 70. Son accueil honorable à du Gueſclin, 70. Ses reproches à ſon époux,

78. 79. Rompt la trêve à peine commencée entre son mari & le Comte de Montfort, 98. Serment qu'elle exige de son mari, 106
Petit-Breton (le) 437
Perche (le Comte du) 345
Philippe de Valois, Roi de France, 15
Philippe le Bel, 145
Pigache (Thomas) 477
Pleby, Capitaine Anglois, 68
Poitiers reçoit du Guesclin dans ses murailles, 359
Portugal (Isabeau de) 484
Poule (le Baron de la) Chevalier Anglois, est fait prisonnier & délivré, 24
Pucelle d'Orléans (la) son histoire, 455. Elle est présentée au Roi en habit d'homme, 457. Se prépare à secourir Orléans, 459. 460. Accompagne le Roi à son sacre, 465. Est brûlée par les Anglois à Rouen, 466

Q

QUITTE' (Robert de) s'empare de Dinan, 382

R

RAGUENEL (Thiephaine) épouse de du Guesclin, tombe malade, 366
Rais (le Seigneur de) 458. 460. Se trouve au siége de Lagni, 470
Rennes, voyez *Siége*.
Retz (le Sire de) bataille où il se trouve, 240
Richard, Roi d'Angleterre, se dispose à rétablir le Duc de Bretagne dans ses États, 394
Rieux (les Sires de) 196

Rieux (le Maréchal de) défend S. Denis, 475
Rochelois (les) se disposent à se rendre aux François, 361, & secouent par ruse le joug des Anglois, 362
Roche-Tisson (la) voyez *Siége*.
Roban (le Vicomte de) 106. 381. surprend Vannes, 382
Roquebertin (le Comte de) accusé d'avoir contribué à la mort de Dom Pedre, 319. 320
Rouen, voyez *Siége*. Vaine tentative sur cette ville, 509. Ses habitans envoient des députés au Roi, 513. Se rend, 515. Trouble & confusion dans cette ville, 516

S

SAINT-DENIS assiégé & pris par les Anglois, 475
Saint-Pern (Bertrand de) 19. se jette dans Rennes pour la défendre, 23, 24
Saint-Pol (le Comte de) & son fils, actions où ils se trouvent, 340. 345
Saint-Sever (le Seigneur de) 460
Sainte-Severe, est livrée, 357. Voyez *Siége*.
Saintrailles (le Seigneur de) action où il se trouve, 437. Défend Orléans, 443. 447
Saint-Simon (le Seigneur de) action où il se trouve, 436
Sancerre (Louis Maréchal de) 401. 403. Rend les derniers devoirs à du Guesclin, 406. Assiste à ses nouvelles funérailles, 407
Sanche (Dom) 135
Sanctions (les) Bouchers, 433
Sanglier (le Seigneur) 488

Soissons, voyez *Siége*, est pillé & mis au pillage, 201. 202

Siége de *Vannes*, 17, de *Rennes*, 23, qui est levé, 52, de *Dinan*, 53, du château d'*Usse*, 76 & prise de la *Roche Tesson*, 85, de *Rochetel*, 91, d'*Auray*, 107, de *Magelon*, 149, de *Bierbliesse*, 151, de *Séville*, 256, de *Tolede*, 174, de *Limoges*, 329; d'*Usse*, 351, de *Sainte-Severe*, 351, de *Benon*, 308, de *Fontenay-le-Comte*, défendu par une femme, 374, de *Thouars*, 375, de *Lourdes*, 387, de *Kemperlé*, 390, de *Montargis*, 391, d'*Orléans*, 442, de *Saint-Denis*, 445, de *Montereau*, 480, de *Dieppe*, 497, de *Rouen*, 508

Stuart (Jean) Connétable d'Ecosse, & (Guillaume) son frere, se trouvent au siége d'Orléans, 477

Sigismond, Roi de Hongrie, 422

Sommerset (le Duc de) 513, envoie des députés au Roi; assemblée où il se trouve, 514

Sorel (Agnès) Maîtresse du Roi, 451

Suffolk (le Comte de) vaincu devant Montargis, 436. 446. 462

T

TALBOT, l'Achille de l'Angleterre, 446. 462. Marche au secours de Baugenci; est fait prisonnier, 463. Assiége Conches, 495. Dieppe, 497. Déconcerte les mesures du Comte de Dunois, 506. Défend Rouen, 508. Assemblée où il se trouve, 514. Est donné en ôtage au Comte de Dunois, 518

Teille (Dom) 135, 231. 232. Fait à la bataille de Navarret, 239

Ternan (le Seigneur de) 476
Thiberts (les) Bouchers, 438
Thouars (le Vicomte de) défend ſa ville, 375. Rend la place à du Gueſclin, 378
Tolede, ſon état ancien & moderne, 173. Voyez *Siége*.
Touraine (le Duc de) 407
Tranſtamare (Henri de) 132. 135. 147. Son éloge, 135. 136. Après avoir erré de ville en ville, il vient s'établir à la Cour de Caſtille, 138. Avertit Dom Pedre du mécontentement général ; tue le Juif Jacob, 140. Se retire en Arragon & enſuite en France ; va joindre le Roi d'Arragon, 141. Intéreſſe le Pape dans ſa cauſe, 142. Tente en vain de corrompre le Gouverneur de Mugalon, 149, & celui de Bierbieſca, 154. Entre dans Bierbieſca, 153. Eſt proclamé Roi de Caſtille, de Séville & de Leon, 158, & eſt couronné à Burgos, 160. A tous les égards dûs à la valeur de du Gueſclin, 161. Voyez *Henri* (Dom)
Tremouille (le Sire de la) ſiége où il ſe trouve, 355
Tréve entre la France & l'Angleterre, 392
Trouſſel, Chevalier Anglois, eſt vaincu, 52
Turenne (le Maréchal de) 408

V

VANNES, voyez *Siége*.
Varembon (le Seigneur de) 476
Veincoſtre (le Cardinal de) 485
Vendôme (le Comte de) 345. 481. Aſſiſte aux Conférences pour la paix, 485. Se joint au Comte de Dunois, 488

Vert (le Chevalier) 121. Se trouve au Siége de Séville, 199*

Vertus (le Comte de) 429. 481. Son mariage conclu, 432. Priſonnier des Anglois, 435

Vienne (Jean de) Amiral, 423

Villars, Gouverneur de Montargis, défend Orléans, 443

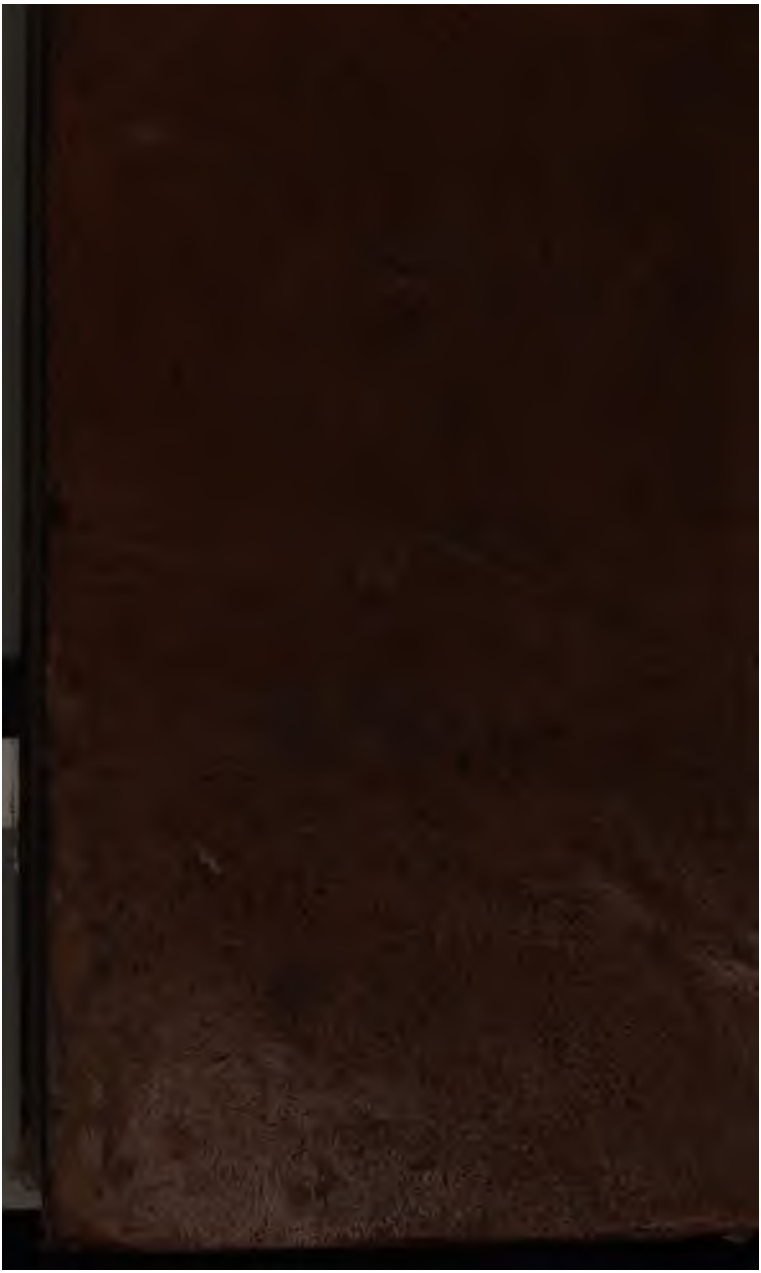
Vindeſor, Capitaine Anglois, 68

Vire (de) Gentilhomme, défend Lourdes, 387 & meurt, 388

W

WARWICK (le Comte de) aſſiége Montargis, 436

X

XAINTRE', Commandant des troupes de France, 78. Siége où il ſe trouve, 76

Fin de la Table des Matieres.